P. 260 c1 — Magasins
181-
(1999)

festins d'âmes et robes d'esprits

Marie-Lise Beffa et Laurence Delaby

les objets chamaniques sibériens du musée de l'homme

COM

PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES DU MUSÉUM

Source : MNHN, Paris

MÉMOIRES DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

Rédacteur en chef *(Editor-in-Chief)* : Jean-Lou JUSTINE
Rédacteurs (*Editors*) : Jean-Marie BETSCH, Philippe BOUCHET, Christian ÉRARD & Jean-Lou JUSTINE
Assistante de rédaction (*Copy editor*) : Bernadette GOTTINI-CHARLES

Adresse (*Address*)
Mémoires du Muséum national d'Histoire naturelle
57, rue Cuvier
F-75005 Paris
Tél. : [33] 01 40 79 34 37
Fax. : [33] 01 40 79 38 08
e-mail : memoires@mnhn.fr

Les *Mémoires du Muséum national d'Histoire naturelle* publient des travaux originaux majeurs, tels que des monographies ou des volumes à auteurs multiples. Les auteurs sont invités, pour toutes les questions éditoriales, à prendre contact avec le directeur de la publication. Les manuscrits peuvent être en français ou en anglais.

The Mémoires du Muséum national d'Histoire naturelle *publishes major original contributions, such as monographs or multi-authored volumes. Prospective authors should contact the Editor-in-Chief. Manuscripts in French or English will be considered.*

Vente en France :

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
SERVICE DES PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES
Diffusion : Delphine HENRY
57, rue Cuvier
F-75005 Paris
Tél. : [33] 01 40 79 37 00
Fax : [33] 01 40 79 38 40
e-mail : dhenry@mnhn.fr

Sales Office:

UNIVERSAL BOOK SERVICES
Dr W. BACKHUYS
P.O. Box 321
NL-2300 AH Leiden
The Netherlands
Tel. : [31] (71) 517 02 08
Fax : [31] (71) 517 18 56
e-mail: backhuys@backhuys.com

Parution et prix irréguliers. Les ordres permanents d'achat et les commandes de volumes séparés sont reçus par le **Service des Publications Scientifiques, Diffusion** (pour la France et les DOM-TOM uniquement), ou par **Backhuys Publishers**. Catalogue sur demande. Une liste des derniers titres parus figure en page 3 de couverture.

Volumes are published at irregular intervals, and at irregular prices. Standing orders and orders for single volumes should be directed to the ***Service des Publications Scientifiques du Muséum****, (France and DOM-TOM only) or* ***Backhuys Publishers****. Price list and catalogues are available on request. Recently published memoirs are listed on page 3 of the cover.*

Printed on acid-free paper
Imprimé sur papier non acide

Source : MNHN, Paris

Bibliothèque Centrale Muséum
3 3001 00078105 3

Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

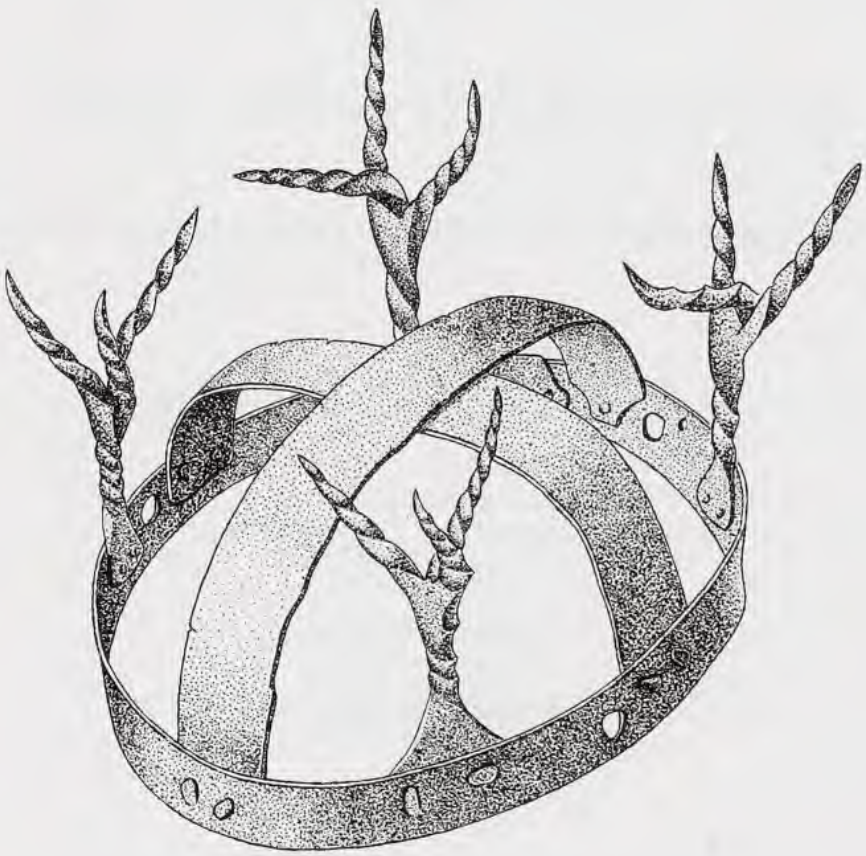
Source : MNHN, Paris

Photographie de couverture / *Cover photograph:*
Coiffe de chamane (calotte et couronne) / *Shaman Headdress (Skullcap and Crown)*
Conception graphique / *Graphics:* Atelier Pascal Colrat

Source : MNHN, Paris

Festins d'âmes et robes d'esprits

Les objets chamaniques sibériens du Musée de l'Homme



BIBL. DU MUSÉUM PARIS

Source : MNHN, Paris

ISBN : 2-85653-513-5
ISSN : 1243-4442
© Publications Scientifiques du Muséum, Paris, 1999

PHOTOCOPIES :

Les *Publications Scientifiques du Muséum* adhèrent au Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie (CFC), 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris. Le CFC est membre de l'International Federation of Reproduction Rights Organisations (IFRRO). Aux États-Unis d'Amérique, contacter le Copyright Clearance Center, 27, Congress Street, Salem, Massachusetts 01970.

PHOTOCOPIES :

The Scientific Publications of the Muséum *adhere to the Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie (CFC), 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris. The CFC is a member of International Federation of Reproduction Rights Organisations (IFRRO). In USA, contact the Copyright Clearance Center, 27, Congress Street, Salem, Massachusetts 01970.*

Source : MNHN, Paris

MÉMOIRES DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

TOME 181
ETHNOLOGIE

Festins d'âmes et robes d'esprits

Les objets chamaniques sibériens du Musée de l'Homme

Marie-Lise BEFFA [1] & Laurence DELABY [2]

[1] Centre d'Études mongoles et sibériennes
Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie René-Ginouvès
Université Paris X
F-92023 Nanterre Cedex

[2] Museé de l'Homme
Laboratoire d'Ethnologie
Palais de Chaillot
place du Trocadéro
F-75116 Paris Cedex 16

Publié avec le concours du Ministère de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie

PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES
DU MUSÉUM
PARIS

1999

Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

Cet ouvrage est dédié à Roberte N. HAMAYON,
titulaire de la chaire des religions de l'Asie septentrionale
à l'École Pratique des Hautes Études,
dont les travaux ont renouvelé
la théorie du chamanisme sibérien.

Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

SOMMAIRE

Pages

RÉSUMÉ 15

EXTENDED ABSTRACT 21

INTRODUCTION 27

ACCESSOIRES DU CHAMANE 33

Bâtons à sonnailles, battoirs, cannes 36
Fiches muséographiques 40
Tambours 49
Fiches muséographiques 53
Costumes chamaniques 57
Fiches muséographiques 59
Coiffes : calottes et couronnes 87
Fiches muséographiques 89
Masque 94
Fiches muséographiques 96

ACCESSOIRES DES PROFANES 99

Vêtements chasse-malheur 102
Fiches muséographiques 104
Vaisselle d'offrandes 117
Fiches muséographiques 118
Accessoires de fêtes 123
Fiches muséographiques 126

ONGONES 141

Ongones zoomorphes 145
Fiches muséographiques 150
Ongones anthropomorphes 156
Fiches muséographiques 159
Ensembles d'ongones 169
Fiches muséographiques 171
Jouets ou ongones ? 177
Fiches muséographiques 179

OBJETS DIVINATOIRES 193

Fiches muséographiques 198

Source : MNHN, Paris

DONNÉES ETHNOGRAPHIQUES 201
Carte ethnographique 201
Liste des ethnies 201
Tableaux linguistiques 214
NOTICES BIOGRAPHIQUES 217
REMERCIEMENTS 232
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES 233
INDEX DES OBJETS PAR ETHNIE 239

Source : MNHN, Paris

CONTENTS

	Pages
RÉSUMÉ	15
EXTENDED ABSTRACT	21
INTRODUCTION	27
THE SHAMANS' PARAPHERNALIA	33
Tinklered staffs, drumsticks and rods	36
Museographic index cards	40
Drums	49
Museographic index cards	53
Shaman costumes	57
Museographic index cards	59
Head-gears: skullcaps and crowns	87
Museographic index cards	89
A mask	94
Museographic index cards	96
LAYMEN'S ARTIFACTS	99
Evil-expelling garments	102
Museographic index cards	104
Sacrificial dishes	117
Museographic index cards	118
Festive paraphernalia	123
Museographic index cards	126
ONGONS	141
Zoomorphic ongons	145
Museographic index cards	150
Anthropomorphic ongons	156
Museographic index cards	159
Sets of ongons	169
Museographic index cards	171
Toys or ongons?	177
Museographic index cards	179
DIVINING ITEMS	193
Museographic index cards	198

Source : MNHN, Paris

ETHNOGRAPHIC DATA 201
Ethnographic map 201
Ethnic list 201
Linguistic tables 214
BIOGRAPHICAL NOTICES 217
ACKNOWLEDGMENTS 232
REFERENCES 233
INDEX OF ITEMS BY ETHNIES 239

Source : MNHN, Paris

Résumé

Beffa, M.-L. & Delaby, L., 1999. — Festins d'âmes et robes d'esprits. Les objets chamaniques sibériens du Musée de l'Homme. *Mém. Mus. natn. Hist. nat.*, **181** : 1-241. Paris ISBN : 2-85653-513-5.

Cet ouvrage décrit et analyse 177 objets utilisés dans les rituels des populations chamanistes de Sibérie, conservés au département d'Asie du Musée de l'Homme (Paris). Étant donné la relative homogénéité du chamanisme en Sibérie, ces objets sont classés selon leur fonction rituelle et non selon l'ethnie à laquelle ils appartiennent. Chaque chapitre thématique est introduit par l'exposé des mythes et des croyances relatifs aux esprits qui animent ces objets et par une étude du contexte de leur utilisation. Les chapitres sont regroupés en quatre parties. La première recense les accessoires du chamane : bâtons, tambours, costumes, coiffes et masque. La seconde traite des accessoires des profanes : vêtements chasse-malheur, vaisselle d'offrandes, accessoires de fêtes. La troisième s'intéresse aux ongones : les zoomorphes, les anthropomorphes, les ensembles d'ongones, et enfin les objets dont on ne sait s'ils sont des ongones ou de simples jouets. La quatrième partie est consacrée aux objets divinatoires. En fin d'ouvrage, outre la bibliographie, on trouvera une carte ethnographique de la Sibérie, accompagnée d'une notice sur chaque ethnie citée dans le texte, des tableaux des diverses familles de langues autochtones et cinq courtes notices biographiques sur les principaux collecteurs des objets. Chaque objet est illustré par une photographie en noir et blanc, les plus complexes ont été pris sous des angles de vues différents, mettant en relief les détails significatifs. L'ouvrage comprend une dizaine de photographies en couleurs pour les objets les plus étonnants et deux photographies anciennes inédites d'indigènes sibériens au début du siècle.

Abstract

Beffa, M.-L. & Delaby, L., 1999. — Festins d'âmes et robes d'esprits. Les objets chamaniques sibériens du Musée de l'Homme. *Mém. Mus. natn. Hist. nat.*, **181** : 1-241. Paris ISBN : 2-85653-513-5.

Soul banquets and spirit gowns. Siberian shamanic paraphernalia of the Musée de l'Homme.

This work describes and analyses the 177 Siberian shamanic ritual objects in the Musée de l'Homme (Asian department) in Paris. The objects are not classified either geographically or ethnically because of the relative homogeneity of Siberian shamanism. Rather we group the objects according to function. Each chapter treats a different theme, with an introduction treating the myths and beliefs regarding the spirits inhabiting the objects, followed by a discussion of their ethnographic context and practical use. There are four sections. The first presents the accessories of the shaman: sticks, drums, costumes, head-gears, and masks. The second deals with the ritual accessories of non-shamans: cloths providing protection against misfortune, dishes for ritual offerings, and objects used only during festivals. The third section deals with ongons: zoomorphic, anthropomorphic, groups of ongons, and objects which may be ongons or possibly toys. The fourth section treats the objects used in divination or soothsaying. At the end there is a bibliography, an ethnographic map of Siberia with notices on each of the ethnic groups mentioned in the text, tables of the various families of indigenous languages, and five short biographical notices recounting the lives of the principal original collectors. All the objects are reproduced photographically, the more complex ones with several photos from different angles, and the most remarkable ones in colour. We also present two unpublished photos of natives from the beginning of the century.

Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

RÉSUMÉ

BEFFA, M.-L. & DELABY, L., 1999. — Festins d'âmes et robes d'esprits. Les objets chamaniques sibériens du Musée de l'Homme. *Mém. Mus. natn. Hist. nat.*, **181** : 1-241. Paris ISBN : 2-85653-513-5.

Cet ouvrage décrit 177 objets chamaniques en usage chez les populations autochtones de Sibérie et conservés au Musée de l'Homme (Paris). Il s'agit aussi bien d'accessoires utilisés par les chamanes durant leurs rituels que d'objets dont se servent les profanes dans la vie courante — vêtements faisant office d'amulettes, baguettes pour lancer des offrandes d'alcool aux esprits, etc. Tous ces objets ont en commun d'être en rapport avec les esprits : soit ils sont habités par ceux-ci (ex. : les statuettes d'ancêtres), soit ils servent seulement à s'adresser à eux (ex. : les plats où l'on pose la nourriture qui leur est destinée).

Classer des objets de forme et d'usage aussi divers n'est pas simple. Quel critère privilégier ? On pourrait choisir de le faire selon la nature des esprits avec lesquels ils sont en relation.

Ainsi, tous les objets qui hébergent des esprits ancestraux seraient répertoriés ensemble. Seraient donc réunis dans le même chapitre les statuettes nivkhes matérialisant l'ancêtre du clan, les poignées des tambours des chamanes altaïens représentant leur ancêtre électeur, les pendants métalliques anthropomorphes accrochés aux plastrons des chamanes iakoutes et figurant leur ancêtre chamanique. Dans un autre chapitre, les objets qui abritent les esprits aidant au transport : les cannes chevalines des chamanes bouriates, les poissons métalliques appendus au costume des chamanes évenks et iakoutes, les rennes peints sur les tambours orotchones. Dans un autre encore, les objets servant de réceptacle aux esprits guerriers qui secondent le chamane dans ses combats.

Ces esprits sont rarement conçus par les chasseurs sibériens sous forme humaine. Le plus souvent, ils les imaginent sous l'aspect d'animaux — carnassiers, rapaces, cervidés en rut, etc. — qui peuvent être symbolisés soit par leurs fourrures, leurs plumes ou leurs griffes suspendues au costume du chamane, soit par les cornes en fer qui ornent sa coiffure, soit encore par des pendants métalliques figurant ces animaux et accrochés à sa robe.

Un tel classement, même s'il permet d'éclairer d'un jour nouveau les objets et de faire mieux sentir comment les indigènes les voient, est malaisé.

Premier inconvénient : un seul objet contient parfois des esprits multiples. Ainsi le costume du chamane recèle des esprits guerriers (serres d'oiseaux, griffes d'ours, brochets de fer ou d'argent, etc.), des esprits protecteurs (figurations en métal ou en tissu d'ancêtres et d'esprits auxiliaires animaux), des esprits convoyeurs (poissons, rennes, ou oiseaux en fer ; oiseaux encore, symbolisés par les franges-ailes des manches en peau chamoisée et la queue en tissu qui pend au bas du manteau). Dans quel chapitre ranger alors ce costume ?

Le problème est le même pour la plupart des accessoires chamaniques : un battoir nganassane peut posséder un esprit-maître pour la divination sculpté dans sa poignée en ivoire de mammouth et un esprit renne pour le transport concrétisé par la fourrure de renne qui recouvre sa batte.

Autre inconvénient : il y a seulement quatre grandes catégories d'esprits — ceux qui combattent, qui protègent, qui convoient ou qui permettent la divination. Même si l'on subdivisait chaque catégorie en esprits aquatiques, aériens et terrestres, le classement resterait assez rudimentaire.

Un autre type de classification a donc été adopté. La première partie de l'ouvrage est consacrée aux accessoires des chamanes (bâtons, tambours, costumes, coiffes, masque), la deuxième aux accessoires des profanes (vêtements chasse-malheur, vaisselle pour offrandes, accessoires de fêtes), la troisième aux ongones — d'après le terme mongol *ongon* qui désigne aussi bien l'esprit que son support. Cette troisième partie comprend quatre subdivisions : les supports de forme animale, les supports de forme humaine, les amulettes attachées ensemble (ex. : les « chapelets » tchouktches) ; la dernière subdivision regroupe les objets dont on ne sait s'ils sont des supports d'esprits ou des jouets pour enfants (ex. : les poupées, les animaux en ivoire miniatures qui sont peut-être les pions d'un jeu ancien). Enfin, la quatrième partie s'attache aux objets utilisés pour la divination (principalement des omoplates tchouktches et des crânes de renard aïnous).

Chaque chapitre commence par l'exposé de mythes et de récits empruntés aux autochtones et parlant des esprits qui animent les objets : l'un, nanaï, raconte comment l'ancêtre va cueillir sur un arbre les accessoires métalliques qui feront de lui le premier chamane ; un autre, iakoute, relate comment le jeune Elleï choisit entre deux sœurs la plus laide, dont l'urine abondante était gage de fertilité, et créa la fête des Libations où le koumys coule à flots ; d'autres encore rapportent des mariages entre des hommes et des animaux : tigres nivkhs, corbeaux évenks, orques tchouktches. Des commentaires accompagnent ces récits, d'autres replacent ces objets dans le contexte de la vie quotidienne en Sibérie : froid, famine et angoisse du manque de gibier.

En annexe, on trouvera une carte ethnographique, un index détaillé des ethnies citées au cours de l'ouvrage, des tableaux illustrant les trois grandes familles linguistiques de la Sibérie, une abondante bibliographie et cinq notices biographiques concernant les principaux collecteurs des objets étudiés. Ces collecteurs viennent d'horizons variés.

Le plus ancien, Joseph MARTIN (1848-1892), un aventurier, fut chercheur d'or au service des tsars. Au cours d'une vie de voyages harassants, il explora, entre autres, le bassin de la Léna, le cours de l'Oussouri et la Transbaïkalie d'où il rapporta une panoplie complète de chamane évenk. Il dressa pour le compte de l'empire russe une carte des Monts Stanovoï. Il mourut d'épuisement au Ferghana lors d'une expédition qu'il avait montée pour pénétrer jusqu'à Lhassa.

Le baron DE BAYE (1853-1931), archéologue et historien de l'art mérovingien aux goûts éclectiques, voyagea longuement en Russie où il recueillit d'importantes collections ethnographiques et archéologiques.

Nicolas GONDATTI, fonctionnaire russe et ethnologue, fut son contemporain. Alors qu'il était « chargé de missions spéciales en chef auprès du Gouverneur-général des provinces de l'Amour », c'est-à-dire qu'il administrait la Tchoukotka, il réunit quatre

Source : MNHN, Paris

caisses d'objets qu'il avait lui-même récoltés chez les Tchouktches aussi bien sur le littoral de la mer Arctique que sur l'océan Pacifique, et il les envoya à ses frais à Paris au ministère de l'Instruction publique en 1898. Il écrivit au ministre qu'il en faisait don à la France « en signe de sa plus vive sympathie pour votre beau pays et votre nation si douce et si hospitalière ».

Louis MARIN (1871-1960) mena de front une carrière d'enseignant en anthropologie et d'homme politique. Député conservateur de droite, il représenta la Lorraine au Parlement pendant onze législatures et se montra toujours très hostile aux Allemands. Il multiplia les voyages en Europe, en Orient, en Russie, en Extrême-Orient, afin d'étudier systématiquement les peuples et leurs cultures. C'est en 1901-1902, lors de son voyage à travers l'Extrême-Orient russe jusqu'en Corée, qu'il rassembla les objets nivkhs conservés au Musée de l'Homme.

George MONTANDON (1879-1944 ?), médecin suisse, découvrit l'ethnologie en suivant des cours de médecine tropicale. Après deux ans dans le Sud-Ouest éthiopien, il est envoyé en Sibérie de 1919 à 1921 par le Comité international de la Croix rouge de Genève avec mission de rapatrier par bateau vers l'Europe les prisonniers de guerre. C'est durant ce voyage à travers la Sibérie extrême-orientale que MONTANDON rapportera les objets conservés au Musée de l'Homme. En 1925, il quitte Lausanne pour s'installer à Paris et se consacrer à l'anthropologie. Il devient un antisémite virulent et, en 1942, est chargé en tant qu'« expert en raciologie » de délivrer, après d'humiliants examens médicaux, les « certificats d'appartenance ou de non-appartenance à la race juive ». Le 3 août 1944, des justiciers l'abattent à son domicile parisien. La date de sa mort reste controversée.

LES ACCESSOIRES DU CHAMANE

Certains accessoires du chamane lui sont exclusivement réservés (telle sa coiffe). D'autres peuvent être utilisés par les profanes lors de certains grands rituels. Par exemple, lors d'un sacrifice pour remercier les esprits d'une guérison, tous les habitants d'un campement nanaï dansèrent à tour de rôle avec le tambour et la ceinture de leur chamane.

BÂTONS À SONNAILLES, BATTOIRS ET CANNES

Le bâton à sonnailles (et ses variantes : battoir, canne, fouet) est un des accessoires essentiels du chamane. Celui-ci peut chamaniser avec juste une canne, un battoir, voire une simple branche ou un fouet chasse-mouche. Les bâtons ont des fonctions multiples : ils rythment les incantations et les danses, ils prédisent l'avenir grâce à leur esprit-maître le plus souvent sculpté à la poignée, ils transportent le chamane dans l'au-delà, ils protègent des esprits néfastes. Les battoirs en outre conduisent l'énergie depuis le corps du chamane jusqu'aux corps des assistants, revigorés par son simple toucher.

Le battoir est le premier accessoire que reçoit le chamane évenk. Le tout jeune chamane l'acquiert même plusieurs années avant le tambour. En effet, un chamane peut se servir d'un battoir sans pour autant posséder de tambour. En revanche, il peut disposer de plusieurs battoirs pour un seul tambour, car chacun d'eux lui ouvre l'accès à un esprit particulier.

Les battoirs étant des accessoires totalement indépendants des tambours n'ont donc pas été classés avec ceux-ci, mais avec les bâtons dont ils partagent les fonctions.

Les battoirs évenks de Transbaïkalie à poignée en ivoire de mammouth, représentant l'un (fiche muséographique n° 1) une tête de cervidé et l'autre (n° 2) un crâne de cervidé, forment paire : le premier conduit le chamane sur les routes de jour dans le monde aérien, et le second sur les routes de nuit dans le monde des morts. Ils sont associés à un tambour (n° 12) qui porte un décor de rennes dont la moitié sont peints en rouge pour les routes de jour et l'autre en bleu sombre ou noir pour les routes de nuit.

Le battoir-hochet évenk ou altaïen (n° 4) possède des sonnailles fixées sur ses deux faces, ce qui exclut qu'il soit utilisé pour frapper un tambour.

La paire de cannes chevalines bouriates ou évenkes (n° 6) symbolise des chevaux. Une tête de cheval est schématiquement sculptée sur le pommeau, et la canne elle-même représente une jambe de cheval avec un genou grossièrement indiqué. Le chamane bouriate les recevait bien avant le tambour et les utilisait pour ses voyages dans l'au-delà.

Le fouet moderne iakoute (n° 11), fabriqué pour les « chamanes » contemporains et servant à chasser les esprits, témoigne de la renaissance du chamanisme en Iakoutie.

TAMBOURS

Le tambour n'a pas pour première fonction d'être un moyen de transport comme on l'avait pensé jusqu'alors. Certes, il aide le chamane dans ses voyages, mais il est surtout le signe de son alliance avec l'esprit — fille de la forêt ou fille des eaux — qui, en l'épousant, fait de lui un chamane. Grâce à la protection de cet esprit féminin, fille de l'esprit-maître du gibier, le chamane assurera la subsistance de son groupe. Un mythe tchouktche et un rituel des Chors de l'Altaï étayent cette théorie développée par R. HAMAYON dans *La Chasse à l'âme* (1990).

À part le tambour peint évenk (n° 12) dont nous avons parlé plus haut, le Musée de l'Homme possède deux tambours tchouktches, dont l'un a une membrane en estomac de morse (n° 13) et l'autre (n° 14) en peau de jeune renne. Ils n'étaient pas réservés aux seuls chamanes. Tous les membres de la famille devaient en jouer lors de certains rituels. La baguette de tambour tchouktche (n° 15) n'a pas été classée avec les battoirs car elle n'est pas un support d'esprit, mais tout bonnement l'accessoire musical du tambour (n° 14).

COSTUMES CHAMANIQUES

Le costume du chamane porte des esprits protecteurs : ils l'aident dans son combat contre les esprits néfastes et le guident dans les autres mondes. Les Évenks nomment d'ailleurs ce costume « robe d'esprits ». Les esprits se perchent dans les pendants métalliques, dans les boudins en tissu, dans les plumes ou les griffes qui y sont suspendus. Le costume, habité par tous les esprits auxiliaires que maîtrise le chamane, reflète la personnalité et les capacités de son possesseur. Il semble donc impossible qu'un chamane prête son costume à un autre chamane. Pourtant, deux cas d'un tel échange ont été relatés, l'un chez les Évenks du Iénisséï, l'autre chez les Iakoutes : dans le premier cas, les chamanes en question, bien que de clans différents, avaient un ancêtre chamane commun. Le second cas est plus troublant : comment le chamane iakoute qui voulait revêtir le costume d'un puissant chamane ioukaghir défunt pouvait-il donc espérer maîtriser les esprits de ce dernier ?

Source : MNHN, Paris

Le Musée de l'Homme possède deux manteaux. Le premier (n° 16 et 17), qui fait partie d'une panoplie complète avec plastron, coiffure à ramures, masque, tambour et battoirs, vient de chez les Évenks Orotchones, éleveurs de rennes dans les Monts Stanovoï. Il est impossible de décider si ce costume relève du type renne ou du type oiseau. En effet, il est coupé sur le modèle oiseau (avec queue au bas du dos et ailes sur les manches). Cependant, le grand nombre de ses pendants métalliques et la coiffure à cornes qui lui est assortie relèvent du type renne. Le second (n° 18) est un simple manteau (la coiffure manque), en peau de mouton ouvert sur le devant. Il vient probablement de chez les Tofalars ou les Touvines de l'Est, dans les Monts Saïan. Il porte une multitude de boudins qui sont disposés en paquets symétriques, malgré un désordre apparent, dans le dos, sur le devant et sur les manches. Quelques duvets d'un oiseau non identifié subsistent çà et là sur les manches.

Le reste du chapitre est consacré à la description de pendants détachés de costumes chamaniques qui sont absents des collections :

— Les disques de métal (n° 19, 20) nommés miroirs, accessoires importants en Sibérie orientale, servent à la fois de boucliers et de supports aux esprits de la divination. Le chamane les accroche sur le devant et sur le dos de son costume.

— Les mammouths métalliques (n° 21, 22) suspendus dans le dos du costume, entre les omoplates, sont un des auxiliaires principaux du chamane évenk. En effet, découvrant les cadavres de mammouths conservés dans la glace des tourbières, les chasseurs sibériens faisaient d'eux des animaux colossaux vivant dans les profondeurs souterraines et aquatiques, comme en témoigne un mythe des Évenks de Touroukhansk. On les imaginait chimères (mi-poisson, mi-cervidé), et leur force jointe à leur aptitude à se déplacer dans ces mondes de terre et d'eau en faisait les aides favoris des chamanes.

— Les *arkalan* (de *arkan* « dos » en évenk) (n° 23-27), longues bandes métalliques accrochées horizontalement dans le dos du costume, servent de cuirasse aux chamanes évenks. Les chamanes kètes, selkoupes et iakoutes les utilisent aussi. Elles portent des sonnailles, qui rythment musicalement la danse du chamane mais qui peuvent aussi représenter les flèches que les chamanes ennemis se décochent les uns aux autres. (Parmi ces sonnailles, les plus répandus sont les cornets, ces tubes coniques de métal enroulé, plus ou moins puissants selon leur sens d'enroulement.) Elles portent également des pendants métalliques figurant le soleil (un disque entier) et la lune (un disque ébréché), des animaux (poissons, élans, rennes), ainsi que des esprits anthropomorphes dont malheureusement nous ignorons les noms et qualités. Quelques récits illustrent leur rôle dans l'imaginaire évenk : ainsi, le conte de l'élan et des trois chasseurs que leur poursuite entraîna jusqu'au ciel où ils sont devenus les quatre principales étoiles de la Grande Ourse.

Coiffes : calottes et couronnes

Les coiffes se composent d'une calotte en tissu avec frange et d'une couronne ornée de cornes métalliques de cervidé. La couronne de métal est réservée aux chamanes que leur groupe reconnaît comme les plus puissants. Généralement, elle est l'attribut des chamanes claniques, c'est-à-dire de ceux qui peuvent aller dans le village de l'au-delà où sont réunis les morts du clan.

Le cervidé est la forme animale que le chamane revêt souvent dans l'au-delà. Le cervidé en rut est symbole de virilité et de pugnacité. Différents récits iakoutes soulignent d'ailleurs l'agressivité de ce double animal du chamane lors de ses combats avec les autres chamanes, ses rivaux. Mais pourquoi utiliser des cornes artificielles en fer et non les cornes réelles des animaux ? Certains chamanes altaïens mettent bien de vraies plumes d'oiseau sur leur coiffe. Est-ce parce que les authentiques ramures de cervidé sont pesantes et encombrantes ? Ou est-ce tout simplement parce que le fer, matériau employé pour les armes et introduit tardivement en Sibérie, aurait été le symbole de tout ce qui est puissant, effrayant et dangereux ?

La couronne (n° 40), probablement évenke, porte deux cornes schématisées par des pointes torsadées. La couronne évenke (n° 39) possède quatre cornes torsadées qui pourraient peut-être symboliser deux ramures et par conséquent deux cervidés : l'un protégerait le chamane par devant, l'autre par derrière.

Masque

Le masque dissimule le visage du chamane quand ce dernier voyage dans l'au-delà où le guettent nombre d'esprits hostiles. Il est rare chez les chamanes de Sibérie. Ceux-ci en effet le remplacent par les franges de leur coiffure ou tout simplement par leurs cheveux dénoués qui leur pendent sur le front.

Cependant, il existe des masques qui ne sont pas de simples écrans mais des supports d'esprit. Ainsi, chez les Évenks du Iénisséï, on en trouve qui représentent l'ancêtre chamanique, et chez les Bouriates et les Évenks de Transbaïkalie, on en rencontre qui figurent l'esprit *Avgaldaj* (nom formé sur la racine *avga* « oncle paternel » en mongol). Le masque évenk en cuivre (n° 42) représentait probablement cet esprit, qui apparaît dans les récits bouriates comme un étranger, fils de chamane, que sa passion pour le tabac conduisit à une fin tragique.

Les accessoires des profanes

En Sibérie, tout un chacun peut s'adresser aux esprits pour soigner ses maux ou avoir bonne chasse. Ce qui différencie les profanes du chamane, c'est qu'ils le font dans leur seul intérêt, tandis que le chamane chamanise pour le bénéfice de son groupe tout entier.

Vêtements chasse-malheur

Les esprits néfastes rôdent sans cesse autour des humains, prêts à dévorer leurs âmes. En particulier, le moment où un malade meurt est extrêmement dangereux, car l'esprit qui vient de le manger cherche alors à entrer dans le corps d'un autre individu. C'est pourquoi beaucoup de Sibériens tuaient rapidement leurs grands malades ou les poussaient à se suicider, afin que l'esprit de la maladie ne les attaque pas à leur tour. S'il arrivait malgré tout que quelqu'un meure de maladie, les Tchouktches et les Koriaks procédaient à son autopsie avec des gants spéciaux (n° 43, 44). Selon les différents auteurs, il s'agissait soit d'identifier l'esprit néfaste, soit de le libérer pour qu'il s'en aille au loin.

Source : MNHN, Paris

Pour se prémunir des attaques des esprits, les humains dans toute la Sibérie s'entourent d'amulettes. Ils en accrochent une multitude à leurs vêtements, à la façon dont le chamane en suspend à son costume : perles, fragments végétaux, boutons de nacre et rondelles de cuivre, appendus à des bandeaux de tête (n° 46), à des bretelles (n° 47), à des tabliers (n° 49). Ils brodent d'autres protections sur leurs robes, comme les écailles de dragon portant des figurations de têtes d'ours que l'on trouve sur la robe en peaux de poissons (n° 50).

Mais cela ne suffit pas à les rassurer. Et les battes à neige avec lesquelles ils secouent la neige de leurs vêtements leur servent aussi à se débarrasser des esprits qui auraient pu s'y dissimuler. Les poignées de ces battes à neige sont parfois sculptées en tête d'oiseau (n° 51). L'animal représente l'esprit qui anime la batte et qui sert de compagnon à l'éleveur de renne esseulé dans la toundra.

Vaisselle d'offrandes

L'obsession de la famine hante les humains. Les Sibériens imaginent les esprits aussi affamés qu'eux et ils leur donnent à manger sans cesse. Ces gestes sont très importants, car les esprits une fois repus ne s'attaqueront pas aux hommes.

Les Tchouktches puisent de la viande et de la graisse dans les plats réservés aux esprits (n° 54-56) avec de petites cuillers (n° 57-64) qu'ils tendent vers le ciel.

Les baguettes d'aspersion aïnoues (n° 65-67) portent parfois le nom de « relève-moustache », car les Aïnous, très velus, s'en servent pour relever leur moustache lorsqu'ils boivent dans leur bol rituel. En fait, ces baguettes sont surtout employées pour lancer de l'alcool en offrande aux esprits.

Accessoires de fêtes

Les collections du Musée de l'Homme possèdent quelques accessoires de trois grandes fêtes : la fête de l'Ours en Sibérie extrême-orientale, celle du maître de la mer chez les Tchouktches, et celle des Libations chez les Iakoutes. Ces trois fêtes comportent des festins, des chants et des danses. Ces rituels sont d'une importance vitale, car leur exécution garantit la survie du groupe pour l'année à venir.

Les deux premières fêtes renouvellent des alliances avec les esprits de la nature. Les mythes en relation avec la fête de l'Ours et celle du maître de la mer — fêtes célébrées par des peuples chasseurs — racontent des mariages entre humains et esprits imaginés sous l'aspect d'animaux : des ours chez les Nivkhs qui les nomment « les gens de la montagne », des mammifères marins chez les Tchouktches qui les nomment « les gens de la mer ». Ces épouses animales procurent du gibier à leurs époux chasseurs. En commémorant une telle alliance, les deux fêtes ont pour but d'obtenir des esprits de la montagne et de la mer le gibier de l'année pour le groupe des hommes.

Pour ces fêtes, on sculpte une vaisselle spéciale : ainsi pour la fête de l'Ours, des plats ornés d'ours, tel le plat probablement nivkh (n° 69). On décore les demeures : les Nivkhs exposent leurs trésors, dont l'épieu pour la chasse à l'ours (n° 68) qui n'est pas une arme réelle, mais un objet de prestige. Quant aux Tchouktches, ils ornent leurs tentes en peaux de phoque de modèles de pagaies (n° 73-77) et de mouettes en bois (n° 78-81).

On revêt des habits rituels, telle la couronne aïnoue (n° 71) et le bandeau de front tchouktche (n° 72) censé imiter la coiffure que portait l'esprit-maître de la mer : il arbore deux petites cornes en bois recouvertes de peau chamoisée qui sont l'équivalent des cornes en fer des coiffures chamaniques.

La fête des Libations a lieu, elle, chez un peuple d'éleveurs, les Iakoutes. Elle ne commémore pas un mariage entre un homme et un esprit-animal, mais rappelle le mythe d'origine du peuple iakoute fondé sur un mariage entre seuls humains. Ce rite de renouvellement de la vie se célèbre lorsque les juments mettent bas. Les éleveurs iakoutes demandent aux esprits principaux de leur panthéon prospérité et fécondité pour eux et pour leurs troupeaux de chevaux et de bovins. Invoquant le Blanc Seigneur Créateur « à la face d'argent et au poil soyeux de jeune étalon », le Coléreux Seigneur Créateur « qui enfourche un cheval fougueux aux sabots d'argent semblables à quatre gerbes couvertes de neige » ou encore la Généreuse « qui fait hennir le tonnerre destructeur », ils lèvent vers le ciel leurs vases à boire cérémoniels en bois sculpté remplis de lait de jument fermenté (n° 83-86).

Ongones

Les Sibériens nourrissent de graisse et de sang les statuettes, supports d'esprits, mais ils battent ces mêmes supports et les jettent, si les esprits en échange n'ont pas tenu leurs promesses : envoyer du gibier ou retirer la maladie. Il reste néanmoins dangereux de se débarrasser n'importe comment d'un ongone dont on n'a plus l'utilité, car l'esprit pourrait se venger.

Ongones zoomorphes

Les chasseurs sibériens étaient persuadés que, s'ils réussissaient à tuer un animal en forêt, c'était que la bête était venue d'elle-même s'offrir à eux selon la volonté de l'esprit-maître du gibier. Pour décider l'esprit-maître à envoyer un animal, le meilleur moyen était d'établir des relations d'alliance matrimoniale avec lui.

Nous avons vu que le chamane épouse la fille de la forêt (symbolisée par son tambour) dans ce but. Mais un simple chasseur peut lui aussi épouser une fille de la forêt et devenir un chasseur heureux, comblé de gibier. C'est le sujet de nombreux récits qui relatent des mariages entre chasseurs et femmes-tigres ou femmes-ours chez les Nivkhs, entre chasseurs et femmes-renards chez les Aïnous de Sakhaline.

Les Aïnous de Hokkaïdo révèrent particulièrement les esprits renards qui chassent les esprits de la maladie et aident à la divination. À Hokkaïdo, tout Aïnou marié conserve un crâne de renard décoré de frisures de copeaux (n° 88, 89), rangé avec ses trésors dans la partie sacrée de sa demeure. Il ne voyage jamais sans son crâne de renard soigneusement empaqueté. Il s'en sert pour faire de la divination quand il hésite sur la route à suivre.

En Sibérie extrême-orientale, le tigre, l'ours et dans une moindre mesure le renard sont considérés comme des reflets de l'homme. On les conçoit organisés en clans et vivant à la manière humaine. Quand ils rentrent dans leurs tanières, ils rejettent leur

Source : MNHN, Paris

fourrure de leurs épaules et apparaissent avec un corps humain. Les unions imaginaires entre ces animaux-esprits et les hommes sont généralement heureuses, procurant à l'homme un gibier abondant. Mais les récits montrent que si une femme se laisse séduire par un ours ou un tigre et le suit dans la montagne, elle se transformera en ourse ou tigresse et ne reviendra plus jamais dans le monde humain, à l'inverse du chasseur qui finit toujours par regagner son village.

Les autres animaux — oiseaux, poissons, petits carnassiers — sont bien moins humanisés. Leur importance symbolique découle surtout de leur aptitude au vol, à la nage ou au combat. Les statuettes d'oiseaux sont très utilisées dans les rituels, car elles aident le chamane dans ses voyages aériens, tout comme les poissons le transportent dans ses voyages aquatiques. Les plongeons (n° 94-97), extrêmement nombreux, tirent leur importance du fait qu'ils parcourent aussi bien le monde des airs que celui des eaux.

Ongones anthropomorphes

Lorsqu'aux ressources de la chasse vinrent s'ajouter les produits de l'élevage, les représentations religieuses se modifièrent. Ce ne fut plus la chasse, dont le succès dépendait de l'alliance conclue entre les chasseurs et les esprits de la forêt, qui assura la survie du groupe. Ce fut la transmission des troupeaux par héritage de père en fils. Le culte des ancêtres devint donc le garant de la prospérité et on n'imagina plus les esprits sous l'aspect d'animaux mais comme des humains défunts.

Ces esprits anthropomorphes sont soit des esprits zoomorphes à l'origine qui ont évolué vers l'anthropomorphisme, soit des défunts.

Les défunts se divisent en deux groupes : le groupe des ancêtres, esprits généralement bienveillants, et celui des étrangers et des frustrés, esprits toujours néfastes. Parmi les frustrés, on compte les suicidés et les assassinés, les célibataires morts sans enfant, ainsi que les parents proches jaloux de leur famille restée en vie.

Chaque demeure nanaïe avait son couple de statuettes représentant les esprits ancestraux, protecteurs de la maisonnée, que l'on nourrissait avant la chasse ou la pêche. La statuette nivkhe (n° 104) figure un esprit de ce type. Chaque demeure tchouktche avait sa petite fourche en bois évoquant un personnage à deux jambes recouvertes d'un pantalon en fourrure (n° 102). Cette statuette représentait *Okkamake*, esprit-maître des fleuves, des lacs et des autres lieux d'où les Tchouktches tirent leur subsistance. Elle était utilisée pendant les fêtes saisonnières. Le reste du temps, elle était suspendue au plafond.

La statuette nivkhe à deux têtes, une petite tête sortant de la tête principale (n° 103), symbolise l'ancêtre originel d'où est issu le clan.

La statuette samoyède (n° 108) est une « idole de chamane » d'après Joseph Martin qui l'a rapportée au siècle dernier. Il n'ajoute à cela aucune autre indication.

La statuette altaïenne au milieu d'une sorte de tambour (n° 111) figure un ancêtre. L'objet était accroché au mur de la demeure et ne servait jamais d'instrument musical.

La figurine nivkhe (n° 106) se nommait *umgu* « épouse ». On la déposait près du berceau du nourrisson qui pleurait trop. Elle était censée calmer son petit époux et le guérir. Elle représentait une jeune fille morte sans avoir été mariée et qui se vengeait en mangeant les âmes des bébés. Pour l'apaiser, on la mariait fictivement avec le petit garçon pleureur. Ainsi, elle n'emporterait pas l'âme de l'enfant que les parents devinaient être en danger, car un enfant pleureur est un enfant malade et la mortalité infantile était extrêmement élevée chez les Nivkhs. Cette statuette, destinée à fixer l'âme du petit garçon et à la protéger, était gardée à la maison jusqu'au mariage du jeune homme.

La figurine nivkhe (n° 105) se nommait *utku* « époux » et était donnée aux petites filles dans les mêmes conditions et pour les mêmes raisons que la statuette « épouse » des petits garçons.

Le personnage ailé nanaï (n° 107) est un esprit connu pour son aptitude à voler. Selon l'ethnologue nivkh Taksami qui a eu la statuette entre les mains lors de son passage à Paris, cet esprit « s'envolerait en emportant la maladie ».

Les *inao*, ces bâtons ornés de copeaux fabriqués par les Aïnous (n° 112-116), étaient probablement anthropomorphes à l'origine et représenteraient des personnages aussi bien masculins que féminins servant de messagers entre les hommes et les esprits. Mais, selon Pilsudski, les *inao* symboliseraient exceptionnellement des messagers ; la plupart du temps ils seraient simplement des offrandes aux esprits. D'ailleurs, toujours selon cet auteur, le terme *inao* viendrait de *nau*, le pieu sur lequel la chair de l'ours est mise à sécher.

Ensembles d'ongones

Nous avons vu que les chasseurs sibériens se couvraient d'amulettes. Les récits montrent en effet qu'ils ont besoin de se protéger contre des angoisses de toutes sortes : la peur de ne pas obtenir de gibier, la peur que l'animal tué se venge à la façon dont un homme assassiné enverrait son âme persécuter son assassin, la peur d'être attaqué à l'improviste par des esprits en train de chasser l'humain comme le chasseur chasse l'animal.

L'éleveur, lui, craint pour son troupeau. Et tous les deux, le chasseur et l'éleveur, craignent les maladies.

Toutes ces peurs expliquent la surabondance d'amulettes et de talismans dont s'entourent chasseurs et éleveurs, qui réunissent en colliers, en chapelets, en touffes ces très nombreux gris-gris.

Les chapelets se rencontrent surtout chez les Tchouktches éleveurs de rennes. Ce sont des amulettes familiales qui doivent être brûlées à la mort du dernier de la parenté, car elles ne doivent jamais appartenir à une autre famille. On nourrit le chapelet en enduisant de gras la planchette à faire le feu les jours de fêtes.

Le chapelet (n° 119) a été fabriqué en 1994 exprès pour le Musée de l'Homme par un Tchouktche du renne et comporte une patte d'ours, deux pierres, un objet en ivoire biface (tête d'homme et tête d'ours), une planchette à feu et des personnages-fourches en bois. C'est une copie de son propre chapelet dont chaque personnage-fourche représente un membre de sa lignée. À la naissance d'un enfant, un nouveau personnage-fourche est sculpté, sorte d'amulette que l'on suspend au cou de l'enfant, qui le portera jusqu'à l'âge de cinq ans. Le personnage sera alors attaché au chapelet.

Le chapelet (n° 117) comporte les représentations de différents esprits : esprits-maîtres du foyer, des rennes, de l'étang voisin, du fleuve où l'on pêche, etc.

Le chapelet (n° 118) est un modèle montrant les esprits les plus courants rencontrés dans les chapelets : l'esprit domestique de la planchette à faire le feu, l'esprit anthropomorphe auxiliaire du chamane, l'esprit de l'ancêtre (une paire de jambes), un corbeau et un ours (deux esprits en rapport avec la chasse).

Source : MNHN, Paris

Jouets ou ongones ?

Il n'est pas toujours facile de reconnaître si une statuette est un ongone ou un jouet, ou les deux à la fois. En effet, il n'y a rien de choquant pour les populations chamanistes à voir un enfant jouer avec certains supports d'esprit. Il arrive en outre que des ongones deviennent des jouets quand s'efface le souvenir de l'esprit qui les habitait.

Les fillettes tchouktches jouent avec des poupées qui sont transmises de mère en fille (n° 122-125). Ces poupées garantissent la fécondité de la fillette. Chaque fois que la poupée passe d'une mère à sa fillette, on récite des incantations sur cette poupée de sorte que sa puissance croît régulièrement. Les enfants peuvent jouer avec les supports d'ancêtres bienveillants mais aussi avec ceux d'esprits zoomorphes qui les protègent, tels les ours chez les Nivkhs (n° 91, 126). (Mais il leur est interdit de toucher aux statuettes où ont été placés les esprits redoutables des maladies, statuettes cachées le plus souvent en forêt.)

Les statuettes miniatures en ivoire des Tchouktches sont-elles les pions d'un jeu ou des amulettes ? Les pièces, comme celles figurant des oiseaux (n° 154-156), sont le plus souvent trouvées dans des sites archéologiques attribués aux Esquimaux anciens. Les archéologues Arutjunov et Sergeev pensent que ce sont des amulettes et que le trou foré à leur queue permettait de les suspendre ou de les coudre aux vêtements. Mathiassen a exhumé des oiseaux semblables au Canada, qu'il attribue à la culture de Thulé. Mais, pour lui, ce sont les pions d'un jeu. Pour Murdoch également, il s'agirait des pièces d'un jeu qui s'apparenterait à un jeu d'osselet à but divinatoire, et si les queues des oiseaux sont percées d'un trou, ce n'est pas pour coudre les oiseaux au vêtement, mais pour les transporter plus facilement enfilés sur une ficelle.

Certaines des statuettes du Musée de l'Homme sont à l'évidence des amulettes : les phoques (n° 134, 135) et le morse (n° 136), tandis que d'autres font sans aucun doute partie d'un jeu, tel le groupe de dix pions — cinq rennes et cinq oiseaux aquatiques — (n° 174). Pour les autres, il n'y a aucune certitude.

Objets divinatoires

Dans les sociétés de chasse où la survie est hasardeuse, la divination tient une place très importante. En principe, la divination inspirée par un esprit est réservée au chamane (il interroge l'esprit-maître de son battoir, de sa canne, de son miroir, etc.). Le chamane peut également pratiquer la divination aléatoire en lançant son battoir ou tout autre objet à deux faces dissymétriques.

Les profanes peuvent également pratiquer ce dernier type de divination par pile ou face en lançant une cuiller, un bol, etc. Dans toute la Sibérie, les chasseurs lisent très fréquemment l'avenir en interprétant les craquelures d'une omoplate de renne qui a été approchée d'un tison ardent. Pour les Tchouktches, le bord de l'omoplate représente le rivage de la mer, l'épine médiane symbolise la montagne, et le royaume des esprits néfastes se trouve dans le bas de l'omoplate. La direction des craquelures vers tel ou tel coin de l'omoplate indique au chasseur s'il rencontrera du gibier, un loup, une tempête ou la mort (n° 175-177). Les chasseurs évenks ne voient sur l'omoplate ni mer ni montagne, mais ils discernent dans les craquelures la direction de la route à prendre, les heurs et malheurs de leur chasse ou de leur voyage.

Un second type de divination aléatoire se trouve illustré par les pierres conservées dans les collections du Musée de l'Homme (n° 117, 119). On soupèse un objet au bout d'une lanière. On pose des questions. C'est le poids de l'objet (semblant s'alourdir ou s'alléger) qui donne la réponse affirmative ou négative. On peut également le balancer au bout d'un fil, et cette fois c'est son absence de mouvement ou au contraire sa mise en branle qui détermine une réponse affirmative ou négative.

*

Les mythes et les représentations qui se rapportent aux objets du Musée de l'Homme ou aux esprits qui les animent mettent en évidence la croyance en un troc de nourriture entre le monde des hommes et celui des esprits chez les peuples chasseurs. Les hommes mangent les animaux de la forêt, les esprits de la forêt mangent les âmes des humains.

Le chamane, par son mariage avec la fille du maître de la forêt (ou de la mer), régule ce troc. En effet, c'est lui qui négocie auprès de cet esprit un octroi plus généreux de gibier pour son groupe. C'est lui qui essaye d'obtenir des esprits qu'ils relâchent l'âme du malade qu'ils ont capturée, en échange de la nourriture dont on barbouille la bouche de la statuette censée servir d'habitacle à ces esprits.

Mais le chamane n'est pas le seul à négocier avec les esprits. Chacun peut s'essayer à les amadouer en leur offrant de la nourriture. Les vieilles Nanaïes soignent leurs rhumatismes en jouant toutes seules du tambour et en chantant pour leurs esprits. Le chamane n'est pas le seul non plus à épouser une femme-esprit. Bogoraz raconte qu'il a rencontré des Tchouktches assurant qu'ils avaient été choisis par une femme-esprit et en avaient reçu toutes sortes de bienfaits. Il y a donc une gradation qui va de la simple ménagère barbouillant de graisse l'ongone domestique au grand chamane clanique maître de toute une troupe d'esprits, mais il n'y a pas une différence de nature entre eux. Ce qui différencie le chamane des profanes, c'est d'abord qu'il est plus puissant grâce à ses accessoires où se loge une foule d'esprits auxiliaires, et surtout qu'il œuvre non pour son bien propre mais pour le bénéfice de tout son groupe, notamment lors des grands rituels de renouvellement de la vie.

Source : MNHN, Paris

EXTENDED ABSTRACT

BEFFA, M.-L. & DELABY, L., 1999. — Festins d'âmes et robes d'esprits. Les objets chamaniques sibériens du Musée de l'Homme. *Mém. Mus. natn. Hist. nat.*, **181** : 1-241. Paris ISBN : 2-85653-513-5.

Soul banquets and spirit gowns. Siberian shamanic paraphernalia of the Musée de l'Homme.

This catalogue deals with the 177 items kept in the Musée de l'Homme in Paris which are used by native Siberian populations for shamanic purposes. The items in question consist of paraphernalia used by shamans during their rituals as well as paraphernalia used by laymen in everyday life; for instance, garments serving as amulets or sticks used when casting alcoholic libations before spirits. They all have something in common: they serve as homes for spirits (e.g., ancestor statuettes) or are used for addressing them (e.g., dishes where food for the spirits is laid out).

To classify items with so many different shapes and uses is not easy. Which criterion should we favour? One possibility is that items could be classified according to the nature of the spirits with which they are related.

Thus, all items sheltering ancestral spirits could be classified under a single heading. The same chapter would include Nivkhi statuettes figuring the clan ancestor, the Altaic shamans' drum-handles representing the spirit ancestor who chose them, and the anthropomorphic metal pendants which hang on the Yakut shamans' breast-covers and which figure their shamanic ancestor. In another chapter, one would find the items sheltering the carrying spirits: Buryat shamans' horse-headed staffs, metal fish tinkling from Evenki and Yakut shamans' coats, and reindeer painted on Orochon drums. In yet another chapter there would be items used as abodes by the warrior spirits who help out the shaman in his battles.

These spirits are seldom imagined in the guise of a human being by Siberian hunters. More often than not they are thought of as animals: carnivores, birds of prey, rutting deers. These animals are symbolized by their pelt, feathers or claws hanging from the shaman's costume, by metal horns adorning his head-gear, or by metal pendants representing them and hanging from his coat.

Such a classification, though showing the items in a new light and corresponding to how they are perceived by natives, is nevertheless awkward.

The first drawback is that a single item may contain several spirits. A typical shaman's costume, for example, contains at the same time warrior spirits (bird talons, bear claws, metal pikes, and so forth), protector spirits (metal or cloth representations of ancestors and animal spirit helpers), carrying spirits (cut metal fish, deer or birds; or birds symbolized by the chamois fringes of the sleeves and the cloth tail of the cloak). In which chapter, then, should the costume be listed?

The same problem is encountered for most shamanic paraphernalia: a Nganasan drumstick may possess a master spirit for divination carved on its mammoth ivory handle as well as a reindeer spirit for transportation symbolized by a reindeer skin covering the beating end of the drumstick.

Another drawback is that there are only four main categories of spirits—those who fight, those who protect, those who carry and those who assist in soothsaying. Even if one subdivides each category into water spirits, air spirits and earth spirits, the classification remains rudimentary.

We have therefore adopted another kind of classification. The first part of the work deals with the shamans' paraphernalia (sticks, drums, costumes, head-dresses, mask). The second part is devoted to the paraphernalia of non-shamans (evil-expelling garments, sacrificial spoons, festive paraphernalia). The third part deals with ongons—from the Mongolian term *ongon*, which refers both to the spirit and to his receptacle. This third part is divided into four subchapters: one for zoomorphic receptacles, a second for anthropomorphic receptacles, and a third for amulets bound together (e.g., the Chukchi charm-strings). The last subchapter regroups items the functions of which are not known—are they spirit receptacles or toys? Finally, the fourth chapter deals with paraphernalia used for soothsaying (mainly Chukchi shoulder-blades and Ainu fox skulls).

Each chapter begins with autochtonous myths and tales about the spirits animating the items. A Nanai myth tells how their prime ancestor picked from a tree the metal objects the possession of which made him a shaman. A Yakut one relates how young Ellei chose the ugly sister because her abundant urine proved her fertility, and founded the Libations Festival during which kumys flows freely. Other tales narrate marriages between men and animals: Nivkhi tigers, Evenki crows, Chukchi killer-whales. Some comments tend to elucidate the meaning of the tales, while others help to situate the items in the context of everyday Siberian life: the cold, the dread of game shortage, starvation.

In the appendix the reader will find an ethnographic map, a detailed index of the Siberian ethnic groups mentioned in the catalogue, tables describing the three main Siberian linguistic families, and a comprehensive bibliography. One will also find five short biographical notices concerning the main collectors of the items described in this work. These collectors have very different backgrounds.

The first was Joseph MARTIN (1848-1892), an explorer and gold digger in the service of the Tsars. In a life filled with exhausting voyages, he explored, among other areas, the Lena Basin, the Ussuri River, and Transbaikalia, from where he brought back a complete shaman outfit. He surveyed the Stanovoi Mountains for the Imperial Russian Administration and died from exhaustion in Ferghana during the expedition he had organized for the purpose of reaching Lhassa.

The Baron of BAYE (1853-1931) was an archaeologist and art historian, a specialist of the Merovingian period. He had eclectic tastes and travelled all through Russia. He brought back to France rich ethnographical and archaeological collections.

Nicolas GONDATTI, a Russian official and ethnologist, was the Baron's contemporary. While he was *chargé de missions spéciales en chef auprès du Gouverneur-général des provinces de l'Amour* (chief official representative to the governor-general of the Amur provinces), i.e., while he was administrator of Chukotka, he filled four crates with items he had personally collected from the

Source : MNHN, Paris

Chukchis along the Arctic seashore and the coast of the Pacific Ocean. In 1898 he sent the crates to Paris at his own expense, and donated them to the French Ministry of Education. He wrote to the Minister of Education that he gave them to France as a gift *en signe de sa plus vive sympathie pour votre beau pays et votre nation si douce et si hospitalière* (as a token of his liveliest sympathy for your beautiful country and your so pleasant and hospitable nation).

Louis MARIN (1871-1960) had a career both as a politician and as a professor of anthropology. A right-wing Conservative, he represented Lorraine in the French Parliament for eleven terms. He always displayed great hostility towards Germany. He travelled systematically through Europe, Russia, the Middle and Far East in order to study the various peoples and cultures *in situ*. He purchased the Nivkhi items now in the Musée de l'Homme in 1901-1902, while travelling through the Russian Far-East to Korea.

George MONTANDON (1879-1944?), a Swiss physician, became interested in ethnology while attending lectures on tropical medecine. After a two-year stint in the Ethiopian South-West, he was assigned to Siberia by the Red Cross from 1919 to 1921, with the task of repatriating prisoners of war by boat. The items described in this catalogue were brought back by MONTANDON from this journey in far eastern Siberia. In 1925 he left Lausanne, settled in Paris, and dedicated himself to anthropology. He became a virulent anti-Semite, and as an *expert en raciologie* (expert in raciology) was given in 1942 the reponsibility of delivering, after humiliating medical examinations, *certificats d'appartenance ou de non-appartenance à la race juive* (certificates attesting membership or non-membership in the Jewish race). On the 3rd of August 1944 he was shot by Resistance fighters in his Parisian flat. The exact date of his death is unclear.

THE SHAMAN'S PARAPHERNALIA

Some items of the shaman's paraphernalia (such as his head-gear) are strictly reserved for himself. Others can also be used by laymen during great rituals. For instance, the inhabitants of a Nanai camp, gathered together for a sacrifice to the spirits to thank them for a cure, had all to dance in turn with their shaman's drum and belt.

TINKLERED STAFFS, DRUMSTICKS AND RODS

The tinklered staff (and its variants: drumsticks, rods, whips) is one of the shaman's main accessories. A shaman can shamanize with just a stick, a drumstick or even a simple tree branch or a fly-whisk. Sticks have various functions: they punctuate incantations and dances, they foretell the future by means of their spirit-master who is very often carved on the handle, they carry the shaman to the world-beyond, and they protect against evil spirits. Moreover, drumsticks conduct energy from the shaman's body into all those—human or animal beings—who are to be revitalized by mere touch.

The drumstick is the first of the many accessories received by Evenki shamans. A young shaman may be given one, many years before being given a drum. For a shaman can use a drumstick without possessing a drum. On the other hand, he may have several drumsticks with just one drum, each drumstick opening for him the road to a specific spirit.

As drumsticks are items totally independent of drums, they have not been put in the drums section but in the sticks section, since both have the same functions.

Transbaikalian Evenki drumsticks with mammoth ivory handles representing respectively a deer head (museographic index card n° 1) and a deer skull (n° 2) come in pairs: the first leads the shaman along day roads into the air world, and the second along night roads into the world of the dead. They are connected to drum (n° 12) decorated with deer, half of which are painted red for the day roads and the others dark-blue for the night roads.

The Evenki or Altaian rattle-drumstick (n° 4) has tinklers fastened on each face; this suggests that it was not used in practice to beat drums with.

The Buryat or Evenki double horse-headed staffs (n° 6) symbolize horses. A horse head is roughly carved on the knob, and the stick itself represents a horse leg with a rough-hewn knee. A Buryat shaman would receive staffs of this kind long before he was given a drum, and use them for his journeys into the world-beyond.

The contemporary Yakut whip (n° 11), made for present-day shamans to expel spirits with, attests the revival of shamanism in Yakutia.

DRUMS

The main function of a drum is not to be a means of transport, as has been thought up to now. It does help the shaman in his journeys, but is above all the sign of the union concluded between the shaman and the she-spirit (forest or water daughter) who by marrying him makes him a shaman. Thanks to the protection of this female spirit, a daughter of the game giver spirit, the shaman can provide sustenance to his group. A Chukchi myth and a Shor ritual support this thesis developed by R. HAMAYON in *La Chasse à l'âme* (1990).

Besides the Evenki painted drum (n° 12) mentioned above, the Musée de l'Homme possesses two Chukchi drums, one (n° 13) made from a walrus stomachal membrane and the other (n° 14) from the skin of a young deer. Neither was exclusively reserved for shamans. Every family member had to play such drums during certain rituals. The Chukchi drumstick (n° 15) is placed here rather than in the sticks section because it is not a spirit abode but only the musical beater of drum (n° 14).

SHAMAN COSTUMES

The shaman costume shelters the auxiliary spirits who help the shaman when fighting against evil spirits and lead him to the other worlds. That is why the Evenkis call this costume a "spirit gown". The spirits are perched on the metal pendants, rolled strips of cloth, feathers and claws hanging from it. The costume, inhabited by all the spirit helpers mastered by the shaman, reflects the individual characteristics and capacities of its owner. Thus it would seem to be impossible that a shaman should lend his own costume to another shaman. Nevertheless, two occurrences of such an exchange have been reported, one among the Yenisei Evenkis and the other among the Yakuts: in the first instance, the shamans, though belonging to different clans, had a common shaman

Source : MNHN, Paris

ancestor. The other instance is more puzzling: a Yakut shaman wished to don the costume of a powerful dead Yukaghir shaman. But how could he hope to master the latter's helping spirits?

The Musée possesses two coats. The first (n° 16 and 17) forms a part of a complete panoply with breast-cover, horned head-gear, mask, drum and drumsticks, and comes from the Orochon Evenkis, who are reindeer breeders in the Stanovoi Mountains. It is impossible to decide if this costume falls within the deer type or the bird type. It is in fact cut according to the bird type, with a tail on the back and wings on the sleeves. But it could just as well belong to the deer type because of the large number of metal pendants and the horned head-dress which accompanies it. The other (n° 18) is a coat without a head-dress, made of sheepskin and with opening at the front. It was produced in all likelihood by the Tofalars or the Eastern Tuvinians in the Sayan Mountains. It carries a vast number of tassels and rolled strips, fastened in symmetrical bunches—in spite of an apparent disorder—on its back, front and sleeves. Some remains of down feathers from an unidentified bird are sewn on its sleeves.

The rest of this chapter is devoted to a description of pendants detached from shamanic costumes not in the museum collections:

— The metal disks (n° 19, 20), known as mirrors in the ethnographic literature, have a great importance in Eastern Siberia. They are used as shields as well as shelters for divining spirits. Shamans hang them either on the front or the back of their coats.

— Metal mammoths (n° 21, 22) hanging on the back of the shaman's coat, between the shoulders, are among the Evenki shamans' main helpers. We are told by a Turukhansk Evenki myth that Siberian hunters, when discovering mammoth corpses conserved in the ice in the peats, believed them to be huge beasts living in the subterranean and subaquatic depths. They were thought to be chimeras (half-fish and half-deer), and their strength together with their ability to move through those worlds of earth and water made them the shamans' favourite helpers.

— *Arkalan* (from the Evenki *arkan* "back") (n° 23-27) are metal strips fastened horizontally on the back of the coat. They are the Evenki shamans' armour. The Ket, Selkup and Yakut shamans may also have them, though.

— The metal strips have tinklers attached to them which jingle rhythmically when the shamans dance. These tinklers represent arrows which hostile shamans throw at each other. The most commonly found ones are cornets, i.e., hollow metal conical tubes, which can be more or less powerful depending on the direction in which they are rolled.

— One can also find hanging from *arkalan* metal pendants representing the sun (a full disk) and the moon (a chipped disk), animals (fish, elk, reindeer) as well as anthropomorphic spirits whose names and properties we unfortunately do not know. Some tales illustrate the role they play in the Evenki imagination: for example, the tale of the three hunters chasing an elk into the sky where they became the four main stars of the Great Bear.

Head-gears: skullcaps and crowns

Head-gears are composed of fringed cloth skullcaps and antlered metal crowns. Metal crowns are reserved for shamans recognized by their group as particularly powerful. They are generally reserved for clanic shamans, i.e., those who are capable of going to the village in the other world where the dead of the clan are gathered.

The favourite animal shape the shaman chooses to assume when in the world-beyond is that of a deer. The symbol of virility and aggressiveness is a buck reindeer in rut. Recounting his battles against the other shamans who are his rivals, various Yakut tales underline the aggressiveness of the shaman's animal double. But why have artificial metal antlers instead of the genuine animal ones? After all, some Altaian shamans do indeed put genuine bird feathers on their head-gear. Is it because authentic deer antlers happen to be heavy and cumbersome? Or, more simply, because iron—used to make weapons with and only recently introduced into Siberia—symbolizes everything mighty, terrifying and dangerous?

Crown (n° 40), probably of Evenki origin, has two antlers schematically represented by twisted spikes. As for the Evenki crown (n° 39), its four twisted spikes could symbolize two pairs of antlers and thus two deers. One deer would protect the front of the shaman, and the other his back.

A mask

The mask hides the shaman's face during his travels through the world-beyond, where many hostile spirits lie in wait for him. It is rarely used by Siberian shamans, who prefer to use their head-gear fringes as a substitute, or simply the loose hair over their face.

Nevertheless, there exist masks which are not mere screens but spirit abodes. Thus among the Yenisei Evenkis one can find a few masks representing the shamanic ancestor, and among the Transbaikalian Evenkis and Buryats shamans use masks representing the spirit *Avgaldaj* (the name is derived from the Mongolian root *avga* "uncle on the father's side"). The Evenki copper mask (n° 42) represented in all likelihood this spirit, who appears in Buryat tales as a stranger and son of a shaman, whose passion for tobacco leads to a tragic end.

Laymen's Artifacts

Both laymen and shamans can turn to the spirits for a good hunt or for a cure for an illness. The difference between them is that laymen act for their own benefit while shamans act for the benefit of the whole group.

Evil-expelling garments

Harmful spirits are always lurking about humans, eager to devour their souls. The moment a sick person dies is particularly dangerous, because the soul is swallowed by a spirit who now tries to enter the body of another person. That is why many Siberians used to kill the seriously ill immediately, or else urge them to commit suicide so as not to be attacked by the spirit of the illness. If in spite of all precautions death was caused by illness, the Chukchis and the Koryaks would perform the post-mortem examination with special gloves (n° 43, 44). Depending on the author, the purpose was either to identify the harmful spirit or to free it so that it would go away.

Source : MNHN, Paris

All over Siberia, men cover themselves with amulets to protect themselves from attacks by spirits. They hang great numbers of them on their garments, in the same way that shamans hang them on their costumes: beads, fragments of vegetables, mother-of-pearl buttons and copper disks hang from headbands (n° 46), braces (n° 47), aprons (n° 49), etc. They embroider various protective patterns on their garments, such as the bear heads on dragon scales found on the fishskin dress (n° 50).

But this is not enough to reassure them. Thus, the snow-beaters with which people shake away snow from their clothes are also used to expel the spirits hiding in them. The beater knobs are sometimes carved in the shape of a bird-head (n° 51). The animal represents the spirit animating the snow-beater who serves as a companion for the lonely reinbreeder in the tundra.

Sacrificial dishes

Hunger is Siberian man's obsession. The Siberians imagine spirits as as hungry as themselves, so they continually give them things to eat. Either they throw a piece of food or a few drops of alcohol into the fire at mealtimes, or they offer the spirits dishes of food during seasonal rituals. These are important acts, because the spirits once satiated will not attack human beings.

Chukchis throw towards the sky meat and blubber from plates (n° 54-56) reserved for spirits with small spoons (n° 57- 64).

Ainu libation sticks (n° 65-67) bear the name of "moustache lifters", because the very hairy Ainus are supposed to use them to lift their moustache when drinking out of their ritual bowl. Actually these sticks are mostly used to throw alcohol in the air as an offering to the spirits.

Festive paraphernalia

The collections of the Musée de l'Homme contain some artifacts related to three great festivals: the Bear Festival in far eastern Siberia, the Chukchis' Festival of the Master-Spirit of the Sea, and the Libations Festival of the Yakuts. These three festivals include banquets, songs and dances and are rituals of vital importance, for their performance guarantees the group's survival through the coming year.

The first two festivals renew the alliance contracted with the spirits of nature. Myths connected with the Bear Festival and the Festival of the Master of the Sea (which are hunter peoples' festivals) recount tales of marriages between humans and animal spirits—bears with the Nivkhis, who call them "mountain people", and sea mammals with the Chukchis, who call them "sea people". The animal wives provide their hunter husbands with game. By commemorating these alliances the festivals seek to obtain from the mountain and sea spirits game for feeding the group during the whole following year.

Special dishes and spoons are carved for the festivals. For example, there are bear-decorated dishes, like dish (n° 69) probably of Nivkhi origin, which was intended for the Bear Festival. Houses are ornamented, and the Nivkhis display their treasures, an example of which is the bear-hunting spear (n° 68), which is not an actual weapon but a decorative artifact whose sole purpose is to enhance the prestige of its owner. As for the Chukchis, they decorate their sealskin tents with model paddles (n° 73-77) and wooden seagulls (n° 78-81).

The Ainu male headband (n° 71) and the Chukchi headband (n° 72) are ritual garments. The latter is said to be a replica of the Master-Spirit of the Sea's head-gear, since it has two small chamois-leather covered wooden horns which are the equivalents of the iron horns on the shaman's head-gear.

The Libations Festival is celebrated by a cattle-breeding people, the Yakuts. It does not commemorate a marriage between a man and an animal spirit, but evokes the Yakut people' myth of origin, which is founded on a marriage between simple human beings. This life-renewal rite is celebrated at the time of year when mares give birth. The Yakut breeders ask for prosperity and fertility from the main spirits of their pantheon for themselves, their horses and cattle. When invoking the White Lord Creator "with a silver face and the silky hair of a young stallion", the Angry Lord Creator "who mounts a fiery horse with silver hooves like snow-covered sheaves" or the Generous Lady "who makes the destructive thunder neigh", they raise to the sky their wooden carved festive bowls filled with fermented mare milk (n° 83-86).

Ongons

The Siberians feed the statuettes used as spirit abodes with fat and blood, but they hit them and throw them away when the spirits have not kept their promise, in exchange for the food received, to deliver game or cure illnesses. It is nevertheless dangerous to throw away even a useless ongon without taking some precautions, because the spirit may take his revenge.

Zoomorphic ongons

Siberian hunters were convinced that if they succeeded in killing an animal in the forest, it was because the animal had come and offered itself freely to the hunter in order to follow the game master-spirit's will. The best way to persuade the master-spirit to send game was to establish with him links of matrimonial alliance.

We have already seen that the shaman marries the forest daughter (symbolized by the drum) with this very purpose in mind. But a lay hunter too can by marrying a forest maiden acquire luck and come home laden with game. This is the theme of various tales concerning marriages between hunters and she-tigers or she-bears among the Nivkhis, and between hunters and she-foxes among the Sakhalin Ainus.

Hokkaido Ainus particularly revere fox spirits, which expel the spirits of illness and assist in soothsaying. Every married Ainu in Hokkaido keeps a fox skull decorated with wood shavings (n° 88, 89). When travelling, he always carries with him, carefully wrapped, his fox skull. He uses the skull for purposes of divination when hesitating about which road to follow.

In far eastern Siberia the tiger, the bear and, to a lesser degree, the fox are considered as reflections of man. Like men, they are thought to be divided socially into clans. When they reenter their dens they put off their fur coats and reappear in human form. The imaginary unions between men and animal spirits are often happy, providing the man with abundant game. But the tales show that if a woman is seduced by a bear or a tiger and follows the animal up the mountain, she will change into a she-bear or a she-tiger and will never come back, unlike the hunter who always succeeds in returning to his village.

Source : MNHN, Paris

Other animals—birds, fish, small carnivores—are less humanized. Their symbolic importance derives mostly from their ability to fly, swim or fight. Bird statuettes are widely used for rituals, because they help the shaman during his air travels, exactly in the same way that fish carry him when travelling through water. The divers (n° 94-97), who are very numerous, derive their importance from their moving in both the air and the water worlds.

Anthropomorphic ongons

When animal breeding began to supplement hunting resources, religious representations underwent modifications. Hunting, the success of which depended of the alliance contracted between hunters and forest spirits, was no longer the sole means of assuring the group's survival. The transmission of cattle by way of inheritance from father to son was now more important. The ancestor cult became the guarantee of prosperity, and spirits were now conceived of not as animals but as dead human beings.

In a word, anthropomorphic spirits are either spirits which were originally zoomorphic and became anthropomorphic, or souls of deceased people.

Deceased people are divided into two groups: the first is composed of the ancestors, who are generally benevolent, and the second of strangers and of frustrated souls, who are always malevolent. Among the frustrated are people who committed suicide, who were murdered, who died unmarried and childless, and also of relatives jealous of those of their family still alive.

Every Nanai house had a couple of statuettes representing the ancestral spirits and guardians of the household, which were fed when men went hunting or fishing. The Nivkhi statuette (n° 104) is an illustration of this kind of home guardian spirit. Every Chukchi house had a small wooden fork roughly representing a man in fur trousers. This statuette was *Okkamake*, the master-spirit of the rivers, lakes and other sources of subsistance for the Chukchis. It was used during the seasonal festivals. The rest of the time, it hanged from the ceiling.

The two-headed statuette (n° 103), with a small head emerging from the main one, represents the original ancestor from whom the clan descends.

The Samoyed stauette (n° 108) was labelled *idole de chamane* by Joseph Martin, who brought it from Siberia a century ago.

The Altaian statuette (n° 111) in the middle of a sort of drum represents an ancestor. It was hanged on a house wall and was never used as a musical instrument.

The Nivkhi female figure (n° 106), called *umgu* "wife", was kept near the cradle of a new-born baby who cried too much. It was meant to calm and cure the baby-husband. It represented a young woman who died unmarried and who took her revenge by eating little babies' souls. To be propitiated, she was fictitiously married with the snivelling little boy. She would then not carry away the infant's soul, which the parents thought in danger; for a crying child is a sick child, and infant mortality was extremely high among the Nivkhis. This statuette was meant to protect the boy's soul and attached it to his body, and was kept at home till marriage.

The male Nivkhi figure (n° 105) was called *utku* "husband". It was given to little girls under the same circonstances and for the same reasons as the "wife" statuette was to little boys.

The Nanai winged creature (n° 107) is a spirit known for its ability to fly. Nevertheless, according to the Nivkhi ethnographer Taksami who saw and handled the statuette in his hands when he was in Paris, this spirit is supposed to "fly away with the illness".

The *inao* are sticks decorated with shavings made by the Ainus (n° 112-116). The earliest ones were probably anthropomorphic and represented male and female beings acting as messengers between men and spirits. But according to Pilsudski, *inao* seldom symbolize go-betweens; in most cases, *inao* are just offerings to spirits. Besides, still according to this author, the term *inao* comes from *nau*, which is the wooden post on which bear meat is laid out to dry.

Sets of ongons

We have already mentioned that Siberian hunters covered themselves with amulets. Various tales show how much they fear and need protection from all sorts of threats: there is the fear of not getting enough game, the fear that the killed animal will avenge itself in the same manner as a murdered man, by sending its soul to harass its murderer, and also the fear of being caught unawares by spirits hunting humans just as hunters hunt animals.

As for cattle- and reindeer- breeders, they fear for their herds. And both hunters and breeders fear illnesses.

All these fears account for the overabundance of amulets and talismans with which hunters and breeders surround themselves, tying them in bunches, necklaces and charm-strings.

Charm-strings are encountered principally among the Chukchi reindeer breeders. They are family amulets and must be burnt at the death of the last of the parentage, because they must not fall into the possession of another family. The charm-string is fed by smearing grease on the sacred fireboard on festive days.

Charm-string (n° 119) was made in 1994 specially for the Musée de l'Homme by a Chukchi reindeer breeder. It is composed of a bear's paw, a couple of stones, a two-faced ivory carving (a bear head and a man's head), a small fireboard, and several wooden forked figures. It was made as a replica of his own charm-string, with each forked figure representing a member of his lineage. At every childbirth, a new forked figure is carved and hung as an amulet on the child's neck till he is five years old. The figure is then attached to the charm-string.

Charm-string (n° 117) includes representations of various master-spirits: of the hearth, of reindeer, of the neighbouring lake, or of the river where one fishes.

Charm-string (n° 118) is a model representing the main spirits of a charm-string: the domestic spirit of the sacred fireboard, the shaman's anthropomorphic spirit helper, the ancestral spirit (figured by a wooden pair of legs), a crow and a bear. The two latter are spirits related to hunting.

Toys or ongons?

It is not always easy to determine whether a given statuette is a toy or an ongon or both. The shamanists see nothing shocking in a child playing with spirit abodes. Moreover some ongons become toys when the memory of the spirit who used to dwell in them fades.

Source : MNHN, Paris

Little Chukchi girls play with dolls inherited from their mothers (n° 122-125). The dolls guarantee the girls' fertility. Whenever a doll passes from mother to daughter, incantations are recited on the doll so that the doll's power should grow regularly. Children may also play with benevolent ancestors' statuettes, and even with ones of zoomorphic protecting spirits, like the Nivkhi bears (n° 91, 126). (But they are forbidden to touch statuettes into which fearful spirits of illnesses have been introduced, and which are most often hidden in the depths of the forest.)

Are the tiny ivory statuettes of the Chukchis amulets or game-tokens? Items like the ones representing birds (n° 154- 156) are mostly found in archaeological sites attributed to the Ancient Eskimos. The archaelogists ARUTJUNOV and SERGEEV think these are amulets, since the holes pierced through their tails allow one to hang or sew them on garments. MATHIASSEN discovered similar ivory birds in Canada. He attributes them to the Thule culture, but considers them to be game-tokens. For MURDOCH too, they belong to a game similar to knuckle-bones and are used for purposes of divination, and although the birds' tails are pierced, according to him the aim is not to sew the birds on garments but rather to carry them more easily on a string.

Some statuettes kept in the Musée de l'Homme are obviously amulets: for instance, seals (n° 134, 135), and walrus (n° 136), while others are certainly parts of a game, like the ten-piece set (n° 174) (five reindeer and five waterbirds). As for the other items, the question remains open.

DIVINING ITEMS

In hunting societies where survival is precarious, soothsaying occupies a very important role. As a rule, spirit-inspired soothsaying is reserved for the shaman: he questions the master-spirit of his drumstick, his staff, his mirror, etc. The shaman may also perform divination depending on chance by tossing his drumstick or any other object having two non-identical sides.

Laymen too may perform this kind of heads or tails divination, by tossing a spoon, a bowl, and so on. In the whole of Siberia, hunters frequently practise future-telling by interpreting the cracks on a reindeer shoulder-blade which had been placed next to a burning ember. For the Chukchis, the outer edge of the shoulder-blade represents the sea-shore, the ridge in the middle symbolizes the mountain, and the bottom of the shoulder-blade is thought to be the realm of malevolent spirits. The orientation of cracks towards such or such a place on the shoulder-blade predicts whether the hunter will encounter game, a wolf, a storm or death (n° 175-177). Evenki hunters do not see the sea or the mountains on the shoulder-blades; the cracks only show them which road to take, and whether hunting or travelling will be successful.

Another kind of aleatory divination is practised with stones (n° 117, 119). An object—most often a stone—is hung at the end of a strap. Questions are then asked. If the stone seems to get lighter, the answer is assumed to be favourable; if it gets heavier, the answer is unfavourable. The stone may also be tied to a string; the stone then moves or stays still, according to whether the answer is affirmative or negative.

*

Myths and beliefs related to the artifacts kept in the Musée de l'Homme or the spirits inhabiting them show that hunting peoples think there is a food exchange between the worlds of men and spirits. Men eat forest animals, forest spirits eat human souls.

By marrying the forest (or the sea) master's daughter, the shaman regulates the exchange. For he is the one who negociates with this spirit a more generous grant of game for his community. He tries to make the spirits release souls of ill people, in compensation for the food smeared on the mouths of the statuettes supposed to be their abodes.

However the shaman is not the only person who can negociate with spirits. Everybody may try to soften them by offering them food. Old Nanai women cure their rheumatism by themselves, by beating a drum and singing for their spirits. Moreover, the shaman is not the only person who can marry a she-spirit. BOGORAS relates that he met Chukchis stating they had been chosen by a she-spirit who granted them all sorts of favours. So there exists a scale, going from the lowly housewife smearing the family ongon with fat to the great clanic shaman, master of a whole band of spirits, but there is no difference in nature between them. What differentiates the shaman from the layman is, first, that the shaman is more powerful because of his paraphernalia, where a teeming crowd of spirit helpers dwell, and, above all, that he is acting not for his own benefit but for the benefit of the whole community, especially during the great life-giving rituals.

Source : MNHN, Paris

INTRODUCTION

Les petits peuples qui vivent de la chasse et de la pêche dans la taïga et la toundra sibériennes exécutent des rituels chamaniques pour obtenir du gibier, guérir leurs malades et connaître l'avenir.

Lors de ces rituels, ils utilisent des accessoires — vêtements, instruments de musique, vaisselle, statuettes, etc. — qui leur permettent d'entrer en contact avec les esprits. Selon certains mythes, non seulement les accessoires ouvriraient l'accès aux esprits, mais encore certains d'entre eux transformeraient ceux qui les possèdent en chamanes. Ainsi, c'est parce qu'il se serait emparé des miroirs, sonnailles et cornes qui ornent le costume rituel qu'un ancêtre serait devenu le premier chamane des Nanaïs :

> Les descendants des premiers hommes ressuscitaient dès qu'ils mouraient. Le premier couple, qui avait atteint un très grand âge, vivait avec son vieux fils Doldču-Xodaj [Doldtchou-Khodaï]. *[Xodaj est un terme signifiant « dieu » en persan préislamique. N.d.A.]* Tous jouissaient de l'immortalité. Les enfants de Doldču-Xodaj vieillissaient et mouraient, mais, à chaque coup, un homme renaissait qui remplaçait le mort. Aussi, les gens se multipliaient et l'humanité s'accrût au point que le vieux couple s'en inquiéta.
>
> Un jour, Doldču-Xodaj dit à son père : « Il y a tant de monde sur terre qu'il n'y a plus de place. Il faut faire cesser les résurrections. Si moi, Doldču-Xodaj, je renonce à l'immortalité, la résurrection s'arrêtera. » Sitôt dit, Doldču-Xodaj entra dans une caverne dont son père boucha l'entrée avec une énorme pierre. Plusieurs années passèrent. Le vieux et la vieille célébrèrent pour leur fils des commémorations en confectionnant selon l'usage un *fanja [coussin symbolisant le corps du défunt et où est introduite son âme-ombre, qui s'appelle elle aussi* fanja. *N.d.A.]*.
>
> La vieille se rendit compte que la résurrection de l'humanité n'avait pas cessé. Elle dit à son vieux : « Les gens ne meurent pas. Seul a péri notre Doldču-Xodaj. » Le vieux et la vieille allèrent à la caverne. Le vieux retira la pierre et libéra l'entrée, et la vieille qui avait apporté des fourrures fraîches la reboucha, disant : « Bien des années passeront encore, mais, quand la dernière de ces peaux aura pourri, la résurrection cessera. » La prédiction de la vieille se réalisa. Un jour, elle dit au vieux : « Demain, la dernière fourrure aura pourri. Notre fils Doldču-Xodaj mourra ; avec lui beaucoup de gens vont mourir pour de bon : ils ne ressusciteront plus. Il faut donc songer à la façon de les enterrer et aux lieux où faire les commémorations, car il est interdit de jeter les défunts sans funérailles. »
>
> Le lendemain matin, il se passa sur terre quelque chose d'inaccoutumé. Le vieux et sa vieille virent que, au lieu d'un soleil, il y en avait trois. Les gens perdaient la vue à cause de la luminosité et périssaient à cause de la chaleur. Les soleils chauffaient si fort que la terre brûlait. Quand un poisson en jouant sautait hors de l'eau, ses écailles tombaient. Le soir, quand les trois soleils se couchèrent, trois lunes apparurent et la nuit se fit si claire que les gens ne purent dormir.
>
> Le vieux se rendit compte que l'humanité périssait en si grand nombre qu'il fallait mettre un terme à la mortalité. Il se mit, de nuit, à construire une maison en pierre tendre. Une fois la maison construite, il s'y protégea des rayons brûlants et se fabriqua un arc résistant et des flèches. Quand tout fut prêt, le vieux attendit le coucher des astres. Dès que le premier commença à descendre, il visa, fit touche, et le soleil disparut. Le vieux flécha le second, qui disparut à son tour, et il ne resta qu'un soleil, comme auparavant. Le vieux attendit le lever des trois lunes, il flécha la première, puis la seconde, et il n'en resta qu'une. La nature retrouva son aspect premier, la résurrection cessa et la mort devint normale.
>
> Le vieux dit à la vieille : « Que ferons-nous des défunts ? Nous leur devons à tous une sépulture, nous leur devons à tous des commémorations. C'étaient de braves gens, tous doivent aller au village des morts. Là, les attend une vie nouvelle, une vie merveilleuse. Toi et moi, nous sommes vieux, nous ne pouvons nous occuper de tous ces morts, il nous faut des aides. » Le vieux se coucha, soucieux. Et il vit en rêve un grand arbre, dont le tronc était si large qu'une centaine de gens n'aurait pu l'entourer. Ce « pin-sonnailles » avait une écorce faite de reptiles ; ses racines étaient d'énormes serpents ; ses feuilles, des miroirs [en forme de disques métalliques] ; ses fleurs, des sonnailles ; sa cime portait une multitude de ramures de cervidés en métal.

Source : MNHN, Paris

À son réveil, le vieux cacha son rêve à la vieille, prit son arc et ses flèches et partit à la recherche de l'arbre. Il n'eut pas long à voyager. Un jour, il le vit, s'arrêta, visa sa cime : il abattit quelques ramures et les fourra dans un sac ; puis il abattit quelques miroirs et sonnailles. Le vieux traîna son butin à la maison, ferma hermétiquement fenêtre, porte et autres ouvertures. Il oublia seulement de fermer le trou-à-fumée. Le vieux se mit à sortir le butin de son sac ; mais à peine eut-il saisi une ramure que celle-ci s'envola de ses mains et disparut par le trou-à-fumée ; la même histoire se répéta pour les autres morceaux de l'arbre ; le vieux cacha alors son sac sous le châlit et se coucha dessus.

La nuit, il rêva... Un vieillard blanc comme la lune avec une barbe jusqu'au sol venait à lui et lui disait : « Tu as été choisi pour être un grand chamane, mais, à toi seul, tu ne peux aider tous les trépassés. Ouvre le trou-à-fumée, donne la liberté à tous les morceaux de l'arbre : ils s'envoleront vers différents pays à la recherche de ceux qui sont dignes d'être consacrés grands chamanes. Il te restera seulement un exemplaire de chaque morceau de l'arbre chamanique. Prends-les et cache-les. Va dans la forêt, empare-toi d'une fourrure d'ours, d'une fourrure de loup et d'une fourrure de lynx. Couds-en un chapeau pareil au mien (l'ancien montra son propre chapeau). Sur le haut du chapeau de fourrures, fixe la ramure de cervidé en métal et les sonnailles, accroche les miroirs sur ta poitrine et sur ton dos : ils te protègeront des flèches que te lanceront les ennemis du chamanisme [c'est-à-dire les popes et les médecins]. Avec les pendants métalliques et les sonnailles, fais-toi une ceinture. Ceinture et tambour te transporteront quand tu le souhaiteras dans le village des morts. Tes assistants seront l'esprit Bučču [Boutchtchou] et l'oiseau Koori qui te ramènera chaque fois que tu iras dans le monde des défunts. »

Sur ces mots, l'ancien disparut. Le lendemain, le vieux ouvrit le trou-à-fumée, prit le sac, en sortit tous les morceaux de l'arbre ; en un instant, tous s'envolèrent par le trou-à-fumée vers les peuples des huit religions du globe terrestre et, après avoir trouvé ceux qui en étaient dignes, les consacrèrent chamanes. De ce jour il devint possible de faire des funérailles aux défunts et les chamanes se répandirent de par le monde (Šimkevič, 1896 : 9-11).

Une variante de ce mythe fut relevée une trentaine d'années plus tard par un autre ethnologue russe, toujours chez les Nanaïs :

À l'origine, seuls vivaient sur terre un frère et sa sœur, Xodaj [Khodaï] et Mjamendi [Miamendi]. Comment ils apparurent, nul ne le sait. Un jour, Mjamendi, la sœur, se mordit le doigt. Le sang coula. À peine la première goutte de sang eut-elle touché le sol qu'il en sortit trois personnes : un homme et deux femmes. Les femmes eurent des enfants, dont sont issus les gens qui vivent de nos jours. Il n'y avait pas un soleil, mais trois. Il faisait trop clair et trop chaud. Mjamendi, la sœur, dit à son frère, Xodaj : « Pourquoi ne prends-tu pas ton arc et n'abats-tu pas les soleils en trop ? Ne vois-tu pas que les gens ont du mal à vivre ? »

Xodaj écouta sa sœur Mjamendi, il prit son arc et ses flèches et gravit une haute montagne. Il banda son arc et visa un soleil. La flèche s'y planta et le soleil s'éteignit. Xodaj flécha l'autre soleil, qui s'éteignit à son tour. Après cela, les gens vécurent mieux et eurent encore plus d'enfants. Finalement, ils devinrent si nombreux qu'ils furent à l'étroit. « Eh le vieux ! n'ouvriras-tu pas la porte de l'autre monde ? » demanda la sœur Mjamendi. Le vieux Xodaj s'en fut chercher la porte de l'autre monde. Il chercha longtemps. Enfin, il la trouva, et l'ouvrit. Alors, les gens se mirent à mourir et, sur terre, les cadavres s'amoncelèrent, mais il n'y avait personne pour leur faire des funérailles, puisqu'il n'y avait pas encore de chamanes.

Une nuit, le vieux Xodaj vit en songe un esprit terrifiant qui lui dit : « Je veux te faire chamane pour que tu puisses enterrer les gens et les conduire dans le village des morts. Va dans la forêt chercher l'arbre chamanique où poussent miroirs, sonnailles et ramures de cervidés. Prends-en tant que tu voudras et tu seras chamane. »

Au matin, le vieux Xodaj partit en forêt. Il eut tôt fait de découvrir l'arbre chamanique. Il se choisit quantité de miroirs, de sonnailles et de ramures, les mit dans un sac et les rapporta chez lui. Mais la nuit, soudain, toutes ces choses se mirent à bruire et à murmurer : « Pourquoi nous as-tu pris pour toi tout seul ? Tout ça pour toi, c'est trop ! » Quand le vieux Xodaj dénoua le sac, les accessoires chamaniques s'envolèrent avec un sifflement par la fenêtre et allèrent partout où se trouvent ceux qui sont dignes de devenir chamanes [...] (Lopatin, 1922 : 237-238).

*

Ainsi les accessoires font le chamane, car posséder des aptitudes personnelles et des ancêtres chamanes ne suffit pas. Et ces accessoires, c'est la communauté villageoise ou clanique du chamane qui les fait. En acceptant ou non de les confectionner, elle donne au candidat son approbation, ou la lui refuse.

Source : MNHN, Paris

Aussi, le chamane évenk, après s'être exercé deux ou trois ans à chanter avec un battoir, demande à ses alliés (qui sont aussi ses parents du côté maternel, car le mariage se fait de préférence avec la cousine croisée matrilatérale) d'aller en forêt abattre le renne qui lui est apparu en rêve. S'ils jugent que l'apprenti chamane mérite d'être confirmé dans son office, ils partent en chasse. Après que le renne a été tué — et la recherche dudit renne peut durer un an —, sa peau est travaillée par les jeunes filles. Assouplie, elle recouvrira le tambour. Les hommes forgent les pendeloques métalliques, tandis que le chamane façonne le cadre et la poignée (VASILEVIČ, 1969 : 251-252).

L'accessoire se révèle donc le fruit d'un travail collectif qui concrétise l'accord de la communauté.

*

D'où ces objets tirent-ils leur force, leur efficacité ? Des esprits qui les habitent, disent les Sibériens. Tambours, coiffures métalliques, manteaux chamaniques (que les Évenks imaginent couverts d'esprits au point de les nommer « robes d'esprits »), statuettes et autres sont des réceptacles où il faut installer les esprits. « Si tu invites quelqu'un, est-ce que tu ne lui montres pas où s'asseoir ? » répondit un Toungouse Birartchène à SHIROKOGOROFF qui s'enquérait de l'utilité des accessoires (SHIROKOGOROFF, 1935 : 190).

L'invité une fois placé, les indigènes lui offrent à boire et à manger. Ils fixent l'esprit en un endroit précis grâce à la nourriture qu'ils lui donnent et obtiennent de lui en échange les services désirés : chance à la chasse ou débandade des esprits fauteurs de maladies. Le « nourrissement » de ces ongones se pratique partout en Sibérie et son rôle primordial dans le chamanisme a été mis en évidence par R.N. HAMAYON (1990 : 403-425). (Rappelons que ce terme d'ongone vient du mongol et désigne à la fois un esprit et son support.)

Ainsi, avant chaque séance, l'assistant du chamane nanaï asperge d'alcool le miroir métallique où loge l'esprit électeur pour que ce dernier vienne au secours de l'officiant. (L'esprit électeur d'un chamane est l'esprit qui l'a choisi dans la communauté pour être chamane. C'est souvent l'esprit d'un de ses ancêtres, chamane lui-même. Il le guidera et dirigera la troupe de ses esprits auxiliaires.) Sur la poignée du battoir est sculptée une tête biface : *Ajami Têrêmi*, qui grâce à son double visage embrasse du regard passé et avenir, reçoit des aspersions d'alcool chinois et aide le chamane à tirer des sons violents du tambour sans pour autant le crever. De temps à autre, le chamane souffle sur la poignée en lui réclamant son aide (ŠIMKEVIČ, 1896 : 12). Notons que les *Ajami*, de *aja* « sain, fort », sont de la catégorie des esprits électeurs, et que le terme *Têrêmi*, de *têrê-* « vaincre, tenir bon », renvoie à l'aspect guerrier du chamane qui combat les esprits hostiles.

Il est capital que l'esprit soit bien nourri : aussi les Iakoutes et les Toungouses du XVIII^e^ siècle préféraient-ils aux figurines de bois ou de métal les poupées en étoffe, qui s'imprégnaient mieux de la fumée et de la graisse des offrandes (BEFFA & DELABY, 1991-1992 : 88, 310).

*

Ces esprits qui habitent les accessoires déterminent leurs fonctions. L'esprit dont le visage est gravé sur la poignée du battoir évenk parle au chamane et l'assiste dans ses prédictions. L'esprit-renne, qui a sa tête sculptée au pommeau de la canne des Toungouses de Transbaïkalie, est chevauché par le chamane dans ses voyages vers l'au-delà. L'esprit-poisson, pendant de fer accroché au manteau chamanique qui barre le trou à glace en fer, empêche le retour sur terre de l'esprit de la maladie expulsé par le chamane dans le monde inférieur.

Classer les accessoires rituels par référence à la fonction des esprits qui les animent serait séduisant.

Bousculant les regroupements classiques par type d'objet, notre travail consacrerait son premier chapitre aux esprits de la divination, esprits de chamanes morts, dont les visages sont gravés sur les cannes ou à la poignée du battoir de l'apprenti qu'ils ont élu.

Source : MNHN, Paris

Un deuxième chapitre recenserait les esprits qui aident au voyage. S'y rangeraient le renne et l'élan, sous leurs diverses représentations : pendeloques métalliques accrochées au costume, motifs peints sur les tambours, pommeaux de canne sculptés, poignées de battoir ornées de leurs têtes, sans oublier les ramures en fer de la coiffe. Puis viendrait l'esprit-ours qui mène le chamane dans le monde souterrain : silhouettes d'ours découpées dans du métal et qu'on suspend au manteau chamanique, ou têtes d'ours sculptées à la poignée des plats rituels. Enfin arriverait la foule des esprits-oiseaux aquatiques qui entraînent le chamane vers le monde aérien ou la rivière souterraine du monde des morts : leurs figurations métalliques qui tintinnabulent aux vêtements, les statuettes en bois fichées en haut des perches sacrificielles ou aux quatre coins des cercueils, et les figurines de l'oiseau fantastique *Koori* qui ramène sur son dos le chamane nanaï au retour de sa visite aux morts.

Le troisième chapitre abriterait les esprits protecteurs. Iraient de compagnie les statuettes anthropomorphes des ancêtres, celle du coucou en bois noir — esprit gardien de la maisonnée —, toute la troupe des figurations d'hommes ailés si fréquentes chez les Nanaïs, les serpents en tissu pendillant dans le dos des chamanes, ceux peints sur la peau du tambour, les colliers métalliques serpentiformes, les panthères, les tigres et les ours en bois mangeurs de maladies.

Enfin, au chapitre des esprits guerriers, s'entre-dévoreraient les prédateurs : statuettes en bois et pendeloques de métal des esprits-poissons, brochets ou esturgeons ; fourrures ou figurations métalliques de la bande des loups, hermines, zibelines, gloutons et autres carnassiers, qui ornent les vêtements chamaniques ; plumes des rapaces, aigle, grand-duc, autour, cousues sur le bandeau frontal, les manches et le dos des chamanes.

Nous n'aurions plus un catalogue, mais un bestiaire d'animaux fantastiques régissant les transports par air et par eau, la divination, la protection, le combat.

*

Mais les choses ne sont pas si simples. La correspondance entre les esprits et les objets rituels n'est pas biunivoque : à un objet ne correspond pas un seul esprit mais plusieurs, et réciproquement.

Le cas des battoirs va nous permettre d'illustrer les embûches d'une classification selon les esprits. Un battoir n'est pas animé par un seul esprit, il en abrite deux au bas mot : d'une part son esprit-maître, le plus souvent anthropomorphe, représenté à la poignée, et d'autre part l'esprit-animal figuré sur la batte et qui sert de monture au chamane (ou à l'esprit-maître du battoir).

> Ainsi, lors des séances organisées pour soulager les douleurs des femmes en couches, les Nganassanes utilisent un battoir à poignée en os de mammouth sculptée portant le visage de l'esprit-maître de la terre, dont deux perles rouges figurent les yeux. Quant à la face bombée de la batte, ils la recouvrent de la fourrure prise à la patte d'un renne (Popov,1984 : 141 ill. 24 b).

Deux esprits au moins logent donc dans ce battoir : l'esprit-renne qui transporte le chamane dans l'au-delà auprès de l'esprit-maître de la terre, et ce dernier qui favorise la naissance de l'enfant. Dans quelle catégorie ranger alors l'objet ? Celle des montures ? Celle des protecteurs ?

Et la difficulté va croître avec le nombre des esprits :

> La fiche descriptive d'un battoir évenk collecté par Anisimov au nord-est de la Toungouska Pierreuse en 1931 et conservé au Musée d'anthropologie et d'ethnologie de Saint-Pétersbourg sous le n° 4323-102 indique : « Sur une face, la batte porte une figuration de lézard et des cercles gravés sur la garniture en os. Ces cercles représentent la route suivie par l'esprit-maître du battoir. Sur l'autre face, la batte est recouverte de la fourrure d'une patte d'ours. » Réceptacle où cohabitent un esprit-maître, un esprit lézard et un esprit ours, ce battoir serait en outre « une représentation symbolique de la rame de la barque-tambour faite avec le bois de l'arbre-chamane » !

À l'enchevêtrement des symbolismes s'ajoute l'ambiguïté des esprits : un même esprit jouera un rôle différent selon la population qui l'invoque, et même selon le chamane qui détient l'un de ses supports.

> Les Oudéghés ornent leurs battoirs de lézards, de serpents et de grenouilles, qu'ils gravent, peignent ou recouvrent d'incrustations en peau de poisson. Le lézard symbolise la vivacité — le battoir

Source : MNHN, Paris

frappera le tambour aussi prestement que court le lézard —, et le serpent inspire une frappe violente, menaçante et prolongée (IVANOV, 1954 : 374). Pour les Nanaïs aussi, le serpent est là pour donner de la force au poignet (d'après la fiche muséologique n° 2275-2 du Musée d'anthropologie et d'ethnographie de Saint-Pétersbourg, citée par IVANOV, 1954 : 318).

En revanche, chez les Évenks Orotchones, qui appartiennent pourtant à la même famille, toungouse, que les Nanaïs et les Oudéghés, le serpent dont la tête termine la poignée du battoir a un autre rôle : conduire le chamane dans le monde des morts lors des séances de cure ou y amener l'âme *mugdy* du défunt (MAZIN, 1984 : 77). (Une tête d'homme ou d'oiseau pouvait d'ailleurs remplacer la tête du serpent, qui n'avait pas l'exclusivité du rôle de psychopompe.)

Et chez les Nganassanes, les serpents à la poignée du battoir facilitent, certes, le voyage dans le monde souterrain, mais également dans le monde aérien : leur chamane se sert d'un battoir à la poignée en os de mammouth sculptée de deux têtes de serpents quand il descend chez les morts, et de trois têtes de serpents quand il voyage dans le monde des airs (POPOV, 1984 : 139 ill. 22, 141 ill. 24 a).

C'est pourquoi, un chamane puissant possède plusieurs battoirs. Empruntant des routes diverses, il a besoin de guides divers.

Chez les Évenks du cours supérieur de l'Amour, les chamanes ont cinq ou six battoirs à poignée sculptée de têtes différentes : tête de serpent, d'homme ou d'oiseau, pour pénétrer dans le monde des morts ; pour les voyages vers l'étoile Čolbon [Tcholbon, c'est-à-dire la planète Vénus], une tête d'oiseau ; lors des rituels de renouvellement de la vie et d'acquisition de la force sacrée *musun*, des têtes de renne ou d'oiseau ; et une tête de cervidé pour les rituels de chasse (MAZIN, 1984 : 77).

*

Il en est des accessoires comme des battoirs. Tous, du moins les essentiels, remplissent les quatre fonctions — divination, voyage, protection, combat. Par exemple, les cannes des Bouriates, dont les esprits-chevaux ont pour mission de transporter le chamane dans l'au-delà. Interrogées au moment des funérailles du chamane, elles révèleront le lieu où celui-ci désire être enterré. Accrochées près de la porte de la demeure, elles protègeront les petits enfants. Enfin, les armes miniatures et les fourrures de mustélidés suspendues à leurs poignées soulignent la fonction guerrière des esprits qui les animent.

Chaque esprit étant plus ou moins apte à exercer les quatre grandes fonctions et pouvant les assumer tour à tour depuis un même support, seul variera le degré d'importance accordée à chacune : du miroir de cuivre accroché à sa poitrine, le chamane nanaï attend surtout des conseils clairvoyants, mais à l'occasion l'objet se fera bouclier pour le défendre des flèches que lui décochent les esprits néfastes envoyés par les autres chamanes. Le classement muséographique ne pourrait donc se fonder que sur cette variation de degré.

*

Dernière difficulté, et non des moindres, pour établir un catalogue d'accessoires classés d'après leurs esprits : les collecteurs, surtout ceux des temps passés, ne songeaient que rarement à demander quel était le nom des esprits qui hantaient l'objet qu'ils achetaient. Or, l'exercice délicat de l'identification d'un esprit — au moyen d'un seul indice, la ressemblance de telle pendeloque, de telle fourrure ou de tel ornement, avec tel objet dont les esprits sont, eux, indiscutablement connus — laisse trop de part au hasard, d'autant que chaque chamane conserve une certaine liberté pour appeler dans son accessoire un esprit plutôt qu'un autre.

*

C'est à regret que nous avons donc dû renoncer à classer les accessoires du Musée de l'Homme selon les esprits qui les animent, méthode qui aurait risqué d'aboutir à une étude et à une classification des esprits plutôt qu'à celles des objets eux-mêmes. Nous nous sommes résignées à adopter une présentation plus classique.

Source : MNHN, Paris

Au premier chapitre, les accessoires réservés au chamane, classés suivant leur ordre d'acquisition par ce dernier :

— battoirs, bâtons, cannes, émouchoir (11 objets),
— tambours (4 objets),
— costumes (2 manteaux, dont l'un avec son plastron et sa calotte) et diverses pendeloques détachées d'autres costumes,
— couronnes métalliques (4 objets),
— masque (1 objet).

Au deuxième, les accessoires utilisés par les profanes :

— vêtements chasse-malheur : gants, bandeaux de front, porte-amulette, tablier, robe (8 objets) et les battes à habits (3 objets),
— vaisselle pour les offrandes : cuillers, relève-moustaches (14 objets),
— accessoires pour la fête de l'Ours : épieu, cuiller, plat et couronne (4 objets) ; les fêtes du maître de la mer : bandeau de front, pagaies miniatures ; oiseaux en bois (10 objets) ; la fête des Libations : vases cérémoniels (5 objets).

Au troisième chapitre, les supports d'esprits se trouvent répartis entre :

— ongones zoomorphes : crânes de renards et divers animaux en bois (15 objets),
— ongones anthropomorphes : statuettes en bois (15 objets),
— ensembles d'ongones qui regroupent plusieurs esprits : chapelets d'esprits protecteurs tchouktches, collier golde et tissu altaïen (5 objets),
— ongones pour lesquels il y a doute, et qui pourraient être d'anciens ongones devenus jouets (7 objets ou 53 si l'on tient compte des sculptures miniatures tchouktches en ivoire — supports d'esprits ou jeu d'osselets).

Au quatrième chapitre, les objets divinatoires : omoplates de renne (3 objets), sans compter les crânes et les pierres.

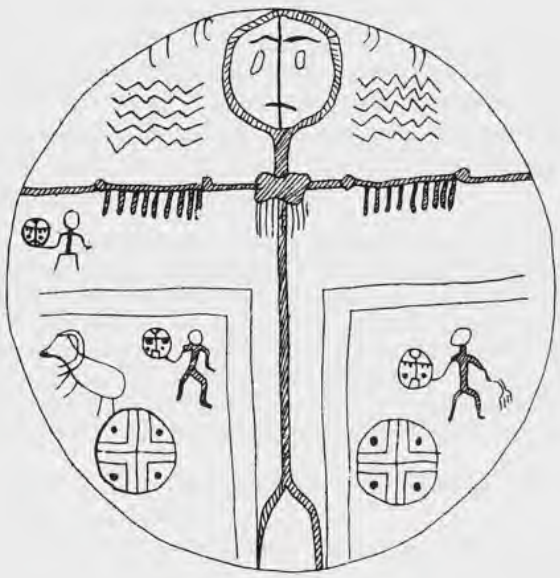
*

Une muséologue d'un lointain pays chamaniste racontait qu'elle commença à s'intéresser au chamanisme le soir où, traversant à la hâte les salles obscures et désertées de son musée, elle entendit soudain crépiter dans sa vitrine le costume d'un chamane. Des étincelles en jaillissaient.

Sans pour autant s'engloutir dans la vague néo-chamaniste, il faut convenir qu'il arrive parfois, lorsque l'on tient en main certains objets particulièrement « parlants », qu'on se laisser aller à imaginer que les esprits des taïga et toundra sibériennes ne sont pas loin, cachés dans les placards, guettant dans les couloirs du Musée de l'Homme. C'est pourquoi mythes, récits, croyances qui relatent leurs avatars abondent dans ce catalogue, à la tête de chaque chapitre, pour tenter d'éclairer les objets qu'ils animent en les montrant dans la lumière indigène.

Source : MNHN, Paris

ACCESSOIRES DU CHAMANE



Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

Ce sont choses
où sifflent, se nichent et se regroupent
les esprits des chamanes ancestraux.
Confidence d'un chamane darkhate

Certains accessoires sont réservés au chamane et interdits d'usage aux profanes. Tel est le cas de la coiffe à bandes de fourrures et à ramure métallique du chamane nanaï, qui lui permet de conduire l'âme du défunt dans le village des morts, et de la canne en fer dont il se sert au cours de ce dangereux voyage. En revanche, son tambour et sa ceinture peuvent être mis dans toutes les mains : lors de la danse effectuée en remerciement pour la guérison d'un malade, non seulement il est permis, mais même prescrit, que tous les assistants — jusqu'aux vieilles et aux enfants de huit à neuf ans — se saisissent de ces accessoires et dansent avec à tour de rôle. Il faut néanmoins appartenir à la communauté, et l'étranger par excellence qu'est le Russe ne peut absolument pas participer à cette danse.

Dans le premier quart de ce siècle, l'ethnographe Lopatin assista à un rituel de ce type. Une femme qui souffrait de vomissements, de fièvre et de douleurs avait été guérie par un chamane. Celui-ci offrit un sacrifice pour remercier ses esprits. Il ne revêtit pas le costume complet, celui qu'il endosse pour les commémorations funèbres, mais un costume plus simple : ceinture avec pendants métalliques à la taille, miroirs de bronze au cou, plumes d'aigle aux omoplates et tambour à la main. Il parcourut ainsi toutes les maisons du campement de l'amont vers l'aval.

> Une dizaine de personnes le suivait. Dans chaque maison, il dansa trois tours, puis le maître de maison lui offrit du tabac et de la bouillie. Pendant que le chamane mangeait et fumait en compagnie de ses esprits, ceux de sa suite dansaient à tour de rôle avec le tambour et la ceinture. La malade dansa la première, puis le fils aîné de son mari qui avait été chercher le chamane au début de la maladie, puis deux autres personnes [...] Comme tous les processionnaires devaient danser à tour de rôle dans chaque maison, les Goldes [Nanaïs] me proposèrent de danser avec la ceinture et le tambour, mais le chamane entra en fureur quand il entendit ces discours inconvenants et chassa vigoureusement ses compatriotes trop aimables (Lopatin, 1922 : 276-277).

Notons que, si dans ce rituel tous les assistants ont dansé avec le tambour et la ceinture, seul le chamane a chanté, c'est-à-dire conversé avec les esprits.

Ces prérogatives varient selon les populations sibériennes. Une femme nanaïe, quand bien même elle serait chamane, ne peut porter la coiffe de fourrures à ramure métallique, réservée aux grands chamanes claniques : femme mariée, elle n'est pas du clan de son mari, et il lui est donc impossible de se faire aider par les esprits ancestraux de ce clan pour mener les défunts dans le village des morts. (Ce village, en effet, est conçu comme un territoire de l'au-delà appartenant au clan.) Cependant, il est d'autres groupes ethniques chez lesquels la spécialisation de la fonction chamanique n'atteint pas le degré qui est le sien chez les Nanaïs. Dans l'extrême nord-est sibérien, chez les Tchouktches et les Koriaks qui pratiquent un chamanisme « familial », il ne semble pas que l'exclusivité de certains attributs soit aussi rigoureuse, car tout un chacun y est plus ou moins chamane.

Source : MNHN, Paris

BÂTONS À SONNAILLES, BATTOIRS, CANNES

Avec le fouet de saule, tacheté en trois endroits,
Je t'ai chassé, toi l'effrayant,
Je t'ai détaché avec le ferme battoir,
Avec la pendeloque qui bourdonne
J'ai barré la route à ton retour.

Un chamane iakoute à l'esprit de la maladie

Les bâtons à sonnailles, les battoirs, les cannes, en un mot tous les bâtons maniés par le chamane et sur lesquels viennent se fixer des esprits, se rencontrent chez tous les peuples de Sibérie.

Ces objets que le chamane agite pendant les séances, frappant le tambour de son battoir, scandant avec les cannes le galop de sa monture imaginaire (renne ou cheval), secouant le bâton à sonnailles comme un hochet, les voyageurs occidentaux des siècles passés les ont vus seulement comme les instruments de musique d'un orchestre sauvage. Leur a échappé le rôle de supports d'esprits de ces accessoires. Or, c'est essentiellement ce que voient en eux les peuples sibériens. Cette conception est si ancrée que, pour certains, c'est seulement la capture d'un esprit par un de ces bâtons qui permit à un homme de devenir le premier chamane. Selon un mythe des Évenks du bassin de la Toungouska Pierreuse :

> Amaka créa tous les oiseaux. Le méchant Xargi [Kharghi] fit seulement le plongeon. Il lâcha le plongeon sur l'eau et fanfaronna devant le bon Amaka :
> — Que sont tes oiseaux ? De la merde à côté de mon plongeon. Personne ne rattrapera mon plongeon sur l'eau. Même ton homme ne pourra s'en saisir.
> Sur quoi, Amaka dit à Xargi :
> — Je donnerai à l'homme un bâton à deux fourchons, et tu verras comment il attrapera ton plongeon.
> — Qu'importe ton bâton à mon plongeon ? Il plonge mieux que tous tes canards.
> Amaka donna le bâton à l'Évenk, s'assit avec lui dans la barque en écorce de bouleau et se lança à la poursuite du subtil plongeon. Ils le rattrapèrent. Le plongeon était fatigué. [L'Évenk] le harponna à la queue avec le bâton, l'empêchant de plonger plus profond. Le plongeon empalé au bâton tourna la tête de tous côtés et cria :
> — L'Évenk sera chamane ! Et l'Ostiak ! Et le Iakoute !
> C'est depuis ce temps-là qu'il y a des chamanes (Vasilevič, 1936 : 280).

Ce bâton surmonté d'un oiseau aquatique est donc pour les Toungouses occidentaux à l'origine du pouvoir chamanique. Notons que, pour les Nanaïs — qui appartiennent, comme les Évenks, à la famille des peuples toungouses —, ce sont les accessoires du costume pour les funérailles qui ont fait le premier chamane (cf. le mythe nanaï cité dans l'Introduction). Peut-être faut-il y voir le signe de l'importance des rites funéraires chez ces populations toungouses du bassin de l'Amour ?

Le mythe relaté ci-dessus met en scène les esprits Amaka et Xargi [Kharghi], deux frères ennemis (Beffa & Delaby, 1993 ; Suslov, 1993). Ce couple de démiurges est connu, sous divers noms, de tous les Évenks du bassin du Iénisséï par de nombreux mythes, où est sensible l'influence du christianisme orthodoxe — et peut-être celles, plus anciennes encore, du mazdéisme et du manichéisme. Nous en citerons deux, le premier, recueilli sur les bords de la Tourou (affluent de la Toungouska Inférieure) et le second sur la Katanga (dans le bassin de la Toungouska Pierreuse), qui éclairent les

Source : MNHN, Paris

rôles respectifs de l'aîné, souvent comparé au Diable, et du cadet, assimilé au Dieu chrétien. Le premier explique la création des animaux et de l'homme par ces deux frères, nommés ici Xatana [Khatana, qui apparaît dans le second mythe selon la variante Šatana, c'est-à-dire Satan] et Xovoki [Khovoki]. Le plongeon relève de la création du méchant, alors que l'homme et la femme sont des créatures du cadet bénéfique.

> Au commencement, il y avait trois terres. En haut vivait Xovoki, en bas vivait son frère aîné Xatana [Satan]. Sur la terre du milieu, Xovoki travaillait, y travaillait aussi Xatana. Xovoki fit le canard, à son image Xatana fit le plongeon. Xovoki fit le cygne, Xatana fit le pic. Xovoki fit le glouton, Xatana fit l'ours. Xovoki fit le renard, Xatana fit le loup.
> À tous, Xovoki donna des noms. Et il interdit aux gens de manger tous ceux qu'avait fait Xatana. Puis, Xovoki fit l'homme et la femme. Son auxiliaire était le corbeau. Ce corbeau veillait sur ces créatures. Xovoki l'interrogeait :
> « Que font-elles ?
> — Elles vivent, elles mettent au monde des enfants, elles sont devenus nombreuses. Elles chassent, elles tuent des renards et des gloutons » disait le corbeau.
> Xatana s'en fut demander au corbeau :
> « Laisse-moi voir les créatures, et je te donnerai un bon repas, je te donnerai le contenu d'un estomac. »
> Et il le lui donna. L'autre, l'ayant mangé, dit :
> « Hum, c'est bon. »
> Quand Xovoki demanda : « Comment les créatures vivent-elles ? », le corbeau répondit : « Je les ai données à Xatana pour qu'il les voie. »
> Xovoki se fâcha contre le corbeau et le contraignit à se nourrir d'excréments et de pourriture (Vasilevič, 1936 : 29-30).

Le second mythe explique l'origine de la mort, qui serait due à la jalousie de l'aîné Šatana [Chatana] envers son cadet Šovoki [Chovoki] :

> Šovoki travailla la pierre et la terre. Il dit : « Que l'âme soit solide ! » Il posa pierre et terre sur une planche, les fit sécher. Le chien était de garde. Šovoki s'en fut travailler. Šatana vint, il dit au chien : « Toi, le chien, tu es nu. Laisse-moi voir les âmes faites par Šovoki, et je te donnerai un manteau. »
> Šatana regarda les âmes et cracha.
> Le soir, quand Šovoki fut de retour, le chien lui dit : « Šatana m'a donné un manteau. »
> Šovoki dit :
> « Et toi, qu'as-tu donné à Šatana ?
> — Je lui ai donné les âmes. »
> Šovoki demanda :
> « Quelles âmes as-tu données ?
> — Ta création. »
> Šovoki pleura.
> C'est à cause du crachat de Šatana que les hommes se sont mis à mourir (Vasilevič, 1936 : 30).

Ces mythes nous permettent une meilleure compréhension du premier récit, celui qui raconte comment, grâce au bâton fourchu surmonté du plongeon, l'Évenk devint chamane.

Le cadet des frères ennemis a créé l'homme et le gibier, et par jalousie son aîné a créé la maladie et la mort. Cause de ces maux, l'aîné est donc, selon les croyances chamaniques, celui-là même qui peut les guérir. Par ailleurs il est le créateur des animaux tabous, en particulier du plongeon qui, par son aptitude à parcourir aussi bien le ciel des esprits que la rivière des morts, est l'esprit auxiliaire chamanique par excellence. Ainsi, le bâton qui garde captif l'oiseau de l'esprit-maître des maladies symbolise, en un raccourci expressif, l'essentiel de l'accessoire chamanique : la capture des esprits dans un réceptacle pour s'en faire des auxiliaires.

*

Pourquoi avoir rangé le battoir du tambour dans la catégorie des bâtons, et non dans celle des tambours ? C'est qu'il n'est pas le compagnon obligé du tambour. S'il n'y a pas tambour sans battoir, il peut y avoir battoir sans tambour.

Source : MNHN, Paris

En effet, les chamanes acquéraient le battoir des mois et même des années *avant* le tambour et étaient parfois obligés de s'en contenter pendant toute leur vie sans jamais posséder de tambour (LOT-FALCK, 1974 : 659).

> Après une période de préparation de deux à trois ans, le novice se fabriquait, pour son futur tambour, un battoir portant à la poignée une figuration de tête humaine. Il ne possédait pas encore de costume. Après s'être couvert la tête d'un mouchoir et avoir enfoncé en terre le battoir, il restait assis des jours et des jours à chanter des mélodies chamaniques (VASILEVIČ, 1969 : 253).

Il est par ailleurs probable que l'ancêtre du battoir actuel ne fut pas une batte à fonction musicale, mais une patte d'animal à fonction divinatoire. Il se serait agi, chez la plupart des ethnies, d'une patte d'ours. (ŠRENK signale cependant une patte de chien chez les Kilènes — groupe de Toungouses [Évenks] sédentarisés et assimilés aux Nanaïs ; ŠRENK, 1903 : III, 125.) ALEKSEENKO avance l'hypothèse que le battoir aurait vaguement conservé la forme de cette patte d'ours, bombée et recouverte de fourrure sur une face (ALEKSEENKO, 1967 : 184).

Ainsi, il ne faut pas se laisser influencer par le terme qui, dans les langues européennes, désigne cet objet : batte ou battoir — et qui semble le lier inéluctablement au tambour dans le couple percuteur/percuté. Dans les langues toungouso-mandchoues, son nom est la racine de toute une série de mots traitant de la parole divinatoire. *Gis*, le nom du battoir en évenk, signifie « objet pour parler, pour prédire » (VASILEVIČ, 1969 : 253).

*

À quoi servent ces bâtons ? Le battoir n'est pas le seul d'entre eux à aider le chamane à la divination. Cannes et bâtons à sonnailles y sont également aptes, car tout bâton sculpté où repose un esprit permet la divination inspirée, l'esprit répondant aux questions du chamane.

Plus généralement, comme il a été dit dans l'Introduction, les objets ne sont pas confinés à un seul rôle. Ainsi, les bâtons vont combiner plusieurs fonctions — les cannes par exemple servant de préférence pour la divination quand leur pommeau s'orne d'un ou de plusieurs visages, et mettant l'accent sur le voyage quand leur extrémité inférieure est sculptée en patte, en sabot ou en pied. En bref, la prédiction ressortirait plutôt au domaine des esprits anthropomorphes et le voyage à celui des quadrupèdes et des volatiles.

> Les Évenks de la Sym, affluent du Iénisséï, se déplacent à dos de renne, en s'aidant d'un long bâton dit *tijevun*, qui leur sert également pour le ski. Ce même terme désigne la canne sculptée de leurs chamanes, dont un exemplaire (MAE 5777-59) conservé à Saint-Pétersbourg est ainsi décrit : en fer, longueur 103 cm ; poignée représentant une tête humaine avec dessous deux figurations de mains levées, sur chaque paume un visage gravé ; extrémité inférieure fendue en sabot de renne.

Outre les sculptures et les gravures que portent ces bâtons, la matière dont ils sont faits fournit des indices sur leurs utilisations et sur les esprits qui les animent. Bois, os, ivoire de mammouth, fer, sont choisis selon la « force » et la « pureté » voulues pour l'accessoire, l'ivoire de mammouth étant réservé aux plus prestigieux et le fer aux plus agressifs. Quant au bois, l'essence sélectionnée varie selon les ethnies et les vertus qu'elles attribuent aux arbres : jeune bouleau pour certains Altaïens, spirée altaïenne pour les Toubas, mélèze pour les Évenks. Jamais ces derniers n'auraient sculpté un battoir dans du bois de pin, arbre dans lequel ils déposaient jadis leurs défunts et autour duquel rôdaient des âmes mal intentionnées (SUSLOV, 1932 : 15). Ce mélèze devait être foudroyé, signe d'élection par un esprit céleste (VASILEVIČ, 1969 : 253).

> Pour les Évenks Orotchones, le mélèze doit avoir eu sa cime foudroyée ou brisée par le vent, une courbure particulière, croître près d'une source ; son bois, obligatoirement de couleur rougeâtre, doit être indemne de toute pourriture. Cet arbre est supposé abriter l'âme *mugdy* de l'ancêtre-chamane qui a élu le chamane à qui le bâton est destiné. Ce dernier a vu ce mélèze en rêve et l'a décrit à ceux du clan qui partent en forêt à sa recherche. Dès qu'ils l'ont trouvé, ils y prélèvent deux planchettes du côté du soleil levant, l'une pour le battoir et l'autre pour le cadre du tambour. Afin que les esprits

Source : MNHN, Paris

hostiles n'attaquent pas le mélèze, ils l'entourent de quatre représentations des esprits protecteurs du clan (MAZIN, 1984 : 81-82).

Par ailleurs, pour le battoir, la fourrure qui couvre sa face de percussion, celle qui est bombée, est celle de l'animal avec lequel le chamane est censé se rendre dans l'au-delà — l'espèce animale différant selon la population : peau de patte de chevreuil pour les Nanaïs ; peau de la jambe droite d'un étalon chez les Toubas de l'Altaï ; chez les Sagaïs, leurs voisins, fourrure blanche d'hiver d'un lièvre mâle ; chez les Orotchones celle d'un élan blanc ou tacheté de blanc... De plus, à l'intérieur d'une même ethnie, le choix peut se raffiner. C'est le territoire de l'au-delà où désire se rendre le chamane évenk qui détermine la fourrure du battoir qu'il empoigne : peau d'ours s'il va rechercher les âmes dans le monde des morts ; velours des bois d'un renne, d'un cerf maral ou d'un élan s'il s'envole dans le monde aérien lors des rituels de chasse. Enfin, cette fourrure peut changer à la fois suivant la destination du voyage chamanique et suivant les moitiés exogames qui organisent la société : les chamanes selkoupes de la moitié de l'aigle — les plus puissants — emploient la fourrure d'un ours, prise à sa patte pour descendre dans le monde souterrain et prise à son front pour s'élever dans le monde aérien ; les chamanes de la moitié du corbeau casse-noix font de même avec la fourrure d'un renne (PROKOF'EVA, 1952 : 105).

Voyager n'est pas tout. Les bâtons protègent, ils écartent les esprits malfaisants. Parfois, lorsque meurt un chamane des Kètes de la région de Touroukhansk, de vieilles gens conservent son battoir comme talisman. Mais l'on sourit d'eux, car « la force est partie » hors de l'objet quand le lézard métallique qui y était fixé en a été ôté au décès du chamane (ANUČIN, 1914 : 29, 33 et 35). Les cannes des Bouriates ont les mêmes facultés apotropaïques, toutefois elles semblent spécialisées dans la défense des nouveau-nés.

L'ethnographe bouriate XANGALOV cite plusieurs exemples de cannes placées comme talisman près des bébés : cannes-jambes *(xöl horbo)*, ou cannes ordinaires dites « cannes de piéton » *(jabagan horbo)*, dont le chamane se sert pour les séances privées et dont il possède plusieurs paires (manuscrit de XANGALOV, M.N. 523-4, cité par DIÓSZEGI, 1968*a* : 282-283).
Les pendants accrochés aux cannes avaient un pouvoir analogue. Dans les familles dont les enfants mouraient ou étaient souvent malades, les parents s'adressaient au chamane pour qu'il protège l'enfant ; le chamane récitait une prière et donnait à l'enfant une amulette : une clochette avec des rubans bleus et blancs prise à sa canne chamanique, chez les Bouriates de Kouda et de Olkhon (BASAEVA, 1993 : 87).

*

Il ne faudrait pas voir en ces bâtons de simples supports, des piquets posés çà et là où les esprits viendraient se fixer momentanément à l'appel du chamane. Ils sont faits pour être tenus. Mieux que contiguïté, il y a continuité entre le chamane et son bâton : ce sont de véritables prolongements ou appendices du corps même du chamane. Les esprits sont aussi dans le corps du chamane et passent de là dans les bâtons.

Lors de la présentation de son nouveau battoir aux esprits, le chamane téléoute rend visite à son esprit protecteur personnel *Taïlyk-qan*. Le portier prétend l'en empêcher. Le chamane, alors, touchant de son battoir la tête de l'un des assistants, incarne en lui l'esprit portier qu'il mue ainsi en auxiliaire. Il répétera deux fois cette action quand il aura à franchir deux autres portes (LOT-FALCK, 1974 : 659).

Enfin, s'il ne semble pas détenir le pouvoir de métamorphose de la baguette magique de nos enchanteurs et de nos fées, le bâton de chamane est, néanmoins, bon conducteur d'une énergie qui revigore ceux que son contact met en liaison avec le chamane.
Diverses pratiques — des Kètes entre autres — font ressentir ce flux d'énergie qui passe par le bâton :

Le chaman kète qui soigne un malade lui frappe de son battoir la tête et le dos, à petits coups répétés. Durant des couches difficiles, c'est aussi avec le battoir qu'il masse le ventre de la femme en gésine (ANUČIN, 1914 : 35).

Source : MNHN, Paris

Et un rituel évenk nomme explicitement ce flux d'énergie *musun*, c'est-à-dire la « force ».

> Le grand rituel *sêvêkan* (pour le renouvellement de la vie) des Évenks Orotchones a lieu en avril-mai, au moment de la mise bas des rennes. Le chamane va chercher chez Ênekan Buga [Énékane Bouga], la vieille maîtresse de la terre qui assure la fécondité des hommes et des animaux, la « force » *(musun)* et les âmes du gibier et des rennes domestiques. Il doit transmettre cette force à la nature environnante, afin que se multiplient les bêtes sauvages, que les rennes domestiques soient prospères et féconds et que les gens du clan soient en bonne santé. Pour cela, il touche avec son battoir chacun des participants, et également les idoles protectrices de la maisonnée qui gouvernent chasse et élevage. Puis, sortant de la yourte, il va fumiger les rennes dans l'enclos. Il s'agenouille et les caresse du battoir [...] Il va ensuite toucher du battoir la peau chamoisée *namu* où sont représentés les rennes domestiques ou sauvages appartenant au clan (MAZIN, 1984 : 91-93).

1 Battoir de chamane
Shaman Drumstick
M.H. 87.42.4.

ETHNIE. — Évenk. Orotchones éleveurs de rennes ou Manègres.
Evenki. Orochon Reindeer-Breeders or Managirs.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï. Haute-Zéïa [?].
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains. Upper Zeya [?].

1 a

DESCRIPTION. — En mélèze. Face bombée recouverte par deux bandes longitudinales en fourrure de renne (très usée) réunies par une couture en fil de tendon. **Fig. 1a**.
Face concave peinte en rouge, portant, rivetées, des appliques rectangulaires en cuivre jaune (à décor de pointillés en relief) **Fig. 1b**.
Poignée à section ovale, entourée d'une lanière en peau chamoisée et terminée par une tête de cervidé (élan ?) sculptée en os ou ivoire de mammouth. Petites protubérances indiquant le départ des bois, **Fig. 1c**.
Longueur totale : 33 cm. Longueur de la poignée : 10 cm. Longueur de la tête de renne : 4,5 cm. Largeur maxima de la batte : 5,5 cm. Epaisseur de la batte : 0,3 cm. Epaisseur de la poignée : 1 cm.

FONCTION. — « Baguette de tambourin du sorcier-chamane » (légende de l'inventaire de MARTIN).
Ce battoir a été enregistré comme complémentaire du tambour **12** (M.H. 87.42.3.), dont le décor représente une ronde de rennes (ou d'élans ?) rouges et de rennes noirs. Les rennes rouges menaient le chamane dans l'au-delà sur les routes diurnes, et les rennes noirs sur les routes nocturnes. L'élan, dont la tête se trouve sculptée à la poignée, est l'esprit-maître du battoir. Il est probable que ce battoir était spécialisé pour conduire le chamane sur les routes diurnes menant au monde aérien, tandis que le battoir **2** (M.H. 87.42.5.), de facture identique à l'exception de la poignée sculptée en crâne de cervidé, aurait servi de guide sur les routes nocturnes menant au monde des morts. Ces deux battoirs formaient couple et étaient probablement utilisés avec le même tambour.

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

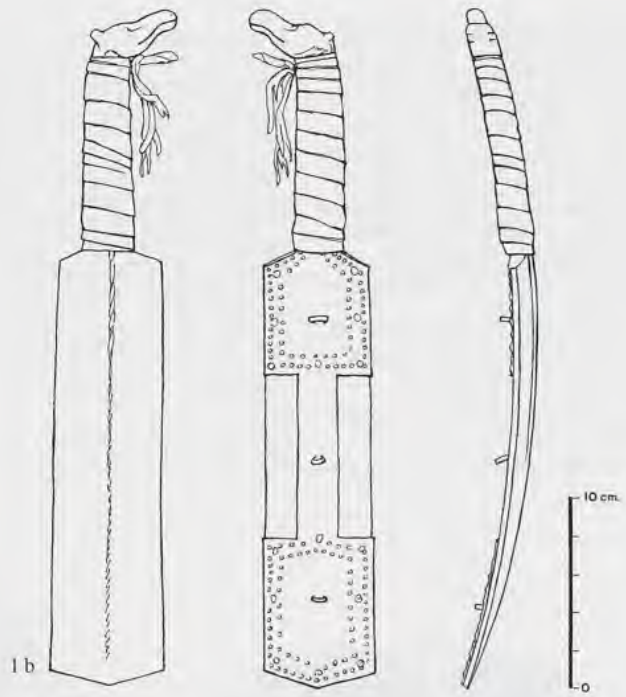
ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

En 1887, Joseph MARTIN envoya en France vingt-quatre caisses contenant des collections géologiques, minéralogiques et ethnographiques, soit environ 3 300 pièces provenant de Sibérie orientale et collectées par lui-même. Elles furent réparties entre le Muséum national d'Histoire naturelle et le Musée de l'Homme de Paris et la ville de Lyon.
Ce battoir entra au Musée d'ethnographie du Trocadéro en 1887 avec un costume complet de chamane toungouse. L'ensemble fut exposé la même année au Palais du Trocadéro, et F. LANDRIN rendant compte de l'exposition le décrit ainsi à l'époque : « [Le tambour] orné de peintures rouges et bleues formant bordures, représentant des rennes et divers sujets et on le fait vibrer avec un battoir courbe en os recouvert d'un côté de peau avec son poil et dont le manche figure une tête de renne » (1887 : 504).

Eveline LOT-FALCK, après avoir étudié l'itinéraire de Joseph MARTIN, identifia le lieu d'origine du tambour et des battoirs comme étant la Haute-Zéïa (1961 : 25-30).

BIBLIOGRAPHIE. — DELABY, L. (1986) ; LANDRIN, F. (1887) ; LOT-FALCK, E. (1961).

Source : MNHN, Paris



1b

1c

Source : MNHN, Paris

2 Battoir de chamane
Shaman Drumstick
M.H. 87.42.5.

ETHNIE. — Évenk. Orotchones éleveurs de rennes ou Manègres.
Evenki. Orochon Reindeer-Breeders or Managirs.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï. Haute-Zéïa [?].
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains. Upper Zeya [?].

DESCRIPTION. — En mélèze. Facture identique à celle du battoir **1** (M.H. 87.42.4.), à l'exception de la poignée terminée par une figuration de crâne de cervidé en os ou ivoire de mammouth portant deux incrustations en plomb sous les cavités orbitaires. Sur la batte, face concave : appliques en cuivre rouge et bague en cuivre passée dans l'anneau central. À l'origine, d'autres bagues devaient être suspendues aux trois anneaux.
Longueur totale : 33 cm. Longueur de la batte (poignée exclue) : 22,6 cm. Longueur du crâne : 3,1 cm. Largeur maxima de la batte : 6 cm. Épaisseur maxima de la batte : 0,6 cm.

FONCTION. — Le crâne de la poignée indique que l'esprit-maître du battoir appartient au monde des morts.
Selon MAZIN, les Évenks Orotchones ajoutaient parfois sur la face concave de leurs battoirs des anneaux métalliques symbolisant l'entrée dans le monde des défunts, lors des séances au monde inférieur. Est-ce le cas pour ce battoir de la Haute-Zéïa ?
Les incrustations de plomb sous les orbites représenteraient les larmiers. Les larmiers sont des glandes logées dans une cavité de l'os lacrymal des cervidés. Elles sécrètent une substance onctueuse et noirâtre, d'odeur particulière à la saison des amours. Ces sécrétions ont donné naissance à la croyance aux larmes du cerf. Les Évenks pensent que ce sont les vestiges d'une paire d'yeux supplémentaires que le cerf aurait perdue à force de pleurer. La perte de cette double vue aurait livré le cerf aux chasseurs selon un mythe toungouse très bref cité par SHIROKOGOROFF : « Quand le cerf et le cheval perdirent leurs yeux, il devint possible de tuer le cerf et de dompter le cheval » (1935 : 178). La trace d'une paire d'yeux supplémentaires chez le cheval est suggérée par deux replis de peau sur les tempes.

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — DELABY, L. (1986) ; LOT-FALCK, E. (1961) ; MAZIN, A.I. (1984) ; SHIROKOGOROFF, S.M. (1935).

2

Source : MNHN, Paris

3 Battoir de tambour
Drumstick
M.H. 43.27.411.

ETHNIE. — Khakasse [anciennement Tatar de Minoussinsk]. Sagaï [?].
Khakass [anciently Minusinsk Tatar]. Sagai [?].

RÉGION. — Sibérie méridionale. Région de Minoussinsk.
Southern Siberia. Minusinsk Area.

DESCRIPTION. — En bois. Décor géométrique gravé sur la face concave.
Poignée à section circulaire et boucle en cuir retenant un anneau en fer et une lanière en cuir avec cinq rubans en coton à ramages rouges.
Longueur totale : 26,5 cm. Longueur de la poignée : 11,5 cm. Diamètre de la poignée : 2 cm. Largeur maxima du cuilleron : 5,8 cm.

FONCTION. — Se différencie des battoirs évenks et iakoutes par l'absence de figuration d'esprit-maître. Pendant la séance, le chamane passe la main dans la boucle en cuir pour que le battoir ne lui échappe pas.

COLLECTEUR. — Baron DE BAYE. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.
Ce dépôt comprend entre autres des objets des collections LABBÉ, DE BAYE, MARTIN, BONVALOT, DEMIDOFF.

BIBLIOGRAPHIE. — ALEKSEEV, N.A. (1984 : planche hors-texte, figure z).

3

4

Source : MNHN, Paris

4 Battoir-hochet
Rattle Drumstick
M.H. 43.27.432.

ETHNIE. — Évenk ou Altaïen [?].
Evenki or Altaian [?].

RÉGION. — Sibérie méridionale. Ancien gouvernement du Iénisséï.
Southern Siberia. Ancient Government of Yenisei.

DESCRIPTION. — En bois. Recouvert sur les deux faces d'une gaine en fourrure de renne conservant encore quelques poils. Trois anneaux plats en cuivre sur chaque face.
Longueur totale : 38 cm. Longueur de la poignée : 13 cm. Largeur maxima de la batte : 4 cm. Largeur de la poignée : 3 cm. Epaisseur de la batte : 1 cm. Épaisseur de la poignée : 1,5 cm.

FONCTION. — L'absence de figuration d'esprit-maître sur la poignée laisse supposer une origine altaïenne. Par ailleurs, tant chez les Altaïens que chez les Évenks, on signale la présence d'anneaux sur une des faces du battoir — la face concave, dépourvue de fourrure, qui ne sert pas à la percussion. Mais ici, les anneaux sont fixés sur les *deux* faces et crèveraient donc la membrane si l'on s'avisait d'en frapper le tambour. Aussi, cet objet s'apparenterait plutôt à un hochet.
Selon PROKOF'EVA (1981 : 54), les chamanes selkoupes auraient utilisé des hochets avant la création du tambour, et d'ailleurs on trouvait encore en 1920 des battoirs selkoupes avec une cavité destinée à recevoir des gravillons. Rappelons à ce propos que les chamanes ougriens (c'est-à-dire khantes et manses) et nénètses plaçaient parfois des gravillons dans le cadre de leur tambour en souvenir de ces mêmes hochets.

COLLECTEUR. — Baron DE BAYE. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — ANOXIN, A.V. (1924 : 62) ; PROKOF'EVA, E.D. (1981 : 42-68).

5 Bâton de divination [?]
Divining Stick [?]
M.H. 40.23.43.

ETHNIE. — Orotche [?].
Oroch [?].

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale.
Far eastern Siberia.

DESCRIPTION. — En bois. Longue et fine baguette. L'extrémité supérieure est gravée de trois rangées d'incisions obliques : stylisation d'un visage [?]. Peinture d'une bande spiralée sur fond clair. La partie inférieure de la baguette, brisée, manque.
Longueur : 57 cm. Diamètre : 1 cm. Hauteur de la tête : 4,8 cm.

FONCTION. — Un bâton orotche de facture semblable (117 cm, peint en rouge avec une bande noire spiralée, pommeau sculpté en tête humaine) est conservé au Musée ethnographique de Saint-Pétersbourg sous le numéro 1870.40. ; d'après sa fiche muséographique, le chamane le tient quand il prédit l'avenir, et son pommeau représente l'esprit *Egda* « L'Ancien » doué de clairvoyance, au sujet duquel on rapporte le mythe oudéghé suivant : « Jadis vivaient un homme nommé *Egda* et sa sœur. Il l'épousa sans savoir qu'elle était sa sœur. Ils eurent un fils et une fille. Le fils révéla l'inceste à son père. Celui-ci envoya sa sœur-épouse à la mort et emmena les enfants avec lui dans la forêt. Il vit une trace d'ours et abandonna là la petite fille, puis il vit une trace de tigresse et abandonna là le petit garçon. Ensuite, il s'alla noyer à la rivière. Du mariage de l'ours et de la petite fille sont issus les Oudéghés. Le garçon et la tigresse n'eurent pas de descendants. Le garçon, devenu grand, flécha mortellement son beau-frère l'ours. Le mourant lui dicta ses dernières volontés : sa sœur ne devrait jamais manger de viande d'ours, les femmes ne devraient jamais s'étendre sur sa fourrure, son os pénien devrait être gardé et transmis en ligne féminine. Toutes ces règles (liées à la fête de l'Ours) ont été strictement suivies par les Oudéghés jusqu'à nos jours » (ARSEN'EV, 1926 : 38).

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt de l'École d'anthropologie de Paris en 1940.
Ce bâton a été exposé dans la section russe de l'Exposition universelle de 1900 avec un ensemble d'objets donnés pour ghiliaks (c'est-à-dire nivkhs) : des bottes en peau de saumon, un capuchon d'été, des jambières en étoffe brodée et un sac en peau de poisson. Tous ces objets portaient le même type de numérotation. L'ancien numéro du bâton était NF.346.

BIBLIOGRAPHIE. — ARSEN'EV, V.K. (1926).

Source : MNHN, Paris

6 Paire de cannes chevalines
Double horse-headed Staffs
M.H. 43.27.598.
M.H. 43.27.599.

ETHNIE. — Bouriate ou Évenk [?].
Buryat or Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie méridionale. Transbaïkalie [?].
Southern Siberia. Transbaikalia [?].

DESCRIPTION. — En bois grossièrement travaillé. Poignée schématisant une tête de cheval sans yeux ni oreilles. Renflement figurant un genou aux deux tiers de la hauteur.
Accessoires métalliques de la canne gauche : au-dessous du genou (à 39,5 cm de l'extrémité inférieure), quatre pointes recourbées dont deux portent l'une un anneau, l'autre un débris métallique, tandis que les deux autres portent chacune un anneau ; plus bas (à 14 cm de l'extrémité inférieure), une attache métallique ayant perdu ses pendants.
Accessoires métalliques de la canne droite : au-dessous du genou (à 38,5 cm de l'extrémité inférieure), trois pointes recourbées sont fichées au dos de la canne, dont une porte un anneau métallique et une autre un bout de tissu et un débris de clochette. Plus bas (à 14,5 cm de l'extrémité inférieure), une pointe pliée en deux à laquelle est suspendu un anneau plat.
Hauteur de la canne gauche (M.H. 43.27.598) : 89,5 cm. Hauteur de la canne droite (M.H. 43.27.599) : 90,5 cm.

FONCTION. — Ce serait le premier accessoire que recevrait le chamane bouriate, bien avant le tambour : « Les cannes chevalines bouriates représentent une paire de chevaux pour aller dans l'au-delà. Quand un des chevaux est fatigué, le chamane enfourche l'autre. Selon certains, le chamane leur donnait à boire chaque jour. Tenant un récipient plein d'eau dans la main gauche, il prenait son « cheval » dans la main droite et lui faisait toucher du museau la surface de l'eau tout en secouant une crinière imaginaire. Puis il rangeait ses cannes entre le toit et le mur, la tête dirigée vers le foyer » (ŽAMCARANO, fiche descriptive n° 783 du Musée ethnographique de Saint-Pétersbourg).
Le chamane tient ses cannes en orientant leur tête, museau vers l'extérieur, la canne la plus grande étant dans la main droite. La canne gauche, toujours plus courte d'un centimètre que la canne droite, possède une clochette de moins — quatre au lieu de cinq (cf. les 55 Cieux de l'Ouest, côté faste assimilé à la droite, et les 44 Cieux de l'Est, côté néfaste assimilé à la gauche, chez les Bouriates). Une semblable asymétrie se remarque chez les Altaïens, mais sur le costume chamanique : 5 clochettes sont accrochées à la manche droite et 4 à la manche gauche.
Les Évenks de Transbaïkalie, qui ont emprunté ces cannes à leurs voisins bouriates, les utilisent avec le tambour durant les séances chamaniques. Lors d'un sacrifice aux esprits du monde d'en-haut, SHIROKOGOROFF constata que le chamane, après avoir fumé, bu de la vodka et chanté, tendait son tambour à son assistant et saisissait ses cannes chevalines pour se mettre à danser — juste au moment de s'élancer vers l'au-delà (1935 : 306-307).

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN [?]. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — DELABY, L. (1969) ; DIÓSZEGI, V. (1968*a*) ; SHIROKOGOROFF, S.M. (1935).

6

Source : MNHN, Paris

7 Bâton à sonnailles
Tinklered Staff.
M.H. 87.42.12.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie orientale. Transbaïkalie [?]. Monts Stanovoï [?]. Haute-Zéïa [?].
Eastern Siberia. Transbaikalia [?]. Stanovoi Mountains [?]. Upper Zeya [?].

DESCRIPTION. — En bois. Bâton en partie calciné, coudé en trois endroits. À chacun des coudes, un anneau métallique porte trois sonnailles. L'anneau du milieu porte en outre deux débris de ruban — blanc et bleu, noués l'un à l'autre — et l'anneau du bas un étrier miniature en métal. Extrémité inférieure, calcinée, évoquant grossièrement un sabot.

Hauteur totale : 82,5 cm. Diamètre maximum : 3 cm. Diamètre minimum : 2 cm.

FONCTION. — Ce bâton à sonnailles est peut-être un élément dépareillé d'une paire de cannes chevalines ou de rennes que Joseph MARTIN aurait recueilli à demi-brûlé près d'une sépulture. Cependant, en règle générale, à la mort du chamane les cannes n'étaient pas brûlées, mais suspendues aux arbres avoisinant le cadavre.

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

7

8 Bâton à sonnailles
Tinklered Staff
M.H. 43.27.431.

ETHNIE. — Bouriate [?].
Buryat [?].

RÉGION. — Sibérie méridonale [?].
Eastern Siberia [?].

DESCRIPTION. — En bois. Fragment de bâton vermoulu, brisé à ses deux extrémités. À chacune de ces extrémités se trouve fichée une pointe métallique à section carrée, pliée en deux pour former boucle de suspension portant un anneau avec trois sonnailles (tubes faits d'une feuille métallique triangulaire roulée en cornet).
Longueur du bâton : 42 cm. Longueur des tubes : 4,5 cm à 6 cm.

FONCTION. — Élément dépareillé d'une paire de cannes chevalines [?].

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — DELABY, L. (1987).

8

Source : MNHN, Paris

9

9 Pendeloque métallique
Metal Pendant
M.H. 43.27.605.

ETHNIE. — ?

RÉGION. — ?

DESCRIPTION. — En métal. Anneau avec 3 sonnailles, un clou et une maille métallique symbolisant un étrier miniature. Diamètre maximum de l'anneau : 4,6 cm. Hauteur maximum de la sonnaille : 6 cm. Hauteur du clou : 5,5 cm. Hauteur maximum de l'étrier : 3 cm.

FONCTION. — Pendeloque vraisemblablement tombée d'une canne chevaline où elle était fixée par le clou. Au cas peu probable où la pendeloque se serait détachée d'un manteau de chamane, le clou serait-il une représentation de piquet d'attache pour cheval céleste ?

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — DELABY, L. (1987).

10 Bâton de chamane
Shaman Staff
M.H. 977.119.4.

ETHNIE. — Iakoute [?].
Yakut [?].

RÉGION. — Sibérie orientale [?].
Eastern Siberia [?].

DESCRIPTION. — En os ou en ivoire de mammouth. Bâton richement sculpté dont l'aspect général évoque le piquet d'attache pour chevaux en usage chez les Iakoutes mais dont la dimension serait réduite des trois quarts. Le décor géométrique gravé est de style iakoute. L'extrémité supérieure a été brisée et restaurée. L'objet semble ancien. Date-t-il du XVIII[e] ou du XIX[e] siècle ?

Hauteur : 62 cm. Section rectangulaire de la partie supérieure : 4 cm × 2 cm.

FONCTION. — Ce bâton symbolise probablement un piquet d'attache pour chevaux-esprits. Chez les Iakoutes, peuple éleveur de chevaux et de bovins, les piquets d'attache auxquels les invités nouent la bride de leur monture jouent un grand rôle dans la vie symbolique comme dans la vie quotidienne. Sur tous les lieux de sacrifice, on dresse un piquet pour le cheval de l'esprit qui descendra chercher l'offrande. Il est probable que le chamane tenait ce piquet d'attache miniature lorsqu'il convoquait ses esprits au début de la séance.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à la vente MEYER, salle Drouot, le 29/11/1977.

BIBLIOGRAPHIE. — DELABY, L. (1987).

10

Source : MNHN, Paris

11

11 Fouet de chamane
Shaman Whip
M.H. 992.37.1.

ETHNIE. — Iakoute.
Yakut.

RÉGION. — Magasin d'État de Iakoutsk (rayon des objets folkloriques).
Yakutsk State Store (Folklore Artifacts Department).

DESCRIPTION. — Manche tronconique en bois terminé par une boule à motifs géométriques gravés, recouvert de peau chamoisée teinte en rouge et cerclée de fer blanc. À la boule est fixé un anneau de suspension où passe une courroie en peau chamoisée, teinte en rouge, à frange. Une touffe de crins de cheval noirs est collée au manche. Un anneau de poils duveteux blancs et un autre de poils duveteux gris, plus courts, masquent l'encollage. À la jonction entre le manche et la touffe de crins, est suspendu un colifichet en fer blanc à décor iakoute simplifié et folklorisé. Longueur apparente du manche : 15,5 cm. Longueur de la touffe de crins : 35 cm.

FONCTION. — Copie de l'émouchoir typique des cavaliers iakoutes utilisé actuellement par les néo-chamanes iakoutes comme « fouet de chamane ». Accessoire de ces *extra-sens*, personnages s'apparentant plus à nos voyants et cartomanciennes qu'aux anciens chamanes, mais néanmoins qualifiés de chamanes par les Iakoutes. (De nos jours, certains intellectuels iakoutes cherchent à faire du chamanisme une religion d'État et le support de l'identité nationale.)
Y aurait-il eu un glissement de la fonction du battoir, « considéré comme le fouet du chamane iakoute quand il part vers le monde des esprits sur son cheval-tambour » (JOCHELSON, 1931 : 119) vers ce chasse-mouche utilisé actuellement par une catégorie de néo-chamanes ?
Un autre objet pourrait avoir influé aussi sur ce glissement de sens, le *jalbyr*, la branche de saule à trois rameaux décorés de touffes de crins de cheval blanc, qu'agitaient les chamanes lors des petites séances de guérison et dont ils touchaient les malades. Jadis, les chamanes iakoutes faisaient souvent « un petit chamanisme » sans tambourinage ni costume, assis sur une chaise au milieu de l'isba, en habit de tous les jours. Le chamane tenait un fouet ou une branchette à laquelle étaient accrochées des touffes de crins de cheval blancs (trois, cinq ou sept touffes). On n'éteignait pas le feu, on y jetait des crins de cheval. Le chamane ne dansait pas, mais chantait (SIEROSZEWSKI, 1896 : 635).
Il faut dire que le crin de cheval jouait un grand rôle dans les offrandes aux esprits chez les Iakoutes : ainsi, on jetait des crins de chevaux blancs dans les flammes en offrande à l'esprit du feu ; ou encore après la fonte des glaces, on suspendait, au bord des lacs, des touffes de crins de chevaux blancs, des rubans et des becs de canards noirs *Anas nigra* à une corde de crins de chevaux, en offrande aux esprits des eaux.
Presque chaque maisonnée de nos jours possède un émouchoir de ce genre « pour chasser les esprits néfastes »... ou les mouches.

COLLECTEUR. — Olga RÖDEL, lors du premier congrès international chamanique tenu à Iakoutsk (1992).

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don en 1992.

BIBLIOGRAPHIE. — SIEROSZEWSKI, W. (1896 : 635) ; POPOV, A.A. (1949 : 275-276) ; JOCHELSON, W. (1933 : 179 fig. 71).

Source : MNHN, Paris

TAMBOURS

Entends-tu ce bourdonnement ?
C'est ton âme qui passe.
Entends-tu ce battement ?
C'est ton âme qui court sur le tambour
avec ses petits pieds.

Un chamane tchouktche à son malade

L'une des toutes premières descriptions de séance chamanique sibérienne qui nous soit parvenue débute ainsi :

> Quand il [le chamane toungouse] se prépare à chamaniser, il saisit de la main gauche un tambour toungouse et de la main droite une baguette plate, recouverte de petites peaux de souris des montagnes, il saute très haut d'un pied sur l'autre, tant et si bien que son corps en tremble et que les disques en fer [de son costume] résonnent effroyablement. Au même moment, il frappe le tambour et, roulant les blancs des yeux, il pousse un terrible rugissement d'ours et fait un vacarme abominable. Mais tout ceci n'est qu'amusette préliminaire (ISBRANT IDES & BRAND, 1967 : 121).

On doit cette description à Everard ISBRANT IDES, riche marchand du quartier allemand de Moscou et ami personnel du tsar Pierre le Grand, qui le dépêcha comme envoyé à la cour de Pékin. E. ISBRANT IDES, né à Glückstadt en 1657, était issu d'une famille d'origine hollandaise établie au Schleswig-Holstein au XVII[e] siècle. C'est pourquoi les chercheurs allemands le disent allemand. Mais lui-même écrivait dans une supplique à Pierre I[er] qu'il était « natif de la terre danoise ». En effet, le Schleswig-Holstein du XVII[e] siècle était l'enjeu de guerres entre le Danemark et les princes allemands. Quoi qu'il en soit, ses notes de voyage furent rédigées dans un mauvais allemand (patois de Hambourg ou bas-saxon). Connu sous le nom d'ISBRANT IDES dans la littérature occidentale (comme si son prénom était Isbrant et son nom de famille IDES), il avait en réalité pour nom de famille ISBRANT (nom hollandais), et pour prénom Éverard qu'il russifia en Élizarij. À son retour de Chine, il se mit à signer ISBRANT IDES, et une dédicace d'un de ses livres est signée Éberh. d'ISBRAND IDES. Esprit curieux, il s'intéressa vivement durant son voyage (1692-1695) aux chamanes et à leur « sorcellerie » :

> Entre temps, nos chasseurs apprirent que dans les montagnes il y avait une cabane dans laquelle vivait un chamane, ou serviteur du diable, avec son assistant. Ce chamane était l'oncle de notre guide toungouse et, dans ce peuple, comme nous l'avons déjà montré, beaucoup chamanisent. Aux environs de minuit, un bruit effroyable me réveilla, je sautai hors de ma tente et interpellai les sentinelles qui se tenaient devant. Elles m'expliquèrent que notre guide se divertissait avec son oncle le chamane. Cela piqua ma curiosité au point que je me dirigeai tout doucement en compagnie d'une sentinelle pour voir ce qu'ils faisaient exactement (*ibid.* : 258).

Les voyageurs qui parcouraient la Sibérie étaient coutumiers de ces réveils intempestifs aux battements des tambours chamaniques. En 1909 encore, l'explorateur Vladimir K. ARSEN'EV, en expédition de reconnaissance dans les monts du Sikhotê-Aline, aux confins de la Mandchourie, écrit :

> La nuit, je fus réveillé par des bruits. Ouvrant les yeux, je vis que le feu dans la hutte s'était éteint : dans le foyer, seules rougeoyaient des braises. Juste en face de moi, Makha était assis sur un petit tapis en écorce de bouleau. Il tenait dans ses mains un tambour chamanique et un battoir. Il

Source : MNHN, Paris

> chantait quelque chose de mélancolique et pressait son visage contre le tambour, de sorte que sa voix, se réfléchissant sur la membrane tendue, tantôt s'élevait, tantôt faiblissait jusqu'au murmure. Makha chantait et, en même temps, frappait doucement le tambour de son battoir (ARSEN'EV, 1986 : 206).

Ce tambour, si présent dans la nuit sibérienne, est susceptible de multiples fonctions. MAZIN les a répertoriées chez les Évenks Orotchones (MAZIN, 1984 : 75). Signal sonore, le tambour est « la voix » du chamane qui appelle les esprits auxiliaires convoqués à ses séances, et c'est dans son creux qu'ils se blottissent. Le décor peint sur la membrane tendue sur son cadre figure la carte de l'au-delà : étoiles, lune, soleil, esprits-animaux habitant les autres mondes, etc. Enfin et surtout, le tambour est par excellence un convoyeur d'âmes : âmes d'enfants à naître dans la communauté et que le chamane a obtenues lors de son voyage sur l'étoile Čolbon (la planète Vénus) ; âmes des rennes domestiques ou des cervidés sauvages acquises au cours des rituels d'élevage pour les unes et de chasse pour les autres — le tambour est imaginé alors sous l'aspect d'un renne ; âmes des défunts qui descendent la rivière mythique vers le monde des morts — le tambour se fait donc barque ou radeau.

*

Si la plupart des auteurs ont eu tendance à insister sur le rôle du tambour en tant que véhicule pour les voyages dans l'au-delà — soit cervidé soit barque —, en revanche, très peu d'entre eux ont aperçu l'image de la fille de l'esprit nourricier, dispensateur de gibier, qui se dissimule sous l'image du tambour.

Toutefois un mythe tchouktche met en évidence cette femme-esprit. Il raconte comment le tambour fut donné à un homme par son épouse-esprit, qui fit ainsi de lui le premier chamane :

> Il était une fois un homme. Cet homme avait un fils. Ce dernier allait toujours au bord de la mer, il tuait toutes espèces d'animaux ; il tuait des morses, des veaux marins, des phoques barbus ; il tuait des baleines et des poissons, il nourrissait tout le village. *[Le fait que le héros soit un chasseur heureux montre qu'il bénéficie déjà de la bienveillance des esprits. N.d.A.]* Mais les tambours étaient mauvais.
> Le père dit :
> — Va chercher un tambour !
> — Où irai-je ?
> — Va tout droit, tu trouveras le chemin. Si quelqu'un essaie de t'arrêter, continue ! Si quelqu'un veut te donner à manger, ne mange pas ! *[Cette recommandation est habituelle pour tout être se rendant dans un autre monde dont il risque de demeurer prisonnier. N.d.A.]* Va tout bonnement ton chemin, et tu trouveras !
> Il lui donna deux perles de verroterie. [Le fils] les mit dans les poches de son vêtement, et s'en fut.
> Il alla, il alla, il arriva au bord de la mer. Un long cap s'avançait dans la mer. Sur le cap il y avait des habitations. Mais de route, point. Il passa par toutes les demeures.
> — Le voilà ! Le voilà celui qui cherche un tambour !
> On le saisssait par son vêtement :
> — Arrête ! Arrête ! Mange donc ici ! Passe la nuit !
> — Il ne faut pas !
> Il vit de la viande bouillie, s'empara d'un morceau et le mâcha tout en marchant. Il dormit tout en marchant. Quarante jours, quarante nuits, il alla sans s'arrêter.
> Enfin, il arriva à une habitation isolée où vivait une femme.
> — Sais-tu où il y a un tambour ?
> — Marie-toi avec moi, et je te le dirai !
> — Pourquoi me marierais-je ?
> — Je vis sur terre depuis l'adolescence sans avoir connu d'homme. Marie-toi donc avec moi !
> Il se maria. Le jour suivant, elle dit :
> — Il y a des tambours chez mon frère, seulement il ne [les] cédera pas pour rien. Qu'as-tu apporté en contrepartie ?
> — Rien.
> — Oh, oh !
> — Essayons quand même demain !
> Le jour suivant, ils allèrent en [traîneau à] rennes. Le frère était nu *[La nudité signale que le frère n'appartient pas au monde des hommes, qu'il est un esprit. N.d.A.]*, il ne connaissait pas les

Source : MNHN, Paris

vêtements ; avec sa femme ils vivaient dans des tambours, ils se couvraient de tambours. Toute leur vaisselle était de tambours.
— Donne-m'en un ! dit le jeune homme.
— Et quoi en échange ?
— Rien.
— Non, je ne t'en donnerai pas ! J'ai juste ce qui m'est nécessaire.
— Donne-m'en !
— Je ne t'en donnerai pas ! Pourquoi viens-tu commercer sur ma terre sans apporter de biens [en échange] ?
— Donne-lui quelque chose ! dit l'épouse du jeune homme.
Celui-ci sortit de sa poche les deux perles de verroterie, il les donna à l'homme nu et à la femme de celui-ci.
— Eh, eh ! Et moi qui pensais que tu n'avais rien. Ah, c'est bien !
La femme prit [la perle] de son mari et mit aussitôt [les deux perles] à ses oreilles, elles devinrent des boucles d'oreilles.

Le jeune homme prit un tambour. Ils s'en retournèrent à la maison de son épouse. Il dit à son épouse :
— Bon, j'ai un tambour ; maintenant il me faut des chants. *[Le terme tchouktche employé désigne une mélodie sans paroles, généralement à caractère rituel. N.d.A.]*
Elle dit :
— Je te donnerai cinq airs.
Elle entonna un chant :
— Avec celui-ci, visite tout l'univers !
Elle entonna un autre chant :
— Avec celui-ci, converse avec tous les esprits animaux !
Elle entonna un troisième chant :
— Avec celui-ci, converse avec tous les esprits qui sont au-dessus de la terre !
Elle entonna un quatrième chant :
— Avec celui-ci, converse avec tous les esprits qui sont au-dessous de la terre !
Elle entonna un cinquième chant :
— Avec celui-ci, triomphe de tous les chamanes ennemis !
— Maintenant c'est bien ! dit l'homme. Mais comment emporter tout cela ? Les vivants vont le voir et s'en emparer en chemin. *[Les vivants désignent les hommes, dans le monde desquels il va revenir avec le tambour pris dans le monde des esprits (nus). N.d.A.]*
— Je vais te donner un sixième chant. Avec ce chant, tu acquerras la légèreté de l'oiseau, la rapidité du cygne, le vol de la mouette !
Les airs étaient maintenant au complet.
— Bon, à toi à présent ! Voyons si tu possèdes bien tous les airs !
Il entonna un chant.
— Oui, c'est bien !
Au premier chant, il s'est presque soulevé en l'air. Au deuxième, il s'est presque envolé. Au sixième, il a pris son essor comme un oiseau.

Sa femme voulut le retenir par le pan [de son vêtement], mais elle ne réussit pas à le saisir. Il vola au loin. Ceux qu'il rencontrait en chemin criaient :
— Ho, ho ! Celui qui cherche un tambour s'en revient !
Certains essayaient de le flécher mais il était trop haut. Il passa au-dessus d'eux en volant. Près de la maison, il mit pied à terre et entra chez son père.
— Te voilà ?
— Me voilà.
— Et alors ?
— Je [l'] ai apporté.
— Eh, eh ! Eh bien appelons les gens, qu'ils écoutent comment sonne ce tambour !
Les gens remplirent toute la demeure. [Le jeune homme] vida son bagage. Il y avait un paquet entortillé dans de multiples enveloppes. Il les déroula l'une après l'autre, et sortit le tambour. Boum, boum ! gronde le tambour, qui ne veut pas s'arrêter. [Le jeune homme] frappa légèrement le tambour : tout l'univers l'entendit. Il cogne le tambour : au premier coup tous perdent connaissance, au deuxième tous se raniment. Sur terre, nul n'avait encore jamais entendu un tel son.

C'est depuis lors qu'il y a sur terre des chamanes et des tambours (Bogoraz-Tan, 1900 : 200-201).

Le conte est explicite : le chamane tchouktche n'existe que grâce à son tambour et à ses chants. Comment les a-t-il obtenus ? En consentant à épouser une femme-esprit. Son beau-frère, l'esprit nu, a

Source : MNHN, Paris

alors troqué l'un de ses propres tambours contre les deux perles de verre qui seront la parure de sa propre femme. Mais le tambour ne semble être ici ni moyen de transport, ni instrument convoquant les esprits. Ces rôles sont dévolus aux chants : le premier et le dernier permettront au chamane de parcourir le monde, les deuxième, troisième et quatrième lui ouvriront le langage des esprits-animaux (terrestres, aériens et souterrains) ; le cinquième, enfin, est l'arme qui l'aidera à vaincre les chamanes rivaux. Le tambour ne serait-il donc, chez les Tchouktches, que l'accompagnement musical des chants — vecteurs, eux, du pouvoir chamanique ?

Les tambours des Tchouktches, il est vrai, paraissent assez pauvres en symbolisme. À la différence des tambours de la plupart des autres peuples sibériens, ils ne comportent aucune représentation d'esprits, ni sur leur membrane, ni sur leur poignée. Et les Tchouktches eux-mêmes ne verraient en eux que de simples instruments de musique (Levin & Potapov, 1961 : 442).

Cependant, à en juger par le conte précédent, le rôle du tambour n'est pas aussi négligeable qu'il semble, car il est le signe de l'alliance avec la femme-esprit qui fait de son époux humain un chamane.

*

Ce mariage du futur chamane avec une femme-esprit est au centre du rite d'investiture des chamanes chors, tel que l'a rapporté Šternberg en 1893. R. Hamayon l'analyse en détail dans *La Chasse à l'âme* (1990). Chez les Chors de l'Altaï, cette cérémonie, au cours de laquelle le chamane reçoit son premier tambour, célèbre son mariage avec la fille de l'esprit de la forêt donneur de gibier, et le tambour neuf y tient le rôle de l'épousée :

> Un vieillard façonne le tambour selon les indications reçues en rêve de l'esprit électeur par le nouveau chamane ou celui plus expérimenté qui le forme. Le fabricant jouera le rôle du « père » de l'esprit qui s'incarnera dans le tambour et deviendra la « femme » du chamane lorsque celui-ci viendra chez lui « se fiancer » ; le rôle de la « belle-mère » du chamane reviendra à celui qui l'aura aidé à fabriquer le tambour. Les parents de la fille-tambour s'asseyent ; auprès d'eux est posé le tambour, entouré d'un fichu de tête féminin. Le gendre-chamane vient accompagné de ses parents attacher au tambour les rubans de fiançailles et offrir à ses beaux-parents un bol d'alcool ; à l'ouverture du festin, il (le chamane ou l'un de ses proches) saisit le tambour et s'enfuit avec lui, simulant un rapt qui entraîne une simulation de querelle au logis de ses beaux-parents, appelée à se dissoudre dans le festin général. C'est alors qu'a lieu le « mariage » proprement dit, qui consiste pour le chamane à « se rendre » chez Ülgen. *[Ülgen, le père de la fille-tambour, est l'esprit de la forêt donneur de gibier. N.d.A.]* [...] Ülgen inspecte le tambour, définit combien de temps le chamane pourra l'utiliser et combien de fois il pourra le remplacer par un nouveau au cours de sa vie [...] L'esprit féminin du tambour est dès lors une véritable épouse pour le chamane (qu'elle reste constamment avec lui ou qu'elle retourne chez son père Ülgen vivre l'intervalle des séances, deux variantes possibles) (Dyrenkova et Potapov, cités par Hamayon, 1990 : 460-461).

Ce mariage du chamane avec la fille de l'esprit nourricier, maître de la forêt (ou de l'eau, chez certaines ethnies), est rarement dit ou montré aussi explicitement chez la plupart des autres peuples. Il semble cependant toujours sous-jacent aux représentations liées au tambour. La fille de l'esprit-maître, en épousant le chamane, lui donne pouvoir de négocier avec les esprits des eaux et forêts l'obtention de gibier. En même temps, toujours grâce à elle, le chamane obtiendra le recul des maladies et de la mort, c'est-à-dire un délai pour payer la contrepartie de ce gibier en chair humaine. En effet, si les hommes tuent et mangent les animaux du monde de la forêt, de leur côté les esprits se nourrissent d'âmes humaines. En fait, l'âme humaine devant renaître, les esprits se nourrissent plus précisément de la force vitale qui anime les hommes. (C'est ainsi que les indigènes de Sibérie expliquent les maladies et la mort.) Chacun des deux mondes — celui des hommes et celui des esprits — se nourrit donc du gibier pris à l'autre. La fille de l'esprit de la forêt permet au chamane, qui a noué une alliance avec le monde des esprits grâce à son mariage, d'obtenir *plus* de gibier tout en rendant *moins* d'âmes humaines, ce qui signifie qu'il y aura plus de gibier et moins de malades et de morts dans la communauté du chamane (Hamayon, 1990 : 425-541).

Source : MNHN, Paris

*

Que se passe-t-il donc quand un chamane est privé de son tambour ? — question qui n'est pas rhétorique, car nombreux ont été les popes, les missionnaires et les propagandistes communistes qui se faisaient gloire de briser ou de brûler les tambours chamaniques. En cas de besoin, le chamane se saisira d'un objet de forme similaire. Il a même été signalé l'utilisation d'une poêle à frire en guise de tambour chamanique (HAMAYON, 1990 : 146).

Néanmoins, selon un mythe évenk, n'importe qui ne peut s'improviser chamane en brandissant n'importe quoi comme tambour. Dans ce mythe, un lièvre se déclare chamane, parce qu'il a trouvé une omoplate dans la forêt. Certes, tomber sur un objet insolite, susceptible d'être habité par un esprit, est bien une des façons de devenir chamane, quoique mineure et peu valorisée. Rappelons cependant que l'omoplate de renne, si elle est utilisée pour la divination, n'abrite généralement pas d'esprit.

Cela se passa il y a très, très longtemps. Un lièvre trouva dans la forêt une omoplate et clama par toute la taïga qu'il était un grand chamane.

À cette nouvelle, les lièvres se réjouirent, et tous allèrent chez lui. Les malades vinrent se faire soigner, les autres connaître leur avenir. Un grand chamane sait tout.

Ils se réunirent, allumèrent un feu, s'assirent en cercle. Ils attendaient la séance du chamane. Celui-ci frappa de la patte sur son tambour (l'omoplate), s'étira et se mit à chanter :

Dans la forêt brûlée — boov !
Ma route est frayée — poov !

Il sautillait, trépignait, frappait sur l'omoplate, chantait :

Dans la forêt brûlée — poov !
Ma route est frayée — boov !

Il fit une galipette et toujours :

Dans la forêt brûlée — boov !
Ma route est frayée — poov !
Dans la forêt brûlée — boov !

Il tambourinait et chantait, chantait et tambourinait...

Dans la forêt brûlée — boov !

Les lièvres attendirent et attendirent que leur chamane se mette enfin à chamaniser, mais ils s'en allèrent sans rien, rien du tout.

Depuis ce temps la légende du lièvre chamane court la taïga (VASILEVIČ, 1936 : 277-278).

12 Tambour
Drum
M.H. 87.42.3.

ETHNIE. — Évenk. Orotchones éleveurs de rennes ou Manègres. *Evenki. Orochon Reindeer-Breeders or Managirs.*

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï. Haute Zéïa [?]. *Eastern Siberia. Stanovoi Mountains. Upper Zeya [?].*

DESCRIPTION. — Cadre ovoïde en mélèze, membrane en peau de renne cousue sur le cadre et poignée en fer en forme de croix, **Fig. 12a**.

Le long du bord externe du cadre, entre le bois et la membrane, sont tendues trois cordes faites de tendon de renne, qui passent sur des protubérances : trois grosses (au sommet et aux milieux des côtés du tambour), deux petites (osselets ?) entre la protubérance sommitale et les deux latérales. Sur le bord interne du cadre, au niveau des trois grosses protubérances, les cordes sont visibles à travers les « ouïes » — trois longues fentes percées dans le cadre.

Ce bord interne est peint en rouge ; la peau, sur le pourtour externe, est elle aussi peinte en rouge, avec une bande médiane noire.

Décor de la membrane (face externe du tambour) : quinze rennes peints en noir (bleu à l'origine) et quatorze rennes peints en rouge avec une figuration du soleil au sommet du tambour et une figuration du croissant de lune à la base. Ces rennes sont en file indienne, tournant dans le sens du parcours du soleil. Une bande de losanges noirs, encadrée de lignes rouges, suit le bord du cadre. Quatre motifs géométriques, surmontés chacun de trois gros losanges, sont répartis régulièrement en haut, en bas et sur les côtés du tambour. Sept losanges minuscules sont peints à l'intérieur de chacun de ces quatre motifs, **Fig. 12b**.

Largeur du cadre : 8,5 cm. Diamètre maximum : 75 cm. Diamètre minimum : 51 cm.

FONCTION. — Les protubérances, ou chevilles-tendeurs, qui garnissent le cadre du tambour sont en nombre variable ; elles seraient acquises par le chamane au fur et à mesure de ses victoires sur les esprits malfaisants, d'après l'enquête de VASILEVIČ auprès des Évenks de la Sym (1957 : 156 note 1). Ceux-ci nomment les ouïes pratiquées à la base *ildyldyl šemter* « ouvertures-oreilles de l'enseignant des chamanes ».

« Les cordes, maintenant le cadre serré, contribuent jusqu'à un certain point au son mais, étant recouvertes par la peau, elles ne peuvent avoir un rôle vraiment actif [...] Faut-il supposer que ces cordes représentent la survivance d'un état de l'instrument antérieur à la couverture de peau et qu'elles auraient persisté même lorsqu'elles ne se justifiaient plus guère ? [...] Le folklore yakoute mentionne un [tambour] *düngür*, à la fois cordophone et membraphone, dont le chaman aurait martelé la peau avec une spatule métallique, tout en parcourant des doigts les cordes tendues *à l'extérieur*. Ceci implique la présence de chevilles maintenant les cordes suffisamment écartées du cadre » (LOT-FALCK, 1961 : 32-33).

La poignée : « Les quatre branches de la croix en fer forgé représentent les routes du chaman vers les quatre points cardinaux. [Dans] l'ouverture losangique ménagée au centre [...] le

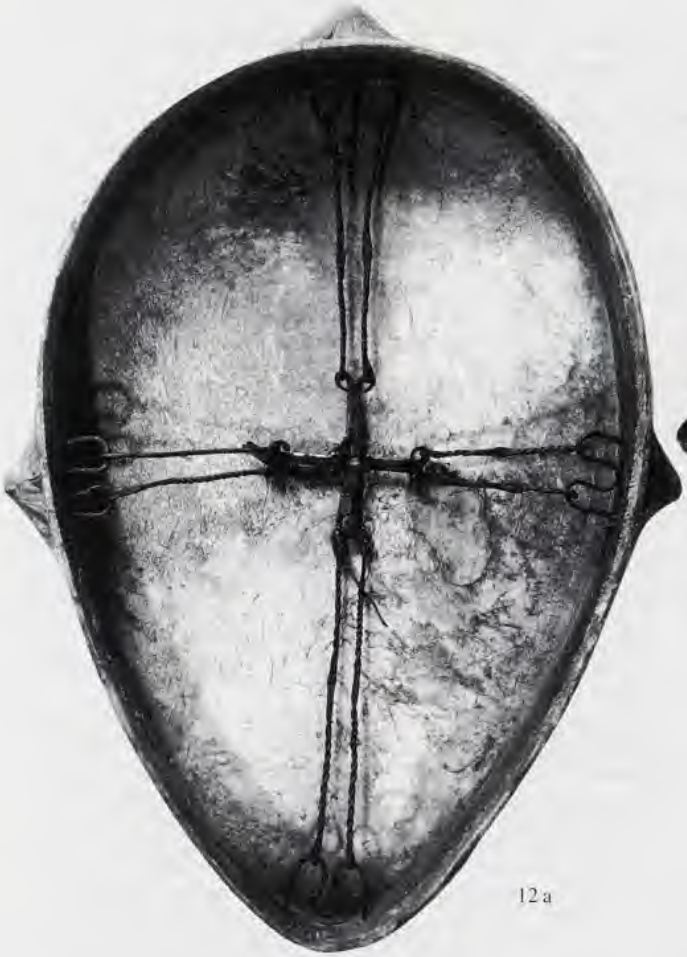
Source : MNHN, Paris

chaman s'engouffre pour descendre dans le monde inférieur, à l'occasion pour échapper aux attaques des esprits, tendant alors au-dessus de lui la croix en fer, entourage protecteur » (LOT-FALCK, 1961 : 33).
Quant au décor de rennes noirs et rouges peint sur la membrane, LOT-FALCK y voit « une sorte d'écurie de course pour voyages à travers les mondes. Plus nombreux seront ces auxiliaires, plus rapide et sûr sera le parcours. Leur répartition en rouges et noirs indique que leur maître dispose d'un nombre à peu près égal pour les "routes" du jour et celles de la nuit » (*ibid.* : 45).
Quant à la bordure de losanges qui longe le cadre, elle est caractéristique des tambours évenks et ne se retrouve pas sur les tambours des autres ethnies de Sibérie. Elle symboliserait les deux serpents qui entourent la terre. Selon les conceptions des Évenks de Transbaïkalie, la terre prend appui sur deux serpents et repose sur la mer. Pour ceux du Iénisséï, la terre est soutenue par quatre poissons : deux brochets et deux perches. Les quatre motifs distribués régulièrement sur le pourtour du tambour seraient-ils une schématisation de ces animaux mythiques, poissons ou reptiles, qui portent la terre ?

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1954 : 175, 176, 179, 180) ; LOT-FALCK, E. (1961).



12 a

12 b

13 Tambour (avec baguette)
Drum (with Baleen Stick)
M.H. 84.12.11.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — Bois, cuivre, membrane stomacale de morse et fanon de baleine. Cadre de bois en forme de cercle aplati. Membrane stomacale de morse collée et maintenue sur le cadre par deux fils de cuir qui courent le long de deux rainures. Court manche de bois muni d'une double gorge par où passent les courroies en peau de renne qui lient le manche au cadre.
Petite baguette en fanon de baleine attachée par un fil de cuir au manche du tambour.

Source : MNHN, Paris

Mauvais état : il ne reste qu'un tronçon de la baguette.
Diamètre maximum : 24 cm. Longueur du manche : 10,5 cm. Longueur de la baguette (brisée) : 8 cm.

FONCTION. — Tambour des Tchouktches maritimes utilisé pour les séances chamaniques et pour les fêtes.
Les Tchouktches n'avaient pas de tambour spécial réservé aux chamanes. Le tambour *jarar/jajar* était un objet cultuel familial, chaque famille en avait un et lors de certaines fêtes tous les membres de la famille, hommes et femmes, devaient en jouer chacun à leur tour. Le chamane en jouait comme les autres. Dans la maison d'hiver, on le plaçait devant la couchette et, dans la tente d'été, il restait suspendu auprès de la planche à feu sacrée.
Le tambour était toujours très léger. Son diamètre variait généralement entre 35 et 60 cm. On en retendait la peau en l'humectant d'eau ou d'alcool. Selon les auteurs russes, cette peau serait la membrane de l'estomac du morse. Cependant, des zoologues parlent de tambours chamaniques faits avec la membrane de l'œsophage du morse. (La partie supérieure de l'œsophage du morse aurait en effet la particularité de pouvoir se dilater, ce qui, d'une part, amplifierait les mugissements de l'animal et, d'autre part, lui servirait de réserve d'oxygène en plongée.)

La longueur des baguettes en fanon de baleine — utilisées à l'intérieur de la tente — variait entre 30 et 40 cm et celle des baguettes en bois — utilisées à l'extérieur — entre 60 et 70 cm.

COLLECTEUR. — L'expédition de la Véga en 1878-1879 sous la direction d'Adolf Eric NORDENSKIÖLD.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don du Musée de Stockholm en 1884.

BIBLIOGRAPHIE. — LEVIN, M.G. & POTAPOV, L.P., (eds) (1961) ; CZAPLICKA, M.-A. (1914) ; NORDENSKIÖLD, A.E. (1883-1885).

13

14

14 Tambour
Drum
M.H. 11.20.128.(1.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION — Cadre en bois circulaire. Membrane en peau de jeune renne, maintenue dans la rainure du cadre par une cordelette en tendon de renne. Manche en bois, court, à l'extrémité taillée en forme de gland où s'attache la cordelette de tension. Mauvais état.
Diamètre du cadre : 28,5 cm. Longueur du manche : 12,2 cm.

FONCTION. — « Tambourin avec bâton [**15** (M.H. 11.20.286.)] ; attribut d'un Schamane (magicien) » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 18 dans l'inventaire de Gondatti.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 357) ; BOGORAZ, V.G. (1901 : 51).

Source : MNHN, Paris

15 Baguette de tambour
Drumstick
M.H. 11.20.286.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois, plate en forme de palette. Extrémités arrondies. L'emplacement de la poignée est à peine marqué. Longueur : 67,8 cm.

FONCTION. — Baguette du tambour **14** (M.H. 11.20.128.(1.)). La baguette chez les Tchouktches n'est pas un support d'esprit, mais seulement l'accessoire musical du tambour.

La baguette en bois est utilisée lors des séances à l'extérieur de la demeure. Pour jouer, on tient le tambour horizontalement, membrane vers le haut, et la baguette non par sa poignée mais par son milieu ; on frappe le cadre du tambour avec chacune des extrémités de la baguette alternativement.
À la poignée étaient parfois attachés des pompons de fourrure.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 18 bis dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — LEVIN, M.G. & POTAPOV, P., (eds) (1961 : 442).

15

Source : MNHN, Paris

COSTUMES CHAMANIQUES

La vieille lui donna un habit de daim.
Il y avait des représentations d'animaux,
il y avait des représentations de poissons.
Quand il l'eut revêtu,
l'habit entra complètement à l'intérieur de sa chair.
Un conte nivkh

L'accoutrement du chamane, sa danse frénétique et ses imitations de cris animaux ont frappé d'étonnement les voyageurs et suscité parfois leur condescendance pour cet être sauvage. Vêtu de cuir et de fer, virevoltant dans un tourbillon de franges et de lanières, brinquebalant et cliquetant de toutes ses sonnailles, cet étrange personnage a toujours été l'un des sujets favoris des descriptions et des gravures de la Sibérie.

> À quelques milles de là, en amont, sont des Toungouses chez qui vit un chamane célèbre, c'est-à-dire un maître en art diabolique. Les bruits courant sur ce charlatan éveillèrent en moi le désir de le voir. Aussi me rendis-je dans sa demeure pour satisfaire ma curiosité. C'était un vieux de haute taille, il avait douze femmes et n'éprouvait aucune honte de son art. Il me montra son accoutrement de sorcier et quelques autres accesssoires. D'abord j'examinai son costume, qui consistait en plaques de fer articulées en formes d'oiseaux — chouette et corbeau —, de poissons, d'ongles d'animaux et de serres d'oiseaux, de haches, de scies, de petits marteaux, de couteaux, de sabres et de représentations de quadrupèdes. Ainsi, cet accoutrement diabolique était fait de pièces distinctes liées les unes aux autres de façon mobile. Les chausses couvrant ses jambes étaient en fer comme son vêtement ; également de fer étaient chaussés ses pieds, et sur ses mains il y avait deux énormes griffes d'ours en fer. Sur la tête, il avait aussi une foule d'ornements en fer, et par dessus le tout pointaient deux cornes rameuses de renne en fer (Isbrant Ides & Brand, 1967 : 121).

Tout cet attirail n'est pas là pour l'esbroufe, pendants métalliques et franges diverses ne sont pas simple décoration, pur ornement : la moindre breloque, le plus misérable brimborion de fourrure ont un sens et une fonction. Tous ont rapport avec les esprits, les uns en tant que supports, les autres en tant qu'offrandes. Les Évenks nomment d'ailleurs le costume que revêt le chamane pour les rituels importants la « robe d'esprits ».

L'extrait du conte nivkh (Beffa, 1982 : 9-38) cité en exergue, où une vieille chamanesse donne à son protégé un costume chamanique, nous dit à sa façon que le costume est comme une seconde peau pour le chamane. Il s'incruste dans son corps et le transforme, en lui communiquant les capacités des esprits — oiseaux, quadrupèdes, poissons et reptiles — qu'il porte représentés. Cette conception est fondamentale dans le chamanisme sibérien. Les esprits auxiliaires du chamane vivent dans son corps lors des rituels. Ils s'en nourrissent et boivent son sang : c'est ainsi que les Toungouses ont l'habitude d'expliquer l'état d'épuisement de leurs chamanes. Les figurines métalliques, en fer, en étain ou en cuivre, cousues sur le costume sont les représentations de ces esprits. Elles sont fixées aux endroits mêmes où les esprits sont censés résider dans le corps du chamane : ainsi l'esprit-plongeon attaché au plastron habite la poitrine du chamane toungouse. Chez les Évenks du Iénisséï, les esprits les plus courants sont, outre le plongeon, le coucou, le pic noir, le harle, le cygne, la mouette, le héron, le milan, l'émerillon, l'aigle, le loup, l'ours, le daim porte-musc, l'élan, le renne sauvage, le saumon, le brochet, la lotte et le serpent

Source : MNHN, Paris

(SUSLOV, 1993*b* : 125-126). Ces esprits s'installent dans le chamane — la plupart du temps durant son sommeil — au fur et à mesure qu'il gagne en âge et en puissance, et son costume s'alourdit avec les ans, jusqu'à dépasser quarante kilos.

Non seulement le nombre des pendants qui servent de supports aux esprits augmente avec chaque esprit nouvellement acquis par le chamane, mais aussi celui des pendants offerts au chamane par ses clients reconnaissants :

> En liaison avec la pratique thérapeutique des chamanes, il faut attirer l'attention du lecteur sur les sacrifices, qui ont lieu en dehors des séances, mais qui sont souvent encouragés par les chamanes dans leur intérêt propre. Prenons par exemple les Toungouses qui abattent un renne et suspendent sa peau dans un arbre [...] quand un des leurs est malade. Ils coupent les poils du cou du renne, les enroulent sur une fine cordelette de la peau de ce même renne et donnent le tout au chamane qui protège cettte famille contre le vol de ses âmes. Le chamane coud ces cordelettes à la partie inférieure de son costume, afin de « se souvenir » des donateurs. Plus le chamane a de ces cordelettes sur son costume, plus grande est son autorité comme « guérisseur » (SUSLOV, 1931 : 94).

De nombreux auteurs, tel SHIROKOGOROFF, distinguent entre deux types de costumes, le type oiseau aquatique et le type renne. Le premier permettrait le voyage dans le monde aérien avec les ailes de l'oiseau, le second celui dans le monde des morts au galop du renne. Cependant, il est souvent difficile de savoir de quel type relève un costume, car, selon LOT-FALCK, « posséder les deux costumes est un idéal que des impératifs — économiques entre autres — permettaient de moins en moins de réaliser [...] Une combinaison des deux permettait de réduire les frais et d'atteindre aux mêmes buts » (1977 : 39).

*

Le costume, habité par tous les esprits auxiliaires que maîtrise le chamane, reflète donc intimement la personnalité et les capacités de son possesseur. D'ailleurs, à la mort de celui-ci, il est suspendu à un arbre près du cercueil ou brûlé avec le défunt. SUSLOV, cependant, relate un prêt de costume entre deux chamanes évenks. Mais ceux-ci avaient des ancêtres chamaniques communs qui avaient pu leur octroyer les mêmes esprits auxiliaires, ce qui explique que l'échange ait été possible :

> Particulièrement intéressant est le cas où deux chamanes puissants, mais de clans différents, se trouvent posséder le même puissant *xavön [âme d'un ancêtre chamane. N.d.A.]*. Citons en exemple le cas du *xavön* de Šalljuška [Challiouchka] du clan Kambagyr' [Kambaghir].
>
> Le *xavön* de Šalljuška s'était installé dans le chamane Xorol'kon [Khorolkon] du clan Kambagyr', qui était son descendant en ligne directe ; simultanément, par le canal de la chamanesse Gol'kurok [Golkourok], également du clan Kambagyr', qui avait été donnée en mariage dans le clan Xirogyr' [Khiroghir], ce même *xavön* s'était installé dans le fils de cette chamanesse, Kongon'ju [Kongoniou]. Il va de soi que Kongon'ju et Xorol'kon avaient en outre, l'un comme l'autre, des *xavön* différents provenant d'autres ancêtres.
>
> J'avais déjà entendu parler de ce cas, mais aucun Toungouse n'avait pu m'expliquer si ces deux chamanes pouvaient chamaniser en même temps en des lieux différents ni si l'un savait quand l'autre chamanisait.
>
> Kongon'ju me raconta qu'en 1927, près du lac Njakšinda [Niakchinda], des esprits néfastes, porteurs de la rougeole, se jetèrent sur les membres du clan Xirogyr'. Kongon'ju chamanisa tant qu'il put, s'efforçant de chasser ces esprits. Il réussit à les écarter de quelques familles, mais lui-même tomba malade et ne put plus chamaniser. Šalljuška, en qualité de *xavön* en chef, l'aidait avec succès à chasser ces esprits néfastes porteurs de rougeole. Mais quand Kongon'ju tomba malade, Šalljuška apparut de nuit à Xorol'kon — qui vivait alors à 500 km de Njakšinda — et lui raconta la catastrophe survenue au clan Xirogyr'. Aussitôt, Xorol'kon se mit à chamaniser, renouvelant ses séances chaque nuit ; il sauva ainsi Kongon'ju, chassant de son corps les esprits néfastes, et sauva également de nombreuses familles du clan Xirogyr'.
>
> Le lendemain de ce récit, les Toungouses supplièrent Kongon'ju de soigner un garçonnet malade. Il se fit longtemps prier, prétextant qu'il n'avait pas son costume chamanique avec lui. Les Toungouses, qui voulaient vérifier s'il était possible qu'on chamanisât dans le costume d'autrui, demandèrent à Xorol'kon, dont la hutte se dressait à côté de celle de Kongon'ju, de lui prêter son propre costume. Xorol'kon accepta de bon cœur. Kongon'ju, avec une égale bonne volonté, revêtit le costume de Xorol'kon et se mit à chamaniser.
>
> Ce cas me surprit énormément, car jusqu'alors tous les chamanes m'avaient dit que le costume d'un chamane était son bien propre.

Source : MNHN, Paris

Tandis que Kongon'ju était en pleine séance, Xorol'kon entra dans la hutte avec son tambour et se mit à l'aider. Jusqu'à la fin, la séance se déroula avec deux tambours, mais un seul costume.

Plus tard, ces deux chamanes me racontèrent que Šalljuška (ou plutôt son *xavön*) venait chez eux à tour de rôle, selon l'importance de la séance, et que chacun d'eux savait précisément où et quand le *xavön* de Šalljuška se trouvait avec l'un d'entre eux. Bien entendu, ce *xavön* ne pouvait se trouver chez les deux chamanes en même temps. Ils pouvaient néanmoins chamaniser au même moment, étant donné que l'un et l'autre possédaient d'autres *xavön*. Si Xorol'kon avait prêté son costume à Kongon'ju, c'est que le *xavön* de Šalljuška le lui avait ordonné (SUSLOV, 1993*b* : 129-130).

Plus surprenant encore est l'emploi d'un costume chamanique par un chamane d'une ethnie étrangère, relaté par BOGORAS :

Durant mon séjour sur la Kolyma [fin du XIX[e] siècle], je rapportai de la rivière [qu'on nomme] la Grande Aniouï un ancien costume de chamane ioukaghir, avec son tambour et ses autres accessoires. À peu près à la même époque, un riche marchand, qui était venu de Iakoutsk quelques années auparavant, eut soudainement un accès de folie. Sa femme invita un chamane iakoute à faire de la magie pour sa guérison. Le chamane déclara qu'il voulait utiliser mon costume chamanique (1975 [1904-1909] : 730).

L'anecdote est troublante. Car si l'on peut comprendre l'envie du chamane de revêtir un vêtement si prestigieux — les Iakoutes jugeant les chamanes ioukaghirs plus puissants que les leurs —, on se demande comment il espérait pouvoir maîtriser les esprits formidables qui habitaient ce costume.

16 et 17 Costume de chamane (manteau et collerette) et son plastron
Shaman Costume (Coat and Tippet) with its Breast-Cover
M.H. 87.42.1.
M.H. 87.42.6.

ETHNIE. — Évenk. Orotchones éleveurs de rennes ou Manègres.
Evenki. Orochon Reindeer-Breeders or Managirs.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï. Haute-Zéïa [?].
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains. Upper Zeya [?].

DESCRIPTION. — Épaisse peau chamoisée, **Fig. 16a, 16b**.

1° **Plastron**. Étroite bande, les bords découpés en courte frange dans la partie inférieure. Un ruban de toile noire, cousu en appliqué avec des jarres de renne blanc et encadré de deux lignes peintes en rouge, souligne la bordure et délimite l'espace où sont accrochés les ornements métalliques, **Fig. 17**.

Accessoires du plastron :

Ornements métalliques

— 4 oiseaux plats en profil absolu, découpés dans une feuille métallique, regardant tous vers la partie gauche du costume ; long cou et patte placée à la naissance de la queue. Ils appartiennent manifestement tous à des espèces aquatiques (cygnes, plongeons ?), mais présentent de légères différences entre eux : celui du haut et celui du bas ont la queue dans le même plan que le corps, ceux du milieu ont la queue dans un plan perpendiculaire.
— 3 disques en cuivre rouge portant des lignes de petits points en relief obtenus par estampage sont cousus au milieu du plastron. Sur celui du centre est posée, retenue par un bouton plat en cuivre jaune, une monnaie sino-mandchoue de la dynastie Ts'ing (Qing) percée d'un trou carré et portant en chinois l'indication de sa valeur (« équivaut à 15 [*qian* de fer] »).

Lanières

Une double rangée de longues lanières en peau chamoisée est cousue au bas du plastron sous la courte frange :

— La rangée postérieure a conservé une vingtaine de lanières en peau nue.
— La rangée antérieure comporte 12 lanières en forme de boudins : elles sont gainées d'étoffe (8 en tissu bleu, 4 en tissu décoloré), entourées d'une spirale en poils de renne blancs et terminées par des bouquets de longues lanières en peau.

Attaches

— À l'encolure gansée du plastron, deux lanières en peau chamoisée, cousues à droite et à gauche, se nouent sur la nuque.
— Sur les bords du plastron, trois paires de lanières de longueur très inégale (rompues ?) s'attachent au manteau du chamane **16** (M.H. 87.42.1.).

Hauteur du plastron : 36 cm.
Dimensions des oiseaux : longueur et hauteur (en commençant par l'oiseau du haut) :

Longueur	Hauteur
8,8 cm	8,5 cm.
11,3 cm	8,6 cm.
11,3 cm	12,5 cm.
10,3 cm	8,5 cm.

Diamètres respectifs des disques :
gauche : 3,9 cm ; centre : 6,2 cm ; droit : 5 cm.
Diamètre de la monnaie : 5,3 cm. Longueur moyenne des cordelettes (bouquet de lanières compris) : 46 cm.

2° **Collerette en peau chamoisée**. Elle se pose sur les épaules et se noue en haut sur le devant par deux lanières (une de chaque côté), **Fig. 16d**.
Décor géométrique de bandes peintes noires et rouges, avec rubans de tissu imprimé de diverses couleurs cousus en appliqué. Aux festons de la collerette devaient être suspendus grelots

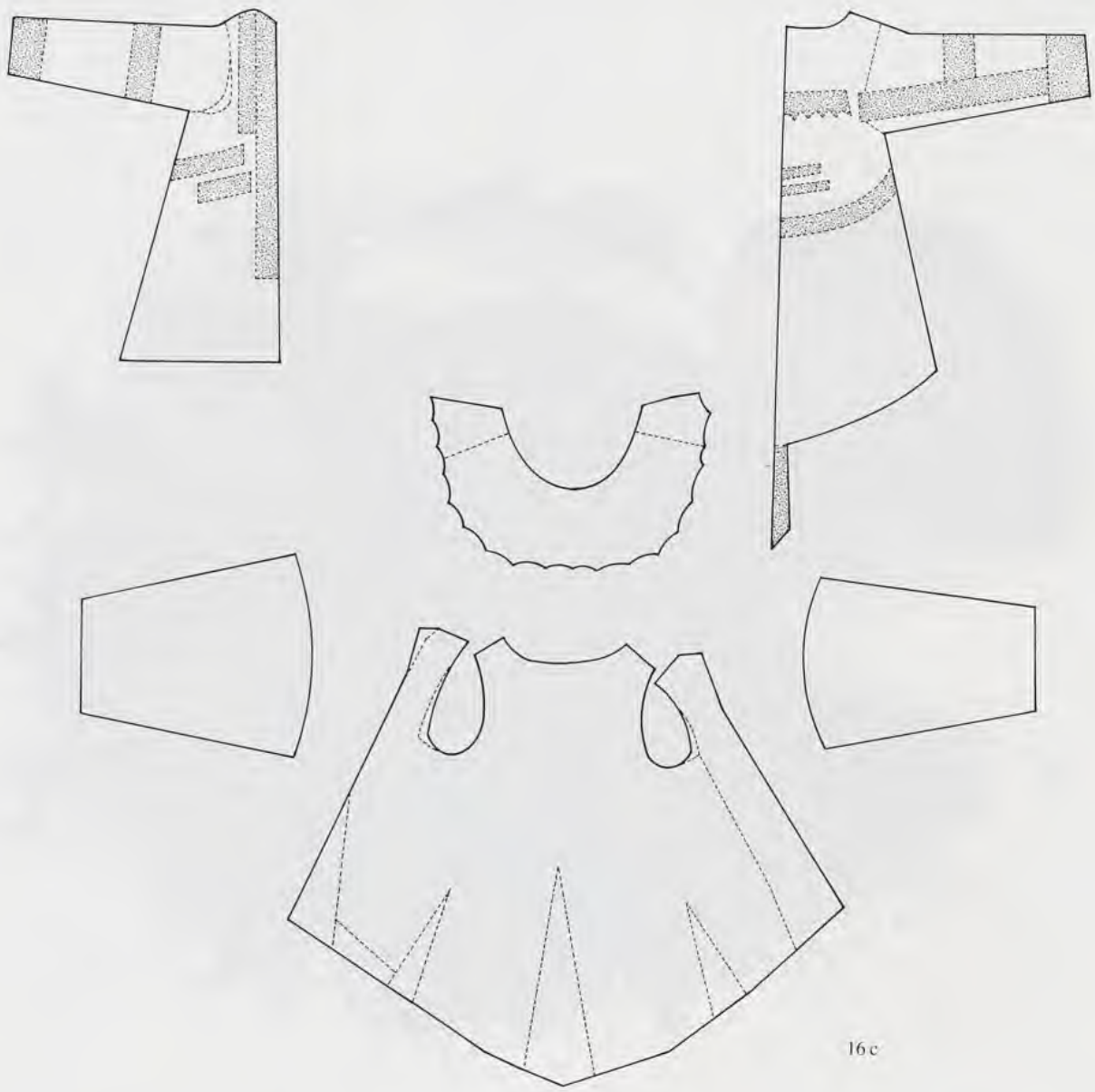
Source : MNHN, Paris

16 a

Source : MNHN, Paris

16 b

Source : MNHN, Paris



16 c

et sonnailles ; il ne subsiste plus qu'un disque en fer blanc auquel sont attachés des bouts de tissu et de fourrures (offrandes).

Hauteur de la collerette au centre : 20,5 cm. Hauteur aux extrémités : 15,5 cm. Diamètre du disque : 7,5 cm.

3° **Manteau.** Jaquette droite faite d'une seule pièce, bord à bord, fermée au niveau du cou et au niveau de la poitrine par des lanières nouées. Dans le bas du dos, des empiècements donnent de l'ampleur, **fig. 16c**. Un ruban de tissu noir est cousu tout le long du bord, ainsi qu'une courte frange en peau (sauf à l'encolure).

Hauteur du devant : 69 cm + 3 cm de frange. Hauteur du dos : 89 cm + 3 cm de frange. Hauteur maximum (lanières comprises) : 133 cm. Poids : 8 kg.

Accessoires du manteau :

Le haut du costume semble réservé aux accessoires métalliques, le bas (au dessous de la taille) aux lanières.
La plupart des accessoires (pendants métalliques et lanières) ne sont pas accrochés directement au costume. Ils sont appendus à des bandes de peau chamoisée, horizontales en général, cousues à la jaquette.

Source : MNHN, Paris

17

Sur le devant de la jaquette :

• Quatre bandes de peau à franges sont cousues verticalement près des bords, deux de chaque côté :

— Les deux bandes les plus proches du bord sont ornées d'un décor peint à volutes (paires de cornes ?).

Sur la partie inférieure de chacune sont cousus des *oiseaux aquatiques en fer* (6 oiseaux sur la bande de droite, tête orientée vers la gauche et queue dans le plan du corps ; la bande de gauche n'a conservé que 3 oiseaux, tête orientée vers la droite et queue dans un plan perpendiculaire au corps).

— Les deux autres bandes, plus étroites, sont cousues de l'épaule au sein, avec leur extrémité inférieure flottante. Peintes en rouge, elles portent deux rubans longitudinaux verts cousus en appliqué et sont bordées de courtes franges. À leur extrémité inférieure pendent des boudins en peau chamoisée : à la bande de droite, 4 boudins bleus dont 3 se dédoublent et 1 incolore se dédoublant également, ce qui fait en tout 9 pompons en peau chamoisée ; à la bande de gauche, 7 boudins (5 bleus et 2 blancs) terminés chacun par un pompon en peau chamoisée.

• Deux rabats en peau chamoisée (4 cm de haut × 13 cm de long) sont cousus horizontalement au niveau du bassin. Ils portent un décor de volutes noires à l'intérieur d'un cadre rouge.

— Au bas (libre) du rabat droit, est cousue une rangée de 9 boudins, dont 4 portent une paire de rondelles minuscules en ivoire. Caché sous le rabat, est cousu à la jaquette un bout d'étoffe de couleur sombre qui se divise en deux boudins portant chacun une paire de rondelles minuscules en ivoire.

— Au bas (libre) du rabat gauche, est cousue une rangée de boudins (dont plusieurs manquent) et dont certains portent des rondelles minuscules en ivoire (il en reste 5). Caché dessous est cousu à la jaquette un pendant constitué par deux carrés en peau chamoisée décorés de volutes, reliés l'un à l'autre par 5 boudins ; au carré inférieur pendent 4 boudins dont 1 se dédouble et 1 autre se détriple pour donner un total de 7 pompons

Sur chaque manche :

• Deux larges bandes de peau sont cousues transversalement, l'une au niveau du poignet, l'autre au dessus du coude. Elles portent un décor peint (paires de cornes noires dans des cadres à bordure rouge) et des franges en peau chamoisée.

• Une bande en peau est cousue longitudinalement de l'omoplate au poignet. Elle est peinte d'un décor rouge et noir et ornée au milieu d'un ruban appliqué. Son bord externe est découpé en très longues franges-lanières.

— À la première frange-lanière de chaque bande (à partir de l'aisselle) est suspendu un objet métallique :
— à droite, une *petite plaque carrée en fer* percée de trous aux quatre coins avec un appendice (5,2 cm × 3,7 cm),
— à gauche, un *segment de disque en cuivre*, figurant un ours ? (longueur maximum : 7,2 cm).

— Le long de chaque bande, 7 rubans en tissu terminés par des franges en fil de coton sont cousus, espacés régulièrement : 3 blancs (entre l'omoplate et le coude) ; 4 en tissus colorés brodés de croix, oiseaux, spirales (du coude au poignet).

— Chaque bande est bordée par deux minces bandes de franges d'une peau plus fine, cousues dessous.

Source : MNHN, Paris

16 e

16 f

16 g

— Chaque bande porte, cousues le long du bord externe, *deux plaques métalliques en fer* à décor de stries :

— l'une, fixée le long de la manche, figurant l'os du bras (à droite : 16 cm × 1,7 cm ; à gauche : 18 cm × 1,7 cm),

— l'autre, percée d'une ouverture longitudinale pour figurer les deux os de l'avant-bras (à droite : 18,5 cm × 2,1 cm ; à gauche : 19 cm × 2,1 cm), **Fig. 16e**.

Sur le dos :

• Une large bande courant d'une omoplate à l'autre est cousue. Sa facture est identique à celle des manches, mais son bord inférieur est festonné comme celui de la collerette et porte *16 accessoires métalliques* :

— 6 objets creux en cuivre de forme plus ou moins lancéolée : 5 bivalves (faits de deux feuilles bombées accollées bord à bord) **Fig. 16f** et 1 valve simple, **Fig. 16g**,

— 4 grelots chinois en laiton, **Fig. 16h**,

— 4 cornets (tubes coniques) en cuivre enroulés de gauche à droite, **Fig. 16i**,

— 2 clochettes en laiton sans battant, **Fig. 16j**.

Par ailleurs, une très longue lanière cousue au bord gauche supporte une *large plaque en cuivre « froissé »* (12 cm × 12,5 cm), **Fig. 16k**, et un *cuilleron* simple en cuivre.

16 h

16 i

16 j

16 k

• Deux bandes horizontales étroites sont cousues au milieu du dos, l'une au-dessus de l'autre (2 cm × 14 cm pour la supérieure et 2 cm × 16 cm pour l'inférieure). Leur extrémité inférieure libre porte des *pendants métalliques* :

— À la bande supérieure subsistent seulement :

— à l'extrême gauche, 1 grand poisson en fer horizontal (c'est-à-dire suspendu par la nageoire dorsale), à bords dentelés, dont les deux extrémités sont brisées (20,5 cm × 3,3 cm), **Fig. 16l**,

— à droite, 1 crochet en forme de Ω portant un poisson en fer (longueur : 10,7 cm) et un fragment de plaque en cuivre décorée de rectangles de points estampés (7,7 cm × 8,5 cm), **Fig. 16m**,

— à l'extrême droite, 1 grande plaque presque carrée de fer rouillé, perforée aux quatre coins, et bordée d'une ligne gravée, portant en son centre un anneau d'attache riveté qui sert à la suspendre (12 cm × 13,5 cm), **Fig. 16n**.

16 l

Source : MNHN, Paris

16 m

16 n

16 o

16 p

16 q

16 r

16 s

16 t

— À la bande inférieure, sont suspendus de gauche à droite :

— 1 crochet en forme de Ω portant un système de poissons et de tiges torsadées, le tout en métal brillant (fer mêlé d'argent ?) ; en tout 4 poissons verticaux (c'est-à-dire suspendus par la tête), **Fig. 16o, 16p**, 1 poisson horizontal, 3 tiges et 1 autre crochet Ω,

— au milieu du dos, 1 crochet Ω portant 1 long et étroit poisson vertical **Fig. 16q**, et 1 long poisson horizontal lourd et épais (argent ?), **Fig. 16r**,

— 1 crochet en forme de Ω portant 1 autre crochet Ω auquel est suspendue une paire de poissons verticaux à la partie inférieure dentelée, **Fig. 16s**,

— 1 très gros crochet Ω auquel est suspendue une paire de poissons dont la nageoire caudale est dans un plan perpendiculaire à celui du corps, **Fig. 16t**.

• Une grande bande de peau chamoisée est cousue au niveau des reins, d'une hanche à l'autre. Elle est peinte en rouge et a des appliques de rubans décolorés. Des bandes de peau chamoisée, effrangées en lanières tombant jusqu'au sol, sont cousues l'une sur l'autre au dessous de cette bande.

— Au bord inférieur de la bande sont cousues diverses sortes de pendants en étoffe, en peau chamoisée ou en fourrure :

— lanières simples en peau chamoisée (longueur moyenne : 72 à 75 cm),

— bandes en cotonnade (longueur moyenne : 67 cm),

— boudins (longueur moyenne : 68 cm) ; ce sont soit de simples étuis de tissu enfermant une cordelette, soit des lanières roulées sur elles-mêmes portant des lignes piquées au crin de renne blanc simulant un enroulement spiralé et terminées par un bouquet de lanières (60 cm + bouquet de 12 cm), soit encore des lanières roulées et enfermées dans une enveloppe de tissu portant une spirale brodée en crins blancs ou une spirale en tissu blanc.

— cordelettes annelées entièrement recouvertes de petits anneaux en peau blanche serrés les uns contre les autres, alternant parfois avec des anneaux en peau foncée ou en tissu bicolore. Terminées par des bouquets de lanières en peau (55 cm + bouquet de 14 cm).

— Au milieu de la bande est cousue une « queue » : bande en peau chamoisée partant de la taille et descendant jusqu'au bas du manteau où elle recouvre en partie le « coccyx » (cf. infra) ; deux petites bandes secondaires sont cousues côte à côte vers le bas pour former une sorte de queue en éventail. Une clochette avec battant est appendue tout au bout de la queue.

Longueur totale : 67 cm.

Source : MNHN, Paris

16 u

— Enfin, on trouve, dissimulé parmi les nombreuses lanières du flanc droit un pendant en fer qui a été noué (par un muséologue ?) à l'une des lanières en peau chamoisée. Ce pendant est constitué de deux tiges en fer spiralées accrochées l'une à l'autre, la dernière portant une figuration de *harpon métallique* (longueur : 9,5 cm).

En outre, d'autres accessoires sont accrochés directement à la jaquette :

• « bride » : deux courroies en peau épaisse cousues au niveau de chaque omoplate de part et d'autre de la bande festonnée portant les sonnailles ; elles sont réunies et cousues entre elles pour former deux longues boucles (qui sont tenues par l'assistant du chamane pour empêcher celui-ci de tomber, pendant la séance).
Longueur : 1 mètre (40 cm + boucle de 60 cm).

• « queue » ou « coccyx » : ensemble de trois bandes de tailles différentes à double épaisseur cousues l'une par dessus l'autre à la pointe de la jaquette, la bande postérieure sous la frange, les deux autres par dessus.
La médiane, rectangulaire, est en tissu imprimé et porte une clochette (sans battant) à son extrémité inférieure ; les deux autres sont en peau chamoisée à franges et portent des appliqués.
Longueur totale : 35 cm + frange de 5 cm.

• *pendants métalliques*

De haut en bas :

— une première rangée, dont les accroches sont masquées par la bande festonnée à sonnailles des omoplates :
— à gauche : 1 large anneau plat en fer (diamètres externe : 8 cm et interne : 3,4 cm), **Fig. 16u**.
— au milieu : sorte de grille, cadre en fer à peu près carré (14,4 cm × 12,7 cm), constitué par une bande aplatie sur laquelle sont posées transversalement une symbolisation d'oiseau au centre et, sur la partie gauche, trois lamelles (figurant des poissons ?). La partie droite reste vide, **Fig. 16v**.
— à droite : 1 large anneau plat en fer (diamètres externe : 9,7 cm et interne : 4,6 cm) orné en disposition radiale de 7 cannelures (chacune bordée de 2 lignes incisées), avec bord inférieur percé de 3 trous, dont 2 portent pendants : 1 poisson vertical (9,5 cm × 1,1 cm) avec incisions transversales accroché par une tige en fer ; 1 figuration anthropomorphe plate en fer (hauteur : 8,7 cm) accroché par 2 tiges en fer et 1 crochet en forme de Ω (un bras manque, sans doute à dessein), **Fig. 16w**.

— une seconde rangée dont il reste :

— à gauche : 1 segment de disque en cuivre, figurant un ours ? (longueur maximum : 10,8 cm), **Fig. 16x**
— au milieu du dos : 1 large anneau plat en fer (diamètres externe : 9,6 cm et interne : 4,1 cm).

16 v

16 w

16 x

Source : MNHN, Paris

FONCTION. — « Sorcier-prêtre chamane : mannequin complet » (légende de l'inventaire de MARTIN).

1° **Plastron.** En général, le plastron, **Fig. 17**, était reçu avant le costume. Celui-ci est atypique de par son étroitesse et a été confectionné pour aller avec le costume **16** (M.H. 87.42.1.). Le plastron porte les esprits principaux du chamane, ses esprits électeurs le plus souvent — ici, des oiseaux aquatiques, connus pour être les esprits auxiliaires les plus fréquents du chamane toungouse. Les costumes chamaniques iakoutes, très proches de l'exemplaire ici décrit, portent un grèbe dont le bec en fer très pointu picore et avale la maladie (JOCHELSON, 1933 : 114).

Les deux disques représenteraient les tétons des seins du chamane *oyuun ömiyin kärätä* (JOCHELSON, 1933 : 113). Toutefois, le chamane iakoute, que V.N. VASIL'EV a interrogé en 1906 dans l'arrondissement de Iakoutsk, a donné une autre explication des « tétons » *ämii kärätä* fixés à son costume : « Ces cercles représentent les seins du chef des esprits hostiles à l'homme, le vieil Arsan Duolai. Leur présence sur le costume lors des séances signifie que celui dont la destinée était de devenir chamane s'est nourri dans son enfance du lait du vieil Arsan Duolai, ce qui en a fait, indubitablement, un homme à part, extraordinaire » (1910 : 32-33).

En fait, les deux disques pourraient symboliser les seins, non pas du chamane, mais de son épouse électrice surnaturelle. Ce port d'attributs féminins serait une façon de concrétiser l'alliance du chamane avec la fille de l'esprit de la forêt, qui lui ouvre l'accès à la Surnature, mais il a été aussi interprété en termes de cumul symbolique des sexes par le chamane lui-même (HAMAYON, 1990 : 489-490). JOCHELSON a observé un cas où un chamane iakoute, bon thérapeute mais dépourvu d'esprit électeur principal — ce qui l'excluait des rituels claniques et le restreignait aux séances de guérison —, mettait simplement un vêtement de femme pour chamaniser : « Tous les chamanes iakoutes ne revêtent pas un costume spécial pour leurs séances, certains officient sans costume particulier et même sans tambour. Sur les rives de la Kolyma, j'ai rencontré un chamane de ce genre. Il se nommait Konon et était

16 d

Source : MNHN, Paris

aveugle. On l'appelait souvent pour soigner des malades et on le jugeait puissant. Mais il m'avoua lui-même qu'il n'avait pas l'*ämägät* principal (esprit auxiliaire électeur du chamane). Pour remplacer le costume chamanique, il empruntait un vêtement de femme *saniyax* et, en guise de tambour, il utilisait comme cheval pour le monde souterrain trois branches de saule auxquelles étaient attachés des crins de la queue d'un cheval blanc *(jalbyr)*. Il portait un chapeau de femme en hermine [vraisemblablement quand il incarnait des esprits de mortes] » (1931 : 118).
Quant à la monnaie sino-mandchoue, elle aurait la même fonction que les miroirs que l'on observe à profusion chez les chamanes du bassin de l'Amour : divination et protection.

2° **Costume.** Il n'est pas possible de déterminer si ce costume relève du type renne ou du type oiseau aquatique. En effet, il possède bien plusieurs des caractéristiques du type oiseau données par SHIROKOGOROFF : le bas du dos se termine par une « queue d'oiseau aquatique » ; les manches portent les bandes de peau chamoisée découpées en franges, figurant les ailes ; les éléments du « squelette » se réduisent aux plaques de fer symbolisant les os des ailes (bras et avant-bras) (1935 : 288). Cependant, le grand nombre et la disposition des pendants métalliques de notre costume font penser au type renne — et également le fait que la coiffure associée **38** (M.H. 87.42.2.) porte ramure. Ces accessoires métalliques sont, pour la plupart, accrochés dans le dos à trois bandes horizontales disposées les unes au-dessous des autres, à la façon des *arkalan* (cf. infra), constituant ainsi une sorte de « cuirasse » protégeant le chamane des esprits néfastes.

Il est intéressant de remarquer la construction très élaborée du costume sous un fouillis apparent. Ainsi, le haut du dos est réservé aux accessoires métalliques, le bas aux pendants d'étoffes et de fourrures. Les pendants métalliques se répartissent en oiseaux sur le devant du costume (et le plastron), en sonnailles sur le pseudo-*arkalan* supérieur, en poissons sur les *arkalan* médian et inférieur — les quadrupèdes et accessoires divers (anneaux plats, etc.) étant eux directement suspendus au dos du costume.

Divers auteurs ont rassemblé des informations, parfois contradictoires, sur la fonction attachée à tel ou tel accessoire :

— Les anneaux plats seraient des accès aux autres mondes. Ainsi, selon le chamane iakoute interrogé par VASIL'EV, ce cercle représente la terre qui « reste derrière le chamane, brillante et blanchissante, telle la plaque ronde du chapeau d'une femme noble » quand, assis sur son nuage, il s'envole dans le monde supérieur. Quant au trou de l'anneau, il symbolise l'orifice par lequel le chamane descend dans le monde inférieur. VASIL'EV cite d'autres interprétations : trou du soleil pour SIEROSZEWSKI, trou-fer où, pour PRIKLONSKIJ, se cache le plongeon une fois qu'il a avalé le chamane et qui est, pour TROŠČANSKIJ, l'accès à la route aquatique qui mène au monde des esprits (VASIL'EV, 1910 : 23).

— La plaque carrée (avec des trous aux quatre coins) accrochée à l'*arkalan* médian représenterait d'après LOT-FALCK (1977 : 65) la terre plutôt que la voûte céleste (IVANOV, 1954 : 149).

— L'espèce de grille, accrochée directement au costume, évoque celle publiée par IVANOV (1970 : 215 fig. 196). Cependant, alors que celle d'IVANOV porte 7 poissons (1 gros au milieu et 3 de chaque côté), celle du Musée de l'Homme porte un oiseau en son axe et 3 lamelles seulement sur un côté.

— Les sonnailles sont de quatre types : les grelots « tête de tigre » importés de Chine, qui détournent les esprits néfastes ; les clochettes ; les cornets ; les bivalves, rares, que LOT-FALCK rapproche des « lippes de poisson » en fer iakoutes décrites par VASIL'EV (1910 : 16).

— Parmi les lanières de toutes sortes, on trouve des bandes en tissu à extrémité triangulaire. Elles sont dites représenter des serpents, car « instruit des secrets du monde souterrain, le serpent est considéré comme le meilleur conseiller du chamane » (LOT-FALCK, 1977 : 49). La signification des autres lanières est moins claire, mais de rares allusions nous apprennent que l'on en dédie parfois aux esprits. Ainsi, les Évenks de la Toungouska Pierreuse en fabriquent, roulées avec la peau et les crins du renne sacrifié à l'occasion d'une maladie (SUSLOV, 1931 : 94).
Pour LOT-FALCK, « les crins sont roulés avec une fine courroie de la peau. Le chamane attache les lanières ainsi obtenues à sa ceinture pour "se souvenir" des donateurs. [...] l'autorité du chamane s'accroît en proportion de leur nombre [...]. Les anneaux de peau, enfilés sur les lanières, seraient le substitut des fourrures [...] Il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'offrandes, mais il se peut aussi qu'il s'agisse de supports. Les petits carnassiers que sont les mustélidés apportent au chamane le secours de leurs dents aiguës contre ses attaquants éventuels. Ils ne sont jamais représentés en fer, toujours par leur dépouille entière ou partielle [...] Les petites bandes et lanières [sur un costume toungouse de Nel'kan] représenteraient les chemins du chamane, les spirales les détours provoqués par l'obligation de contourner les obstacles. Les garnitures rouges, vertes, bleues indiquent les endroits où souffle le feu, où la végétation est luxuriante ou au contraire calcinée [...] Le crin de renne est supposé être le siège de l'âme du renne (vraisemblablement de celle en relation avec la force vitale). Les crins de la barbiche seraient alors au renne ce que les cheveux sont aux humains. Une force diffuse resterait contenue en eux et pourrait renforcer la vitalité de ceux qui en brodent leurs vêtements » (LOT-FALCK, 1977 : 50-52).

— Les vestiges de fourrure racornis et les bouts de ruban blanc jauni, accrochés à certains pendants métalliques (tel le disque suspendu à la collerette), sont des offrandes à l'esprit logé dans le pendant.

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

Costume et plastron font partie de la panoplie complète du chamane toungouse : le costume **16** (M.H. 87.42.1.), le plastron **17** (M.H. 87.42.6.), la coiffe à ramures **38** (M.H. 87.42.2.), le masque **42** (M.H. 87.42.7.), le tambour **12** (M.H. 87.42.3.) et les battoirs **1** (M.H. 87.42.4.) et **2** (M.H. 87.42.5.).

Ont été perdus pendant la Deuxième Guerre mondiale :

— une chemise M.H. 87.42.1.(4.), en peau blanche d'une pièce, avec courtes franges de cuir (5 cm) en rangées de 57 cm de long ; sur les bords des trous formant boutonnières. Dimension : 135 cm × 120 cm.

— un pantalon M.H. 87.42.1.(8.) sans fond, en peau blanche. Dimensions : 91 cm de hauteur et 89 cm de tour de ceinture.

— des bottes M.H. 87.42.1.(9.), en peau brune, semelles de cuir souple, deux lacets du même cuir serrant les chevilles et le haut des tiges. Diamètre supérieur des bottes : 18,5 cm. Hauteur des tiges : 36 cm. Dimension des semelles : 23,5 cm × 9,8 cm.

— deux peaux blanches M.H. 87.42.1.(10.), pliées en deux dans le sens de la longueur. Dimensions : 35,5 cm × 20,5 cm et 46 cm × 20 cm. Leur usage n'a pas été précisé sur l'enregistrement.

Voici les faits, très précis, donnés par LOT-FALCK (1977 : 69-70.) : « Don du collecteur [J. MARTIN], qui a également donné au Muséum national d'histoire naturelle des collections de géologie et de minéralogie. De la collection ethnographique, qui devait compter 300 pièces, 125 seulement ont été enregistrées au Musée d'ethnographie du Trocadéro le 1er mai 1887 (n° 21670 à 21795). À l'époque où la collection a été réenregistrée, 50 ou 60 ans plus tard, au Musée de l'Homme, sous le numéro 87.42., il

Source : MNHN, Paris

n'en restait que 32. Une partie aurait été transmise, avec d'autres objets sibériens et d'Asie centrale, au Musée Guimet en 1891 et à d'autres musées, dont ceux de Lyon et de Vienne (Isère), patrie de l'explorateur. En 1943, le Musée Guimet a renvoyé au Musée de l'Homme un certain nombre d'objets sibériens (66), parmi lesquels des accessoires chamaniques, qui ont été enregistrés sous le n° 43.27. Il n'est pas exclu que des pièces de la collection MARTIN figurent sous ce numéro mais, en l'absence de tout renseignement, il est impossible de se prononcer avec certitude, car dans le lot figurent certainement des pièces du baron DE BAYE, peut-être de Paul LABBÉ ».

BIBLIOGRAPHIE : LOT-FALCK, E. (1977 : 69-70, hors-texte 39) ; HAMAYON, R. (1990 : 489-490).

18 Manteau de chamane
Shaman Coat
M.H. 66.46.128.

ETHNIE. — Tofalar [?]. Touvine de l'Est [?].
Tofalar [?]. Eastern Tuvinian [?].

RÉGION. — Monts Saïan [?].
Sayan Mountains [?].

DESCRIPTION. — Manteau avec ses pendants.

Manteau. Court, en peau de mouton (mouflon ?) — fourrure à l'intérieur —, se fermant par des boutons ronds en cuivre (dont un seul subsiste) passant dans des boucles, **Fig. 18a**. Garni de boudins (longues torsades en laine gainées de tissus variés) sur tout l'ensemble, de plaques de fer sur les manches et sur le haut du dos, de groupes de cornets (tubes coniques) en fer disséminés dans le dos, **Fig. 18b**. Une étroite bande en fourrure frisée, blanche et marron, dont il ne reste que des vestiges, était cousue sur tout le bord du manteau et au bas des manches.
Le manteau est en mauvais état : peau déchirée dans le dos au niveau des épaules et nombreux pendants disparus. Il était d'ailleurs déjà à l'origine rapiécé en maints endroits.

Hauteur du manteau (dos) : 85 cm. Hauteur du manteau (devant) : 71 cm. Longueur des manches : 59 cm.

Accessoires du manteau :

Il existe un grand souci de symétrie dans le fouillis apparent des boudins. Ceux-ci sont regroupés par ensembles de même tissu et de même longueur. Quant aux boudins isolés, ils sont attachés à des places symétriques sur les pans du devant et sur les manches, **Fig. 18c**. Les pendants métalliques sont eux aussi disposés symétriquement sur le dos du costume et sur les manches.

18 a

Source : MNHN, Paris

18 b

Source : MNHN, Paris

18 c

Source : MNHN, Paris

Pendants en tissu et en fourrure

Dans le dos :

Attachée au niveau des épaules et flottant jusqu'au bas du costume, une longue bande de cuir doublée de tissu porte une figuration de colonne vertébrale, brodée en poil de renne blanc, **Fig. 18d** ; elle se termine par 5 boudins de tissu bleu entourés d'une spirale en poil de renne blanc et portant chacun à son extrémité un bouquet de lanières en cuir ou en peau chamoisée. Longueur de la bande : 67 cm. Longueur des boudins : 13 cm. Longueur des lanières : 30 cm.

Dans le dos, sur les manches et par devant :

Sont suspendus de très nombreux boudins en tissu de couleur variée, d'épaisseur et de longueur diverses ; certains sont entourés d'une spirale en poil de renne blanc. Ces boudins sont groupés (le plus souvent par 5), chaque groupe étant composé de boudins identiques. Une énorme touffe composée de divers groupes de boudins est attachée au centre du dos par un anneau métallique. Tous ces boudins se terminent par un bouquet de lanières, soit en cuir soit en étoffe.

Offrandes aux esprits accrochées aux boudins :

— Une étroite bande de fourrure blanc jauni (hermine ?) est nouée à l'un de ces boudins (26 cm × 1 cm) — offrande ou support de l'esprit-hermine ?

— 6 rectangles de cotonnade blanche sont noués à un boudin faisant partie de la grosse touffe suspendue à un anneau métallique dans le dos du costume (60 cm × 28 cm, 38 cm × 19 cm, 50 cm × 11 cm, 8,5 cm × 48 cm, 5 cm × 48 cm et 6 cm × 48 cm).

— Une dizaine d'autres rubans, toujours de la même étoffe, sont noués ici et là à des boudins.

Pendants métalliques

Dans le dos, au niveau des omoplates :

— trois arceaux métalliques portant respectivement 10, 9 et 8 cornets métalliques (longueur des arceaux : 16 cm, 15 cm et 15,5 cm),

— un carré et un rectangle métalliques protégeant chacun une épaule (6 cm × 6 cm et 8 cm × 6 cm),

— un long rectangle métallique accroché à gauche, d'usage indéterminé (14 cm × 5 cm).

Au niveau des épaules :

— deux cercles métalliques portant chacun trois petits cornets métalliques (diamètre maximum respectif : 3,5 cm et 5,5 cm).

Sur chaque manche au niveau de l'avant bras :

— deux plaques métalliques rectangulaires figurant des os (radius et cubitus) (16,5 cm × 3,2 cm).

Plumes

Vestiges de plumes cousus sur chaque manche : trois sur la manche droite, deux sur la manche gauche (le troisième ayant disparu).

FONCTION. — Ce costume symbolise un oiseau. Mais il est également une armure (cf. les deux plaques métalliques qui protègent les épaules) et un support pour les esprits (cf. les boudins, en particulier la paire accrochée sur les épaules et qui représenterait les serpents, assistants du chamane — les serpents sont une des formes que prennent les ancêtres).

« Sur tout le dos sont attachées des lanières de longueur différente soigneusement confectionnées et brodées de poils de renne. Elles symbolisent des ailes et des plumes. Une signification identique est attribuée aux franges en cuir cousues au bas du manteau et aux touffes de lanières courtes cousues sur les manches et le devant. Parmi les touffes de lanières, on trouve sur les costumes chamaniques tofalars des rubans spéciaux brodés figurant la queue d'un harle [...], des rubans de chiffons [...] Le nombre des lanières pouvait aller jusqu'à trois cents et plus » (PROKOF'EVA, 1971 : 75).

Ce costume présente des traits tofalars (la colonne vertébrale brodée, les innombrables touffes de rubans et de boudins), mais également des traits que l'on retrouve sur les costumes d'autres ethnies voisines.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Ce costume a été acheté en 1966 par le Musée de l'Homme à l'antiquaire berlinois, KLINKMÜLLER.

BIBLIOGRAPHIE. — PROKOF'EVA, E.D. (1971).

18 d

Source : MNHN, Paris

ACCESSOIRES S'ACCROCHANT AU COSTUME CHAMANIQUE

MIROIRS

Pour les ethnies vivant aux confins de la Mandchourie, le miroir est un accessoire chamanique essentiel. Il arrive même que des chamanes, en l'absence de costume, exécutent leurs séances avec seulement un miroir. Ces miroirs — d'origine chinoise ou tibétaine — ne sauraient être achetés : ils doivent être trouvés dans la terre par hasard, ce qui témoignerait de leur origine surnaturelle. Ceci n'est que théorique ; en fait, les chamanes les décrochent du costume d'un chamane défunt, ou bien les achètent aux Bouriates qui leur soutiennent les avoir découverts en creusant le sol, alors qu'ils les ont reçus de la Chine ou du Tibet (SHIROKOGOROFF, 1935 : 278, 289).

Les miroirs sont censés abriter les esprits principaux du chamane, qui peut en avoir plusieurs, de tailles différentes, suspendus à son costume et acquis au fur et à mesure de sa carrière. Pour nourrir l'esprit en résidence, le chamane nanaï aspergeait d'alcool le miroir, avant de l'accrocher à son costume au début du rituel.

Selon d'autres auteurs, le miroir servait à refléter l'avenir ou à protéger le chamane des flèches des esprits néfastes.

19 Miroir
Mirror
M.H. 87.42.8.

ETHNIE. — Évenk. Orotchones éleveurs de rennes ou Manègres. *Evenki. Orochon Reindeer-Breeders or Managirs.*

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï. Haute Zéïa [?]. *Eastern Siberia. Stanovoi Mountains. Upper Zeya [?].*

DESCRIPTION. — En laiton. Disque, dont une face est ornée de quatre carrés où s'inscrivent quatre caractères chinois à moitié effacés. Une gouttière borde le disque. Au centre, une attache par où passe un anneau (tige en fer tordue sur elle-même en spirale). Une courroie de suspension en peau chamoisée y est nouée. Pas de décor sur l'autre face, unie.
Diamètre : 14,2 cm. Épaisseur du disque (mesurée sur le bord de la gouttière) : 0,4 cm.

FONCTION. — Accessoire amovible qui fait partie du costume de chamane **16** (M.H. 87.42.1.).

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — LOPATIN, I.A. (1922 : 261, 256 pl. XVII, 260 pl. XVIII).

20 Miroir
Mirror
M.H. 43.27.618.

ETHNIE. — ?

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale.
Far eastern Siberia.

19

20

Source : MNHN, Paris

DESCRIPTION. — Métal (alliage de cuivre ?). Très léger disque métallique avec perforation rectangulaire en son centre. Décor cosmique de style bouddhique de nuages stylisés (ou fleur ?) gravé sur une face. Pas de décor sur l'autre face.
Diamètre : 9 cm. Épaisseur : 0,1 cm.

FONCTION. — Se suspendait au costume des chamanes.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943. Ancien numéro du Musée Guimet : M.G. 48.43.

BIBLIOGRAPHIE. — LINDGREN, E.J. (1935).

MAMMOUTHS

Cet accessoire, support de l'esprit mammouth, se rencontre surtout sur les costumes des chamanes évenks. Un récit recueilli par OŠAROV en automne 1923 auprès des Évenks de la région de Touroukhansk met en scène cet animal.

> Il y avait beaucoup, beaucoup d'eau alentour, il y avait un petit bout de terre sèche. Nulle part l'homme ne pouvait vivre, nulle part les rennes ne pouvaient brouter. L'homme s'en affligeait. Le mammouth s'approcha de lui et demanda :
> — Pourquoi es-tu malheureux ?
> — Quel bonheur pourrais-je avoir, dit l'homme, quand tout autour il n'y a que de l'eau ! Comment nomadiser ?
> — Ne t'attriste pas. Pour toi, j'assécherai la terre.
> Et le mammouth se traîna dans l'eau. L'homme malheureux resta sur le petit bout de terre sèche.
> Sur le sable, au delà de l'eau, le mammouth trouva le serpent et lui dit :
> — Viens avec moi, Serpent, assécher la terre. Moi, j'ai la force, et toi la souplesse. Tu m'aideras. Assez de te vautrer sur le sable !
> Le serpent ne voulait pas y aller, mais le mammouth le persuada. Ils s'en allèrent assécher.
> Le mammouth se traîna dans l'eau, planta dans le fond ses solides défenses et se mit à retourner le sable, la glaise et les pierres du fond. De tous côtés en surgirent vallées, monts et falaises. Serpent rampa et ondula à la suite du mammouth. Il se tortilla entre vallées, monts et falaises. Et l'eau coula sur ses traces. A minuit, le mammouth sortit, après avoir retourné le fond humide ; derrière lui rampait le souple Serpent.
> Ainsi parlaient jadis les vieux aux vieux, et parlent à présent les jeunes. Le mammouth fit les vallées, les monts et les rochers ; Serpent creusa de son corps une route aux rivières (VASILEVIČ, 1936 : 280).

Les défenses de mammouth intriguaient les chasseurs sibériens qui les découvraient enfouies sous les glaces des tourbières ou des berges des fleuves et des lacs. Jugeant qu'elles appartenaient à un animal colossal vivant dans les profondeurs souterraines et aquatiques, ils attribuaient à celui-ci une force exceptionnelle lui permettant de creuser des routes dans l'épaisseur de la terre. Pour conférer au chamane le soutien de ce géant, ils en faisaient l'un de ses esprits auxiliaires — le plus puissant —, en accrochant une représentation de l'animal au dos de son costume. Cependant, comme ces peuples, et en particulier les Évenks, avaient du mal à reconstituer son aspect d'après les vestiges qu'ils trouvaient, ils lui donnèrent une allure fantastique : les défenses devinrent des cornes, la tête prit la forme de celle d'un renne, d'un élan ou d'un poisson, et la queue, bifide ou non, celle d'un poisson.

Dans tous les cas, le mammouth fut un animal hybride, mélange de poisson et de cervidé — ou de taureau chez les Iakoutes. Ce taureau aquatique, les Iakoutes le nommaient *uogusa* et le décrivaient comme un animal au pelage bigarré qui ne se distinguait d'un vrai taureau que par sa dimension gigantesque. Il surgissait parfois hors de l'eau pour s'encorner avec un taureau réel, mais s'éclipsait quand les conditions climatiques lui étaient défavorables : selon les habitants du village de Ougouliat, « le taureau aquatique disparaît, quand le lac se couvre d'une couche de glace trop épaisse ou bien se rétrécit en s'asséchant ; l'animal, parfois, prend les devants et migre dans un autre lac » (POPOV, 1949 : 284).

La bête était en relation tant avec les eaux souterraines que célestes ; ainsi, afin de faire cesser un orage trop violent, les Iakoutes saupoudraient le foyer de débris d'objets en os de mammouth, par exemple des peignes (POPOV, 1949 : 288). Dans les représentations chamaniques, il est donc souvent associé à l'oiseau aquatique par excellence, le plongeon. Le conte suivant, recueilli auprès des Évenks de

Source : MNHN, Paris

Touroukhansk, insiste sur l'appartenance de cet oiseau, non au domaine terrestre ou aérien, mais au domaine aquatique.

> Amaka fit l'eau et y lâcha les oiseaux. Quand il leur fallut pondre, ils eurent besoin de terre. Amaka appela le plongeon et lui dit :
> — *Ukon*, c'est toi qui, de tous, sait le mieux plonger. Plonge donc et rapporte du sable du fond. J'en ferai la terre.
> L'oiseau plongea. Il prit du sable au fond, mais ne le donna pas à Amaka. Il voulait faire lui même la terre. Amaka se fâcha contre lui. Il appela le grèbe et lui dit :
> — *Momuro*, tu sais bien plonger. Rapporte-moi du sable du fond, je veux faire la terre.
> Le grèbe prit du sable au fond, et le donna à Amaka.
> Amaka fit la terre, attrapa le plongeon et le punit. Il lui arracha les pattes du ventre et les lui planta à la queue, afin qu'il ne puisse marcher sur terre et qu'il vive à jamais sur l'eau (VASILEVIČ, 1936 : 279-280).

21 Mammouth
Mammoth
M.H. 43.27.603.

ETHNIE. — Évenk.
Evenki.

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Plaque de fer découpée en forme de poisson stylisé, la partie arrière (queue) rétrécie se retroussant en crochet. Sur le corps des stries simulent des écailles. Deux tiges en fer martelées figurant des cornes sont fixées au corps. Un anneau de suspension traverse le corps.
À la queue est fixé un double-crochet : une seule tige en fer torsadée subsiste sur les deux qui devaient y être accrochées. À l'extrémité inférieure, un double crochet auquel sont suspendues deux tiges à section carrée supportant chacune une figuration de plongeon, plate et striée sur une seule face.
Épaisseur : 0,35 cm. Longueur : 25,5 cm. Hauteur du corps : 2,8 cm. Écartement des cornes : 3,8 cm.

FONCTION. — Représentation de l'esprit mammouth, accrochée dans le dos du chamane entre les omoplates (très courant sur les costumes des chamanes du Iénisséï). Il frayerait à son maître la route vers le monde souterrain aquatique.
Le couple de plongeons qui l'accompagne renforce cette idée de passage de la terre du milieu au monde aquatique souterrain, au monde des morts.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 229-231 et fig. 209) ; IVANOV, S.V. (1949 : 140-147) ; LOT-FALCK, E. (1963).

21

22 Mammouth
Mammoth
M.H. 87.42.10.

ETHNIE. — Évenk. Orotchones éleveurs de rennes ou Manègres.
Evenki. Orochon Reindeer-Breeders or Managirs.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï.
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains.

DESCRIPTION. — Métal. Corps : Plaque allongée figurant le corps d'un poisson, avec nageoire caudale dans un plan orthogonal et extrémité opposée à la queue retroussée en crochet. Une plaque de fer figurant la nageoire dorsale est fixée au corps, ses deux extrémités s'accrochant dans deux trous situés l'un vers le cou, l'autre vers la queue. Une étroite plaque de fer, aux extrémités relevées figurant des cornes, est rivetée au corps à l'emplacement de la tête. Les trois plaques portent un décor de

Source : MNHN, Paris

22

stries incisées. Les bords du corps et de la nageoire dorsale sont dentelés.
Au crochet de tête est attachée une lanière en cuir.
La nageoire caudale est percée d'un trou portant un triple crochet plat, incisé sur une seule face. A chacun des trois crochets est suspendue une chaîne de tiges métalliques. La chaîne centrale, composée de 7 tiges, se termine par un double crochet avec deux pendants métalliques plats triangulaires. Les deux autres chaînes, plus courtes, composées de 8 tiges, se terminent chacune par un double crochet avec deux pendants métalliques allongés en forme de poisson stylisé (l'un des pendants de la chaîne de droite manque).
Dimensions du mammouth :
Longueur : 23,5 cm. Largeur maximum : 2,8 cm. Longueur de la nageoire dorsale : 9,1 cm. Envergure des cornes : 27,2 cm. Longueur du triple crochet : 8 cm. Longueur de la chaîne centrale (pendants compris) : 57,5 cm.

FONCTION. — Représentation de l'esprit mammouth.
Cet accessoire s'est probablement décroché du costume **16** (M.H. 87.42.1.).

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 229-231) ; IVANOV, S.V. (1949 : 140-147).

ARKALAN ET PENDANTS DIVERS

Le terme *arkalan* (de *arkan* « dos ») désigne dans les langues toungouses la ou les plaques en fer de forme allongée fixées au dos du costume des chamanes. Ces plaques servent de cuirasse au chamane. Des armes (flèches et massues) y sont accrochées par des tiges en fer, ainsi que des rectangles métalliques faisant office de bouclier. Des supports d'esprits protecteurs (personnages anthropomorphes, rennes et ours) y sont également suspendus, ainsi que des sonnailles en forme de cornets métalliques et aussi des offrandes (rubans ou fourrures) nouées çà et là aux tiges en fer.

Les *arkalan* peuvent être attachés les uns au-dessous des autres, au nombre de trois généralement, mais jamais plus bas que la ceinture. Plus le chamane était puissant, plus il possédait de ces plaques.

Cette sorte de cuirasse symbolique se trouve également au dos des costumes chamaniques kètes, selkoupes et iakoutes, sous des formes variées.

*

Quant aux sonnailles faites de fines feuilles métalliques roulées en cornets et dont le sommet se recourbe en anneau de suspension, elles se rencontrent partout en Sibérie, accrochées soit au costume chamanique (directement ou par l'intermédiaire d'un *arkalan*), soit au tambour, au battoir ou aux cannes. Elles rythment les gestes et la danse du chamane. On les nomme communément *xolbogo*. Selon

Source : MNHN, Paris

LOT-FALCK, *xolbogo/xolbuga* désignerait dans les langues turco-mongoles d'une part ce qui est lié ensemble, ce qui va par paires ou par groupes, la liasse, le paquet, et d'autre part les tubes coniques du costume chamanique. Ce terme aurait donc été retenu pour les tubes coniques, parce que ceux-ci ne se présentent jamais isolément, comme objets indépendants, mais qu'ils n'existent qu'attachés au manteau, au tambour et en groupes (LOT-FALCK, 1977 : 60).

Diverses significations sont prêtées à ce pendant : « Il fait davantage sonnaille à l'Est, où sa fonction est, en effet, principalement sinon exclusivement musicale chez les Mandchous, davantage pointe creuse — et telle est bien l'interprétation donnée — chez les Turco-Mongols, où la forme est plus nettement conique, la base taillée parfois en biseau acéré [...] Chez les Tougouses et les Yakoutes ils représenteraient, selon le type du costume, des poils ou des plumes [...] Ils serviraient de passage aux esprits entrant et sortant du chamane [...] Y dormiraient les esprits auxiliaires jusqu'à ce que le bruit les éveille [...] À l'Ouest les tubes coniques seraient plutôt armes (flèches) : "Ils font mal, ils piquent" disent les Iénisséiens » (LOT-FALCK, 1977 : 55).

Selon BADAMXATAN, les chamanes darkhates et soïotes de Mongolie, lors de leurs combats, s'envoient symboliquement les cornets, surtout ceux spiralés en sens inverse des aiguilles d'une montre (sinistrogyres), car ceux qui tournent dans le sens des aiguilles d'une montre (dextrogyres) sont des armes moins puissantes. Ainsi, lorsque deux chamanes se maudissent, ils fixent un jour, chamanisent assez loin l'un de l'autre pour ne point se voir, et s'envoient leurs esprits gardiens respectifs sous forme d'animal : corbeau, loup, renard ; si l'un des deux sait à l'avance sous quelle forme l'autre lui enverra son esprit gardien, il envoie le sien sous la forme d'un animal plus puissant, de sorte que ce dernier reviendra à lui en vainqueur ; sinon, il risque que les cornets de son rival lui entrent dans le corps, semant en lui le trouble ; le chamane vaincu vient implorer le pardon de son vainqueur en lui offrant sonnailles, écharpes de cérémonie, encens, plumes de cygne, etc. (BADAMXATAN, 1987 : 122).

*

Fréquentes aussi sont les figurations du soleil et de la lune, le premier sous forme d'un disque entier, et la seconde d'un demi-disque. Accrochés au costume du chamane iakoute, ils éclairent son chemin vers le monde des morts (JOCHELSON, 1933 : 114). « Au manteau du chaman yakoute voyageant dans les régions souterraines sont fixés la lune "terne", "ébréchée", feuille de métal irrégulière ou repliée, et le soleil "troué" des morts [...] La lune ne règne donc pas seule ; le soleil existe aussi dans les régions souterraines » (LOT-FALCK, 1962 : 359).

Ces astres ont inspiré de nombreux contes, aux nombreuses variantes. Très souvent une jeune orpheline est emportée chez l'un ou chez l'autre. Ainsi, les Évenks de la Katanga racontent que

> Jadis, chez un riche Évenk travaillait une orpheline. Le richard la faisait beaucoup souffrir. Un jour, la fillette alla chercher de l'eau. Debout au bord du fleuve, en larmes, elle dit au soleil : « Soleil, prends-moi ! » Le soleil soudainement vola jusqu'à elle et l'emporta. De ce moment, la fillette est restée sur le soleil, et elle y vit encore maintenant (VASILEVIČ, 1936 : 73-74).

Pour les Iakoutes, c'est sur la lune que vit la fillette. Lors de la pleine lune, on l'y voit étendue, une jambe en l'air. Ce serait, pour eux aussi, une orpheline qui, apercevant dans une rivière le reflet de la lune, le saisit et se retrouva collée sur l'astre. Dans une variante, la jeune fille a gardé à la main le rameau auquel elle s'agrippait (VASILEVIČ, 1959 : 165).

Lune et soleil sont souvent anthropomorphisés, mais leur sexe et parfois leur rapport de parenté sont très variables, et cela au sein de la même ethnie. Dans ce mythe des Évenks de la Tougouska Pierreuse recueilli par OŠAROV en juin 1928, le soleil et la lune sont de sexe masculin, le premier étant le fils du second :

> Soleil n'avait pas de femme. Il était veuf. Il vivait avec son vieux père Lune et sa très jolie fille.
>
> Un jeune Tougouse s'intéressa à la jolie fille. Soleil n'étant pas dans la hutte, il vint la voir. Ils s'assirent.
>
> Soleil revint au campement. Le gars n'avait nulle part où fuir. Il se cacha. Soleil entra dans la hutte. Il y sentit une mauvaise odeur et demanda à sa fille :

Source : MNHN, Paris

— Il y a chez nous quelque chose qui pue. Sais-tu ce que c'est ?
— Non, mentit-elle.
Soleil se mit à chercher et, à l'odeur, dénicha le Toungouse. Il se fâcha contre sa fille et les chassa, elle et le garçon.

C'est ainsi que le Toungouse obtint sa première femme. Soleil et son vieux père aux cheveux blancs partirent nomadiser dans le ciel, et depuis ils y suivent toujours la même route (VASILEVIČ, 1936 : 279).

Un autre conte recueilli à la même époque, dans la même région, chez la même ethnie, nous les présente comme deux femmes.

Il était une fois une fille en argent. Lune était une jeune fille. Soleil aussi. Toutes trois étaient très jolies. Lune et Soleil vivaient sur notre terre. Chez elles, la foudre travaillait comme coupeur de bois (« ... et la foudre continue à fendre le bois de nos jours » ajouta l'Évenk qui racontait l'histoire). La jeune fille Lune était porteuse d'eau.

Sur terre vivait un très bel homme. Il alla pour se marier avec la fille en argent, mais elle n'était pas à la maison. Arbre aussi était une jeune fille, qui vivait comme servante chez la fille en argent. La servante Arbre trompa l'homme : mettant les habits de sa maîtresse, elle se fit passer pour elle et épousa l'homme.

Quand la fille en argent revint, elle comprit la ruse. Elle obligea alors l'homme à capturer deux rennes sauvages blancs et un renne sauvage noir, à les tuer, et à les dépouiller en les retournant comme une chaussette, sans découper la peau. Ensuite elle obligea l'homme à se dévêtir et elle l'oignit de sang. L'homme devint d'or. Elle punit ensuite la servante Arbre de sa tromperie. Elle passa la tête-cime de la servante dans un nœud coulant dont elle attacha l'autre bout à un renne. Elle lâcha le renne. Le renne s'enfuit, éparpillant sur toute la terre les graines d'Arbre. Alors sur terre commencèrent à pousser les forêts. Puis la fille en argent épousa l'homme en or.

Au bout de quelques jours, l'homme commença à s'ennuyer et partit à l'aventure. Son épouse lui interdit d'aller dans la direction de la maison où vivaient les deux jeunes filles, Lune et Soleil. L'époux ne l'écouta pas et partit dans la direction interdite. Il se mit en ménage avec Lune. La fille en argent, l'apprenant, se lança à leurs trousses, mais n'osa se battre avec les deux jeunes filles. Se changeant en épervier, elle se mit à tourner autour d'eux. Lune et Soleil demandèrent à l'homme d'abattre l'épervier. Il tira une flèche et toucha l'épervier à la patte. Depuis ce temps, tous les éperviers ont une tache rouge à la patte. L'épervier s'envola et entraîna les autres à sa poursuite très loin.

Quand enfin ils l'eurent rattrapé, la femme-épervier lança sa ceinture dans les airs, et l'arc-en-ciel se déploya de la terre au ciel ; elle lança son vêtement, et les nuages apparurent dans le ciel. Durant la poursuite, Ekšêri [l'esprit-maître du monde aérien] les rencontra, les arrêta et garda chez lui les deux jeunes filles : l'une pour le jour, l'autre pour la nuit. Depuis ce temps, dans le ciel, le soleil brille le jour et la lune la nuit (VASILEVIČ, 1959 : 165).

*

Certaines figurations d'animaux suspendues au costume chamanique ont également un rôle cosmique, tel l'élan. Tantôt il dérobe le soleil, créant ainsi l'alternance du jour et de la nuit, tantôt il est poursuivi par des chasseurs jusqu'au firmament où, percé d'une flèche, il donne naissance à des constellations.

C'était il y a bien longtemps. La terre n'avait pas encore grandi et était toute petite ; mais déjà les plantes y poussaient, et déjà les animaux et les hommes y vivaient. En ce temps-là, la nuit n'existait pas. Le soleil brillait continûment.

Un jour d'automne, l'élan mâle *[*buga, *« cervidé mâle en période de rut ». N.d.A.]* s'empara du soleil et s'enfuit au ciel. L'élan femelle, sa compagne, lui courut après. Sur terre, ce fut la nuit. Les hommes étaient en grand désarroi. Ils ne savaient que faire.

Or, parmi les Évenks vivait à cette époque Mani, fameux par sa force et son habileté à la chasse. Ce fut le seul à garder la tête froide. Il prit son arc, appela ses deux chiens de chasse et se lança à la poursuite des élans. Ils étaient loin à courir dans le ciel. Les chiens de Mani eurent tôt fait de les rattraper et de les arrêter. L'élan, voyant qu'ils ne pourraient s'échapper à deux, confia le soleil à sa femelle et lui-même détourna les chiens dans une autre direction. La femelle, sans hésiter, fit volte-face et fila vers le nord jusqu'au trou céleste, pour se dérober à ses poursuivants.

Mani arriva et d'une flèche abattit l'élan. Mais de soleil, point ! Devinant que l'élan avait remis le soleil à sa femelle, il la chercha des yeux dans le ciel et vit qu'elle s'approchait du trou céleste, prête à s'y cacher. Aussi, de son arc formidable, se mit-il à lui décocher flèche sur flèche. La première

Source : MNHN, Paris

tomba deux longueurs trop avant, la deuxième une longueur trop avant, la troisième toucha droit au but. Mani lui arracha le soleil et le remit aux hommes. Aussitôt, tous les participants de la chasse cosmique furent changés en étoiles.

Depuis lors, nuit et jour alternent, et la chasse cosmique se répète. Chaque soir, les élans volent le soleil. Et, chaque matin, Mani rapporte aux hommes le soleil (Récit recueilli en 1976 en Transbaïkalie par MAZIN, 1984 : 9).

Chez les Évenks de la Sym, c'est le chasseur Čakiptylan [Tchakiptilan] qui poursuit à skis l'élan céleste. Il le flèche à la patte et est puni par l'esprit-maître du monde aérien, qui le condamne à pourrir dans un coin du ciel. La constellation de la Grande Ourse, appelée l'Élan dans les langues toungouses, témoigne de cette tragédie : le carré d'étoiles figure le corps de l'élan, les trois étoiles alignées représentent son ombre, et la petite étoile à proximité est la flèche du chasseur. Notre Voie Lactée, ces Évenks la nomment la Trace des Skis. Quant au petit amas stellaire entre la Voie Lactée et la Grande Ourse, ils y voient le corps pourrissant du héros (VASILEVIČ, 1959 : 163).

Une variante a cours chez les Évenks Orotchones :

Un jour de chasse automnale, étaient réunis autour d'un feu un Évenk, un Ioukaghir et un Tchouktche. Ils se disputaient pour savoir lequel d'entre eux était le meilleur chasseur. Pour en avoir le cœur net, ils cherchèrent dans la taïga un élan et se mirent à sa poursuite. Le premier d'entre eux à rattraper et à tuer l'animal serait proclamé le meilleur. L'élan était puissant et vigoureux. Il les entraîna longtemps à travers la taïga. Puis, à bout de forces, il s'enfuit au ciel. Les chasseurs continuèrent leur poursuite : en tête courait l'Évenk, puis venait le Ioukaghir et, enfin, le Tchouktche. A peine parvenus au ciel, ils se changèrent en étoiles. Les quatre étoiles [de la Grande Ourse] sont l'élan. La première des trois étoiles alignées est l'Évenk, la deuxième le Ioukaghir, la troisième le Tchouktche (MAZIN, 1984 : 10).

23 *Arkalan*
M.H. 87.42.9.

ETHNIE. — Évenk. Orotchones éleveurs de rennes ou Manègres.
Evenki. Orochon Reindeer-Breeders or Managirs.

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Plaque découpée en une forme semblable à une lame de hachoir, les deux extrémités recourbées en anneau de fixation. Le bord inférieur est percé de 14 trous espacés régulièrement. Y sont accrochées des chaînes de tiges de fer tordues en spirale terminée en crochet à chaque extrémité. Des objets en fer, des rubans de tissu blancs à l'origine et un fragment de fourrure sont accrochés aux tiges. A l'exception des deux disques, les objets — beaucoup ont certainement disparu — ne sont pas forcément à leur place d'origine, les tiges ayant été décrochées, certaines perdues et d'autres raccrochées sans doute au hasard.

Objets suspendus :
— deux disques, l'un intact (« soleil ») et l'autre ébréché (« lune »), sans décor, percés en leur centre d'un trou par où passe un anneau à rivet bifurqué. Un flot de rubans est noué à la tige de chaque disque, un autre à l'anneau-rivet.
— une paire de cornets métalliques, accrochés au même anneau,
— une autre paire de cornets métalliques : de l'un d'eux ne reste que l'accroche,
— un ours en profil absolu découpé dans une feuille métallique, percé d'un trou de suspension en haut du dos. Un autre trou au cou (brisure ?),
— une fine feuille métallique, poinçonnée d'un trou, dont les bords ont été découpés comme avec une poinçonneuse,
— une tige spiralée se terminant par une pointe losangée (« massue » d'après Ivanov),
— deux rubans de tissu (blancs à l'origine) noués chacun à une tige,
— un petit bout de fourrure blanche racornie, avec fragment de tissu, attaché par un vestige de corde.

Plaque. Longueur : 30 cm. Largeur maximum : 3,1 cm. Épaisseur : 0,2 cm.
Tiges. Longueur variant entre 12 cm et 30 cm. Épaisseur variant entre 0,4 cm et 0,7 cm.
Disques. Diamètre : 13,5 cm pour le « soleil » et 12,5 cm pour la « lune ». Épaisseur : 0,2 cm pour chacun.
Ours. Longueur : 13,9 cm. Hauteur maximum : 6,9 cm. Épaisseur : 0,1 cm.
Cornets. Longueur variant entre 7 et 7,6 cm.

FONCTION. — Sert de cuirasse protégeant le dos du chamane. Cette cuirasse est renforcée par les deux disques préservant les omoplates, l'un symbolisant le soleil et l'autre (ébréché) la lune. Parmi les objets suspendus, des armes (dont une « massue » et les cornets) et des offrandes (rubans et fourrure).

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 225-227) ; BADAMXATAN, S. (1986 : 158-161 ; 1987 : 121-123) ; PROKOF'EVA, E.D. (1971 : 19 fig. 9, 22 fig. 12, 28 fig. 17, 40 fig. 28).

24 *Arkalan*
M.H. 43.27.437.

ETHNIE. — Évenk.
Evenki.

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Fine bande métallique percée de trous : 2 paires de trous en haut et 7 trous en bas. A ces derniers sont

Source : MNHN, Paris

suspendues des chaînes, faites de tiges en fer spiralées à extrémités recourbées en anneaux. Les tiges sont accrochées les unes aux autres par longueur croissante. Il manque des éléments et ceux susbsistant ne sont pas forcément à leur place. Restent :
— trois silhouettes anthropomorphes en fer découpé, chacune percée de deux trous de suspension (un à la tête et l'autre à l'entrejambe),
— trois quadrupèdes, probablement des rennes, en feuille métallique repliée,
— cinq minces plaques rectangulaire avec oreilles de suspension,
— deux « flèches » en feuille de métal,
— un flot de rubans noués (un bleu et cinq blancs),
— un petit ruban blanc.
État : *arkalan* brisé en deux en son milieu et recollé.

Plaque. Longueur : 35 cm environ. Largeur maximum : 2,8 cm. Épaisseur : 0,1 cm.
Tiges. Longueur variant entre 5,7 cm et 19 cm. Épaisseur variant entre 0,3 cm et 0,4 cm.
« Hommes ». Hauteurs : 9 cm, 6,2 cm, 6 cm.
« Rennes ». Longueurs : 8,4 cm, 6,5 cm, 6 cm.
« Flèches ». Longueurs : 5,4 cm, 5 cm.
Rectangles. Longueur variant de 5,9 cm à 7 cm. Largeur variant de 3,1 cm à 3,6 cm.

FONCTION. — Sert de cuirasse protégeant le chamane. Les plaques rectangulaires jouent le rôle de bouclier.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 225-227) ; BADAMXATAN, S. (1986 : 158-161 ; 1987 : 121-123) ; PROKOF'EVA, E.D. (1971 : 19 fig. 9, 22 fig. 12, 28 fig. 17, 40 fig. 28).

23

24

Source : MNHN, Paris

25

25 ***Arkalan***
M.H. X.AS.94.1.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Plaque découpée en une forme semblable à une lame de hachoir, les deux extrémités recourbées en anneau de fixation. Le bord inférieur est percé de onze trous espacés régulièrement. Aux trous sont accrochées des tiges qui supportent des figurations anthropomorphes (six) et une figuration d'ours, en fer découpé. Il manque sans doute des tiges et des objets. Trois des personnages sont percés d'un seul trou à la tête pour la suspension. Les trois autres ont un trou supplémentaire (pour suspendre une autre tige ?).

Plaque. Longueur : 28,2 cm. Largeur maximum : 3,1 cm. Épaisseur : 0,3 cm.

Tiges. Longueur variant entre 10 cm et 12,3 cm. Épaisseur : 0,4 cm.
« Hommes ». Hauteur : 8 cm environ.
« Ours ». Longueur : 11 cm. Hauteur : 4,3 cm.

FONCTION. — Sert de cuirasse protégeant le chamane et de support d'esprits (les figurations humaines étant des ancêtres ?).
Fait probablement partie du même attirail chamanique que l'*arkalan* **26** (M.H. X.AS.94.2.).

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943 ?

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 225-227 ; BADAMXATAN, S. (1986 : 158-161 ; 1987 : 121-123) ; PROKOF'EVA, E.D. (1971 : 19 fig. 9, 22 fig. 12, 28 fig. 17, 40 fig. 28).

26

Source : MNHN, Paris

26 *Arkalan*
M.H. X.AS.94.2.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Plaque découpée en une forme semblable à une lame de hachoir, les deux extrémités recourbées en anneau de fixation. Le bord inférieur est percé de onze trous espacés régulièrement. Aux trous sont accrochés des cornets métalliques en métal épais. Il en reste six. Les cornets étaient disposés de façon qu'alternent les dextrogyres et les sinistrogyres. Un fragment de tissu blanc est accroché par une ficelle enroulée deux fois autour de l'*arkalan*.

Plaque. Longueur : 25,7 cm. Largeur maximum : 3 cm. Épaisseur : 0,3 cm.
Cornets. Longueur variant entre 8,1 cm et 9,1 cm.

FONCTION. — Sert de cuirasse protégeant le chamane.
Fait probablement partie du même attirail chamanique que l'*arkalan* **25** (M.H. X.AS.94.1.).

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943 ?

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 225-227) ; BADAMXATAN, S. (1986 : 158-161 ; 1987 : 121-123) ; PROKOF'EVA, E.D. (1971 : 19 fig. 9, 22 fig. 12, 28 fig. 17, 40 fig. 28).

27 *Arkalan*
M.H. 43.27.440.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Bande métallique rectangulaire, incurvée, percée de trous : 3 trous d'accrochage (un au milieu et un à chaque extrémité) et, au bord inférieur, deux fois 9 trous, groupés par 3. À chacun des 18 trous du bord inférieur était suspendu un cornet. Trois cornets manquent.

Facture grossière. Il est difficile de déterminer le sens de la plupart des cornets.

Plaque. Longueur : 47 cm. Largeur maximum : 3,4 cm. Épaisseur : 0,2 cm.

Cornets. Longueur variant entre 5,2 cm et 6,1 cm.

FONCTION. — Sert de cuirasse protégeant le chamane.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 225-227) ; BADAMXATAN, S. (1986 : 158-161 ; 1987 : 121-123) ; PROKOF'EVA, E.D. (1971 : 19 fig. 9, 22 fig. 12, 28 fig. 17, 40 fig. 28).

27

28 Chaîne de tiges métalliques
Chain of Metal Rods
M.H. 43.27.435.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Chaîne faite de trois tiges de fer tordues en spirale terminées en crochet à chaque extrémité, **Fig. 28a**. À la dernière est suspendue une paire de cornets chacun roulé dans un sens différent, **Fig. 28b**.

Tiges. Longueur : 23,5 cm ; 20,5 cm ; 21,5 cm. Épaisseur moyenne : 0,45 cm.
Cornets. Hauteur : 8,1 cm et 6,9 cm.
État : le fer des cornets est fendillé.

28 a

28 b

Source : MNHN, Paris

FONCTION. — La chaîne devait être suspendue à un *arkalan*. À noter l'opposition d'orientation des deux cornets de la paire.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 225-227) ; BADAMXATAN, S. (1986 : 158-161 ; 1987 : 121-123) ; PROKOF'EVA, E.D. (1971 : 19 fig. 9, 22 fig. 12, 28 fig. 17, 40 fig. 28).

29 Pendant de costume chamanique
Pendant from a Shaman Costume
M.H. X.AS.94.4.

ETHNIE. — ?

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Tige métallique à deux crochets. À l'un sont suspendus trois objets : un cornet en fer, un fragment de plaque en cuivre à décor géométrique sur une face (russe ?), un morceau de minerai à reflets argentés en forme grossière de 8.

Tige. Longueur : 10,3 cm.
Cornet. Longueur : 5,8 cm.
Fragment de plaque. Longueur : 5 cm.
Minerai. Longueur : 2,5 cm.

FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — ?

BIBLIOGRAPHIE. — ?

29

30

30 Paire de pendeloques-cornets
Pair of Iron Cornets
M.H. 43.24.606.

ETHNIE. — ?

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Deux tubes coniques — fines feuilles métalliques roulées en cornets et dont le sommet se recourbe en anneau de suspension — sont suspendus à un crochet double, lui-même suspendu à un autre crochet.

Hauteur maximum du plus grand cornet : 8 cm. Diamètre maximum du plus grand cornet : 1,2 cm.

FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — LOT-FALCK, E. (1977 : 54-61).

31 Paire de pendeloques
***Pair of Pendant*s**
M.H. 43.24.604.

ETHNIE. — ?

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Deux petites feuilles métalliques, portant chacune un cercle en relief obtenu par estampage. Leur sommet s'étire en une tige se repliant vers l'arrière pour former une boucle de suspension. Accrochées à un tube mince replié pour former deux anneaux.

Source : MNHN, Paris

Hauteur max. des pendeloques : 6,7 cm. Largeur max. des pendeloques : 2,5 cm. Hauteur du crochet : 2,6 cm. Largeur du crochet : 2,9 cm.

FONCTION. — Accrochés au costume chamanique ou à des accessoires (tambour, canne, battoir, etc.), ces pendants ne se présentent jamais isolément mais toujours par paires.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — LOT-FALCK, E. (1977 : 54-61).

31

32 Pendeloque
Pendant
M.H. 43.27.609.(5.)

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Lamelle en forme de losange au sommet recourbé formant anneau, accrochée à une tige de fer aux deux extrémités recourbées.
Hauteur totale de la pendeloque : 19,5 cm. Hauteur de la lamelle : 11,7 cm. Largeur max. de la lamelle : 1,2 cm. Épaisseur de la lamelle : 0,3 cm.

FONCTION. — De telles pendeloques sont fixées, parfois par rangées entières, au dos et aux manches du manteau de chamane. Elles représentent vraisemblablement des plumes d'oiseau.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — LOT-FALCK, E. (1977 : 64-65) ; JOCHELSON, W. (1933 : 110 fig. 5 b et c).

32

33 Poisson et loup (ou renard ?)
Fish and Wolf (or Fox ?)
M.H. X.AS.94.3.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal à reflets argentés. Un poisson et un loup (?) découpés dans une feuille métallique et accrochés à une tige.
Le loup, en profil absolu, a une queue très longue et grossièrement torsadée et un trou de suspension en haut du dos.
Le poisson porte quatre incisions sur l'une de ses faces. Le crochet de suspension n'est pas dans le plan de la nageoire caudale.

Tige. Longueur : 7 cm.
Loup. Longueur : 14,7 cm. Épaisseur : 0,2 cm.
Poisson. Longueur : 9,3 cm. Épaisseur : 0,1 cm.

33

Source : MNHN, Paris

FONCTION. — Esprits protecteurs du chamane. Selon IVANOV, plus le loup est maigre (long cou, côtes saillantes marquées par des incisions), plus il est féroce et prompt à dévorer les esprits protecteurs des chamanes rivaux et les esprits des maladies.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — ?

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 209, 211).

34 Élan [?]
Elk [?]
M.H. 43.27.602.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — En fer. Plaque de métal découpé figurant un quadrupède (élan ?) en profil absolu. Une face métallique est plus brillante que l'autre : traces d'argent ? Un trou est percé en haut du dos pour laisser passer une lanière de suspension en peau chamoisée.
Hauteur : 10,5 cm. Longueur : 19 cm. Épaisseur : 0,3 cm.

FONCTION. — Se suspendait au costume chamanique. L'élan est un des principaux esprits du chamane tougouse. L'esprit-maître de la taïga et des animaux était conçu sous forme d'élan ainsi que l'animal-mère du chamane tougouse.

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN [?].

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — VASILEVIČ, G.M. (1930 : 57) ; IVANOV, S.V. (1970 : 176-177).

35 Renne [?]
Reindeer [?]
M.H. 43.27.610.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Quadrupède fait d'une feuille métallique pliée le long du dos et formant une sorte de tube. La tête est un simple cylindre se fermant grossièrement par trois languettes recourbées, avec deux trous pour les yeux. Les bords de la feuille métallique sont repliés en petit ourlet, ce qui donne de l'épaisseur aux pattes. Un trou rond est percé sur le dos à la hauteur des épaules pour la suspension.
Mauvais état de conservation : une patte antérieure manque et une brisure part du trou de suspension jusqu'au bord postérieur tout le long du dos.
Longueur : 10,2 cm. Hauteur : 4,6 cm. Épaisseur maximum : 2 cm.

FONCTION. — Support d'un esprit renne que le chamane suspendait à son costume. Le renne sauvage est un des auxiliaires que le chamane tougouse utilise fréquemment pour se déplacer sur les routes du monde mythique.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 200, 202 fig. 183).

34

36 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Figurine
M.H. 43.27.433.

ETHNIE. — Évenk.
Evenki.

RÉGION. — Sibérie centrale. Bassin du Iénisséï.
Central Siberia. Yenisei Basin.

DESCRIPTION : Métal. Plaque découpée en forme de silhouette humaine. Le sommet de la tête s'étire et se recourbe en arrière pour former une boucle de suspension.
Décor gravé : yeux, nez triangulaire et bouche ; une ligne verticale va de la bouche jusqu'aux deux traits horizontaux qui dessinent une ceinture au-dessus des jambes ; losange également gravé sur le ventre.
Métal brillant par endroits. L'envers sombre et comme rouillé ne porte aucun décor.

Hauteur : 16,1 cm. Largeur : 4,8 cm. Épaisseur : 0,3 cm.

FONCTION. — Esprit d'origine humaine (un ancêtre défunt ?). Se suspendait au costume chamanique. IVANOV se demande si le losange gravé sur le ventre ne représenterait pas la cage thoracique, en tous cas la ligne verticale allant du menton à la taille serait, selon lui, « la ligne de vie » mais il ne précise pas ce qu'elle signifie.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 193, 196 fig. 176).

35

Source : MNHN, Paris

37 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Figurine
M.H. 43.27.601.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Métal. Silhouette entièrement plate à l'exception des deux pieds recourbés vers l'avant. Décor estampé : trois points en relief pour les yeux et le nez. Décor gravé : une cavité encadrée de deux traits horizontaux et deux traits verticaux pour la bouche ; deux traits obliques pour dessiner le menton (ou en souvenir de l'ancien tatouage des Évenks ?). Plusieurs stries horizontales presque effacées en haut du cou et cinq encoches de chaque côté du cou. L'envers présente une surface inégale, sans aucun décor.

Hauteur : 12,2 cm. Largeur : 4,1 cm. Épaisseur minimum : 0,2 cm. Épaisseur maximum : 0,5 cm.

FONCTION. — Support d'esprit d'origine humaine qui se suspendait au costume du chamane.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 171 fig. 154).

36

37

Source : MNHN, Paris

COIFFES : CALOTTES ET COURONNES

Jadis, je me souviens,
les chamanes mugissaient lors des séances,
imitant le taureau,
et sur leurs têtes croissaient des cornes cristallines.
Un Iakoute

Les coiffes chamaniques en fer conservées au Musée de l'Homme ont toutes la même structure : un bandeau surmonté de deux arceaux (parfois d'un seul).

Cette structure en couronne, bien que la plus courante, n'est pas la seule rencontrée en Sibérie : ainsi, le couvre-chef des chamanes ioukaghirs est un béguin en peau décorée, et celui des chamanes bouriates de rang ordinaire est cousu dans une fourrure de lynx. Elle n'est pas non plus réservée au chamane : les chasseurs évenks portent des coiffes cérémonielles de même type (bandeau avec deux arceaux croisés), mais en peau chamoisée, pour la fête du renouvellement de la vie. Remarquons que les calottes chamaniques en peau ou en tissu sont cousues sur le même modèle, les espaces entre les arceaux étant parfois remplis par des pièces d'étoffe.

La plupart du temps ces coiffes portent des ramures de grand cervidé — renne *(Rangifer tarandus)* ou cerf *(Cervus elaphus sibiricus)* — reproduites plus ou moins fidèlement (IVANOV, 1970 : 208). Mais le port de cornes n'est pas, lui non plus, un privilège du chamane : les chasseurs toungouses revêtent pour la chasse au renne sauvage des chapeaux fait dans la peau de la tête d'un cervidé dont ils ont conservé cornes et oreilles ; et les Tchouktches, lors de la fête du maître de la mer, ceignent leur front d'un bandeau surmonté de deux cornes factices en fourrure, censées imiter la coiffure de cet esprit-maître des mammifères marins — cf. le bandeau de front **72** (M.H. 11.20.195.). Ce qui distingue le chamane, en revanche, c'est qu'il est le seul à avoir des ramures en fer (DELABY, 1982).

Pourquoi en fer ? Avant l'introduction de la métallurgie du fer en Sibérie, les ramures étaient vraisemblablement soit véritables soit des reconstitutions en fourrure. Deux coiffes chamaniques portant d'authentiques cornes d'animaux ont d'ailleurs été répertoriées dans les musées de Russie. L'une (toungouse ou dagoure), à grandes ramures, est conservée au musée ethnographique de Blagovetchensk sous le numéro 208 (OKLADNIKOV, 1966 : 141 dessin 47). L'autre (sans doute dagoure), ornée de cornes de chevreuil, fut acquise dans les années trente par le musée antireligieux de Moscou (IVANOV, 1970 : 206). Citons par ailleurs la fameuse gravure de WITSEN datée de 1672 qui représente un chamane toungouse, la tête couverte de la peau du crâne d'un cervidé, ramure comprise : mais doit-on se fier à ce dessin d'époque, où la dépouille du cervidé semble se terminer non par des sabots d'ongulés mais par les pattes griffues d'un ours ?

Faut-il supposer qu'après l'introduction du fer en Sibérie, ce matériau aurait été préféré à tout autre dans le culte chamanique, car considéré comme plus efficace ? Il semble en effet que l'emploi du fer aurait eu des répercussions non seulement sur la technologie sibérienne des armes et des outils, mais également sur les représentations chamaniques — ce qui relevait des esprits et de leur monde se transmuant en fer, symbole du puissant, de l'effrayant, du dangereux. En témoignent les commentaires que font les Orotches eux-mêmes sur le sort des âmes après la mort et sur l'initiation de l'apprenti chamane :

Source : MNHN, Paris

> Une fois dans le monde des morts, l'âme du défunt y passe cinq générations. Après quoi, elle remonte le fleuve du monde des morts jusqu'au monde d'au-delà des nuages. Au début, elle va sous l'aspect d'un vieillard de fer avec une petite canne, puis elle se transforme en flèche de fer, en canard de fer et enfin, à la source du fleuve, en lombric de fer. Sous cette forme, elle se faufile à travers le trou du ciel et continue son chemin, devenue papillon de fer (AVRORIN & KOZ'MINSKIJ, 1949 : 329-330).
>
> Les âmes des chamanes sont fabriquées par l'esprit du monde d'en haut Xadau [Khadaou], un vieillard à barbe blanche. [...] Xadau forge ces âmes en fer sur une enclume semblable à un élan sans cornes. L'assiste son esprit auxiliaire Buču [Boutchou], qui actionne les soufflets. [...] Une grenouille de fer sert de creuset. Buču lui souffle dans le cul avec les soufflets, et de la bouche de la grenouille jaillissent les flammes. En même temps que l'âme du chamane, Xadau forge ses accessoires rituels : le tambour et le battoir, le jupon chamanique, la ceinture et ses sonnailles, et aussi les esprits auxiliaires (*ibid.* : 331).

Si, dans la réalité, tambour et battoir ne sont pas en fer, les os du squelette et les figurations d'esprits accrochés au costume du chamane le sont. Ces objets en fer auraient remplacé, fixés aux mêmes endroits, les os véritables ou les broderies en poil de renne blanc qui à l'origine ornaient le costume. Dans le même ordre d'idées, le fer aurait rendu les ramures métalliques des coiffes chamaniques plus redoutables.

*

Mais, pourquoi des bois de cervidés sur la tête des chamanes ?

Notons d'abord que l'on ne trouve sur les coiffes que des ramures ou des oiseaux — ceux-ci étant soit figurés en fer (par exemple, juchés sur les coiffures nanaïes entre les deux cornes) soit symbolisés par des plumes qui, elles, sont véritables (fichées sur les bandeaux des chamanes de l'Altaï). Nous retrouvons là les deux animaux types des costumes chamaniques : l'oiseau et le cervidé. Si l'oiseau aide le chamane dans ses voyages aériens, le cerf ou le renne, lui aussi, le transporte dans l'au-delà. Selon la fiche muséographique de la couronne évenke **38** (M.H. 87.42.2.), « la ramure du cerf symbolise la rapidité de déplacement du chamane ». Cette explication, vraisemblablement transmise par le collecteur Joseph MARTIN, est un peu courte. Plus que la vélocité, c'est la valeur guerrière du cervidé mâle que souhaite posséder le chamane en revêtant la coiffe. Il ne s'agit pas de fuite, mais au contraire de combat et d'affrontement, car le chamane doit être « le cervidé étalon défendant sa harde » (HAMAYON, 1990 : 662). Ce lien entre coiffe à ramures et fonction guerrière semble confirmé par le fait que, chez les Évenks, « les coiffes métalliques étaient réservées aux chamanes hommes. Les chamanesses n'y avaient pas droit » (PROKOF'EVA, 1971 : 34-35).

La ramure supposerait donc l'identification du chamane au cervidé, forme animale que revêt le plus souvent le chamane dans l'au-delà (HAMAYON, 1990 : 662). Cet animal symbolique, la littérature ethnographique a coutume de le considérer comme un « double-animal » du chamane. Cependant les Iakoutes et les Dolganes (Toungouses iakoutisés) en parlent comme d'un « animal-mère ». Qu'entendent-ils par « animal-mère » ? L'*ijê kyyl* serait l'incarnation animale de l'âme du chamane, c'est-à-dire l'animal dans lequel le chamane installe son âme, ou encore ce serait l'esprit principal du chamane auquel il est lié sa vie durant (PEKARSKIJ, 1907 : 1376). Différents récits recueillis dans le bassin de la Viliouï par KSENOFONTOV dans les années vingt précisent la vision qu'en ont ces peuples.

> Le chamane iakoute a, dit-on, pour animal-mère un taureau pie-bleu mais le chamane toungouse, lui, a un cervidé tacheté. Cet animal habiterait très loin. On raconte qu'il intervient chaque fois que le chamane « s'encorne » avec un autre chamane. *[Le terme iakoute* xarsar *désigne le combat entre bêtes à cornes : taureaux ou cervidés. N.d.A.]* L'animal-mère apparaît encore une dernière fois, juste avant que meure le chamane. (D'après les conceptions des anciens Iakoutes, le chamane ne meurt jamais de mort naturelle, mais périt mangé par un autre chamane) (KSENOFONTOV, 1992 : 71).
>
> L'animal-mère d'un grand chamane a l'aspect d'un élan, et celui d'un petit chamane l'aspect d'un renne. Il vient à la mort du chamane et s'en va, emportant entre ses dents les vertèbres cervicales de ce dernier (*ibid.* : 74).

Les « encornements » en cascade rapportés dans le dernier récit (recueilli le 23 décembre 1924 à Iakoutsk) montrent à quel point l'animal-mère se confond avec son chamane :

Source : MNHN, Paris

L'animal-mère du chamane Suolta [Souolta] de la Viliouï, un élan à robe noire et museau blanc, était monté paître sur un nuage. L'animal-mère du chamane Balgyj [Balghiï], un élan au pelage irisé *[mot à mot : semblable à la couleur des vagues. N.d.A.]* grimpa sur le même nuage et se trouva nez à nez avec le premier élan. Effrayé, il se dépêcha de ressauter à terre. Le premier élan se jeta à sa poursuite.

Pendant ce temps, l'animal-mère d'un troisième chamane Jutjumêxtêêx-Uodžalba [Iutiumekhtekh-Ouodjalba], un élan lui aussi, se reposait au sommet du mont Haut où il avait établi son gîte. L'élan du chamane Balgyj, qui avait échappé à son poursuivant, surgit à l'improviste dans le gîte du troisième élan. Ce dernier sursauta d'effroi et, d'un bond, se retrouva près du lac Natchabil, à soixante verstes de là.

(Parlant de cette histoire, Jutjumêxtêêx-Uodžalba avait coutume de dire : « Un jour que mon animal-mère, repu, se reposait, le chamane Balgyj en pleine bagarre avec un chamane de la Viliouï l'effraya et lui causa un grand flux de ventre ! »)

L'animal-mère de Jutjumêxtêêx-Uodžalba combattit à coups de ramures avec l'animal-mère du chamane de la Viliouï *[c'est-à-dire de Suolta, le premier chamane de l'histoire. N.d.A.]* et le vainquit. Puis, il s'en retourna en volant. Au cours de son vol, il passa par hasard juste au-dessus du mélèze où reposaient les restes de l'ancien chamane Čarapčylaax [Tcharaptchilakh]. L'esprit de ce dernier (apercevant le chamane volant) leva les bras pour l'attraper. Mais l'autre (visiblement irrité) brisa au passage une branche du mélèze chamanique (KSENOFONTOV, 1992 : 241-242).

38 Coiffe de chamane (calotte et couronne)
Shaman Headdress (Skullcap and Crown)
M.H. 87.42.2. (1.)
M.H. 87.42.2. (2.)

ETHNIE. — Évenk. Orotchones éleveurs de rennes ou Manègres.
Evenki. Orochon Reindeer-Breeders or Managirs.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï. Haute-Zéïa [?].
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains. Upper Zeya [?].

DESCRIPTION. —

1° Calotte
En toile. Une double bande de toile (bande rouge sur bande blanche) ceint le front en bandeau. Deux autres doubles bandes (de même facture) se croisent en arceaux au sommet du crâne. Bandeau et arceaux forment l'armature de la coiffe. Quatre triangles de toile (deux blancs et deux noirs opposés par le sommet) remplissent l'espace entre les arceaux, complétant la calotte. Sur le sinciput, à la croisée des arceaux, est cousue une applique (deux carrés superposés, un rouge sur un blanc) qui recouvre largement le sommet des triangles. Une frange de cotons torsadés de couleurs variées est cousue tout le long du bord de la calotte.
Tour de tête : 58 cm. Hauteur des triangles : 16 cm. Longueur des franges : 12 cm.

2° Couronne métallique
En fer. Un bandeau de forme ovoïde ceint la tête, comme une couronne (fermée par un rivet, au niveau de l'oreille gauche). Un arceau longitudinal (riveté sur la couronne au milieu du front et derrière la tête) porte une ramure de fer fixée sur l'arceau par un rivet. La ramure est faite d'une étroite plaque métallique dont les extrémités se redressent en deux tiges à cinq andouillers chacune (deux ont été brisés sur la tige de droite). La partie médiane de la plaque porte trois lignes incisées à droite et deux à gauche. A la tige de gauche sont noués deux rubans blancs à l'origine.
[Remarque : la couronne se ferme sur l'oreille gauche, et non sur la nuque. Par ailleurs, le rivet fixant la ramure au sommet de la tête a beaucoup de jeu. Y a-t-il eu une erreur muséologique ? L'objet devrait-il être exposé avec une orientation différente : fermeture du bandeau sur la nuque, arceau transversal, et ramure tournée d'un quart de tour ?]
Grand diamètre du bandeau : 19 cm. Petit diamètre du bandeau : 16 cm. Largeur du bandeau : 2 cm. Hauteur totale (ramure comprise) : 15 cm. Écartement maximum des deux tiges de la ramure : 18 cm.

FONCTION. — Cette coiffe allait avec le costume de chamane **16** (M.H. 87.42.1.). Le chamane revêtait une coiffe portant une ramure symbolique de cervidé lors des séances chamaniques comportant un voyage dans les autres mondes.
La fiche descriptive du Musée de l'Homme indique : « La ramure de cerf symbolise la rapidité de déplacement du chamane. » En fait, la ramure du cervidé symbolise l'animal dont le chamane revêt l'apparence lors de ses déplacements dans l'au-delà et pour ses combats avec les autres chamanes.
La fonction des franges qui bordent la calotte — comme celle des bandeaux, mouchoirs, franges ou simplement cheveux couvrant les yeux — a été l'objet de diverses interprétations. Certains auteurs ne voient dans tous ces accessoires couvrant le visage que des moyens de s'isoler pour mieux se concentrer (LOT-FALCK, 1959 : 18). Pour d'autres (cités dans EVEN, 1988-1989 : 51), il s'agirait de protections qui dérobent la face du chamane à la vue des esprits hostiles lors de son voyage dans leur territoire. Le rôle de la frange de la coiffe en tant que signal est mentionné dans la description des séances d'un chamane nganassane : quand la frange est relevée, le chamane parle en son propre nom ; quand elle est baissée, c'est l'esprit qui parle par sa bouche. Selon HELIMSKI & KOSTERKINA (1992 : 40), la frange baissée « est censée séparer le chamane du monde extérieur, lui faire "écran" et permettre aux esprits de se servir de son enveloppe corporelle ». En fait, elle marquerait la séparation entre deux mondes, celui des hommes et celui des esprits : quand le chamane baisse la frange, il est avec les esprits, dans leur monde ; quand il la relève, il est dans le même monde que l'assistance.
La pièce de tissu carrée cousue au sommet de la calotte préserve le sinciput du chamane, passage dangereux par où l'âme peut s'échapper et les esprits néfastes pénétrer.
Les rubans noués à la tige gauche de la ramure figurent des offrandes.

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887. Ancien numéro 21.795.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 208 ill. 188) ; MAZIN, A.I. (1984 : 170).

Source : MNHN, Paris

38

Source : MNHN, Paris

39 Couronne de chamane
Shaman Crown
M.H. 87.42.11.

ETHNIE. — Évenk.
Evenki.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï.
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains.

DESCRIPTION. — En fer. Une bande métallique courbée forme un bandeau ovoïde ceignant la tête (fixation au niveau de l'occiput par un petit rivet). Deux bandes plus larges s'entrecroisant en arceaux au sommet du crâne forment calotte (l'arceau longitudinal passant au-dessus de l'arceau transversal). Dans le bandeau, trois trous percés (un au-dessus de chaque oreille et le troisième sur la nuque) devaient servir à accrocher des pendants.
Quatre cornes torsadées à trois pointes formant deux paires, sont fixées sur le bandeau, une paire à l'avant, l'autre à l'arrière. Chaque corne consiste en une tige torsadée (fixée au bandeau par deux petits rivets) se ramifiant en trois pointes, également torsadées : deux pointes verticales formant enfourchure et une pointe médiane dirigée vers l'arceau transversal.
Grand diamètre du bandeau : 19,5 cm. Petit diamètre du bandeau : 17,5 cm. Largeur du bandeau : 2 cm. Largeur approximative des arceaux : 2,8 cm. Hauteur totale (cornes comprises) : 14,4 cm.

FONCTION. — Cf. **38** (M.H. 87.42.2.).
Les ramures de cervidé sont ici extrêmement symbolisées : chaque tige est figurée par trois pointes torsadées. Il s'agit de deux ramures, symbolisant chacune un cervidé. Leur disposition suggère que l'un protégerait le chamane par devant et l'autre par derrière.
Un chamane iakoute invoque ainsi ses esprits par ces vers :
Soyez cuirasse pour mon dos,
Soyez oreilles pour ma face !
(ALEKSEEV, 1975 : 160).

COLLECTEUR, — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

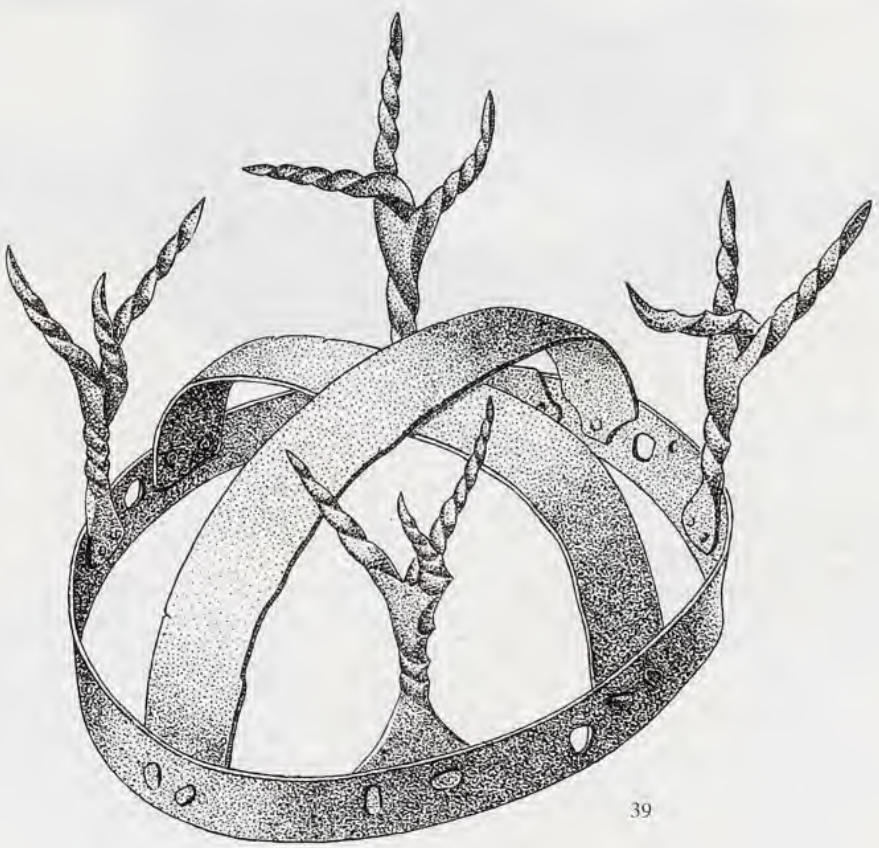
BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970).

40 Couronne de chamane
Shaman Crown
M.H. 43.27.608.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — ?

DESCRIPTION. — En fer très mince et rouillé. Deux bandes métalliques très minces formant le bandeau fixées l'une à l'autre (au niveau des oreilles) par trois rivets qui maintiennent également les extrémités de l'arceau transversal. Un arceau longitudinal passe sur l'arceau transversal. Au sommet, à l'endroit où s'entrecroisent les arceaux, est fixée une « ramure » : plaque rectangulaire en fer épais dont les extrémités se redressent à angle droit pour former deux cornes (tiges à section carrée se terminant par trois pointes torsadées). Des paires de trous sont



39

Source : MNHN, Paris

40

percées à intervalles réguliers sur le bandeau. Près de la ramure, de part et d'autre du sommet, l'arceau longitudinal porte une paire de trous et le transversal une rangée de trois trous, pour recevoir des accessoires (qui manquent).
La couronne est en très mauvais état. Les bandes des arceaux se sont affaissées et rompues sous le poids de la ramure et l'effet de la rouille. Le bandeau aussi est endommagé.
Diamètre approximatif du bandeau : 17 cm. Largeur approximative des bandes métalliques : 4 cm. Hauteur maximum des tiges-ramures : 18 cm. Hauteur totale (cornes comprises) : 33 cm.

FONCTION. — Cf. **38** (M.H. 87.42.2.).

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970).

41 Couronne de chamane
Shaman Crown
M.H. 43.27.607.

ETHNIE. — Bouriate [?].
Buryat [?].

RÉGION. — ?

DESCRIPTION. — En fer épais et rouillé. Bandeau ceignant la tête, fait d'une bande de fer courbée et fixée à l'arrière par trois rivets. Il est surmonté de deux bandes de fer se croisant en arceaux au-dessus du crâne (l'arceau longitudinal est fixé au sommet sur l'arceau transversal par un rivet). Une courte languette de fer de même largeur est rivetée (par deux gros rivets) à l'arrière de l'arceau longitudinal (au niveau de l'occiput). Les bords des arceaux (languette comprise) et le bord supérieur du bandeau sont percés de petits trous (pour suspendre des pendants ?). Il ne semble pas que cette couronne ait jamais porté de ramures à son sommet, car il n'y a aucune trace de fixation.

Source : MNHN, Paris

Diamètre longitudinal : 20 cm. Diamètre transversal : 18 cm. Largeur des bandes : 4 cm. Longueur de la languette : 11 cm. Hauteur totale : 19 cm.

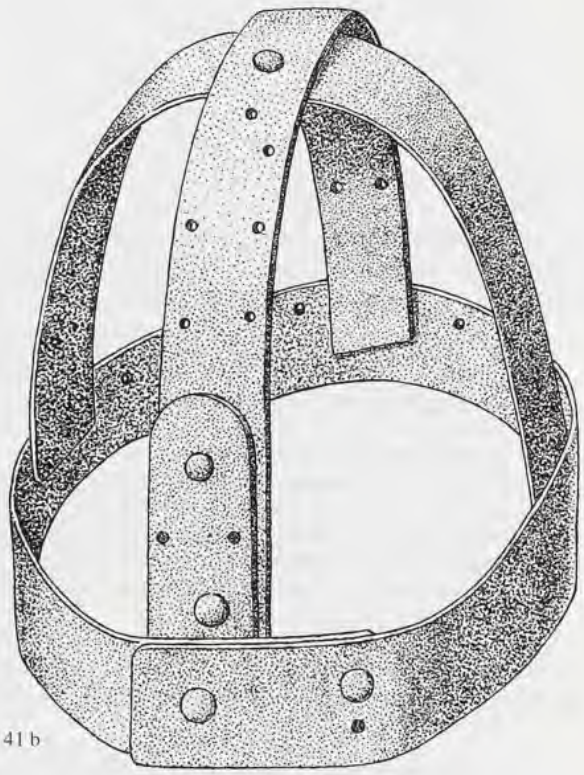
FONCTION. — La languette de fer au niveau de l'occiput ne semble pas avoir de nécessité pratique. Ce renfort pourrait avoir une fonction purement symbolique : protéger la nuque du chamane des attaques des esprits hostiles.

COLLECTEUR. — Paul LABBÉ [?].

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — PROKOF'EVA, E.D. (1971 : 76-77).

41 a



41 b

Source : MNHN, Paris

MASQUE

Interprètes au pays des démons,
Chuchotez dans mes oreilles,
Glissez-vous dans mes pensées.
Paroles de l'esprit Avgaldaj

Le masque posé sur le visage du chamane est-il un écran qui l'aide à se recueillir lors des séances ? Selon certains auteurs, le masque favoriserait la concentration du chamane dont les yeux, en se fermant aux choses d'ici-bas, s'ouvriraient aux routes de l'autre monde. La présence de larges trous au niveau des yeux semble toutefois mal s'accorder avec cette interprétation.

Selon d'autres auteurs, il s'agirait d'un paravent pour se dérober à la vue des esprits néfastes. En effet, il est périlleux pour le chamane d'être reconnu dans l'autre monde :

> Il était une fois deux chamanes renommés, qui voulaient connaître le pays où hivernent les oiseaux. *[Ce pays où hivernent les oiseaux migrateurs et d'où ils retournent au printemps est conçu, dans toute la Sibérie, comme le monde des esprits : les défunts et les âmes à naître. C'est ainsi que les Kètes imaginent que les oiseaux migrateurs reviennent en apportant les âmes des bébés, tout comme chez nous la cigogne. N.d.A.]* Ils se changèrent en cygnes et, à l'automne, s'envolèrent avec une bande de cygnes. Ils parvinrent au pays où hivernent les oiseaux ; comme il faisait chaud, il fallait muer. Tous les cygnes s'apprêtèrent à le faire.
> — Que faire ? se dirent les chamanes. Nous aussi, il nous faut muer.
> — Je vais muer avec toute la bande, dit l'un.
> — Et moi je vais muer un peu à l'écart, sinon les cygnes me reconnaîtront et me frapperont à mort, dit l'autre.
>
> Ainsi firent-ils : l'un mua avec la bande, l'autre caché à l'écart. Les cygnes reconnurent le premier une fois son plumage ôté et le frappèrent tant qu'il mourut aussitôt. Quant au second qui s'était caché, il mua sans problème et retourna chez lui (Récit recueilli par VASIL'EV et cité dans VASILEVIČ, 1936 : 255).

On voit comme il est dangereux d'être « démasqué » par un esprit, alors qu'on séjourne dans l'autre monde. Or, les chamanes sont bien contraints d'y voyager, ne serait-ce que pour y conduire les défunts. Lorsque le chamane énètse emprunte la route de glace qui mène au monde des morts, il chemine, courbé, dissimulant son visage derrière la poignée de sa canne, sculptée d'une tête d'esprit-maître, « afin de se protéger du vent froid qui sévit là-bas » disent les Énètses, mais plutôt pour tromper les esprits du monde souterrain (PROKOF'EVA, 1951 : 151). Car ceux-ci n'y laisseraient pas pénétrer un chamane vivant sans l'attaquer : il n'appartient pas aux vivants d'entrer impunément dans le monde des esprits.

Rappelons que le rôle du masque porté par le chamane lors des séances a été rapproché de celui joué par les bandeaux, mouchoirs, franges ou simplement cheveux couvrant les yeux.

*

Mais ce masque qui dissimule le visage du chamane n'est pas un simple cache. Tout comme la poignée de la canne du chamane énètse, il figure un visage humain. Quel est donc l'esprit dont le visage est sur le masque ?

Source : MNHN, Paris

Il n'est pas aisé de répondre à cette question. Les matériaux manquent, car peu de masques ont été collectés et conservés dans les musées et encore moins de masques chamaniques. (Ainsi, les masques, en écorce de bouleau, utilisés par les Samoyèdes pour la fête de l'Ours et par les Altaïens pour les rites de Koča Kan ne sont pas des masques chamaniques.) En outre, très rares sont les renseignements à leur sujet. On sait que tous ces masques sont anthropomorphes, d'un grand réalisme, et qu'ils ont presque tous été trouvés chez les Évenks et les Bouriates. Nous ne nous intéresserons qu'aux véritables masques, c'est-à-dire à ceux qui étaient faits pour être portés sur le visage.

> En effet, il en existe d'autres : des masques miniatures et des simili-masques (c'est-à-dire sans fentes pour les yeux ni la bouche), dont le point de suspension en haut du front montre qu'on les accrochait. Ils servaient de supports d'esprits, très probablement d'ancêtres chamaniques. Certains chamanes les suspendaient à leur costume au niveau de la taille, d'autres les laissaient chez eux quand ils allaient officier, ou bien les emportaient chez leur malade.

Les véritables masques sont pour l'essentiel des masques découpés dans une feuille métallique (cuivre, fer ou laiton) de forme ovale et de faible convexité, avec des ouvertures pour les yeux et la bouche assez grandes et profilées en amande. Quelques-uns portent sourcils, barbe et moustaches en fourrure. La plupart sont connus sous le nom d'*av(a)galdaj*, terme d'origine mongole formé sur la racine *avga* « oncle paternel ». Ce nom n'est pas le nom de l'objet-masque, mais celui d'un esprit chamanique dont les Bouriates racontent ainsi l'histoire :

> Avgaldaj [Avgaldaï, fils du chamane Gutaar au service d'un prince de la descendance aînée de Gengis Khan] avait épousé Xeterxen [Kheterkhen], sœur de la deuxième épouse du prince. [...] Avgaldaj était réputé pour sa beauté et son adresse dans les arts de la guerre. Il eut des rapports sexuels avec sa belle-sœur, deuxième épouse du prince. Prise de honte, sa femme Xeterxen s'enfuit sur le fleuve Angara avec son mari et quinze familles : là, elle coupa la tête de son époux et la jeta dans la rivière. Mécontents, les esprits de la rivière se mirent à envoyer des maladies sur les quinze familles. La tête d'Avgaldaj fut alors « relevée » [c'est-à-dire érigée en support d'esprit, pour qu'il lui soit rendu un culte] : elle reprit vie et réclama de l'alcool et du tabac à Xeterxen. Celle-ci lui en donna puis envoya la tête aux Bouriates barga afin qu'elle les débarrassât des esprits nuisibles en les expédiant à Erlig Khan [qui règne sur le monde des morts]. Dès lors, Avgaldaj devint un ongone des Bouriates (EVEN, 1988-1989 : 71-72).

Notons que les « quinze familles » du récit désignent les Toungouses (ou Évenks) de Transbaïkalie. Une autre variante souligne d'ailleurs l'origine de cet esprit bouriate, faisant de lui le fils d'un chamane toungouse au service d'un Mongol :

> D'origine toungouse, Avgaldaj, fils du Ciel Gutaar [Goutar], avait pour ancêtres, raconte sa légende, deux rois des *lus* [esprits aquatiques souterrains], grâce auxquels il serait devenu chamane. Son épouse était Seterxen [Seterkhen], elle-même chamane. Ensemble, ils eurent un unique fils, répondant au nom de Baaxan [Baakhan]. Un jour, avant de partir chamaniser dans une famille qui avait fait appel à elle, elle recommanda [à Avgaldaj] de bien veiller leur fils. Mais incapable de rester sans tabac, Avgaldaj, laissant son fils endormi, partit en chercher dans un campement voisin. Alors qu'il en revenait, le petit Baaxan sortit de la maison et s'en alla en direction opposée. Pris dans une tempête, il tomba à l'eau. C'est parce qu'il était effrayé par sa faute qu'Avgaldaj s'enfuit de chez lui, racontait-on autrefois. On le représente par un visage barbu, en bois ou en cuivre, dans la bouche duquel on enfonce de la graisse. Ce sont les femmes chamanes qui ont cet *ongon* (RINTCHEN, 1961 : 123).

À cet esprit Avgaldaj, les Bouriates rendent un culte : quand le chamane l'incarne, il prend le masque, s'en couvre le visage et se fait l'interprète de l'esprit (EVEN, 1988-1989 : 71-74).

Certains auteurs ont fait du masque *Avagaldaj* un emprunt des Évenks aux Bouriates (DIÓSZEGI, 1967 : 171-201). À tort, semble-t-il, car l'usage de masques est inconnu dans le chamanisme des Bouriates et des Mongols en général — à l'exception précisément du masque *Avagaldaj*. Il n'existe même pas de terme proprement mongol pour désigner l'objet en général. Les masques connus des Bouriates de Transbaïkalie et des Mongols sont des masques lamaïques et le terme qui les désigne est un terme tibétain (EVEN, 1988-1989 : 72). Sans doute les auteurs ont-ils été abusés par le terme *Avagaldaj*, effectivement d'origine mongole, et aussi parce qu'ils croyaient la diffusion des masques chez les Évenks restreinte à la

Source : MNHN, Paris

Transbaïkalie. Or, il n'en est rien. Les masques sont connus dans d'autres régions évenkes — bassin de la Tougouska Inférieure, nord du lac Baïkal et région de Mongolie-Intérieure. Et il existe des noms autres que *Avagaldaj* pour les désigner, des appellations cette fois-ci parfaitement évenkes et qui ne sont pas des noms propres : *badlanki* formé sur *badê* « visage », *dêrêkduên* « trogne », etc. Autre différence : ces masques représentent l'ancêtre chamanique électeur (IVANOV, 1970 : 245), alors que, chez les Bouriates, *Avgaldaj* n'est pas conçu comme un ancêtre chamanique, mais comme un étranger malheureux à propitier.

42 Masque
Mask
M.H. 87.42.7.

ETHNIE. — Évenk. Orotchones éleveurs de rennes ou Manègres.
Evenki. Orochon Reindeer-Breeders or Managirs.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï. Haute-Zéïa [?].
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains. Upper Zeya [?].

DESCRIPTION. — En cuivre battu. Face convexe, ovale, renforcée sur le pourtour par une bande de cuivre. En outre, deux plaques sont rivées près du bord au niveau des yeux. Quatre ouvertures pour les yeux, la bouche et les narines — le nez étant indiqué par une arête. Six perforations (deux au sommet et deux de chaque côté au niveau des yeux) auxquelles sont nouées de petites lanières en cuir.

Hauteur : 22,5 cm. Largeur : 14 cm.

FONCTION. — Ce masque fait partie de la panoplie chamanique comprenant le costume **16** (M.H. 87.42.1.), le plastron **17** (M.H. 87.42.6.), la coiffe à ramures **38** (M.H. 87.42.2.), le tambour **12** (M.H. 87.42.3.) et les battoirs **1** (M.H. 87.42.4.) et **2** (M.H. 87.42.5.).
Il était porté sur le visage et représentait probablement l'esprit *Av(a)galdaj*.

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 165-168, 235-245).

Source : MNHN, Paris

42

Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

ACCESSOIRES DES PROFANES

Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

Nous craignons la mort et la faim dans nos froides huttes de neige.
Nous craignons les âmes des défunts
et celles des animaux que nous avons tués.
Un chasseur esquimau

Pour les peuples de Sibérie, les esprits sont des nuisances familières. Leur commerce n'est pas réservé au seul chamane et tout un chacun peut les apercevoir, en forêt à l'ombre d'un arbre, dans un reflet de la rivière, ou tapi dans un recoin de la hutte, ou encore en rêve, et converser avec eux. Il faut les apprivoiser. Il arrive qu'un chasseur ramasse une branche tortueuse, la sculpte et la nourrisse pour en obtenir protection, qu'un Iakoute découvre dans une fiente d'aigle encore fraîche une pierre étrange grâce à laquelle il fera souffler le vent (SIEROSZEWSKI, 1993 : 645), qu'une vieille Nanaïe, percluse de rhumatismes, frappe son tambour pour que s'allègent ses douleurs. Ces gens n'en seront pas pour autant considérés comme des chamanes ; car, de ces contacts noués avec un esprit au gré du hasard ou des besoins, ils sont les seuls à tirer bénéfice. En revanche, c'est *pour son groupe* que le chamane engage des relations avec les puissants esprits-maîtres de la forêt et des eaux : il négocie avec eux des alliances afin d'obtenir gibier pour les chasseurs et guérison pour les malades de sa communauté, aidé par la bande d'esprits auxiliaires qui animent les accessoires complexes qu'il possède.

Cependant, point n'est besoin de recourir en toute circonstance à ce spécialiste. Chacun s'accommode tant bien que mal de la présence de ces esprits importuns : on veille à se concilier leur neutralité en leur jetant une cuillerée du repas, on tâche de se protéger de leurs petites malveillances par le port d'un bandeau, d'un collier, qui préviendra ou guérira maux de tête et maux de gorge. Ces accessoires quotidiens, on demandera au chamane de les fabriquer ou on les fabriquera soi-même : dents d'ours, plumes de coucou, perles, disques de cuivre cousus aux vêtements de tous les jours, abriteront des esprits protecteurs, mais dont le pouvoir est si faible qu'ils n'ont même pas de nom.

Si ces précautions font partie de la vie de tous les jours, il est d'autres occasions de contact avec les esprits qui, elles, revêtent un caractère solennel et ritualisé : les cérémonies annuelles de renouvellement de la vie. Elles intéressent tout un groupe, et non pas un individu, et s'adressent à des esprits puissants et nommés — les maîtres de la forêt, de la mer ou de la fécondité des troupeaux. Les communautés de chasseurs leur demandent d'envoyer le gibier qui assurera leur survie pour l'année à venir. Les communautés d'éleveurs les remercient pour l'octroi des bienfaits passés — multiplication des troupeaux et des enfants — et les prient de continuer à accorder leur grâce. Toutes ces cérémonies sont prétextes à festins et à jeux où se régalent hommes et esprits.

Source : MNHN, Paris

VÊTEMENTS CHASSE-MALHEUR

Maintenant que tu portes ton ancêtre dans le dos,
nourris-le bien et honore-le !

Une mère toungouse accrochant une image d'ancêtre
au vêtement d'un enfant nerveux

Écran de fourrures et d'étoffes, le vêtement garantit le corps contre les rigueurs du climat. Il l'embellit aussi, parsemé de broderies, alourdi de bijoux. Cependant il n'écarte pas seulement le froid, il protège aussi des esprits funestes, en s'interposant entre l'homme et les êtres de l'au-delà. Breloques de cuivre et d'argent, broderies en perles et jarres de renne repoussent les influences néfastes. Ainsi, une maman nivkhe coudra un bouton sous les semelles de la première paire de chaussons de son bébé « pour que l'enfant ne dégringole pas dans le village des morts » (KREJNOVIČ, 1973 : 353), car les boutons sont conçus comme des réceptacles d'âmes qui, en ce cas précis, protègent le bébé.

En effet, les esprits de la maladie rôdent autour des vivants, prêts à dévorer leur âme et leurs entrailles. Pour l'indigène de Sibérie, il n'y a pas de mort naturelle. Seules existent la mort violente par accident ou combat et la mort de maladie quand l'âme a été volée ou mangée. Cette manducation est tout particulièrement redoutée, car, après son festin, l'esprit carnivore peut bondir hors du mort et s'introduire dans l'un quelconque de ses proches pour le dévorer à son tour. Une autre variante suppose que l'âme du défunt elle-même devient l'esprit carnassier. Afin d'éviter ce sort lamentable, les parents d'un malade ou d'un vieillard débile se dépêchent de le tuer, le plus souvent avec son consentement. KULAKOVSKIJ relate qu'autrefois les vieux Iakoutes se laissaient volontairement et consciemment massacrer, désireux d'éviter à leurs proches d'être mangés par les diables *abasy* (KULAKOVSKIJ, cité par ZÉLÉNINE, 1952 : 174).

Les Tchouktches et les Koriaks étaient les plus attentifs à respecter la coutume. Un observateur séjournant chez les Koriaks en 1853 écrit que, « si un malade éprouvait les approches de la fin, il convenait que le coup de grâce lui fût donné par lui-même ou par une main amie ; en ce cas, il se libérait de l'étreinte de la divinité mauvaise qui voulait le tuer et il était pour ainsi dire remis à un bon démon » (ZÉLÉNINE, 1952 : 172). D'autres voyageurs renchérissent : « Ceux qui étaient tués, et plus encore ceux qui s'étaient suicidés, jouissaient d'une heureuse vie d'outre-tombe, vivaient en clans, paissant de grands troupeaux de rennes blancs ; quant à ceux qui mouraient naturellement, on estimait qu'ils avaient été mangés par un diable et qu'ils ne connaissaient pas le repos ; aussi les malades s'efforçaient-ils de mettre fin à leurs jours avant que l'esprit ait terminé son repas anthropophage » (ZÉLÉNINE, 1952 : 172). Si on n'accédait pas au vœu du mourant, non seulement celui-ci n'irait pas paître les rennes blancs, mais les vivants de sa parenté pouvaient craindre des suites catastrophiques. Un vieillard tchouktche à l'agonie, à qui l'on refusait malgré ses exhortations de percer le flanc gauche pour l'achever, menaçait ses proches en ces termes : « Vous me tourmentez ; je punirai votre lâcheté en vous tourmentant aussi. » Une fois mort, il tint sa promesse et s'introduisit dans le corps de son fils, qui se mit à tarabuster ses amis et à rouer de coups son entourage (ZÉLÉNINE, 1952 : 172-173).

Chez ces mêmes ethnies tchouktche et koriake, les morts dangereux — ceux dont la cause du décès ne peut être imputée à une blessure au combat, une noyade, un accident de chasse, etc. — sont soumis à autopsie.

Source : MNHN, Paris

Notons que d'autres peuples ont connu l'autopsie rituelle, tels les Nivkhs de jadis. En 1927, un vieillard nivkh de Sakhaline rapporta la coutume suivante à KREJNOVIČ : « Quand on posait le défunt sur le bûcher, on lui faisait au ventre une légère entaille avec un morceau de silex. Le couteau en fer était interdit » (1973 : 40). Un autre Nivkh lui raconta que, lorsque sa petite fille de cinq ans mourut, le grand-père de l'enfant lui ouvrit le ventre et en extirpa une grosseur. Il embrocha la grosseur sur un bout de bois, l'enveloppa de soie et la glissa sous l'aisselle de la petite morte, pour qu'elle emportât la maladie avec elle dans le village des morts (*ibid.* : 370-371). Enfin, un homme « au cœur solide » pouvait découper le ventre de son fils ou de son épouse, pour connaître la cause de leur mort, et extraire par la même occasion l'esprit néfaste qui les avait occis (*ibid.* : 371).

Il est, en effet, capital de déterminer quel est l'esprit néfaste responsable de la mort. Ce point éclairci, le traitement du cadavre varie. JOCHELSON rapporte les usages de quelques groupes :

Les Koriaks du renne du mont Palpal dissèquent les cadavres avant de les brûler, pour savoir de quoi ils sont morts. Cette coutume était également connue d'autres groupes koriaks. Les Tchouktches avaient la même pratique. Certains — par exemple, les Koriaks du renne de la péninsule de Taigonos et les Koriaks maritimes de la baie de Penjina — avaient l'habitude, lorsque le cadavre était sur le bûcher, de lui percer l'abdomen avec un couteau et, au cas où la mort avait été causée par une maladie interne, de bourrer de chiffons la cavité ; ceci est vraisemblablement une survivance de la coutume de l'autopsie. Selon les explications des Koriaks, on agissait ainsi pour protéger contre la maladie dont le défunt était mort l'enfant qui recevrait plus tard le nom et l'âme de celui-ci (1905-1908 : 113).

Quant à BOGORAS, il a participé au début du siècle à des funérailles chez les Tchouktches, qu'il décrit par le menu :

Peu après la mort, le cadavre est déshabillé, placé dans le compartiment intérieur [de la tente-habitation] et soigneusement recouvert de peaux de renne, car c'est un péché, croit-on, « d'en laisser voir la moindre partie au soleil ou à un regard étranger ». L'un des plus proches parents du défunt doit passer la première nuit dans le compartiment intérieur à veiller le corps. Au matin, quatre autres parents viennent l'habiller, mais auparavant ils doivent partager avec le mort un dernier repas. Il m'arriva un jour d'avoir à partager un repas de la sorte dans un compartiment si exigu que nous avions à peine la place de nous asseoir à côté du cadavre. Par manque d'espace, nous posâmes la planche à repas sur le mort, disposant dessus nos tasses, théières et plateaux de viandes. Nous étions assis, attablés les coudes sur le cadavre et, comme j'étais au haut-bout, mon coude était juste au niveau de sa tête. On découpa un trou dans la planche, juste au-dessus de sa bouche, et on me chargea de nourrir le mort, en versant du thé chaud par le trou et en y glissant à travers des morceaux de gras. Quand le repas fut fini, les hommes se déshabillèrent, ne gardant que leur chemise de dessous ; puis soulevant légèrement le cadavre, ils fourrèrent leurs pieds nus sous le corps dévêtu et, le faisant reposer sur leurs jambes croisées, se mirent à lui enfiler les nouveaux habits confectionnés pour l'occasion. Une fois le cadavre habillé, on rabattit le capuchon de son anorak sur son visage. L'anorak fut enroulé tout autour du corps, de la tête aux pieds, et assujetti à l'aide d'une courroie fraîchement taillée. On sortit alors le cadavre, et la divination commença [...]

Après la divination, le cadavre est attaché tout du long sur le traîneau, l'attelage de rennes est harnaché, et le conducteur s'assied à califourchon sur le corps, guides à la main [...]

Quand le lieu des funérailles est atteint, les rennes sont abattus. Des hommes du cortège funèbre délient le cadavre et le déposent à l'endroit prévu [par la divination], tandis que d'autres débitent la chair des rennes en tranches larges et fines. Quand suffisamment de chair a été taillée, on commence à découper les habits du mort, remplaçant chaque morceau de vêtement par une tranche de viande jusqu'à ce que le corps en soit entièrement recouvert. Puis le parent le plus proche du défunt tranche la gorge et fend la poitrine pour mettre au jour une partie du cœur et du foie. L'opération s'accomplit mains gantées, car le cadavre est censé être impur et ne peut être touché à mains nues. Le cadavre est ensuite abandonné aux dents des loups et des renards. Plus vite il sera consommé, mieux cela vaudra pour les vivants (BOGORAS, 1901 : 94-96).

Couper un cadavre aussi dangereux n'est pas mince affaire. C'est pour se prémunir contre tout risque que le port de gants de dissection semble avoir été de rigueur. Ils servaient probablement à éviter aux vivants tout contact avec le monde des morts. Cette précaution rappelle certains usages des masques. Ainsi, les Ioukaghirs se mettaient des masques de cuir pour disséquer leurs chamanes morts, dont ils conservaient des lambeaux de chair en guise d'ongones. De même, les masques d'herbes portés par les femmes koriakes lors de la fête de la baleine leur évitaient un face à face avec l'esprit de la baleine blanche

Source : MNHN, Paris

(JOCHELSON, 1905-1908 : 75). Matérialiser la séparation entre le monde des vivants et celui des esprits semble être également une des fonctions du masque qu'utilise le chamane lors de ses séances.

*

De ce besoin d'écran pour se protéger de l'au-delà et de ses dangers, on glisse naturellement au désir de renforcer ses défenses. Et on en vient à coudre sur ses vêtements broderies et amulettes destinées à servir de demeures aux esprits protecteurs. L'habit se fait armure. Il semble que le premier stade dans la confection de cette espèce de cuirasse ait été de broder des figurations d'esprits sur les costumes. Broder n'est donc pas un acte innocent. D'ailleurs, en nivkh, le terme qui nomme cette activité signifie également faire de la sorcellerie et des maléfices. Et la brodeuse des mythes nivkhs est une magicienne, comme le montrent les différents sens du terme nivkh *t'agc ott'* : 1) broder des ornements, faire de la broderie, des travaux d'aiguille ; 2) faire de la sorcellerie, des maléfices (BEFFA, 1982 : 24). Après avoir brodé, on se mit à forger. Aux endroits mêmes où sur le costume étaient brodés les esprits gardiens, on suspendit leurs représentations en métal, censées elles-mêmes repousser les influences néfastes. Mais tout objet insolite, pierre étrange, fragment de racine tortueux, bézoard, boucle de ceinturon cosaque, croix de pope, monnaie chinoise, peut lui aussi abriter un esprit protecteur. Les rondelles ajourées en cuivre que les femmes du bassin de l'Amour accrochent à profusion sur leurs costumes et qui cliquettent à chaque mouvement font de leur tablier un véritable bouclier, carapace de médailles, de croix, et de disques métalliques, aussi lourde que musicale. La fonction religieuse, et non purement décorative, de ces breloques de cuivre est mise en évidence par le double emploi du verbe nivkh *jagd* : 1) coudre des ornements de cuivre sur un vêtement de femme ; 2) suspendre des *inau* aux petits sapins cérémoniels que l'on plante lors de la fête de l'Ours ou à l'occasion de la construction d'une maison (KREJNOVIČ, 1973 : 494). Rappelons que les *inau* sont des petits bâtons ornés à leur sommet d'une touffe de copeaux que les Nivkhs ont empruntés aux Aïnous (cf. Ongones anthropomorphes). Ils sont censés abriter des esprits, d'où l'on peut inférer le rôle d'abri d'esprits tenu par les rondelles de cuivre des tabliers féminins.

43 Paire de gants d'hiver
Winter Gloves
M.H. 11.20.181.(1.)
M.H. 11.20.181.(2.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En peau de renne de couleur blanche et cousue avec des tendons de renne. L'annulaire et l'auriculaire sont confondus dans le même doigt de gant. L'entre-doigt est teinté en brun à la décoction d'écorce d'aulne.
Une courroie de serrage à l'avant-bras, en peau chamoisée teinte en brun, est cousue par son milieu au dos de chaque gant. À l'intérieur de chacun des gants, est cousue une lanière courte et large qui sert à les attacher l'un à l'autre.
Longueur des gants : 41 cm.

FONCTION. — « Gants d'hiver, se portant à l'occasion de l'ouverture des cadavres chez les Tschouktschis, l'autopsie des cadavres se fait toujours pour pouvoir constater la cause de la mort » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 28 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAS, W. (1901 : 95).

43

Source : MNHN, Paris

44 Paire de gants d'été
Summer Gloves
M.H. 11.20.176.(1.)
M.H. 11.20.176.(2.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En peau de renne chamoisée teinte en brun à la décoction d'écorce d'aulne et cousue avec des tendons de renne. L'annulaire et l'auriculaire sont confondus dans le même doigt de gant. L'entre-doigt est blanc.
Le crispin est resté blanc.
Deux courroies de serrage à l'avant-bras en peau chamoisée teinte en brun sont cousues au dos de chaque gant.
Longueur des gants : 40 cm.

FONCTION. — « Gants d'été qui se portent pendant les autopsies » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 29 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAS, W. (1901 : 95).

44

45 Paire de moufles
Mittens
M.H. 11.20.144.(1.)
M.H. 11.20.144.(2.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En peau de renne chamoisée cousue avec des tendons de renne. Des dessins tracés avec une décoction d'écorce d'aulne recouvrent les deux faces, y compris les pouces. Le crispin est teint à l'écorce d'aulne et brodé au tendon de renne : un personnage jouant au ballon sur la moufle droite M.H. 11.20.144.(1.) ; deux rennes attelés à des traîneaux sur la moufle gauche M.H. 11.20.144.(2). Chaque moufle porte une lanière (de peau chamoisée) formant boucle.
Longueur des moufles : 28 cm environ.

FONCTION. — Ces moufles avaient-elles une fonction de protection ?

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 299 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAS, W. (1901 : 95).

45

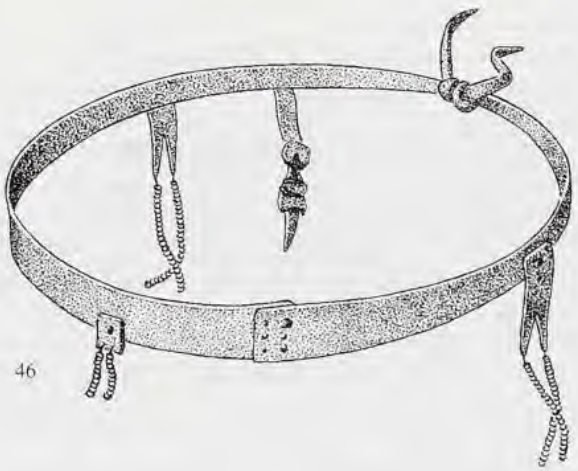
46 Serre-tête
Headband
M.H. 11.20.40.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

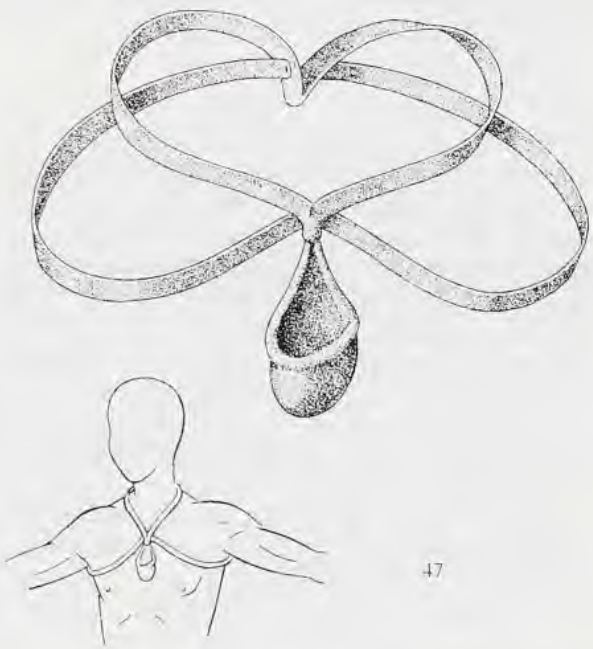
RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — Deux bandes en cuir cousues forment un bandeau qui se noue sur la nuque.
Au milieu du front, un petit carré de cuir auquel sont accrochés

Source : MNHN, Paris



46



47

deux petits fils de perles (huit et neuf perles respectivement). Au-dessus des oreilles, deux pendants faits chacun d'une lanière fendue en deux supportant deux longs fils d'une trentaine de perles. Les fils de perles alternent généralement une perle claire et une perle sombre.
Derrière la tête, est cousu un pendant de cuir auquel des fragments végétaux sont accrochés par des fils en tendon de renne.
État médiocre : cuir racorni.
Longueur du serre-tête : 77 cm.

FONCTION. — « Courroie qu'on porte sur la tête, en partie comme ornement, mais surtout comme moyen contre les maux de tête » (légende de l'inventaire de GONDATTI).
Les fragments végétaux constituent probablement l'amulette.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 201 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901 : 16).

47 Porte-amulette à bretelles
Amulet-Hanger Braces
M.H. 11.20.134.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — Collier fait de deux lanières en peau de renne, teinte à l'écorce d'aulne sur l'endroit, supportant une bourse en peau cousue contenant des débris végétaux. Les bretelles — deux lanières en cuir, attachées au collier sur la nuque et au point de suspension de la bourse — passent sous les aisselles et maintiennent la bourse en haut de la poitrine.
Longueur de la bourse : 8 cm. Périmètre du collier : 72 cm. Longueur de chaque bretelle : 50 cm.

FONCTION : « Courroie, qu'on met autour du cou pour se garantir contre les maladies de la gorge » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 202 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

48 Amulette
Amulet
M.H. 99.76.11.

ETHNIE. — Nivkh.
Nivkhi

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline. Vallée de la Tym.
Far eastern Siberia. Sakhalin Island. Tym Valley.

DESCRIPTION. — Disque en cuivre ajouré, avec décor géométrique de quatre cercles entrelacés déterminant un motif cruciforme central.
Bouton de nacre cousu sur la petite boucle en peau chamoisée qui sert d'attache de suspension.
Diamètre du disque : 6 cm. Diamètre du bouton : 1,5 cm.

FONCTION. — Amulette protégeant des esprits malèfiques. ORLOVA publie la photographie d'une amulette nivkhe de même type contre les maladies de cœur (ORLOVA, 1964 : 235 fig. 8).
Ces rondelles en cuivre ajouré sont répandues dans toute la Sibérie. Fabriquées par des artisans — chinois dans le bassin de l'Amour, russes ailleurs — mais toujours d'après des motifs indigènes, elles sont le plus souvent accrochées au costume féminin en tant qu'ornement. En fait, elles servent d'amulette, même si cette fonction religieuse est parfois oubliée. C'est ainsi qu'une rondelle de cuivre, représentant un homme cornu dans

Source : MNHN, Paris

un cercle, accrochée à un étui à aiguilles suspendu à une ceinture de femme nénètse, est décrite comme « idole ayant perdu sa signification religieuse » dans l'inventaire du Musée d'anthropologie et d'ethnographie de Saint-Pétersbourg [koll. 387-1] (IVANOV, 1970 : 70).
Chez les Évenks du Iénisséï, les chamanes accrochaient à leurs costumes, non seulement des pendants métalliques figurant des cervidés fabriqués par les forgerons à leur intention, mais également les rondelles de cuivre toutes faites, ornements des vêtements féminins, qui figuraient les mêmes animaux (IVANOV, 1970 : 197, 100 fig. 181).
Quant aux Nivkhs, ils suspendent ces rondelles de cuivre le plus souvent aux vêtements des femmes, en particulier au bas de leur tablier ou de leur jupe ; ŠRENK signale que ces rondelles accompagnaient de leur tintement métallique le moindre pas des femmes (ŠRENK, 1899 : 78).

COLLECTEUR. — Paul LABBÉ lors de sa mission à Sakhaline de juin à septembre 1899.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don Paul LABBÉ.

BIBLIOGRAPHIE. — ORLOVA, E.P. (1964 : 235 fig. 8) ; ŠRENK, L.I. (1899 : pl. 18) ; ŠRENK, L.I. (1903 : 112-113) ; IVANOV, S.V. (1970 : 13, 15 fig. 4, 63 fig. 50, 69-71, 197, 200 fig. 181).

48

49 Tablier de femme
Woman Apron
M.H. 62.11.4.

ETHNIE. — Nivkh.
Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin du Bas-Amour.
Far eastern Siberia. Lower Amur Basin.

DESCRIPTION. — Étroit et long tablier composé de trois parties, **Fig. 49a**.

1° Partie supérieure
Couvrant la poitrine, elle est en toile bleu sombre à double épaisseur, de forme trapézoïdale à décolleté arrondi, et entièrement recouverte par des applications en métal.

De haut en bas, neuf rangées horizontales de petites barres verticales portant deux ou trois petites boules en étain ou cuivre rouge, cousues côte à côte.
Une dixième rangée est formée de motifs légèrement différents (la boule est entourée d'un cercle).
La onzième rangée est constituée de croix formées également de petites boules, avec, au centre de la rangée, quatre carrés en cuivre rouge portant une croix de saint André en relief.
Enfin tout en bas, trois barres verticales à deux boules sont cousues au centre.
Un fil de perles bleues, blanches et noires est cousu entre certaines rangées.

2° Partie centrale
Patchwork de bandes et de rectangles en velours noir, toile bleue, toile verdâtre de coton duveteux marron clair, cousus ensemble (avec une tentative de symétrie). La doublure est un grand morceau d'étoffe marron.
En haut du patchwork sont cousues quelques applications en métal de même type que les précédentes, disposées en trois courtes rangées incomplètes. Au-dessous, une application triangulaire en cuivre jaune avec fleur-de-lys (?). Au-dessous, un rectangle en métal blanc avec trois motifs à volute. Au-dessous encore, une fleurette à pétales.

3° Partie inférieure
Faite d'un rectangle de cuir rapiécé, elle porte vingt et une grandes pendeloques plates en cuivre jaune appendues par des lanières en cuir ou en peau chamoisée suivant une disposition assez confuse, **Fig. 49b**.
De haut en bas et de gauche à droite :
— une croix inscrite dans un cercle, **Fig. 49c**,
— un carré percé au centre avec anneau d'accroche (fermoir ?), **Fig. 49d**,
— une boucle plate avec rectangle décoré d'un dragon (fermoir ?), **Fig. 49e**,
— une boucle de ceinture décorée sur une face, **Fig. 49f**,
— six grandes rondelles ajourées à motifs de rosace (quatre avec étoile à six branches, une avec croix tréflée, une avec motif de cercles entrelacés), **Fig. 49g**,
— un disque épais percé au centre d'un carré et portant sur une face des traces de motifs en creux, **Fig. 49h**,
— de part et d'autre du disque, une plaque trilobée percée de lunules et de ronds disposés géométriquement par rapport au centre, **Fig. 49i**,
— tout en bas, une rangée de huit médailles : des croix de Malte inscrites dans des octogones, **Fig. 49j**.

Attaches
— à l'encolure : une lanière de tissu bleu sombre doublé de peau et portant des applications en étain et en cuivre rouge de même type que celles du haut du tablier. Une extrémité est cousue au tablier, l'autre extrémité devait porter, à l'origine, un bouton qui s'attachait à la bride qui subsiste.
— à la taille, de chaque côté du tablier, au niveau de la couture entre partie supérieure et partie centrale : deux lanières en cuir se nouant dans le dos à un ruban de tissu noir.
Hauteur totale du tablier : 88,5 cm. Largeur du bas : 40 cm. Largeur du haut : 10 cm. Diamètre de la plus large pendeloque (disque ajouré) : 6 cm. Hauteur des médailles (croix) : 4 cm. Largeur des médailles (croix) : 3 cm.

FONCTION. — « Tablier-talisman d'aïeule ghiliake [nivkhe] », selon DUCROCQ, qui accompagnait Louis MARIN lors de l'achat du tablier.
« Une odeur rance de saumure et d'huile règne dans cette cahute où vivent deux femmes : l'une, la tête hérissée d'une crinière de lionne, recoud à son tablier de peau des rondelles de cuivre d'un gracieux travail, l'autre allaite un gros nourrisson » (DUCROCQ, 1905 : 93).
Madame Louis MARIN, qui se fonde sur les notes d'expédition

Source : MNHN, Paris

49 a

Source : MNHN, Paris

49 b

49 c

49 d

49 e

Source : MNHN, Paris

49 f

49 g

49 h

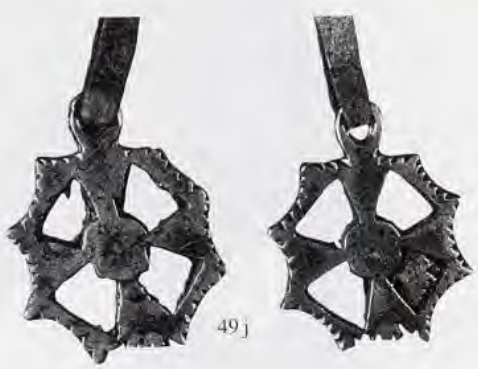
de son mari, qualifie ce tablier de mnémonique : « Chaque médaille rappelle un événement familial, véritables archives ancestrales » (Mme MARIN, 1975 : 117).
Ce type de tablier étant porté tous les jours par les femmes, il ne s'agit donc pas, à proprement parler, d'un vêtement rituel. Cependant, les rondelles en cuivre, qui sont des amulettes, lui confèrent un rôle protecteur.
Les huit médailles en forme de croix seraient-elles des imitations ou les authentiques croix de baptême que les popes distribuaient libéralement pour attirer des néophytes ? Ces croix étaient également considérées comme des talismans par les autochtones de Sibérie. Les chamanes eux-mêmes en portaient. On rapporte qu'un chamane golde [nanaï] du village de Kondon en avait accroché une sur son costume à côté de ses quatre miroirs de cuivre. Cette grande croix de cuivre avait été, comme les miroirs, fabriquée localement par les indigènes, et elle avait la même fonction que ceux-ci : protéger le chamane des flèches de ses rivaux (SEM, 1979 : 215).
ŠRENK vit, accrochées en bas de la jupe d'une femme ghiliake [nivkhe], des croix, catholiques celles-ci et non orthodoxes : « Lorsque j'étais dans la région de l'Amour, j'aperçus sur une femme, sans doute du village de Vajr, parmi ces rondelles en cuivre une paire de petites croix de cuivre portant ces mots "souvenir de mission" et également une médaille de bronze portant une représentation du Sauveur avec une inscription chinoise. Ces objets provenaient vraisemblablement de la mission du Français DE LA BRUNIÈRE qui fut tué à Vajr en 1846 au cours de l'hiver, et dont les biens furent pillés par les Ghiliaks. En 1850 le vicaire apostolique de Mandchourie demanda au compagnon de LA BRUNIÈRE, VENAULT, d'éclaircir cette sanglante affaire. Étant allé de Aše-O sur la Soungari jusque chez les Ghiliaks de l'Amour, VENAULT aperçut des croix semblables ainsi que d'autres médailles sur de nombreux enfants » (ŠRENK, 1899 : 78 note 1).

COLLECTEUR. — Louis MARIN en septembre 1901. *Cf.* Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Madame Louis MARIN en 1962.

BIBLIOGRAPHIE. — DUCROCQ, G. (1905 : 93 et planche) ; IVANOV, S.V. (1963 : 361 fig. 246).

49 i


49 j

Source : MNHN, Paris

50 Robe de femme
Woman Dress
M.H. D.34.15.105.

ETHNIE. — Nivkh.
Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin du Bas-Amour.
Far eastern Siberia. Lower Amur Basin.

DESCRIPTION. — Robe en peaux de poissons (divers salmonidés) cousues les unes aux autres, **Fig. 50**.
La coupe de la robe est semblable à celle des robes traditionnelles mongoles et mandchoues : le pan gauche, plus large, vient recouvrir le pan droit et s'attache sous l'aisselle droite à l'aide d'un bouton sphérique en cuivre. Deux autres boutons de même facture ferment le col (brides en peau).
La robe est bordée d'une large bande de peau de poisson à grosses écailles, peinte et brodée, cousue en appliqué tout autour du cou, le long du bord du pan gauche et en bas de la robe.
État : décrite par son collecteur, MONTANDON, comme « admirable avec ses deux tonalités bleu ciel et blanc » (1937 : 86), la robe a perdu ses couleurs par suite de son exposition prolongée dans les salles publiques du Musée.

1° Devant
Les deux pans de devant sont faits de deux rangées de peaux de poissons disposées verticalement, une pour le haut et l'autre pour le bas (jupe). Aucune décoration (à part la bordure). Les peaux comportent des petites pièces rondes cousues minutieusement pour masquer les trous (à l'emplacement des nageoires). Les peaux de la rangée du bas, juste au-dessus de la bordure inférieure, sont découpées en forme d'accolades (rappel du motif de l'ours, d'après MONTANDON).

2° Dos
Le bas (jupe) est fait d'une rangée de peaux verticales semblable à celle du devant. Mais il est ornementé d'appliques en peau brodée et peinte en bleu :

— au milieu, une bande verticale soulignée d'un galon rouge, ornée d'arabesques et surmontée d'un motif à volutes,
— de part et d'autre de la bande médiane, cinq appliques parmi lesquelles on reconnaît en haut une chauve-souris, **Fig. 50a**, en-dessous une tête d'ours, **Fig. 50b**, et en bas deux oiseaux, **Fig. 50c**.

Le haut est formé de petites peaux de poissons découpées et disposées en écailles cousues les unes aux autres. Les écailles sont bordées d'un galon de peau teinte en rouge et ornées de motifs appliqués. Ces motifs, qui représentent des têtes d'ours (de deux types différents), sont découpés dans la peau de poisson, laissant apercevoir le tissu rouge ou blanc qui a été appliqué sur l'envers par la brodeuse, **Fig. 50d, e**.
Sous les bras, à la jonction des pans de devant et du pan de dos, deux bandes verticales appliquées, soulignées d'un galon en peau teinte en rouge et renforcées en leur milieu d'un galon en tissu. Elles sont brodées d'arabesques et surmontées d'un motif (oiseau ? chauve-souris ?).

3° Manches
Elles sont faites de peaux de poissons disposées en anneaux cousus les uns aux autres. Elles portent une bande appliquée à l'épaulette, ornée d'arabesques rappelant celles des bandes verticales.
Les manchettes, en peau de poisson à grosses écailles, sont terminées par un galon de tissu jaune et portent en appliqué un motif de tête d'ours.

4° Bordure
De même texture que les manchettes, elle porte en appliqué différents motifs : arabesques, accolades, volutes et têtes d'ours.
La bordure du bas, plus large, est faite de très longues peaux de poissson (89 cm) à grosses écailles et est renforcée par une bande de tissu jaune galonnée de velours noir. Elle est par ailleurs peinte d'une rangée de traits verticaux rouges, classique sur ce type de robe. Manquent les cupules en cuivre traditionnellement attachées à l'extrémité inférieure de chaque trait rouge (auraient-elles été arrachées ?).
Hauteur du dos : 104 cm. Largeur du dos (à la taille) : 63 cm. Hauteur de la bordure inférieure : 17 cm.

FONCTION. — Robe de femme d'apparat.
IVANOV décrit une robe semblable chez les Nanaïs, précisant qu'il s'agit de la robe revêtue par la mariée le jour où elle quitte la maison de son père pour celle de son mari ; cette robe lui servira de linceul. D'après les Nanaïs de Garine, ses broderies protégeaient la mariée de l'attaque des esprits néfastes. Les plus efficaces étaient celles en forme d'écailles, formant cuirasse dans le dos. Elles auraient représenté les écailles du dragon, esprit associé à la foudre et en qui les peuples de l'Amour et leurs voisins, Mandchous et Chinois, voyaient un être bienfaisant susceptible de repousser les esprits néfastes. « Quand le dragon *mudur* apparaît dans le ciel, disaient jadis les Nanaïs, les diables se cachent où ils peuvent. » Notons que pour guérir le mal de dos, on cousait au dos du malade une paire de dragons en peau.
Les motifs figurant sur les écailles, ainsi que ceux des manchettes et du bas du dos, font partie de l'ensemble interprété par SCHURTZ comme des têtes d'ours, interprétation critiquée par certains, mais confirmée par MONTANDON lui-même. Rappelons l'importance de l'ours chez les Nivkhs et son rôle de protecteur. Notons, par ailleurs, que ces motifs de têtes d'ours rappellent le *t'ao-t'ie (tao-tie)*, l'un des ornements les plus fréquents des vases et des brûle-parfums rituels en bronze de la Chine antique (cf. HENTZE, 1936).
D'autres motifs, caractéristiques eux aussi du bassin de l'Amour, représentent des oiseaux et des chauves-souris.

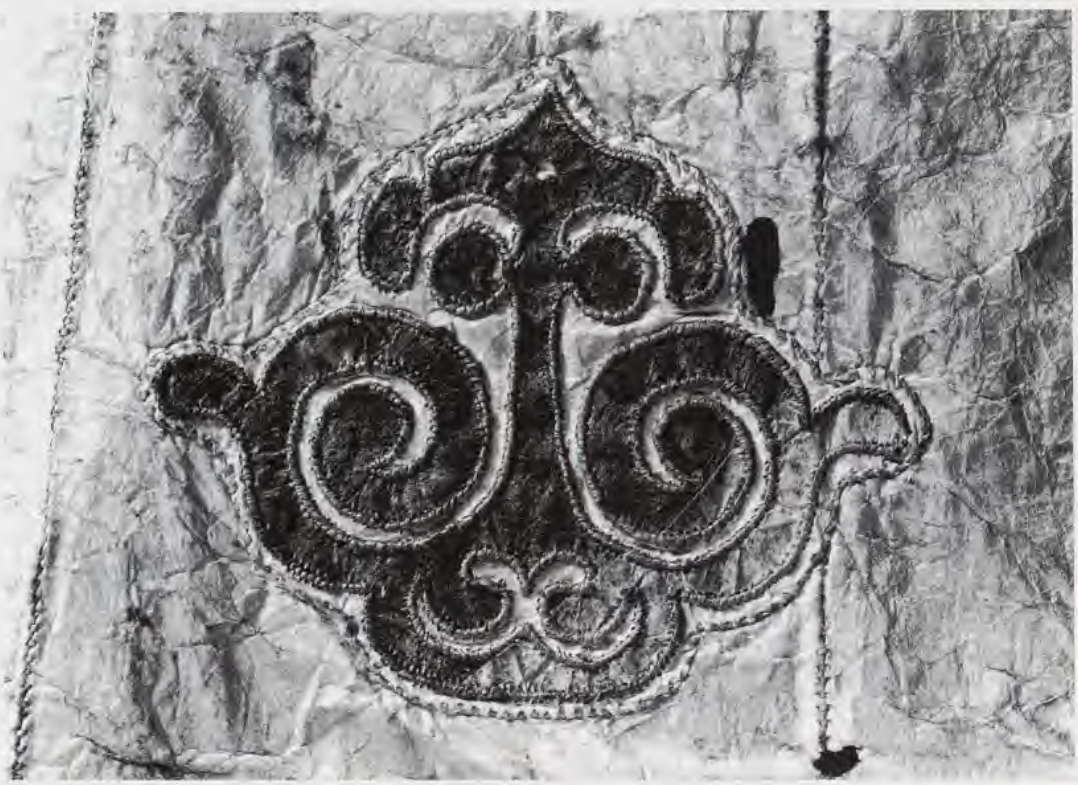
COLLECTEUR. — George MONTANDON. L'objet lui fut cédé par le Musée de Vladivostok lors de sa mission pour la Croix-Rouge de 1919-1921. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt de MONTANDON en 1934.

BIBLIOGRAPHIE. — MONTANDON, G. (1937 : 86 et planche 21) ; IVANOV, S.V. (1954 : 229-233, 323-325, 329) ; IVANOV, S.V. (1963 : 381-395, 420) ; TAKSAMI, C.M. (1975 : 186) ; SCHURTZ, H. (1896 : 235 fig. 1) ; HENTZE, C. (1936 : 17, 23, 58) ; HENTZE, C. (1938).

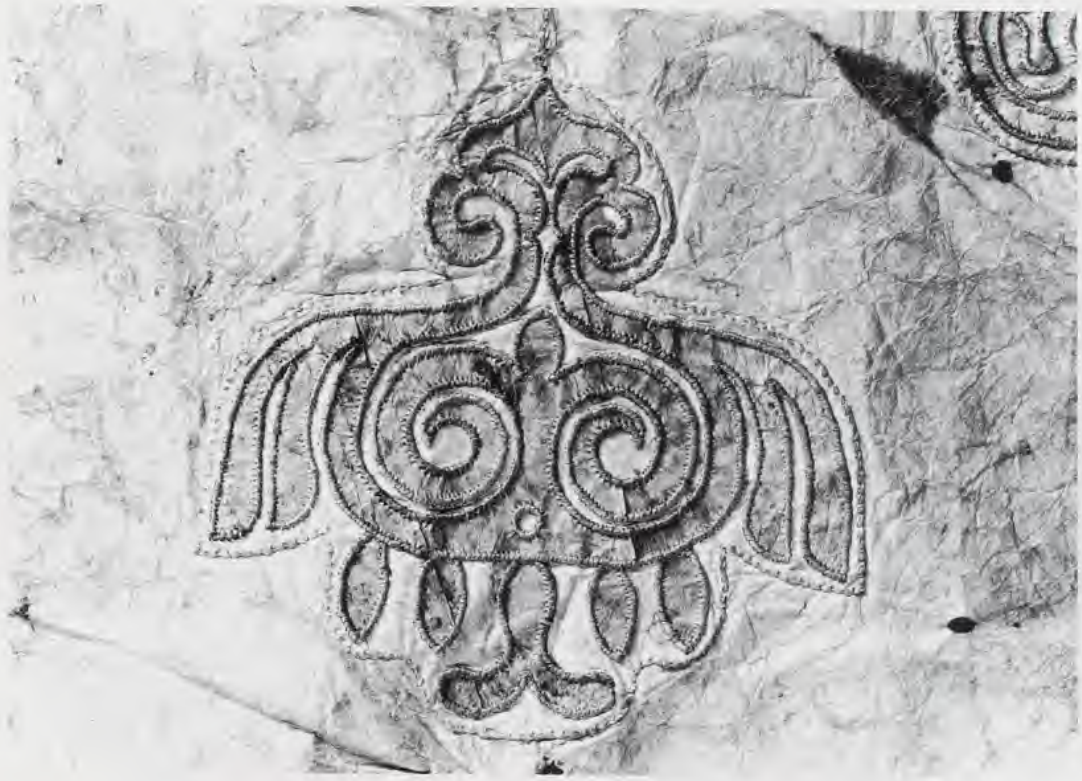
Source : MNHN, Paris

50 a

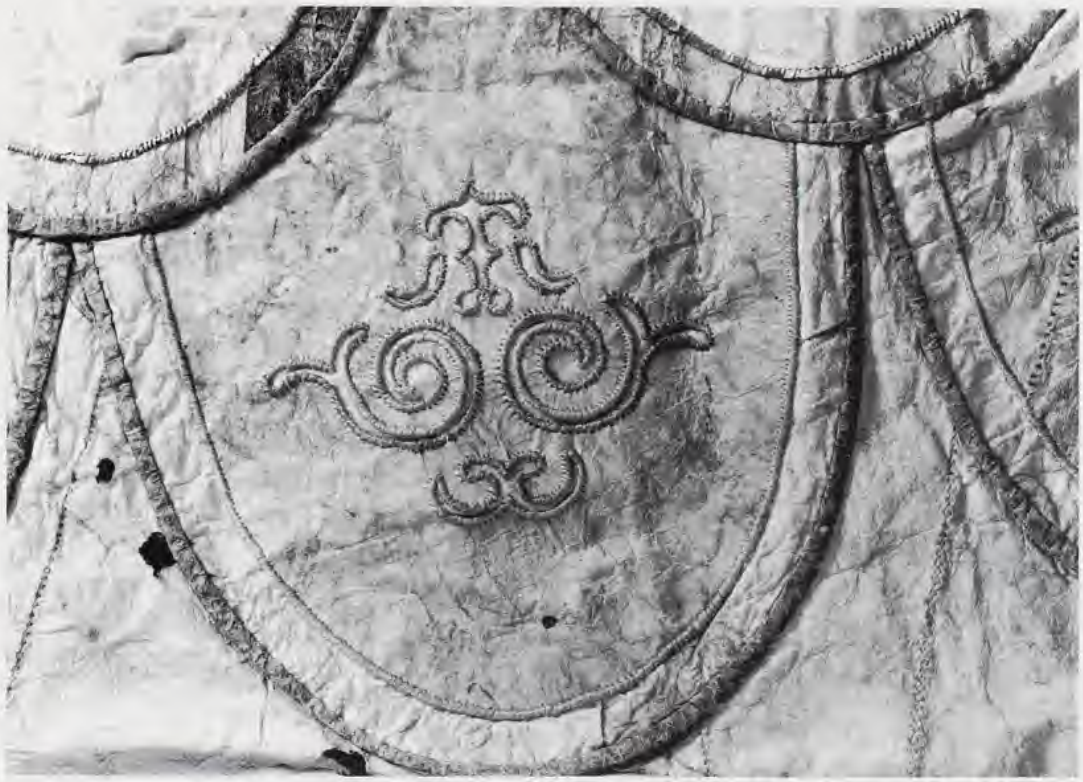


50 b

Source : MNHN, Paris



50 c

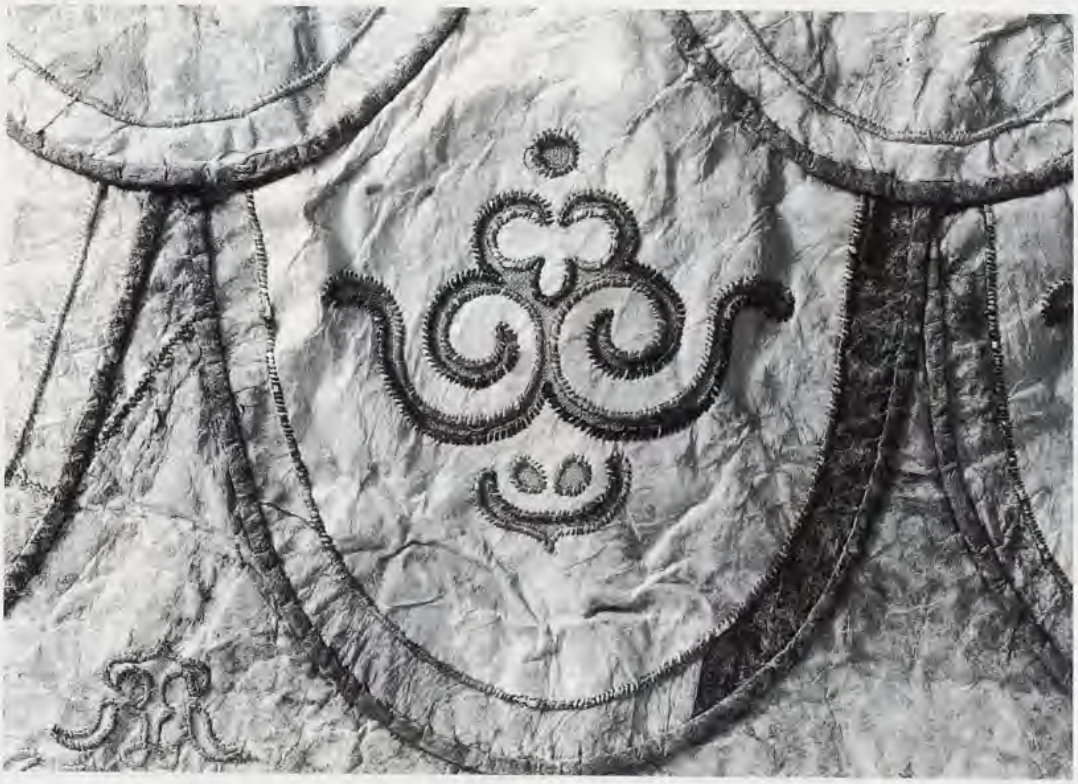


50 d

Source : MNHN, Paris

50

Source : MNHN, Paris



50 e

Battes à neige des Tchouktches

Ces instruments, sorte de battes recourbées en crosse et taillées dans des bois de renne, servent aux Tchouktches pour enlever la neige de leurs habits, une fois rentrés au logis. Bogoras précise que les vêtements de fourrure se chargent vite d'humidité, même par temps froid et sec, surtout quand ils sont portés directement sur la peau sans sous-vêtements. Humides, ils ne protègent plus du froid : il faut donc les sécher chaque nuit. Chemises et pantalons sont séchés selon la même méthode que les peaux du compartiment intérieur de la tente : on les met à geler, puis on détache avec la batte à neige les glaçons qui se sont formés. Aussi, le soir, quand chaque famille installe le compartiment intérieur de sa tente pour la nuit, tout le campement résonne du martèlement des battes à neige. Le tapage dure une demi-heure et puis tout le monde va se coucher. Les battes à habits sont plus minces que celles employées pour battre les peaux du compartiment (Bogoras, 1975 [1904-1909] : 175).

La poignée est souvent sculptée en tête d'homme ou d'animal. La batte à neige est alors appelée « celle qui a un visage ». L'esprit de la batte, qu'on nomme « le compagnon de route », protège son possesseur. Aussi ces battes sont-elles précieuses pour les voyageurs et les pasteurs, isolés dans les solitudes de la toundra. Ils emportent leur batte personnelle attachée à leur ceinture ou au treillis de leur traîneau (*ibid.* : 345).

Le pouvoir protecteur de la batte à neige se manifeste également lors des funérailles. Le chef du cortège des affligés prend sa batte à neige avec lui. En revenant du lieu où a été déposé le cadavre, il trace avec la pointe de sa batte une ligne qui barre le chemin du retour, une fois le cortège passé. Il renouvelle ce geste à diverses étapes du chemin. Ces lignes sont censées se changer en abîmes ou en profondes rivières, qui empêchent le mort de retourner au campement des vivants (*ibid.* : 528).

Source : MNHN, Paris

51 Batte à neige
Snow Beater
M.H. 11.20.5.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Moitié de merrain fendu longitudinalement. Forte courbure. La meule du merrain sert de poignée et est sculptée en forme de tête d'oiseau (yeux et bec marqués). La cavité sur la tête de l'oiseau est la trace de l'accroche de la meule au pivot. **Fig. 51a**.
Longueur de la batte : 48,5 cm. Longueur de la tête : 5 cm.

FONCTION. — « Instrument pour enlever la neige des habits » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 138 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE — BOGORAZ, V.G. (1901 : planche VI n° 5) ; BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 175, 176 fig. 98, 345 fig. 243c, 528).

51 a

52 Batte à neige
Snow Beater
M.H. 11.20.94.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Moitié de merrain fendu longitudinalement. Forte courbure. La meule du merrain servant de poignée est sculptée en ébauche de tête animale (ours ?).

Longueur de la batte : 42 cm. Longueur de la tête : 3,3 cm.

FONCTION. — « Instrument pour enlever la neige des habits » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 137 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901 : planche VI n° 5) ; BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 175, 176 fig. 98, 345 fig. 243c, 528).

53 Batte à neige
M.H. 11.20.167.
Snow Beater

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Moitié de merrain fendu longitudinalement. Double courbure très accentuée. La meule du merrain servant de poignée est grossièrement taillée (tête animale ?).
Longueur de la batte : 54,8 cm. Longueur de la poignée : 3,8 cm.

FONCTION. — « Instrument pour enlever la neige des habits » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 136 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901 : planche VI n° 5) ; BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 175, 176 fig. 98, 345 fig. 243c, 528).

Source : MNHN, Paris

VAISSELLE D'OFFRANDES

Les aînés arrachaient non sans peine avec les dents
des morceaux [de peau de morse racornie] qu'ils mâchaient.
Le plus jeune qui ne pouvait en faire autant pleurait d'impuissance.
Des morceaux de chair avec des poils se coinçaient entre ses dents.

Trois enfants tchouktches lors d'une famine

La Sibérie est connue comme un pays de froid et de glace. C'était surtout un pays de famine. La chasse aux cervidés ou aux mammifères marins est aléatoire, l'élevage de rennes, de bovins ou de chevaux sous ces latitudes extrêmes est hasardeux. Si les réserves de viande, de graisse et de poissons séchés ou de laitages se sont épuisées, la fin de l'hiver voit la disette sévir et les morts d'inanition ne sont pas exceptionnelles.

Au tout début de ce siècle, l'ethnographe ŠTERNBERG se trouvait en exil politique dans un village de Sakhaline. Un garçonnet nivkh passa lui dire bonjour. ŠTERNBERG lui ayant demandé comment il allait, l'enfant répondit avec le plus grand naturel : « Je suis en train de mourir de faim ». Le verbe qu'il utilisa *kyr-muifund* « être en train de mourir de faim » est une expression des plus courantes, car les famines périodiques sont des événements ordinaires de la vie quotidienne des Nivkhs (ŠTERNBERG, 1908 : 53). Témoigne de cette faim latente le souci permanent de tirer nourriture de n'importe quelle substance. Même le lichen noir et rêche qui pousse sur les mélèzes est cuisiné. Cette « laine d'arbre » est mise à bouillir un jour entier puis, une fois refroidie, pressée entre les mains et émiettée. Un peu de poisson et de laitance sont ajoutés, et le tout est remis sur le feu. Des pignons de *Pinus cembro* amélioraient parfois le plat (KREJNOVIČ, 1973 : 133).

Même les éleveurs iakoutes n'étaient pas à l'abri des famines de printemps. Pour économiser leurs forces et épargner leurs maigres réserves, ils passent alors le temps à sommeiller (SIEROSZEWSKI, 1993 [1896] : 315). Pour apaiser leur faim, ils mangent les arbres. L'aubier consommé le plus fréquemment est celui du pin, celui du mélèze étant moins nourrissant. La collecte a lieu lors de la montée de sève. On détache délicatement l'écorce superficielle du tronc de jeunes arbres, puis avec un couteau courbe bien affûté on découpe le tendre liber restant. Il est détaillé en menus morceaux et bouilli dans plusieurs eaux afin de le débarrasser de la résine. On l'ajoutera au *butugas*.

> Le *butugas* est un brouet léger à l'eau additionnée d'une petite quantité de lait (aigre ou frais) auquel on ajoute herbes à suc et aubier de pin. Le tout est longuement battu. Dans sa composition peut entrer du poisson mis à faisander, du lait qui a suri tout l'été, un soupçon de farine de céréales, des baies ou des bulbes de lis (PEKARSKIJ, 1907 : 575).

Ou bien, l'aubier, séché et réduit en poudre, sera mis en réserve dans un endroit bien sec. C'est la nourriture des pauvres. En 1859, une famille de la région de la Viliouï mangeait par an de 10 à 100 pouds d'aubier, c'est-à-dire entre 160 et 1600 kilos (SIEROSZEWSKI, 1993 [1896] : 306).

Mais les pires famines, celles qui ont pu mener parfois à des actes cannibales, accablaient la Tchoukotka. Les récits des Tchouktches et des Esquimaux de Sibérie décrivent une vie, ou plutôt une survie, qui tient du miracle.

Source : MNHN, Paris

> Les femmes étaient chargées de la distribution des portions de *tanpyq*. Ce sont des peaux de morse qui ont servi de revêtement à l'habitation et qui, une fois hors d'usage car boucanées par le feu et desséchées par le vent et le soleil, sont mises de côté, en réserve, sur les séchoirs à viande. Chacun en recevait l'équivalent de deux grosses poignées. On attendrissait la portion au marteau sur une pierre lisse. Les coups de marteau résonnaient au loin quand dans chaque habitation les femmes « cuisinaient », et les vieillards secouaient tristement la tête : « La famine résonne ! » Une fois les morceaux bien attendris, il fallait les mettre à mijoter longuement jusqu'à en faire une épaisse pâte blanchâtre. On la découpait alors en petits bouts que l'on mélangeait avec des restes rancis de graisse de veau marin. C'était l'unique nourriture des grands et des petits (D'après SERGEEVA, 1988 : 41).

Ces hommes affamés ne pouvaient imaginer les êtres surnaturels qu'aussi affamés qu'eux. Leur peur est permanente d'être dévorés par des esprits et, pour tenter de tempérer leur voracité, sans cesse ils leur donnent à manger. L'offrande est quotidienne : barbouiller la statuette ongone de sang et de gras, jeter un morceau de graisse ou des miettes de viande dans le feu au moment des repas, lancer avec une cuillère ou une baguette d'aspersion des gouttes de lait ou d'alcool vers les quatre orients, en répandre quelques gouttes sur le sol, ces gestes accomplis par tout un chacun sont si ordinaires qu'ils finissent par devenir machinaux, voire inconscients.

*

La vaisselle d'offrande tchouktche n'a rien de particulier. Elle se distingue de la vaisselle ordinaire uniquement par son aspect délabré : c'est qu'on s'en sert fréquemment, sans jamais oser remplacer cet objet cultuel en contact avec les esprits. Les offrandes consistent essentiellement en soupes de sang, de viande bouillie et de graisse qui sont versées dans le feu familial ou éparpillées d'un coup de cuillère dans les différentes directions régies par les esprits.

En revanche, les baguettes d'aspersion aïnoues sont choses précieuses et raffinées. Elles servent aux libations : à l'aide de la baguette, l'homme projette quelques gouttes vers l'esprit convoqué. Plus original et particulier aux Aïnous dont le système pileux est le plus développé au monde : ces baguettes font office de relève-moustache. Lorsque le buveur porte la coupe en bois à ses lèvres, il retrousse sa moustache à l'aide de la baguette, car il serait tout à fait inconvenant de laisser tremper ses poils dans la boisson (MONTANDON, 1937 : 57). La technique diffère selon la solennité de l'occasion : durant les rituels importants, il convient, *avec une seule main*, d'approcher la coupe des lèvres tout en maintenant avec le relève-moustache l'ensemble des poils ; au cours des simples réunions, la coupe est portée d'une main, tandis que l'autre maintient le relève-moustache (LEROI-GOURHAN & LEROI-GOURHAN, 1989 : 100). Même s'il ne s'agit pas d'un repas de funérailles ou d'une cérémonie sacrée, la libation se fait toujours avec un certain apparat. Aussi l'Aïnou tient-il en grande estime ses baguettes de libation (MONTANDON, 1937 : 57).

Chaque homme fabrique son propre relève-moustache. Le motif gravé ou sculpté est choisi très soigneusement : il doit rappeler l'appartenance à la lignée paternelle, mais laisse une certaine liberté à la création artistique. Ce relève-moustache servira exclusivement à celui qui l'a fabriqué. Rangé sur l'estrade aux trésors, soit dans des boites de laque noire, soit posé en travers des coupes à saké, il fait l'orgueil de son possesseur (LEROI-GOURHAN & LEROI-GOURHAN, 1989 : 99-101).

54 Louche sacrificielle
Sacrificial Ladle
M.H. 11.20.174.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois. Cuilleron semi-ovoïde profond. Manche taillé en crochet.
Mauvais état de conservation : bois vermoulu.
Longueur totale : 29,4 cm. Longueur du cuilleron : 18 cm.
Largeur du cuilleron : 8 cm. Hauteur du cuilleron : 5,4 cm.

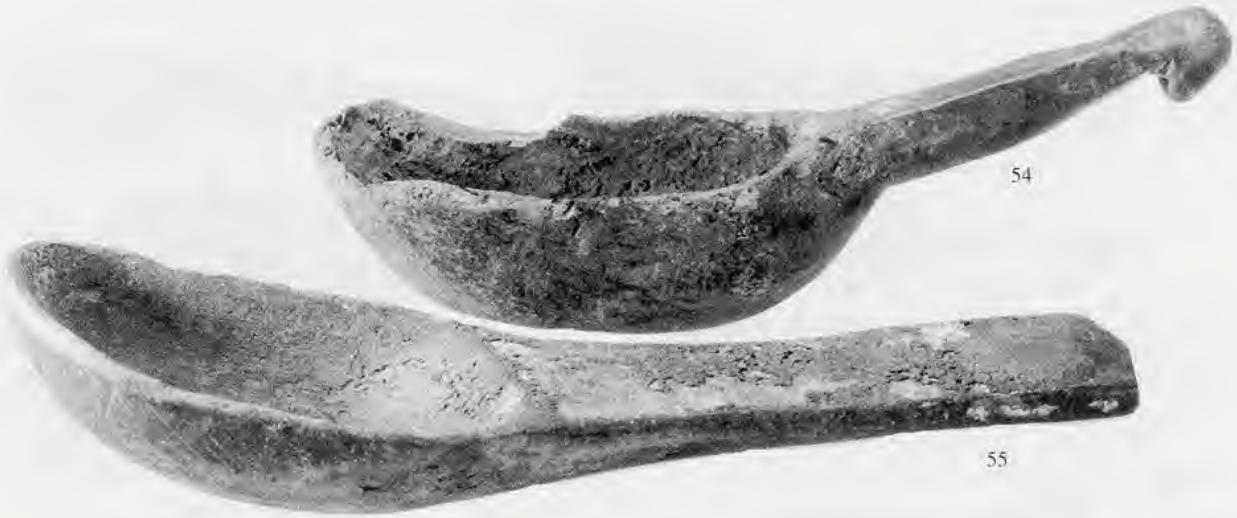
FONCTION. — « Vaisseaux de sacrifice : deux grandes cuillers [cf. **55** (M.H. 11.20.175.)], contenant de la graisse, de la viande et autres offrandes aux dieux » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 22 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

Source : MNHN, Paris



54

55

55 Louche sacrificielle
Sacrificial Ladle
M.H. 11.20.175.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois. Cuilleron sub-rectangulaire. Manche large et plat.
État de conservation médiocre : bois vermoulu.
Longueur totale : 33,5 cm. Longueur du cuilleron : 14,5 cm. Largeur du cuilleron : 9,3 cm. Hauteur du cuilleron : 4,4 cm.

FONCTION. — Cf. **54** (M.H. 11.20.174.).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 22 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

56 Louche sacrificielle
Sacrificial Ladle
M.H. 11.20.214.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois. Forme de rectangle évidé.
Mauvais état de conservation : manche manquant (brisé), bois fissuré (deux fentes longitudinales, dont l'une avec trace de réparation). L'intérieur est encore enduit de matière visqueuse.
Longueur : 22 cm. Largeur : 12 cm. Hauteur : 5 cm.

FONCTION. — Cf. **54** (M.H.11.20.174.) et **55** (M.H.11.20.175.).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

56

Source : MNHN, Paris

57 Cuillère sacrificielle
Sacrificial Spoon
M.H. 11.20.24.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Avec manche court et plat percé d'un trou de suspension.
Longueur totale : 12,3 cm.

FONCTION. — « Avec ces cuillers-ci l'on prend la nourriture des grandes cuillers n° 22 [**54** (M.H. 11.20.174.) et **55** (M.H. 11.20.175.)] et ensuite on les tend vers le ciel » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 23 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

58 Cuillère sacrificielle
M.H. 11.20.25.
Sacrificial Spoon

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Petite cuillère plate à manche percé d'un trou de suspension et décoré à la base de petites saillies symétriques.
Longueur totale : 11,2 cm.

FONCTION. — Cf. **57** (M.H. 11.20.24.).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 23 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

59 Cuillère sacrificielle
Sacrificial Spoon
M.H. 11.20.26.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Petite cuillère à manche, percé d'un trou de suspension triangulaire, auquel est nouée une fine lanière en tendon de renne.
Longueur totale : 9,7 cm.

FONCTION. — Cf. **57** (M.H. 11.20.24.).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 23 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

60 Cuillère sacrificielle
Sacrificial Spoon
M.H. 11.20.28.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne grossièrement taillé. Cuillère en forme de petite pelle, à manche court percé dans son épaisseur d'un trou de suspension.
Longueur totale : 15,3 cm.

FONCTION. — Cf. **57** (M.H. 11.20.24.).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 23 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

61 Cuillère sacrificielle
Sacrificial Spoon
M.H. 11.20.23.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois. Cuillère à manche à l'extrémité arrondie percée d'un trou de suspension. Trace d'une réparation à la jonction du manche et du cuilleron (face concave).
Longueur totale : 17,3 cm.

FONCTION. — Cf. **57** (M.H. 11.20.24.).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 23 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

62 Cuillère sacrificielle
Sacrificial Spoon
M.H. 11.20.27.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois. Cuillère à manche, percé d'un trou de suspension, auquel est nouée une fine lanière en peau chamoisée.
Longueur totale : 14,1 cm.

FONCTION. — Cf. **57** (M.H. 11.20.24.).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 23 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

Source : MNHN, Paris

63 Cuillère sacrificielle
Sacrificial Spoon
M.H. 11.20.86.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois. Cuillère à cuilleron arrondi profondément évidé et à long manche brisé.
Longueur totale : 15,6 cm.

FONCTION. — Cf. **57** (M.H. 11.20.24.).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 23 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

64 Cuillère sacrificielle
Sacrificial Spoon
M.H. 11.20.93.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois. Cuillère plate. Le manche étroit percé d'un trou triangulaire n'est pas dans l'axe du cuilleron.
Longueur totale : 14,4 cm.

FONCTION. — Cf. **57** (M.H. 11.20.24.).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 23 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901).

65 Baguette d'aspersion
Libation Stick
M.H. D.34.15.1.

ETHNIE. — Aïnou.
Ainu.

RÉGION. — Japon. Hokkaïdo. Village de Nieptani (rive du fleuve Saru).
Japan. Hokkaido. Nieptani Village (Saru Riverbanks).

DESCRIPTION. — Bois clair patiné. Baguette plate au verso et légèrement bombée sur le recto, se terminant par une pointe triangulaire taillée en biseau plat. Léger gauchissement (baguette incurvée sur la droite, la pointe étant orientée vers le haut).
Le recto est gravé d'un décor géométrique en creux. Le verso porte les marques de fabrication et/ou de propriété (le propriétaire ayant le plus souvent fabriqué lui-même l'objet) qui sont des rayures plus superficielles, voire des éraflures.
Longueur : 34,3 cm. Largeur : 2,7 cm.

FONCTION. — Objet à la fois rituel, traditionnel, familial et personnel.

COLLECTEUR. — George MONTANDON, déc. 1919 à Hokkaïdo chez les Aïnous chasseurs de la montagne. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt de MONTANDON en 1934.
Baguette n° 9 dans la collection des vingt-cinq baguettes rapportées par MONTANDON, déposées au Musée de l'Homme en 1934 et décrites dans son livre publié en 1937. Or, dans ce livre, cette baguette n° 9 est dite la seule de la collection à avoir été égarée (p. 56). En fait, c'est la seule qui subsiste actuellement au Musée de l'Homme, les autres ayant disparu depuis.

BIBLIOGRAPHIE. — KREINER, J. & ÖLSCHLEGER, H.-D. (1987 : 116-119) ; MONTANDON, G. (1937 : 52-59 et pl. 7 hors texte) ; LEROI-GOURHAN, A. & LEROI-GOURHAN, A. (1989 : 99-103).

Source : MNHN, Paris

66 Baguette d'aspersion
Libation Stick
M.H. 986.42.7.

ETHNIE. — Aïnou.
Ainu.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline.
Far eastern Siberia. Sakhalin Island.

DESCRIPTION. — Bois brun rouge patiné. Baguette plate au verso et légèrement bombée sur le recto, se terminant par une pointe triangulaire taillée en biseau plat. Incurvation à droite affirmée. Le recto est sculpté en relief. Deux motifs sont particulièrement saillants : une sorte de bracelet au tiers inférieur et une espèce de crochet (extrémité brisée) au milieu. Au verso, marque de propriété sous la pointe triangulaire : un triangle en creux.
Longueur : 37,3 cm. Largeur : 2,9 cm.

FONCTION. — Objet à la fois rituel, traditionnel, familial et personnel.

COLLECTEUR. — Charles HAGUENAUER en 1926 à Sakhaline.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — En 1986. Legs de Madame Charles HAGUENAUER, transmis par Monsieur Bernard FRANCK, Professeur au Collège de France.

BIBLIOGRAPHIE. — KREINER, J. & ÖLSCHLEGER, H.-D. (1987 : 116-119) ; MONTANDON, G. (1937 : 52-59 et pl. 7 hors texte) ; LEROI-GOURHAN, A. & LEROI-GOURHAN, A. (1989 : 99-103).

67 Baguette d'aspersion
Libation Stick
M.H. 986.42.8.

ETHNIE. — Aïnou.
Ainu.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline [?] ou Japon. Hokkaido [?].
Far eastern Siberia. Sakhalin Island [?] or Japan. Hokkaido [?].

DESCRIPTION. — Bois blanc. Baguette rectiligne, plate au verso et légèrement bombée sur le recto, se terminant par une pointe triangulaire taillée en biseau plat. Le recto est gravé d'un décor en creux. Au verso, sous la pointe triangulaire une marque de propriété incisée.

Longueur : 29,1 cm. Largeur : 1,9 cm.

FONCTION. — Objet à la fois rituel, traditionnel, familial et personnel.

COLLECTEUR. — Charles HAGUENAUER. En 1927 ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — En 1986. Legs de Madame Charles HAGUENAUER, transmis par Monsieur Bernard FRANCK, Professeur au Collège de France.

BIBLIOGRAPHIE. — KREINER, J. & ÖLSCHLEGER, H.-D. (1987 : 116-119) ; MONTANDON, G. (1937 : 52-59 et pl. 7 hors texte) ; LEROI-GOURHAN, A. & LEROI-GOURHAN, A. (1989 : 99-103).

65 66 67

Source : MNHN, Paris

ACCESSOIRES DE FÊTES

Nous nous sommes bien conduits à ton égard.
Ne te fâche pas contre nous
et envoie-nous beaucoup de gibier à la chasse.
Adresse d'un chasseur nanaï aux os de l'ours après le festin

La fête de l'Ours chez les Nivkhs [Ghiliaks]

Le chasseur solitaire en forêt, au cours de ses randonnées, de trappe en trappe, le long du torrent qui définit le territoire de chasse qu'il a hérité de ses ancêtres, fait parfois d'étranges rencontres.

Un Ghiliak était parti chasser en solitaire. Le soir venu, il coupait du bois quand soudain une grande montagne lui apparut ! Peu après, une voix de femme se fit entendre : un chant venait de la montagne, de plus en plus proche. Enfin il aperçut la femme, il entendait le bruit de ses breloques et il la vit qui descendait. Une palanche à l'épaule, elle descendait. Oh, sur son costume, que de breloques ! Oh, que de boucles d'oreilles ! La palanche à l'épaule, elle descendait chercher de l'eau, elle descendait à la rivière de chasse du Ghiliak. Alors, il releva sa hache, s'y appuya, et regarda : après avoir puisé de l'eau, elle se préparait à remonter sur la montagne. Aussitôt, l'homme lâcha sa hache, bondit sur elle, la saisit au ventre, et la serra dans ses bras ; tout en l'étreignant, il fermait les paupières. Quand il rouvrit les yeux, il vit qu'il étreignait seulement la porte en épicéa [de sa hutte] !... Il commença à gravir la montagne. Il vit la femme qui s'éloignait, la palanche à l'épaule, ses pendeloques tintinnabulant, elle s'éloignait en pleurant. Il entra dans sa hutte, plein de langueur pour cette femme. N'ayant plus envie de manger, il alla se coucher sur son châlit, l'estomac vide, s'y étendit et s'endormit.

Le lendemain il se réveilla tôt mais n'alla pas poser de pièges, pensant toujours à cette femme. Il était encore couché quand le crépuscule arriva. À la même heure que la veille, il sortit et de nouveau se mit à couper du bois. Et voilà que la femme apparaît à nouveau, la palanche à l'épaule, elle descend chercher de l'eau. À nouveau, il bondit à sa rencontre, se jeta sur elle, à nouveau il la saisit au ventre, la souleva, la souleva en l'air. Quand il rouvrit les yeux, il vit la femme qui s'éloignait, descendant vers la rivière. À nouveau, elle puisa de l'eau, remonta ses seaux, les posa sur le rivage et sortit une longue pipe décorée de chaînettes. Elle sortit une blague, y prit du tabac, puis l'alluma et se mit à fumer. Le chasseur descendit vers elle à pas de loup. Il s'approcha et, comme on se jette sur un ours, il se jeta sur elle. Ça y est, il la tient ! La femme se pencha doucement et, par-dessus sa tête, le projeta dans l'eau. Mais, même là, il continuait à l'étreindre. Cependant, quand il rouvrit les yeux, il vit qu'il étreignait une grosse pierre blanche du fond de l'eau ! Il sursauta et lâcha la pierre. La femme s'était assise, comme si de rien n'était. Le chasseur, trempé et furieux, rentra tout droit dans sa hutte. Il ôta ses vêtements, les suspendit et les mit à sécher.

Soudain la femme grimpa vers la hutte et posa ses seaux. Elle urina près du seuil, ouvrit la porte, entra, se laissa tomber près de lui et s'assit. Alors il dit : « Cette femme me tourmente étrangement ! Je ne veux plus la voir ! Si j'avais posé mes pièges, j'aurais au moins attrapé un lièvre blanc ; à présent j'ai tout perdu. » La femme répondit : « Je ne t'ai pas tourmenté, c'est toi qui m'as laissée échapper et as étreint [à la place] ta porte en épicéa. Je fumais tranquillement et, à nouveau, tu m'as laissée échapper et tu es tombé en plein dans l'eau, n'étreignant qu'une pierre du fond ! N'est-ce point ainsi que cela s'est passé ? Maintenant, je viens vers toi de ma propre volonté ! » L'homme dit alors : « À présent, aie pitié de moi, je te veux ! » Et la femme dit : « Moi aussi, je te veux ! »

Source : MNHN, Paris

> Ils vécurent tous deux là-bas un certain temps, puis il s'en retourna dans son village avec la femme. Il la prit pour épouse, elle qui était en vérité une « femme de la montagne ». Dès lors il tua et rapporta toutes sortes de gibier (ŠTERNBERG, 1908 : 188-190).

Quelle est cette séductrice descendue de la forêt ? Une ourse. Telle est en effet la bête qui se cache sous l'expression nivkhe « femme de la montagne ».

> Le terme nivkh *pal* désigne la « forêt de montagne » et la « montagne couverte de forêts ». Les deux mondes — *pal* « le monde de la forêt » et *tol* « le monde de l'eau » — sont deux espaces sauvages, qui s'opposent aux berges où sont établis les villages des Nivkhs. C'est d'eux que les Nivkhs tirent leur subsistance.

Un autre indice confirme l'identité de cette créature : le geste du chasseur qui se jette sur elle « comme sur un ours ». Se jeter ainsi sur un ours est une prouesse que les Nivkhs accomplissent à l'occasion de la fête de l'Ours, lorsqu'il leur faut maîtriser l'animal pour l'enchaîner : une première fois quand ils le débusquent de sa tanière pour l'encager, et une seconde fois quand ils le sortent de sa cage pour le mettre à mort rituellement. C'est toujours le plus athlétique des jeunes gens qui se jette sur l'ours. De sa poitrine il écrase la nuque de l'animal et l'aplatit au sol pour l'empêcher de mordre et de donner des coups de patte.

Pour les Nivkhs, les ours sont d'anciens humains — des défunts. Habitant désormais le monde de la montagne, ces esprits détiennent le gibier, qu'ils accordent aux chasseurs selon leur bon vouloir. Aussi, le chasseur élu de cœur d'une « femme de la montagne » sera comblé de gibier par son amante surnaturelle — comme le chamane qui épouse une fille de la forêt ou de l'eau bénéficiera de son aide pour obtenir gibier et santé en faveur de son groupe.

En revanche, malheur à la femme aimée d'un ours ! Si la « femme de la montagne » peut venir habiter le village de son époux comme dans le récit précédent, celle sur qui un ours a jeté son dévolu doit quitter le monde des hommes pour rejoindre son amant dans le monde des « gens de la montagne » : elle mourra. Ainsi le montre ce mythe relevé chez les Orotches du détroit de Tartarie, ethnie vivant dans le bassin de l'Amour non loin des Nivkhs :

> Il était une fois un frère et une sœur. Le frère chassait, la sœur restait à la maison. Un jour, dans la forêt, il entendit sa sœur chanter : « *Anda, anda, umuka, umuka, nuku majmake...* Ami, ami, viens, viens, mon frère n'est pas là. Viens manger la graisse de cerf, la viande de chevreuil. »
>
> Le lendemain, le frère tua un cerf et l'abandonna à mi-chemin. Arrivé à la maison, il dit à sa sœur d'aller ramener le cerf car il était fatigué. Quand elle fut partie, il mit les vêtements [de sa sœur], ses boucles d'oreille et ses bracelets et commença à chanter la ritournelle. Quelqu'un s'approcha alors et dit : « C'est bien l'habit, mais la voix est différente. » Le frère répondit : « C'est que j'ai toussé toute la nuit », et il tira. L'autre disparut.
>
> La sœur revint. Son frère lui dit qu'il avait passé la journée au lit, malade, sans sortir. La sœur attendit en vain son *anda*. Personne ne vint. Alors, elle aussi disparut.
>
> Plus tard, un jour que le frère allait par la forêt, il vit deux petits gars en train de jouer. Quand il leur demanda qui ils étaient, ils répondirent : « Notre père est ours, mais notre mère est humaine. Notre mère brode des manchettes. » « Bien, dit le frère, allez lui voler les manchettes, elle vous suivra. » À peine la sœur aperçut-elle son frère qu'elle lui dit : « Allons dans ma hutte, je te cacherai. »
>
> Quand l'ours fut rentré, il renifla la drôle d'odeur. La sœur eut beau nier, il insista. Finalement, il dit : « Sors de ta cachette ! Je ne me mettrai pas en colère contre toi. Tu m'as tiré dessus et je suis devenu ours. » Et le frère se montra.
>
> Le lendemain, l'ours l'invita à aller le voir lutter contre l'un de son clan. L'ours alla à la rencontre de son adversaire. Ils se jetèrent l'un sur l'autre. Le frère tira sur l'adversaire, mais le coup atteignit son beau-frère l'ours, qui mourut. La sœur dit au frère : « À présent, il me faut devenir ourse, et mes petits aussi. Fais attention ! Si jamais tu rencontres une ourse avec ses deux petits, ce sera moi. »
>
> Maintes fois, en maints endroits, le frère rencontra une ourse avec ses deux oursons. Il ne les touchait point. Cependant, un jour il se dit : « Est-ce vraiment ma sœur que je rencontre à chaque fois ? Allons, ce coup-ci, je tire ! » Quand il eut tiré, l'ourse mourante lui dit : « C'était moi, ta sœur. Ôte ma fourrure, et tu verras mes bracelets. Que les gens sachent que mon *anda* se nommait Xadamaxa [Khadamakha] et moi Učimonxa [Outchimonkha]. Quand les gens me tueront, que la sœur mange les pattes arrière, que l'époux ne mange pas le postérieur, que le frère ne mange pas le cœur, que l'épouse mange les pattes avant ! »

Source : MNHN, Paris

> Et encore de nos jours, quand on tue un ours lors de la fête, on lui dit en l'appelant par son nom : « Tu as dit : ne mangez pas tel et tel morceau ! Ne te fâche pas si, par ignorance, nous avons péché ! » (ŠTERNBERG, 1933 : 438 note 1).

*

Des mythes du même genre se retrouvent un peu partout en Sibérie. Ils fondent les fêtes de l'Ours. Celles-ci se présentent comme un festin accompagné de jeux et de danses que l'on offre à un ours tué rituellement. Ce festin renouvelle une alliance avec les ours — alliance explicite dans les mythes où l'ours est le beau-frère du chasseur. En échange des festivités, les ours enverront du gibier. En fait, le banquet cérémoniel est aussi l'occasion de renforcer une autre alliance, entre humains cette fois : celle qui lie un clan aux clans chez qui il prend ses femmes ou à qui il en donne.

La fête présente deux variantes assez différentes l'une de l'autre selon la provenance de l'ours qui en est le héros. La première, répandue chez les Évenks, célèbre un ours tué en forêt : les chasseurs ont repéré sa tanière au givre que son haleine a laissé à l'entrée, ils l'ont débusqué et embroché à l'épieu. La seconde est connue seulement dans le bassin de l'Amour et dans les îles de Sakhaline et de Hokkaïdo. C'est elle dont nous détaillerons quelques épisodes, les objets conservés au Musée de l'Homme se rapportant tous à cette variante. Toute la description qui suit est tirée d'une fête observée à Sakhaline par KREJNOVIČ en 1927 (1973 : 169-240). L'ours mis à mort a été capturé tout jeune dans la forêt, gardé prisonnier pendant trois ans dans une cage de rondins au cœur du village et, pendant tout ce temps, régalé des mets les plus recherchés.

> Quand les Nivkhs ont du chagrin — leur petit garçon est mort, ou bien leur fillette —, leur cœur est empli de douleur, alors nous, les Nivkhs, nous attrapons un petit ourson. Nous le nourrissons. Puis, nous organisons une fête. Nous invitons des convives. Nous faisons une sorte de commémoration. Et notre cœur ne souffre plus autant (KREJNOVIČ, 1973 : 169).

L'ours extrait de sa cage est promené de maison en maison. Tandis que les femmes jouent de la poutre musicale ou dansent en se dandinant, les jeunes gens agacent l'ours : ils le taquinent avec des bâtons, rivalisent à qui frôlera ses griffes, à qui esquivera ses coups de patte. Il est finalement tué d'une flèche par un Nivkh du clan des alliés matrimoniaux invité à la fête. Sa carcasse est alors débitée par les vieillards, selon un ordre rigoureux, avec des couteaux sacrés ornés de poils pubiens ursins. Viande et graisse sont détaillées en morceaux dits « interdits » ou « nourritures masculines », qui sont coupés avec les couteaux sacrés, et en morceaux dits « nourritures féminines », coupés avec les couteaux de tous les jours. En fait, si les premiers sont réservés aux hommes, les seconds peuvent être mangés par tous. Citons cette répartition, telle que KREJNOVIČ l'a relevée à Sakhaline (et qui n'est pas exactement la même chez les Nivkhs de l'Amour).

> Nourritures masculines : la tête, la mâchoire inférieure, la langue, le devant du cou, la trachée, le morceau dit « lieu du serrement du cœur » qui comprend les trois côtes premières (censées jouer un rôle-clef quand l'ours attaque), la poitrine, les deux premières vertèbres cervicales, le cœur, les poumons, le foie, la rate, le diaphragme, les tétines, les plus gros muscles des pattes, les plus gros tendons des pattes, le rectum, la graisse qui couvre les omoplates, l'épiploon, la graisse qui entoure la rate. (Il est à noter que certains morceaux masculins ne peuvent être consommés que par les vieux : la viande de la tête, la langue et le cœur.)
> Nourritures féminines : les trois grandes côtes, les trois petites côtes, les côtes flottantes, l'épine dorsale, les omoplates, les os du bassin, la viande du bassin (que l'on donne aux sœurs, considérées chez les Nivkhs comme appartenant à un clan étranger), l'arrière-train, la chair qui entoure la queue et la queue elle-même (mets particulièrement savoureux donné aux sœurs), le dessous des pattes et toute la chair des pattes, à l'exception des gros tendons réservés aux hommes, l'estomac, les intestins, les rognons, la graisse de l'arrière-train (KREJNOVIČ, 1973 : 215-216).

Durant le découpage, aucun os ne doit être brisé. Les morceaux masculins sont grillés sur des brochettes, tandis que les morceaux féminins sont bouillis dans un grand chaudron jusqu'à ce que la chair se détache des os. Toute cette cuisine s'effectue en plein air.

Arrive le jour « où l'on fait asseoir les alliés » (KREJNOVIČ, 1973 : 228). Seuls quelques hommes — dont celui qui a fléché l'ours — sont venus, les femmes n'étant pas invitées. Leur travail va consister à

Source : MNHN, Paris

détacher soigneusement la viande des os, à retourner ces derniers cérémoniellement au maître de maison et à mettre viande et graisse dans une vaisselle réservée à cet usage, pour l'emporter chez eux, dans le village des alliés, où elle sera enfin mangée. Sur place, ils ne consomment qu'un petit bout de la mâchoire inférieure et de la première vertèbre cervicale. Il leur faut en outre subir l'épreuve appelée « couper la graisse avec les dents » : le maître de maison leur enfourne dans la bouche un énorme morceau de gras qu'ils doivent avaler sans y porter les mains au risque de s'étouffer. De l'ours, seuls restent au village les os, que le maître de maison met dans une cage avec les os des ours précédents, et le crâne placé dans le hangar clanique où sont conservés tous les crânes d'ours. Il y a cependant eu festin, mais de poisson, de riz et de préparations à base de graisse de phoque et de baies (et, la fête finie, on mangera aussi les chiens sacrifiés par le maître de maison). De viande d'ours, point.

Lors de la fête à laquelle assista KREJNOVIČ en 1927, le maître de maison avait lui-même attrapé l'ourson en forêt après la mort de son petit garçon. Il l'éleva pendant trois ans, ce qui lui coûta une véritable fortune. Quand l'ourson devenu adulte eut été tué, le père du maître de maison chuchota à la dépouille de l'animal le nom de celui qui était supposé l'avoir nourri : c'était un défunt du clan, ancêtre du maître de maison à la troisième génération. Quand naîtra à nouveau un garçon chez le maître de maison, le nouveau-né recevra le nom — et l'âme — de cet ancêtre. Ainsi, la fête de l'Ours, non seulement est l'occasion de réaffirmer des alliances, mais elle réactive également la circulation des âmes à l'intérieur d'un même clan, c'est-à-dire le cycle des renaissances.

*

Une ethnie voisine des Nivkhs, les Aïnous qui vivent à Sakhaline et à Hokkaïdo, connaît aussi la fête de l'Ours. Celle à laquelle assista B. PILSUDSKI en 1903 fut donnée en l'honneur de six jeunes pêcheurs noyés ensemble dans une tempête. Plus de cent personnes, hommes et femmes, pleurèrent amèrement devant la cage avant qu'on en sorte l'ours qui allait être mis à mort. Ils ne pleuraient pas l'ours, mais leurs parents et amis noyés.

Cependant, la fête de l'Ours n'est pas réservée à la commémoration d'un défunt, elle peut être célébrée chaque fois que se fait sentir le besoin de renouveler l'alliance des hommes avec les esprits. « Quand les Aïnous s'installent dans un nouveau village, ils s'efforcent d'attraper un ourson et de le nourrir, ce qui apporte le bonheur » (PILSUDSKIJ, 1914 : 145).

68 Épieu pour la chasse à l'ours
Bear-hunting spear
M.H. 66.46.65.

ETHNIE. — Nivkh [?].
Nivkhi [?].

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline [?]. Bassin de l'Amour [?].
Far eastern Siberia. Sakhalin Island [?]. Amur Basin [?].

DESCRIPTION. — Lame d'épieu (le manche manque). Deux tranchants mousses. Décor identique sur les deux faces : nervure médiane sur toute la longueur, motifs gravés sur les deux tiers (arabesques et deux poissons) avec incrustations de cuivre et de laiton.
Longueur : 65 cm. Largeur maximum : 5,2 cm.

FONCTION. — Arme de prestige faisant partie des trésors *šagund*.
Cette lame est faite sur le modèle des épieux pour la chasse à l'ours, mais n'est jamais utilisée en tant qu'arme. Elle est gardée avec les trésors, soigneusement enveloppée dans une écorce de bouleau. On l'expose lors de la fête de l'Ours, mais elle peut servir soit à payer l'amende qui mettra fin à une guerre entre clans, soit à payer le prix de la fiancée (achat d'une bru) ou la dot de la fille, soit à acheter un esclave. Elle peut également accompagner un défunt de la parenté dans le village des morts.
Parmi les trésors, citons aussi les soieries, les pelisses, les chaudrons, les arcs en fanons de baleine et les bijoux.
Selon ŠRENK (1899 : 252-253), « tous ces merveilleux épieux et piques avec une profusion d'incrustations de cuivre, de laiton et d'argent, que l'on ne rencontre chez aucun autre peuple sibérien sont sans aucun doute d'origine ghiliake [nivkhe] [...] On ne les emploie pas, on répugne à les vendre, on les garde pour la plupart comme un capital qui se transmet par héritage et ce n'est qu'en cas extrême qu'on s'en défait pour acquérir une femme. Même en ce cas l'arme change seulement de maître et ne sort pas des mains ghiliakes ».

COLLECTEUR. — WILCKEN, consul allemand à Vladivostok dans les années vingt.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — ŠRENK, L.I. (1899 : pl. XLVI fig. 5) ; ŠTERNBERG, L.Ja. (1908) ; ŠTERNBERG, L.Ja. (1933).

Source : MNHN, Paris

68

69 Plat creux
Bowl
M.H. 66.46.61.

ETHNIE. — Nivkh [?].
Nivkhi [?].

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline [?]. Bassin de l'Amour [?].
Far eastern Siberia. Sakhalin Island [?]. Amur Basin [?].

DESCRIPTION. — Plat en bois sculpté dans un seul bloc. La poignée est formée par deux ours. A l'extrémité opposée, deux nageoires de poisson. Assez grossièrement sculpté. Bord du plat fendu près de la poignée. Traces de graisse à l'intérieur du plat. Longueur : 61 cm. Largeur maximum : 21,5 cm. Profondeur de la cavité : 6 cm.

FONCTION. — Plat pour servir la viande et la graisse de l'ours lors de la fête de l'Ours. La viande peut être servie crue ou bouillie en petits morceaux dans de la neige fondue (jamais dans de l'eau puisée à la rivière), mais n'est jamais rôtie ni salée. Ce sont les plus vieux du clan, les plus respectés, qui font cuire la viande de l'ours, ce qui est un grand honneur. Cela s'effectue lentement et solennellement. La viande cuit sur un feu spécial alimenté uniquement avec du bois d'épicéa. Dans la demeure, un chien, consacré à l'esprit de la montagne, est laissé avec les vieux pour lécher les récipients qui ont servi à faire bouillir la viande puis à la transporter. Ce chien a pour mission de ne laisser aucun reste de la nourriture rituelle offerte à l'esprit.
Ces plats ne sont sculptés que pendant la fête de l'Ours. Ils sont toujours confectionnés dans un bloc de bois entier. Les plus profonds servent pour le bouillon, les autres pour la viande et la graisse de l'ours. Entre deux fêtes, ils sont rangés dans une réserve spéciale.

COLLECTEUR. — WILCKEN, consul allemand à Vladivostok dans les années vingt.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — ŠRENK, L.I. (1903 : 64-103 et pl. L).

69

Source : MNHN, Paris

70 Cuillère
Spoon
M.H. 99.76.59.

ETHNIE. — Nivkh.
Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline. Vallée de la Tym.
Far eastern Siberia. Sakhalin Island. Tym Valley.

DESCRIPTION. — Très grande cuillère d'une seule pièce. Cuilleron plat et ovoïde, pointu à l'extrémité. Manche plat, sculpté, présentant un coude et se terminant en pointe. Décor à motifs géométriques, dont volutes.
Longueur totale : 65 cm. Largeur du cuilleron : 12 cm. Longueur du cuilleron : 22,5 cm.

FONCTION. — Utilisée lors du festin de la fête de l'Ours.

COLLECTEUR. — Paul LABBÉ (mission juin-septembre 1899).

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don Paul LABBÉ 1899.

BIBLIOGRAPHIE. — ŠRENK, L.I. (1903 : 83-84 et pl. LII). CINCIUS, V.I. (1971 : 199 fig. 13).

70

71 Couronne cérémonielle masculine
Male Festival Headband
M.H. 68.95.2.

Ethnie. — Aïnou.
Ainu.

RÉGION. — Japon. Hokkaïdo.
Japan. Hokkaido.

DESCRIPTION. — Couronne en paille tressée sur laquelle est posée et maintenue par des liens une gerbe de copeaux bouclés dont l'extrémité flotte librement à l'arrière de la tête. Une tête d'ours en bois sculpté peint en noir est fixée par un écrou de métal à la couronne au-dessus du front. Un rectangle de bois noir attenant à la tête d'ours porte gravé un motif géométrique. De chaque côté de la tête pendent quatre rectangles de coton violine, pris entre la couronne de paille et la gerbe de copeaux. Largeur de la couronne de paille tressée : environ 4 cm. Longueur de la tête d'ours : 5,4 cm. Hauteur de la tête d'ours : 5,4 cm. Épaisseur de la tête d'ours : 3,5 cm.

FONCTION. — Pour les cérémonies — dont la fête de l'Ours —, chaque homme du groupe porte une coiffure très élaborée faite de bois, de paille et de peau d'ours ajustés ensemble sur une bande de tissu. Cette couronne, qui avance sur le front, est ornée d'un attribut le plus souvent lié à l'ours, mais l'on trouve également des sculptures de têtes de renard ou d'oiseau et, exceptionnellement, de poissons.
Il s'agit ici d'un objet touristique, copie des couronnes traditionnelles.

COLLECTEUR. — Robert GESSAIN en 1967.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Madame Robert GESSAIN en 1968.

BIBLIOGRAPHIE. — LEROI-GOURHAN, A. & LEROI-GOURHAN, A. (1989 : 43-44).

71

Source : MNHN, Paris

Les fêtes du maître de la mer chez les Tchouktches

Si pour les Nivkhs, mourir c'est rejoindre « les gens de la montagne », pour les Tchouktches maritimes, qui vivent de la chasse aux mammifères marins, mourir c'est rejoindre « les gens de la mer ». Rappelons que les Tchouktches se divisent en deux groupes : Tchouktches maritimes (*an'kalyn*, litt. « habitants du littoral ») et Tchouktches du renne (*čavču*, dénomination qu'ils partagent avec les Koriaks éleveurs de rennes), les deux groupes s'auto-appelant *lyg''oravêtl'at* « les vrais hommes ». Tous les matériaux utilisés dans les paragraphes suivants concernant les Tchouktches ont été recueillis par Bogoras.

> Il était une fois un Tchouktche maritime. Il avait huit enfants. Le plus jeune était une fille. Un jour, il s'en fut à la chasse au morse. La tempête se leva et il fut emporté au loin vers le grand large. Roulé dans les vagues, à moitié noyé, il s'adressa à l'océan : « Océan, calme-toi ! Laisse-moi encore voir ce monde ! Je te donnerai ce que j'ai de mieux, ce qui est le plus cher à mon cœur, je te donnerai mon chien de tête, celui qui mène l'attelage, le tacheté ! » L'océan ne se calma point. « Je te donnerai ma plus jeune fille, non encore mariée, une jolie fille vêtue de fourrures tachetées ! » L'océan alors se calma. L'homme accosta au rivage, remonta la grève et s'en retourna chez lui.
>
> Tous ses enfants s'y trouvaient, sauf sa fille restée sur le rivage. La mère sortit de la demeure : « Oh, ma fille, c'est toi qui est cause de la tempête ! » lui dit-elle. Toute triste, la fille acquiesça, les yeux baissés. « Viens te changer, mets des vêtements secs ! » dit la mère. La fille entra, les yeux toujours baissés. Alors qu'elle se changeait, le père entra. Il la prit par la main, saisit sa lance et s'en fut sur le rivage. Se tournant vers l'océan, il dit : « Océan, ne sois plus en fureur ! Ce que je t'ai promis, je te le donne. » Il perça sa fille de la lance et abandonna le corps sur la grève. Le sang recouvrit toute la plage. L'obscurité descendit. La fille gisait sans vie sur le sable.
>
> Quelqu'un — un homme de la mer — vint à elle et la poussa légèrement du bout du pied. « Lève-toi, dit-il. Allons chez moi ! » Quelques instants après, il reprit : « Allons, lève-toi ! Allons à la maison ! » Elle finit par se réveiller et s'asseoir : « Oh, que j'ai dormi longtemps ! » Il l'emmena chez lui et l'épousa. Ils vécurent heureux et eurent un grand troupeau de rennes.
>
> La fille, bien entendu, ne revint plus chez ses parents. Comme le père ne disait mot, la mère pensa : « Allons voir où elle est. » Elle arriva à l'endroit où les taches de sang couvraient la grève, mais le corps avait disparu. Elle trouva des empreintes de pas et les suivit. Elle parvint à une falaise. Les traces menaient au sommet. Elle monta et, tout en haut de la falaise, tomba sur un campement. Sa fille s'affairait là, grattant des peaux.
> — Est-ce là que tu habites ?
> — Oui, répondit la fille.
>
> La mère vécut quelque temps avec sa fille. Puis celle-ci lui dit : « Va chercher Papa. J'aimerais le voir lui aussi. » Le vieil homme vint et fut comblé de nourritures. Le lendemain, l'océan se fit de nouveau houleux. La fille dit à son père : « Allons jeter un coup d'œil à l'océan ! » Ils allèrent à l'extrême bord de la falaise. Elle lui dit : « Vois donc l'océan en bas. Comme il est mauvais de nouveau ! » Il regarda en contrebas. Elle le poussa par derrière. Il tomba, se fracassa le dos et fut emporté par l'océan. C'est fini (Bogoras, 1910-1913 : 171-172).

Les noyés deviennent « gens de la mer ». Ils accordent aux vivants le temps calme, favorable à la pêche, ainsi que le gibier marin : baleines, morses et phoques. Mais ils ne donnent rien pour rien. Comme le montre ce récit raconté à Bogoras par un Tchouktche maritime en 1900, le maître de l'océan et ses créatures échangent l'accalmie contre le sacrifice d'une jeune fille. Car le troc régit les rapports entre les deux mondes. Tout gibier pris au monde de la mer sera remboursé par un gibier humain. Ici le calme de l'océan, condition essentielle à la capture des bêtes marines, est payé par la mort de notre Iphigénie tchouktche. Elle-même respectera dans sa vengeance la loi de l'échange : elle précipite son père à l'eau soi-disant pour calmer la fureur des flots.

Cet échange est, chaque année, solennellement renouvelé par la célébration de deux fêtes, l'une au printemps qui ouvre la saison des chasses en mer, l'autre à l'automne qui remercie le maître de la mer pour le gibier obtenu.

Source : MNHN, Paris

*

La première fête, dite des bateaux, se célèbre quand l'océan se libère des glaces. Chaque propriétaire de bateau l'organise à son gré avec les membres de son équipage et leurs familles.

Le matin du jour retenu, hommes et femmes se réunissent devant la demeure du maître du bateau. Ils descendent le bateau de son support hivernal, un échafaudage de côtes de baleine édifié loin du rivage. C'est là que le bateau a passé l'hiver, solidement arrimé aux traverses, à l'abri des tempêtes de neige et des coups de dents des renards affamés. L'équipage lance dans la mer des boudins de viande de renne. Le bateau est ensuite apporté près de l'habitation et posé à terre, côté ouest. De nouveau des boudins de renne sont offerts à l'océan. Après quoi, tout le monde fait une circumambulation autour de la maison (dans le sens de la course du soleil). En tête marche la plus vieille femme de la famille, puis le maître du bateau, l'homme de barre, les pagayeurs et le reste de la compagnie. La femme de tête doit être la plus vieille possible, pour connaître à fond tous les détails de la cérémonie. Aussi les familles qui n'en ont pas en empruntent une à leur parenté ou même à d'autres villages. Les vieux hommes au contraire sont parfaitement inutiles. Après la procession, les gens entrent dans l'habitation, s'asseoient en rond et commencent à chanter et à danser au son du tambour plusieurs heures durant. Le tout se conclut par une séance chamanique en soirée.

Le lendemain matin, on fait une divination avec des morceaux de gras qui sont restés toute la nuit dans le bateau. En observant les bouts de gras, les gens essaient de deviner si le bateau aura de la chance la saison à venir, surtout pour la chasse à la baleine et à l'ours blanc. Les craquelures semblables à des égratignures faites par des ongles prédisent bonne fortune et prospérité. Les marques semblables à des empreintes de doigts sont présages de mauvaise chance, voire de mort. Le bateau est ensuite rapporté sur le rivage et installé au bord de l'eau sur son support estival — une construction légère en bois, aisément transportable de place en place suivant les besoins. Les flotteurs sont placés à l'intérieur du bateau.

Le jour suivant, dès le matin, les participants entassent sur la grève de la nourriture en grande quantité, qui sera distribuée aux invités accourus avec femmes et enfants, par bateaux entiers. Une offrande est faite à l'océan, puis le bateau est mis à l'eau pour la première sortie de l'année, courte et menée avec prudence.

En automne, quand le bateau est ramené à son support hivernal, les Tchouktches ne font aucune cérémonie particulière, étant donné que la grande cérémonie automnale, la fête de Keretkun [Keretkoun], répond à tous les besoins (Bogoras, 1975 [1904-1909] : 403-404).

*

La fête de Keretkun, l'esprit-maître de la mer, dure de deux à cinq nuits suivant la richesse de la famille qui la célèbre, cette fête exigeant en effet de grosses dépenses en nourriture. Tous les membres de la famille, jusqu'aux plus petits enfants, endossent de légers anoraks en boyaux de phoque séchés ; car selon eux Keretkun et son épouse s'habillent ainsi. Ces anoraks sont achetés aux Esquimaux, seuls à les fabriquer (ce qui tendrait à prouver que toute la cérémonie serait d'origine esquimaude). Le maître et la maîtresse de maison arborent des bandeaux de tête censés de même imiter les coiffures de Keretkun et de son épouse.

Un autre accessoire indispensable à la fête est le « filet de Keretkun », un filet en tendons déployé horizontalement sous le trou à fumée. Émergeant du trou à fumée, un poteau passe à travers le filet. Aux bords du filet sont suspendues quelques statuettes d'oiseaux et une douzaine de pagaies miniatures, décorées au sang de phoque. Les oiseaux, sans doute des mouettes, sont en bois grossièrement sculpté et orné de rayures en sang de phoque ; leurs ailes sont symbolisées par deux lignes croisées sur le dos ou encore par deux plumes fichées dans les fentes du bois. Des têtes de morses ou de phoques sont posées à terre. Enfin, une pagaie de taille normale, sur laquelle est peinte une scène de chasse aux mammifères marins, sert de « pagaie d'incantation ». Elle convoie jusqu'à Keretkun les demandes de renouvellement du gibier.

Source : MNHN, Paris

Le premier jour de la fête, on balaie soigneusement l'intérieur de la tente-habitation et on accroche le filet. De part et d'autre du foyer, deux peaux de renne symbolisent le compartiment intérieur de la tente. Keretkun est censé entrer et choisir sa place : sur l'une des peaux ou à l'intérieur du vrai compartiment. On installe à l'emplacement qu'il a choisi une grande lampe garnie de l'huile la plus fine, et il s'assied sur la lampe dans l'attente des offrandes. Une petite statuette en bois posée sur la lampe le représente.

Face à la lampe, sur un coin de sol nu bien râclé pour l'occasion, on allume un petit feu : c'est là que Keretkun reçoit les offrandes. Le feu brûle sans arrêt du matin jusque tard dans la nuit, alimenté par de petits bouts de bois, des os et du blanc de baleine. Amis et parents préparent des montagnes de nourriture — dont un hachis à base de racines et de tiges mêlées d'huile et de foie, indispensable à la fête.

Ce premier jour de fête est réservé aux gens de la maisonnée. Les hommes jouent du tambour et les femmes dansent. Tous chantent, chacun a son air à soi. Munis de sifflets en bois ou en plume d'oie, certains lancent, de temps à autre, des coups de sifflet brefs et stridents : ce sont surtout les enfants de la famille qui, en outre, sont tenus de sautiller autour du foyer.

Si le second jour est celui des invités, en particulier des chamanes qui à tour de rôle rivalisent d'habileté à jouer du tambour et à chanter, le troisième jour appartient aux femmes. Les unes jouent du tambour à la place normalement réservée aux hommes, et les autres dansent à leur place habituelle, face à l'entrée.

Chaque nuit, une veille est observée en l'honneur de Keretkun, censé ne pas quitter sa lampe à huile de toute la fête. Le veilleur est un vieux ou une vieille, le plus souvent un chamane qu'on paie d'une courroie neuve. Durant sa garde de nuit, assis sur une vertèbre de baleine, dos à l'entrée et face au feu, il chante et bat du tambour en sourdine pour ne pas réveiller l'hôte surnaturel assoupi sur sa lampe. L'ultime nuit, une femme assure la veille.

Le dernier soir de la fête, on cuit la viande d'un renne entier dans un grand chaudron suspendu au-dessus de plusieurs lampes, dont celle de Keretkun. La viande cuite est ensuite distribuée aux hôtes qui la rapporteront chez eux.

Après la fête, on brûle la statuette de Keretkun et on balaie méticuleusement toute l'habitation. Les bribes d'offrandes tombées de la lampe de Keretkun, les poils disséminés, les résidus du foyer, les moindres détritus, tout est rassemblé et jeté à la mer. Les Tchouktches estiment que par ce geste ils rendent à la mer tout le gibier tué dans l'année (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 392-399).

72 Bandeau de front
Headband
M.H. 11.20.195.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — Deux bandes en peau chamoisée cousues sur le front forment un bandeau qui se noue sur la nuque, la face visible est teinte à l'écorce d'aulne.
Sur le front deux petites cornes : deux baguettes de bois gainées de peau chamoisée teinte, décorées chacune de trois anneaux de peau chamoisée blanche. Derrière chaque oreille pend une lanière en peau chamoisée, à laquelle sont attachées des touffes de poils de jeune phoque teintes à l'écorce d'aulne ; au milieu de chaque lanière, un anneau en peau chamoisée blanche.
Longueur du bandeau : 68 cm. Longueur de la corne de droite : 6,5 cm. Longueur de la corne de gauche : 7,5 cm. Longueur des pendants : 24 cm.

FONCTION. — « Bandeau, que certains Tschouktschi mettent autour de leur tête à l'occasion de fêtes » (légende de l'inventaire de GONDATTI).
Lors de la fête de Keretkun, l'esprit-maître de la mer et des baleines, le maître et la maîtresse de maison ceignaient des

72

Source : MNHN, Paris

bandeaux qui étaient censés imiter ceux que portaient Keretkun et sa femme.
Les petites cornes sont l'équivalent des cornes en fer que l'on observe sur les coiffures chamaniques et évoquent les deux cornes en fourrure d'une coiffure de chamane ioukaghir (IVANOV, 1954 : 529 et fig. 88). Cependant, certains auteurs ont cru voir dans les cornes du bandeau les jets d'eau que projette le rorqual commun *(Balaenoptera physalis)*, espèce sous laquelle serait imaginé Keretkun (IVANOV, 1954 : 434).
Les pendants en poil de phoque teint se rencontrent dans toute la Sibérie orientale. « En Sibérie, où la couleur rouge symbolise la vie, les pendants rouges en fourrure de bébé-phoque sont des ornements très répandus. On en faisait le commerce : la peau voyageait depuis les groupes maritimes jusqu'aux Évènes, puis revenait, sous forme de pendants rouges, de chez les Évènes, excellents teinturiers, jusqu'aux Tchouktches et aux Koriaks. Ils étaient cousus sur les habits de danse, sur les costumes et coiffures de chamanes et sur les "pantalons de lutteurs" en peau de phoque des Tchouktches en tant que marque de bravoure » (CHAUSSONNET, 1988 : 224).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 250 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 393 fig. 271).

73 à 77 Modèles de pagaies
Model Paddles
M.H. 11.20.44.(1. à 5.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois blanc. La pelle a son extrémité taillée en triangle (langue-de-carpe). Le manche a une encoche de suspension.
Décor peint (noir à l'origine, et plus ou moins décoloré à la lumière), essentiellement de triangles et de points, différent pour chacune des deux faces.

73
M.H. 11.20.44.(1.)
Longueur totale : 26, 8 cm. (L'extrémité du manche est brisée.)

74
M.H. 11.20.44.(2.)
Longueur totale : 24 cm.

75
M.H. 11.20.44.(3.)
Longueur totale : 29 cm.

76
M.H. 11.20.44.(4.)
Longueur totale : 35, 5 cm.

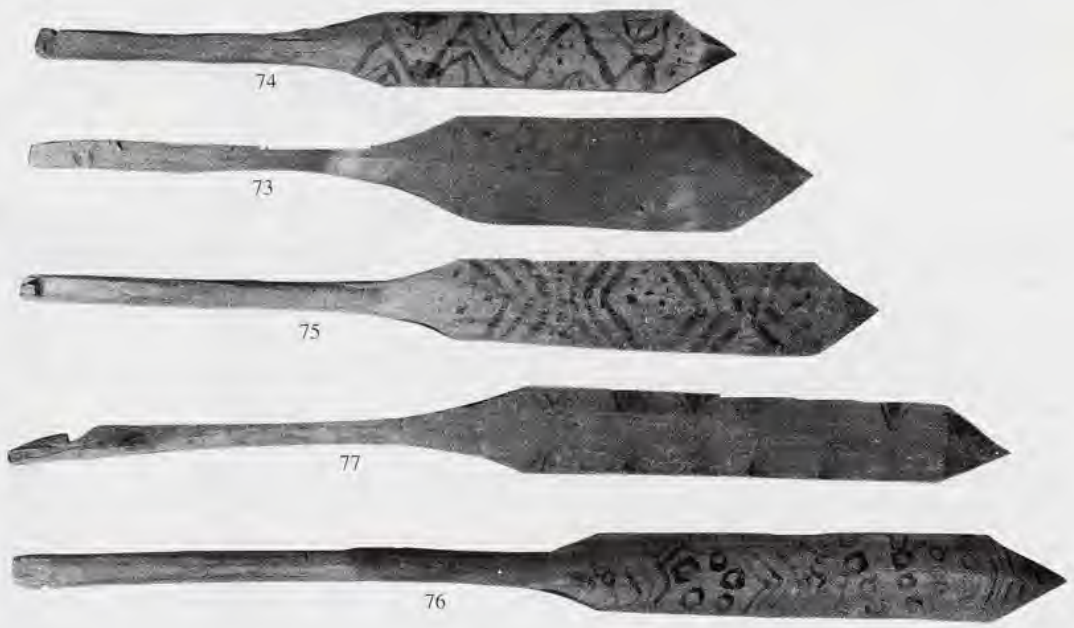
77
M.H. 11.20.44.(5.)
Longueur totale : 34 cm.

FONCTION. — « Modèles d'avirons exposés pendant la fête printanière de la Baidara » (légende de l'inventaire de GONDATTI).
Baïdara est le nom russe de l'embarcation tchouktche à carcasse en bois tendue de peau de morse. Les dessins des pagaies, peints en sang de phoque, figurent généralement des triangles — le triangle étant à la fois symbole de la baleine et symbole sexuel féminin.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 222 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 403-404) ; SEROV, S.Ia (1988 : 253-255 et fig. 344).



Source : MNHN, Paris

78 à 81 Figurines d'oiseaux. Mouettes ?
Model Birds. Seagulls ?
M.H. 11.20.45.(1.à 4.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois sculpté. Partie dorsale perforée pour permettre le passage d'une tresse de suspension en tendon de renne.

78
M.H. 11.20.45.(1.)
Longueur totale : 13,4 cm.

79
M.H. 11.20.45.(2.)
Longueur totale : 13,7 cm.

80
M.H. 11.20.45.(3.)
Longueur totale : 13 cm.

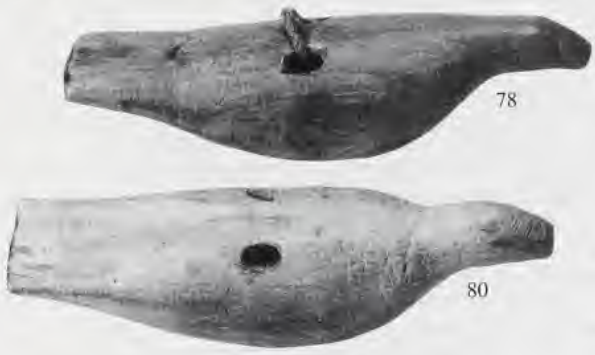
81
M.H. 11.20.45.(4.)
Longueur totale : 13,6 cm.

FONCTION. — « Imitations d'oiseaux, exposées à l'occasion des fêtes du printemps et de l'automne » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 232 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 147-149) ; BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 393).



LA FÊTE DES LIBATIONS CHEZ LES IAKOUTES

Les Iakoutes sont des éleveurs de chevaux et de bovins. Ce qu'ils demandent aux esprits, ce n'est pas l'octroi de gibier comme les peuples chasseurs, mais la fécondité de leurs troupeaux.

À l'époque de la mise bas, lorsque les juments donnent le plus de lait, ils célèbrent la fête des Libations, dite *ysyax*, du verbe *ys-* « jeter en éparpillant, asperger ». (Nous écrivons *ysyax*, et non *yhyax*, suivant la tradition — et le dictionnaire de PEKARSKIJ ; en effet *h* n'est qu'un allophone du phonème *s*.) Voici la description qu'en donna un Iakoute de Verkhoïansk en 1881.

> C'est le richard Tas qui organisait les plus belles fêtes du coin. Un homme important. Chez lui, on trait les juments, on fait le koumys *[lait de jument fermenté. N.d.A.]*, et il y a toute la vaisselle en bois nécessaire. Ses fêtes réunissaient tous les gens des environs.
>
> Dans sa cour, le long de la palissade, on fichait en terre de jeunes bouleaux verts écorcés et, dans le coin d'honneur, là où l'on avait planté les bouleaux les plus verts et les plus beaux, trônait l'outre à koumys *(simir)*. Au pied des bouleaux, les hommes s'asseyaient en rang — les plus respectables auprès de l'outre. Deux hommes de la parenté du maître de maison, vêtus comme pour un voyage, avec moufles et chapeaux, versaient le koumys de l'outre dans le seau de cuir *(xollogos)*, puis dans les vases à boire cérémoniels *(ajax)* ornés de crins de cheval. Tout d'ailleurs était orné de crins de cheval. Le maître, ou le chamane — dans le temps, il n'y avait pas une seule de ces fêtes sans chamane —, prenait un vase plein de koumys. Il allait se mettre au centre du cercle des participants. Là, un genou à terre et visage tourné vers le sud, il chantait et invoquait le « Blanc Dieu Créateur » pour qu'il donnât à tous bonheur, richesse et bénédictions... Puis, il criait trois fois *uruj*, levant à chaque cri le vase vers le ciel. Après quoi, il s'asseyait là, buvait dans le vase rituel et le passait à quelqu'un d'autre. Le vase circulait ainsi de main en main, chacun y buvant à son tour. Pendant ce temps, on lui en présentait un nouveau, et le même manège se reproduisait. Ainsi le temps passait à boire, bavarder et se réjouir (SIEROSZEWSKI, 1993 [1896] : 446-447).
>
> Le *simir* est une outre faite d'une peau en cuir boucané cousue en forme de sac et munie d'un étroit goulot. Elle est ornée de pendants en argent, de perles et de crins de cheval blanc. On la pose

Source : MNHN, Paris

près de la cheminée sur une sorte de tabouret très bas et, pour éviter qu'elle se renverse, on l'attache par ses « oreilles » au toit de la maison. Le lait frais de jument y est mis à fermenter avec un reste de koumys de l'année précédente que l'on a soigneusement recueilli et séché. Ce lait est battu et rebattu à maintes reprises avec un moussoir *(mutuk)*, disque en bois percé d'ouvertures emmanché sur un long bâton. De temps en temps, les femmes et les enfants, et parfois les hôtes, donnent un coup de moussoir en passant. Quant au *xollogos*, c'est un grand seau rond en peau de jument non assouplie (simplement débarrassée de ses poils), très longuement boucanée et enduite de beurre ou de graisse de jument pour la rendre étanche *[N.d.A.]*.

La fête des Libations était l'occasion de jeux, courses à cheval, tir à l'arc et autres compétitions, qui permettaient jadis à chaque clan d'évaluer la force de ses braves.

Selon les Iakoutes, cette fête aurait été fondée par un de leurs ancêtres Ellej [Elleï] que la légende fait venir du sud par la Léna et s'établir dans la région de la future Iakoutsk. Son origine, ainsi que celle d'un autre ancêtre mythique des Iakoutes Omogoj [Omogoï], fait l'objet de multiples variantes : il serait Tatar ou Bouriate selon PEKARSKIJ (1907 : 249), Kirghize, Tchouktche et même Japonais selon des versions relevées par JOCHELSON (1933). La légende fait d'Ellej le gendre du riche Omogoj, et de sa descendance serait né le peuple iakoute.

Omogoj avait deux filles. L'aînée, noiraude, avait nom Natte-Embroussaillée ; la cadette, Lumineuse-de-Visage, était si gracieuse que l'herbe ne ployait point sous son pas. Son père l'aimait tant qu'il ne l'obligeait à aucun travail domestique si ce n'est broder avec du fil d'or. Omogoj proposa une de ses filles à Ellej en récompense de ses services. Celui-ci ne répondit pas sur le moment. En cachette, il suivit les filles quand elles allèrent à la feuillée. L'urine de Lumineuse-de-Visage ne laissait pas plus de trace que bruine. Celle de Natte-Embroussaillée était épaisse et mousseuse comme crème fraîchement battue. Ellej se décida pour Natte-Embroussaillée, à la fureur de Omogoj.

Plus tard, Omogoj apprit que Ellej célébrait un rituel nouveau. Jaloux, il emmena sa femme, sa fille cadette, ses gens et ses troupeaux et se rendit chez lui : « Montre-moi ton rituel, lui dit-il, et je te récompenserai. » Ellej accepta, installa une rangée de jeunes bouleaux, posa au sol un seau plein de koumys, mit un genou à terre et se tint là, un vase à boire à la main. Derrière lui, tous s'agenouillèrent. Il chanta. Alors du ciel descendirent boire trois cygnes blancs. Ellej s'en réjouit. Omogoj et les autres furent emplis d'admiration. Puis tous s'assirent près des bouleaux à boire le koumys, bavarder et se divertir trois jours durant. Ce fut les premières Libations (D'après SIEROSZEWSKI, 1896 : 186-188).

L'ancêtre Ellej est invoqué parmi les esprits destinataires des libations. Les louanges parlent de grasses prairies et de larges rivières, de plaines claires et de vastes champs, de bétail aux robes variées et de juments fécondes, de crème épaisse et de lait écumeux. Appels à la prospérité, à l'accroissement et à la multiplication des poulains, des veaux et des enfants se succèdent. Sont glorifiés tour à tour le Blanc Seigneur Créateur « à la face d'argent et au poil soyeux de jeune étalon », le Coléreux Seigneur Créateur « qui enfourche un cheval fougueux aux sabots d'argent semblables à quatre gerbes couvertes de neige », la Généreuse « qui fait hennir le tonnerre destructeur », le Feu « qui craque jour et nuit », etc. L'invocation à Ellej rappelle qu'il a fondé la fête des Libations :

[Toi] qui procèdes du Blanc Créateur,
Du pays des abondances heureuses
Et des lacs bien remplis,
Qui, par l'intermédiaire du premier ancêtre chamane,
As obtenu la joyeuse fermentation,
As institué le bienfaisant rituel
De la fête d'été,
Qui as fabriqué la vaisselle à koumys,
Qui as répandu la fumée bleue,
Qui possèdes l'*älägä* et l'*äräsä*,
Aïeul Ellej,
Afin qu'à l'avenir aussi
Dans les jours heureux
De la célébration du rituel sacré
Présent tu indiques,
Diriges et bénisses,
Je t'offre la coupe vénérable.
Grâces et joie, ainsi soit-il !

(Traduction LOT-FALCK, 1974 : 675, d'après KSENOFONTOV, 1961 : 77-82).

Source : MNHN, Paris

Cette vaisselle rituelle à koumys qu'aurait inventée Ellej, JOCHELSON la répartit en trois catégories :

— les *čoroon*, hauts vases à un pied contenant de 10 à 15 litres de koumys. Leur base étroite les rend instables. Pour boire, on les tient à deux mains ;
— les *us ataxtaax čoroon*, vases plus petits à trois pieds sculptés en forme de sabots de chevaux ;
— les récipients cylindriques sans pieds que l'on nomme *maasax* s'ils sont petits, et *ymyja* s'ils sont grands.

Tous ces récipients cérémoniels étaient sculptés dans du bois de bouleau polaire extrêmement dur, mais leurs parois étaient si fines que ces récipients se fendaient si on les laissait vides au soleil une seule journée. Pour les protéger, on les conservait dans un endroit sombre et humide et on les huilait avec du beurre fondu, ce qui leur donnait une patine sombre.

Cette vaisselle à koumys porte un décor gravé, certains vases étant cerclés d'argent ou ornés de houppes de crins de cheval et de rubans de tissu rouge. Les motifs du décor, géométriques, portent presque toujours le nom d'ustensiles à usage domestique (JOCHELSON, 1933 : 205-207).

TABLEAU 1. — Noms des principaux motifs de la vaisselle à koumys iakoute (d'après JOCHELSON, 1933 : 208 fig. 93 et 209-217)

taraax ojuu : « peigne ».

ilim xaraya ojuu : « maille de filet » (litt. « œil de filet »). Représente des filets de pêche. Les points d'un des motifs figurent vraisemblablement les poissons pris au filet.

ärijä ojuu : « vannerie », du verbe *ärii* « enrouler ». Représente le tressage de paniers effectué en enroulant du fil autour de touffes d'herbes.

urasa ojuu : « hutte ». Les zigzags figurent les grandes huttes en écorce de bouleau qu'utilisent en été les Iakoutes.

kybytya ojuu : « coin pour fendre le bois » (du verbe *kybyt* « enfoncer, coincer »).

timäx tördö ojuu : « emplacement de bouton ». Ce motif, consistant en trois ou quatre losanges enchâssés les uns dans les autres, était jadis brodé sur les costumes iakoutes aux emplacements où les boutons étaient cousus.

kärdis ojuu : « encoche ». Représente l'ancien mode de notation iakoute par encoches sur des bâtonnets.

köyüör ojuu : « outre à koumys ». Représente les grandes outres à koumys en cuir.

tonoyos ojuu : « vertèbre ». Représente la colonne vertébrale ou les vertèbres cervicales.

tyñyrax ojuu : « ongle, griffe ».

tarbax ojuu : « doigt ».

sarbynjax ojuu : « ornement dentelé » *[JOCHELSON traduit par « hanging ornament » ; il s'agit de festons. N.d.A.]*. Suivant l'orientation de la courbe, ce motif — très fréquemment gravé ou brodé sur la vaisselle à koumys — représente l'arc céleste ou une corde pendante, suspendue par ses deux extrémités.

bültägir torduja : « petit bouton rond » de *tordox* « couverture de hutte ou de tente » *[JOCHELSON traduit par « rounded raising ». N.d.A.]*. Motif imprimé sur les pots en argile mais également sur la vaisselle de koumys.

tyñyraxtax torduja : « petit bouton en forme d'ongle ». Ce motif, relevé par JOCHELSON sur un pot d'argile où il était imprimé, non avec les ongles, mais avec un poinçon en bois n'est pas utilisé pour la vaisselle de koumys.

usuor ojuu : du russe *uzor* « motif ». Représente des motifs floraux empruntés aux Russes.

duobat ojuu : du russe ancien *doved* « jeu de dames ».

saxymat ojuu : du russe *šaxmat* « jeu d'échecs ».

Source : MNHN, Paris

82

82 Seau cérémoniel à koumys
Bucket used during the Kumiss Festival
M.H. 66.46.110.

ETHNIE. — Iakoute.
Yakut.

RÉGION. — Sibérie orientale.
Eastern Siberia.

DESCRIPTION. — Surface latérale : planche en bois de bouleau recourbée pour former cylindre et maintenue par une couture en racine de mélèze.
Fond : disque en bois de pin.
Décor de bandes à motifs géométriques sculpté sur toute la surface : motifs dits « hutte », « maille de filet », « arc céleste », et motifs floraux d'inspiration russe. Deux bandes plates en cuivre formant anneaux de cerclage et une troisième masquant la couture en racine de mélèze. Quatre pendants en cuivre accrochés à l'anneau supérieur à intervalles réguliers.
Hauteur : 19 cm. Diamètre du bord : 28 cm.

FONCTION. — Seau contenant le koumys utilisé lors de la fête des Libations, appelé *käriän ymyja.*

COLLECTEUR. — WILCKEN, consul allemand à Vladivostok dans les années vingt.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — JOCHELSON, W. (1933 : 204 fig. 89).

83 Vase à boire cérémoniel
Goblet used during the Kumiss Festival
M.H. 66.46.106.

ETHNIE. — Iakoute.
Yakut.

RÉGION. — Sibérie orientale.
Eastern Siberia.

DESCRIPTION. — En bois de bouleau. Pied tronconique creux. Décor de bandes à motifs géométriques incisé sur toute la surface : motifs dits « peigne », « hutte » « maille de filet », « croix ».
État : fissure verticale.
Hauteur totale : 33 cm. Hauteur du pied : 9 cm. Diamètre du bord : 15,8 cm.

FONCTION. — *Čoroon* utilisé pour les libations de koumys lors de la fête des Libations.

COLLECTEUR. — WILCKEN, consul allemand à Vladivostok dans les années vingt.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — SIEROSZEWSKI, W. (1896 : 409, 394 fig. 112).

Source : MNHN, Paris

83

Source : MNHN, Paris

84 Vase à boire cérémoniel
Goblet used during the Kumiss Festival
M.H. 66.46.107.

ETHNIE. — Iakoute.
Yakut.

RÉGION. — Sibérie orientale.
Eastern Siberia.

DESCRIPTION. — En bois de bouleau. Pied tronconique creux cerclé d'un anneau plat en cuivre. Vestige de cerclage au col : trois clous en cuivre. Décor de bandes à motifs géométriques incisé sur toute la surface : motifs dits « hutte », « peigne », « encoche », « maille de filet », etc.
Hauteur totale : 21 cm. Hauteur du pied : 5,4 cm. Diamètre du bord : 10,5 cm.

FONCTION. — *Čoroon* utilisé pour les libations de koumys lors de la fête des Libations.

COLLECTEUR. — WILCKEN, consul allemand à Vladivostok dans les années vingt.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — SIEROSZEWSKI, W. (1896 : 409, 394 fig. 112).

84

85

85 Vase à boire cérémoniel
Goblet used during the Kumiss Festival
M.H. 66.46.108.

ETHNIE .— Iakoute.
Yakut.

RÉGION. — Sibérie orientale.
Eastern Siberia.

DESCRIPTION. — En bois de bouleau. Trois jambes de cheval formant trépied. Décor de bandes à motifs géométriques incisé sur toute la surface : motifs dits « peigne », « arc céleste », « hutte » et « maille de filet ».
État : une ébréchure au bord.
Hauteur totale : 15,9 cm. Hauteur du trépied : 5 cm. Diamètre du bord : 9,6 cm.

FONCTION. — *Us ataxtaax čoroon* utilisé pour les libations de koumys lors de la fête des Libations.

COLLECTEUR. — WILCKEN, consul allemand à Vladivostok dans les années vingt.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — SIEROSZEWSKI, W. (1896 : 409, 394 fig. 113).

Source : MNHN, Paris

86

86 Vase à boire cérémoniel
Goblet used during the Kumiss Festival
M.H. 66.46.109.

ETHNIE. — Iakoute.
Yakut.

RÉGION. — Sibérie orientale.
Eastern Siberia.

DESCRIPTION. — En bois de bouleau enduit de graisse. Trois pieds de cheval (du sabot au boulet) formant trépied. Décor de bandes à motifs géométriques incisé sur la partie supérieure de la surface : motifs dits « peigne », « vannerie », « coin à fendre ».
État : bord en partie usé et aminci par un usage répété.
Hauteur totale : 11 cm. Hauteur du trépied : 2,5 cm. Diamètre du bord : 11 cm.

FONCTION. — *Us ataxtaax čoroon* utilisé pour les libations de koumys lors de la fête des Libations.

COLLECTEUR. — WILCKEN, consul allemand à Vladivostok dans les années vingt.

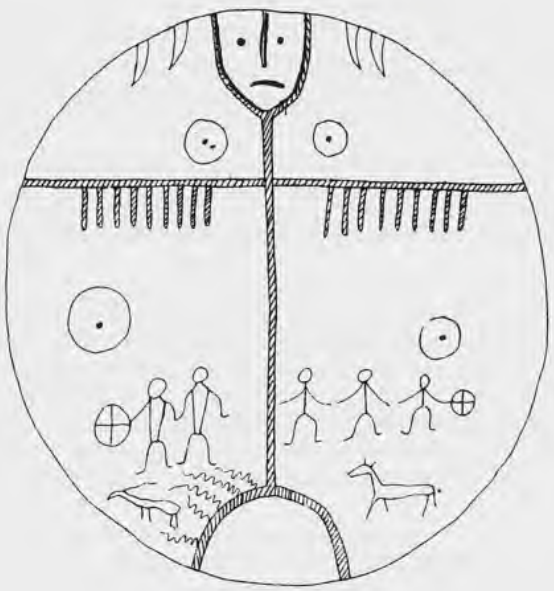
ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — SIEROSZEWSKI, W. (1896 : 409, 394 fig. 113).

Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

ONGONES



Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

Souvent, un pauvre petit rat sort de son trou près du campement,
nos chiens courent à lui aussitôt.
Ils le saisissent, jouent avec lui, et le font souffrir bien longtemps.
Vois-tu, les dieux et les esprits sont pareils à des chiens,
et le pauvre petit rat, c'est le malheureux Aïno
qu'ils torturent à leur fantaisie.

Plainte d'un Aïnou de Sakhaline

Pierres, coquillages, racines, bouts de bois, morceaux d'étoffe, statuettes, etc. peuvent servir parfois d'abri à un esprit. Blotti dans ce réceptacle, l'esprit ne vagabonde plus. On essaye de le contrôler : on le choye pour amadouer son hostilité, on le nourrit pour apaiser sa faim menaçante. Ce serait même dans le but d'être abondamment nourris de gras et de sang que, selon les Nanaïs, certains esprits voleraient l'âme d'un homme et le tourmenteraient de maladie jusqu'à ce que le chamane leur fabrique un support (Šimkievič, 1896 : 40), comme s'ils étaient en quête d'une niche où une pâtée régulière leur serait assurée.

Si l'homme tente ainsi d'apprivoiser l'esprit, c'est dans l'espoir qu'en retour celui-ci rendra des services à la main qui l'a nourri, ou du moins que son agressivité sera muselée. Lors de son voyage à Sakhaline en 1899, P. Labbé fut témoin d'une saynète révélatrice des rapports que les Nivkhs [Ghiliaks] entretiennent avec leurs ongones :

> J'ai d'ailleurs passé toute une soirée avec un dieu. J'habitais en effet le plus souvent chez un forçat des environs ; tout le jour, j'étais chez les Guiliaks, le soir ils venaient chez moi ; ils mangeaient tout ce qu'ils pouvaient, puis s'étendaient sur le dos et causaient avec moi en digérant. Deux d'entre eux jouaient avec des cartes grossières et des allumettes servaient d'enjeux. Ils me racontaient leurs misères, leurs démêlés avec les forçats, leurs traditions et leurs légendes. Un jour, le vieil Ytchi me dit qu'il avait un dieu chez lui. La mère d'Ytchi avait mis au monde deux jumeaux qui ne vécurent pas et le père tailla dans un arbre une idole, représentation divine des défunts.
>
> « Va chercher ton dieu, dis-je !
>
> — Je ne peux pas, car si j'y touche avec les doigts, je mourrai ! »
>
> Un forçat consentit à aller chercher l'idole. Celle-ci fit bientôt son entrée dans la chambre, Ytchi l'avait entourée d'herbes sèches, et le forçat la portait au bout d'une ficelle. C'était une petite poupée de bois, dont les yeux, la bouche, le nez et le sexe étaient grossièrement indiqués.
>
> « Est-ce qu'il mange, ton Dieu, demandai-je au sauvage.
>
> — Oui ! et de tout, mais de façon imperceptible !
>
> — Est-il bon ?
>
> — Oh non, très méchant.
>
> — Alors, dis-je en riant, ce n'est pas un Dieu, mais un Diable ! »
>
> Et Ytchi me répondit d'un ton convaincu :
>
> « C'est un petit peu un Dieu, et un petit peu un Diable ! »
>
> Dieu pour ces pauvres gens est toujours en effet un être terrible : il est tour à tour le vent qui souffle et qui fait chavirer leurs barques, l'eau qui inonde leur campement et emporte leurs instruments et leurs traîneaux, le feu qui brûle leur maison et les quelques objets qu'elle renferme.
>
> « Tiens, voilà ton Dieu », dit le forçat en renversant d'une claque la petite idole !
>
> Les Guiliaks se levèrent épouvantés. Je chassai le forçat et, tirant sur la ficelle, je parvins à remettre le Dieu sur ses pieds. Pour le calmer, je fis des offrandes, je lui offris du riz et du tabac.
>
> « Dieu est bon aujourd'hui, me dit alors Ytchi, tu vois, il ne s'est pas fâché ! » (Labbé, 1905 : 176-178).

Source : MNHN, Paris

L'ongone est donc nourri, mais il doit respecter le pacte. Si jamais il faillait à ses obligations, des représailles s'ensuivraient. Aussi, mauvais traitements et récompenses alternent selon les résultats. Les Nanaïs jetaient leur ongone anthropomorphe *seven*, si la chasse ou la pêche avait été mauvaise ; si elle avait été fructueuse, ils le portaient à leur ceinture, habillé d'une fourrure, et ils le nourrissaient de viande ou de graisse (ZÉLÉNINE, 1952 : 193). Lorsque les Ostiaks du début du XVIII[e] siècle (appelés actuellement Khantes) revenaient bredouilles de leur première pêche, ils injuriaient l'esprit des poissons, le Vieux de l'Obi, le jetaient par terre, le foulaient aux pieds et le couvraient de crachats ; le déshonneur de l'ongone durait tant que la pêche ne s'améliorait pas. Parfois, au contraire, ils revêtaient l'idole d'un habit rouge, notamment lorsqu'ils désiraient bonne chasse ou bonne pêche ; en cas d'insuccès, ils lui enlevaient son vêtement et le jetaient en l'injuriant dans un coin sombre (ZÉLÉNINE, 1952 : 88). La réaction des Kètes du Iénisséï était similaire : ils fouettaient leurs idoles, les jetaient au feu et s'en allaient prier saint Nicolas (ZÉLÉNINE, 1952 : 86 ; BEFFA & DELABY, 1991-1992 : 317-319).

*

Que faire en effet d'un ongone dont on n'a plus l'utilité ?

S'il est « usé », « vieilli » et par suite inefficace, on le remplace en prenant garde de ne pas le vexer. Ainsi la durée d'usage de l'ongone favorisant l'élevage chez les Bouriates de Khouda [Koudinsk] était de trois ans. Quand il avait fait son temps, on s'arrangeait pour le perdre au cours d'une nomadisation et l'on disait : « C'est sa faute, il s'est laissé tomber du chariot » (ZÉLÉNINE, 1952 : 91).

Si le propriétaire de l'ongone meurt, l'esprit sans maître, désormais incontrôlé, risque de faire des dégâts. Pour s'en débarrasser, les Bouriates brûlaient alors l'ongone dans un champ, les Nanaïs le jetaient à la rivière ou ailleurs (ZÉLÉNINE, 1952 : 91).

Ces ongones, on les mettait au rebut ou on les détruisait sans regret, d'autant qu'on n'avait pas eu beaucoup de mal à se les procurer : on avait aperçu la pierre ou le bout de bois au hasard d'une course en forêt, ou bien on avait fabriqué la figurine, mais sans fignolage, à la va-vite. Les figurations des esprits des maladies se faisaient sur les indications du chamane, seul à les voir et à les fréquenter au cours des séances. Quant aux esprits familiers, gardiens et protecteurs de la famille ou du clan, chaque maître ou maîtresse de maison taillait leurs images suivant ses besoins.

Il y avait néanmoins des règles à respecter : ces objets, quoique bruts ou grossiers, étaient dangereux à manipuler et à fabriquer. Ainsi, un Nanaï qui n'avait pas jeté d'ongones pouvait en faire un nombre illimité et en porter sur lui deux ou trois en même temps. En revanche, celui qui s'était débarrassé d'un ongone anthropomorphe n'avait pas le droit d'en refaire lui-même un autre : l'esprit du réceptacle délaissé aurait risqué de filer se loger dans le nouveau support et, une fois là, de se venger du maître qui l'avait abandonné. Le Nanaï demandait donc à l'un de ses frères ou à un camarade de lui confectionner un nouveau réceptacle (ZÉLÉNINE, 1952 : 193).

*

Comment ces ongones doués de pouvoirs sont-ils parvenus dans les armoires des musées ? Il n'est pas facile de se les procurer, contrairement aux objets ordinaires dont les autochtones se défont sans trop d'états d'âme. SCHRENK nous parle d'un Nène [Nénètse] qui attachait derrière son traîneau, par une courroie, une pierre de la grosseur d'un œuf de poule et où l'on pouvait, avec beaucoup d'imagination, reconnaître un visage humain. C'était un simple caillou calcaire ramassé au bord de la mer ; son propriétaire le nourrissait de sang de renne et voyait en lui un protecteur. SCHRENK le lui acheta contre une bouteille de vodka, mais après bien des hésitations du vendeur, qui posa comme condition que l'acheteur le détachât lui-même du traîneau : l'idole semblait ainsi avoir été volée à l'insu de son propriétaire (ZÉLÉNINE, 1952 : 109).

Source : MNHN, Paris

ONGONES ZOOMORPHES

Ga-ga-ga-ga, ga [appel du plongeon]
Ku'ku, ku'ku, ku'ku [appel du coucou]
Pil', pil', pil' [appel de l'aigle]
Kignirik, kignirik, kignirik [appel de la grue]
O-o-o-o [appel du loup]
Goo, goo, goo [appel de l'ours]
Un chamane ioukaghir appelant ses esprits

Les chasseurs sibériens étaient persuadés que, s'ils réussissaient à tuer un animal de la forêt, c'était que la bête était venue d'elle-même s'offrir à eux. Et qui l'aurait poussée à cela, sinon l'esprit maître de cette espèce animale ? On l'imaginait en élan mais plus beau que les autres, en renne mais plus gras que les autres, en renard mais plus gros que les autres. Tout un monde d'esprits animaux hantait la taïga et, pour les représenter, les groupes de chasseurs sculptaient ou cousaient des ongones zoomorphes.

Rencontrant l'animal en forêt, le chasseur voyait en lui le gibier, dont la chair nourrirait les ventres affamés et dont la peau vêtirait les corps transis, mais aussi l'esprit qui l'animait. Généreux, cet esprit donneur de la subsistance, mais redoutable car réclamant une contre-partie : la mort du chasseur à plus ou moins brève échéance.

Comment donc se comporter avec ces créatures mi-bêtes mi-esprits ? Pour pouvoir traiter avec elles, les Sibériens les ont conçues semblables à eux, munies d'une âme et organisées en clans : comme eux, elles s'allient par mariage et, puisque leur âme est de même nature que celle des hommes, elles peuvent même se marier avec eux. Certes, si les peuples sibériens envisagent tous de telles alliances — du moins dans leurs mythes —, ils ne s'y engagent pas avec la même constance et privilégient certaines espèces animales, celles qu'ils considèrent les plus proches des êtres humains. La hiérarchie entre espèces animales est particulièrement explicite chez les Nivkhs, puisque traduite dans la langue même. Les noms s'y regroupent en catégories différentes selon le numéral cardinal qui les détermine : en effet, les cinq premiers adjectifs numéraux cardinaux qui comptent les êtres vivants — hommes et animaux — répartissent ceux-ci en deux catégories, l'une qui comprend humains, ours et tigres (« ceux de la montagne ») et orques (« ceux de l'eau »), et l'autre qui réunit « quadrupèdes, poissons, oiseaux, insectes, reptiles et esprits néfastes » (KREJNOVIČ, 1973 : 161).

Ainsi, le ver qui ronge les entrailles, l'oie au long bec qui les fouille, le rat qui les grignote, sont des esprits des maladies. L'homme ne tient guère à frayer avec eux. En revanche, il se mariera volontiers avec une fille de la forêt, ourse ou tigresse, qui le comblera de gibier. C'est que, sous la fourrure, il voit parfois briller les bracelets d'une femme. L'ourse ou la tigresse secoue les épaules, rejette sa fourrure, et là voilà changée en jolie fille. L'amour n'est point sans danger : l'animal peut faire mourir son aimé pour que celui-ci vienne le rejoindre dans son monde, celui de la forêt ou de la mer. Le chasseur tué en combat loyal par un ours est dit avoir rejoint le clan des ours et être devenu un « homme de la montagne ». Le noyé, lui, a rallié le clan des orques, c'est désormais un « homme de la mer ».

Ces sociétés animales si proches des hommes doivent obéir aux mêmes lois que la société humaine. Dans le bassin de l'Amour, on exige donc d'un ours ou d'un tigre coupable d'avoir tué un homme en dehors des règles qu'il paye la dette du sang. Ainsi, sorti trop tôt de son sommeil hivernal, un ours affamé s'est jeté sur un chasseur. Il est alors considéré comme « fou » car ne respectant plus ni foi ni loi. Tout comme l'homme assassin, l'ours assassin doit être mis à mort par le clan de sa victime,

Source : MNHN, Paris

auquel se joint parfois celui des alliés. Il s'agit bien d'une vengeance d'un clan contre un autre clan et non contre un individu, car si on ne retrouve pas l'ours coupable, on en tue un autre à la place (DELABY, 1980 : 20).

Ces histoires d'amour et de vengeance avec ces animaux, reflets des hommes, ont donné lieu à une foule de légendes qui courent la taïga.

> Un père, son fils et le fils de son gendre partirent à trois piéger les zibelines. *[Les Nivkhs donnent leurs filles en mariage exclusivement aux membres du clan des gendres, de préférence aux fils de la sœur du père. Obéissant au dicton « il faut nourrir le gendre », les Nivkhs emmènent à la chasse avec eux un jeune homme de ce clan qui, lors du partage du gibier, recevra une part égale à celle des autres chasseurs (Explication de STERNBERG, 1908 : 205).]* Parvenus à leur cabane de chasse, ils coupèrent du bois, firent une offrande à la mer, une offrande à la montagne, allèrent chercher de l'eau, puis entrèrent dans leur cabane et firent une offrande au feu. *[Une partie des offrandes a été préparée à l'avance au village (racines comestibles, gelée à base de peau de poissons, tabac) et une autre est cuisinée sur place (bouillons, bouillies, etc.). Les offrandes au feu et à l'eau sont jetées dans ces éléments, tandis que celle offerte à la montagne est lancée en l'air ou dans les quatre directions (Explication de STERNBERG, 1908 : 206).]* Quand ils eurent fini de manger, un grand tigre vint leur barrer la porte. *[Le tigre, très rare à Sakhaline où cette légende a été relevée, rôde aux confins de la Sibérie et de la Mandchourie. N.d.A.]* Ils furent donc contraints d'uriner et de déféquer à l'intérieur de la cabane et se contentèrent de brûler la jonchée de branchages en résineux. Le père s'endormit et, en rêve, se vit approcher du tigre et lui dire : « Si tu viens parce que tu as perdu ton briquet, dis-le ! Si tu viens parce que tu n'as plus d'amadou, dis-le ! Si tu viens parce que tu n'as plus de pierre à feu, dis-le ! Peut-être es-tu venu parce que tu avais besoin de riches étoffes ? dis-le donc ! Et, bien que je n'en aie pas moi-même, j'irai en chercher dans mon village et je t'en trouverai ! Ou alors est-ce de chiens que tu as besoin ? » Le tigre répondit : « Je n'ai nul besoin de tes biens. Mais ton fils a fait le fanfaron. *[La légende ne précise pas de quoi le fils s'est vanté et en quoi il a provoqué le tigre. N.d.A.]* Maintenant, s'il se montre plus fort que moi, qu'il me tue. Mais si c'est moi le plus fort, je le tuerai. Voilà le défi que je lui lance, transmets-le lui ! Quant à toi et au fils de ton gendre, rentrez chez vous ! »
>
> Le vieux se leva et alla dire à son fils : « Voilà le défi, l'as-tu entendu ? Je t'avais bien dit de ne pas te vanter, mais tu ne m'as pas écouté, tant pis pour toi ! [et se tournant vers le fils du gendre :] Allons, petit, nous deux nous nous en retournons, replie ta literie ! » Son fils dit : « Père, dois-je t'agripper par la ceinture et me traîner pour te retenir ? Père ! Pourquoi veux-tu partir sans moi ?... Oh, attends-moi, attends-moi, je t'en supplie ! » Le père replia sa literie, le fils du gendre replia la sienne, puis le père [s'adressa au tigre] : « Pousse-toi de là, laisse-nous passer ! » Le tigre s'écarta, les Nivkhs sortirent et s'en allèrent.
>
> De nouveau, le tigre vint barrer la porte. Le fils, vêtu de sa seule chemise aux manches relevées et une petite hache chinoise à la main, s'avança au devant du tigre. Il se mit à le frapper de sa hache, et le tigre recula. Notre homme, posant le pied entre les deux oreilles du tigre, bondit et grimpa sur un gros mélèze. Le tigre bondit à ses trousses, manqua lui arracher d'un coup de dent le talon de la botte, perdit l'équilibre, retomba et se coinça dans une enfourchure entre deux branches. *[Xazmul, « enfourchure », désigne aussi un piège à loups. Il s'agit d'une perche enfoncée dans le sol dont le sommet se termine en fourche. On enfile un appât à l'un des fourchons de la perche. L'animal, en sautant pour l'attraper, se coince la patte ou le cou dans l'enfourchure et ne peut plus se dégager. N.d.A.]* Voilà le tigre en danger de mourir. Le Nivkh descendit [de quelques branches], saisit le tigre à la nuque et, à force de tirer, le dégagea de la fourche. Il tomba au sol. Le Nivkh mit pied à terre, saisit son arc, alla chercher de l'eau, coupa du bois, prit de la farine et la fit cuire.
>
> Tandis qu'il mangeait, le tigre vint jeter un coup d'œil. Le Nivkh leva son arc, mais, comme il se préparait à tirer, le tigre recula et s'en alla. Puis revint à nouveau. Notre homme, son repas terminé, sortit et s'assit à califourchon sur le tigre. *[Le tigre libéré, le Nivkh pensait l'affaire terminée et l'animal parti pour de bon. Or, non seulement le tigre revint, mais encore il évita la lutte tout en montrant clairement son intention de rester. Le Nivkh comprit alors que le tigre voulait l'emmener sceller leur nouvelle amitié par un festin. Aussi s'assit-il sur le dos du tigre (Explication de STERNBERG, 1908 : 207).]* Ils cheminèrent ainsi longtemps jusqu'à un sommet dénudé. Là s'élevait une grande demeure solitaire. Sur la perche horizontale à laquelle on attache les chiens devant la maison, pendaient de nombreuses peaux de tigre. Le tigre s'approcha de la perche et s'assit un instant. Le Nivkh s'étant levé, le tigre se dressa sur ses pattes de derrière, secoua sa fourrure... et d'un coup se transforma en homme ! Après avoir suspendu sa peau à la perche, l'homme [-tigre] dit : « Ami, entrons dans la maison ! » À l'intérieur, une très vieille femme et un très vieil homme étaient assis sur la banquette centrale, et devant eux était assise une petite fille. L'homme [-tigre] dit alors : « Père et mère, j'ai conduit ici mon ami pour le remercier, pour lui donner cette petite sœur, je l'ai conduit ici. » Le vieux répondit : « Envoie chercher ton frère cadet et discutez-en ensemble, réfléchissez-y un peu tous les deux ! » Puis ils mangèrent du poisson, de la viande de loutre, et de la viande d'ours...

Source : MNHN, Paris

Au coucher du soleil, des gens apparurent derrière la maison, ils bavardaient, riaient. Le Nivkh les vit entrer dans la demeure, au nombre de huit. Quand ils furent entrés, le frère aîné [-tigre] dit : « O frère cadet, j'ai par gratitude amené ici mon ami. Pour lui donner notre sœur que voici, je l'ai amené ! » Le frère cadet répondit : « Si tu veux la donner, donne-la, moi, ça m'est égal ! » Le Nivkh dit alors : « Demain, je retournerai dans mon village ! » *[Le Nivkh retourne dans son village sans sa fiancée. L'usage veut qu'après les accordailles, la fiancée reste dans la maison de ses parents le temps de préparer la dot. N.d.A.]* Et le lendemain, six hommes [-tigres] descendirent, chargés d'une multitude de fourrures, dans le village [du Nivkh].

L'été de l'année suivante, il alla chez les Mandchous avec trois barques pleines, il alla chez le chef mandchou. *[Jadis, les Nivkhs les plus riches entreprenaient l'été des expéditions marchandes jusqu'à la ville mandchoue la plus proche sur le Soungari pour y échanger des fourrures contre des vêtements chinois, des soies, de l'alcool, différentes sortes de farine, etc. Notre héros, qui avait reçu une riche dot en fourrures de la part des tigres, y alla avec trois barques. N.d.A.]* Quand il arriva, la femme du chef mandchou lui dit : « Nivkh, est-ce bien toi qui a épousé une femme-tigre ? » Le Nivkh acquiesça. [La femme du chef mandchou lui dit :] « J'envoie cette grande pipe à ta femme, j'envoie ce fichu, j'envoie cette farine. » Le Nivkh prit le tout et s'en retourna dans son village.

En automne, quand le frère aîné [le Nivkh] se prépara à aller à la chasse, son cadet voulut l'accompagner. Le frère aîné se mit à le rudoyer, il le rudoya et le rudoya pour l'obliger à rester. Le cadet laissa partir son aîné en avant et suivit ses traces. Au bout d'une longue marche, il arriva à la cabane, coupa du bois, alla chercher de l'eau, puis entra faire du feu. Le soleil venait de se coucher quand on entendit le piétinement des tigres. Le frère aîné dit alors : « Petit frère, ce sont nos beaux-pères ! Je me prépare à prendre femme chez eux. Tu n'as pas à avoir peur. » [Les hommes-tigres] apparurent derrière la cabane, on entendit un bruit de conversations. Le Nivkh sortit : « Amis, venez donc fumer ! » Riant et bavardant, ils entrèrent et allèrent s'asseoir sur les banquettes. L'un d'entre eux aperçut la jambe du frère cadet, et ils furent tous saisis de honte. *[Les tigres n'ont pas remarqué tout de suite le frère cadet. Apercevant par hasard sa jambe, ils se troublent, car pour les tigres tout homme est tabou. Cependant, le frère aîné, qui est allié des tigres, les rassure en leur expliquant que cet homme est son frère et que, par conséquent, il est lui aussi allié avec eux. Il n'est donc plus un objet de tabou. N.d.A.]* Mais le Nivkh leur dit : « Pourquoi avoir honte ? C'est mon frère cadet ! »

Ils festoyèrent, dormirent tout leur saoul, puis, le lendemain, se mirent en route. Ils marchèrent longtemps pour revenir chez eux [dans la demeure des tigres]. Quand ils entrèrent, sa femme [-tigre] était là. « Mes amis, demain je retournerai chez moi » [les avertit le Nivkh]. Le lendemain, avec sa femme, il regagna son village. Ils vécurent (STERNBERG, 1908 : 201-204).

Une autre histoire de tigres du bassin de l'Amour, qui se raconte chez les Nanaïs, mêle rêve et réalité. La base du récit est semblable : l'animal maître de la forêt est humain sous son pelage, et son alliance procure au chasseur un gibier abondant. Cependant, des liens de filiation remplacent ici les liens du mariage de la légende nivkhe.

Un vieux vivait avec sa vieille. Un jour, le vieux partit à la chasse. Il se construisit une hutte d'hiver dans la forêt et se mit à chasser. Il chassa, il chassa, et il tomba sur deux tigrons. Leur mère était morte. Il emporta les tigrons et les nourrit. Les tigrons occupaient une moitié de la hutte. Trois années durant, il les nourrit. Ils devinrent de vrais tigres. Ils comprenaient toutes les paroles du vieux. Quand ils faisaient du tapage, le vieux leur disait : « Cessez ! », et ils cessaient immédiatement et s'asseyaient en silence. Quand ils faisaient les fous, il leur disait : « Vous allez tomber dans le feu ! »

Trois années étaient donc passées. Le vieux leur dit : « Je vous ai élevés, vous, les orphelins. Maintenant vous voilà devenus de vrais tigres. Je retourne chez moi. Là, pas question de tigres. » Les tigres, hurlant et pleurant, restèrent [dans la forêt].

Le vieux revint chez lui et dit à sa vieille : « J'ai attrapé deux tigrons et, trois années durant, je les ai élevés. Maintenant, ce sont de vrais tigres. »

Un jour le vieux vit en rêve que les deux tigres s'étaient changés en jeunes gars. Ils lui dirent : « Père, nous voilà. En quoi pouvons-nous t'aider ? » Le vieux se réveilla. Dès lors, il trouva constamment des élans et autres bêtes sur son chemin. C'étaient les tigres qui les avaient tués. Ils traînaient toutes sortes d'animaux jusqu'au vieux.

Le vieux prit de l'âge, puis mourut. La vieille alla sur la tombe du vieux, et là, sur la tombe, deux tigres étaient couchés. Elle ne chassa pas les tigres.

La vieille vit en rêve que les deux tigres s'étaient changés en deux beaux gars. « Nous allons partir, lui dirent-ils. Mais toi, tu restes ici » (AVRORIN, 1986 : 237).

Quoique situés à un degré inférieur dans la hiérarchie des animaux, les renards sont, eux aussi, susceptibles d'éprouver de l'amour ou d'en susciter chez les humains. Un des thèmes favoris des légendes aïnoues est celui du renard qui prend une forme humaine, à la manière du loup-garou du folklore

Source : MNHN, Paris

européen. Il revêt l'apparence d'un homme du village et, à son insu, va trouver la femme ou l'amante de celui-ci — ou bien l'apparence d'une femme et va alors trouver l'amant de celle-ci. Dans les deux cas, son but est de nuire (PILSUDSKI, 1912 : 147).

La mort par langueur est souvent attribuée à l'amour d'un renard chez les Nivkhs, qui imaginent ces animaux organisés en clans d'hommes-renards. En effet, il arrive que ces êtres tombent amoureux de leurs « fils et filles humains ». L'aimé perd alors appétit et sommeil, il rêve de renards, sent partout leur odeur fauve. Pour échapper à son obsession, il devra mâcher des œufs de poisson et les cracher derrière la porte de la maison ou par le trou-à-fumée. Malgré tout, le renard réussit parfois à s'emparer de l'humain épuisé, qui meurt et dont l'âme part vivre avec la bête amoureuse (ŠTERNBERG, 1908 : 197 note 11).

Pour les Aïnous et les Nivkhs de Sakhaline, le renard serait, en fait, une doublure de l'ours. D'ailleurs, il était jadis le héros d'une fête semblable à celle dont on honore l'ours dans ces régions (cf. le chapitre Accessoires de fêtes). Cette ancienne fête du renard fut notée par PILSUDSKIJ chez les Aïnous au début du siècle. Elle était déjà rarissime à l'époque. On festoyait solennellemement, trois jours durant, en compagnie d'une foule d'hôtes. Chants et danses se succédaient. La fête se concluait par la mise à mort des renards dont on portait les crânes en forêt (PILSUDSKIJ, 1905 : 30-31).

Chez leurs voisins nivkhs, on élevait encore il y a cinquante ans des renardeaux en cage (comme on élève les oursons pour la fête de l'Ours). Ils étaient nourris de poissons, plus exactement de leurs branchies. Puis à l'automne, quand leur fourrure avait pris une belle couleur rouge, on fabriquait un arc et une flèche à bout émoussé. On enfonçait en terre deux petits pieux et on attachait le renard entre les deux. Il était nourri une dernière fois, puis abattu d'une flèche mousse dans la tête (KREJNOVIČ, 1973 : 138-139). Le fait qu'on lui donnait à manger juste avant de le tuer prouve qu'il s'agissait bien d'un échange rituel de nourriture entre le monde des hommes du village et celui des esprits de la forêt.

Chez les Aïnous de Hokkaïdo, le renard est un esprit particulièrement sollicité. Son crâne est utilisé comme ongone. Un missionnaire anglais qui vécut très longtemps au Japon écrit au tout début de ce siècle : « L'autre jour j'ai vu, posé devant un vieil homme en train de mourir, un plateau qui ne contenait pas moins d'une douzaine de crânes de renards et de taupes mélangés les uns aux autres. On les avait mis là comme fétiches, priés de conduire la maladie au loin et de rendre force et santé au malade » (BATCHELOR, 1901 : 505). Ces crânes de renard ne servent pas seulement à repousser les maladies, ils sont également des accessoires de divination. Chaque Aïnou marié en garde un, décoré de frisures de copeaux, rangé avec ses trésors dans la partie sacrée de sa maison. On s'en sert pour faire de la divination en cas de malheur ou de perte d'objet : on prend le crâne et, après avoir invoqué l'esprit qui l'habite, on lui confie son souci. On lui demande d'en révéler la cause. Si l'esprit est favorable, il expliquera tout au cours d'un rêve. Un Aïnou, d'ailleurs, ne saurait voyager sans son crâne de renard, soigneusement empaqueté : une brève divination en cas d'hésitation, et il saura, grâce à lui, la route à prendre.

Notre missionnaire rapporte un événement dont il fut témoin dans un village aïnou où il demeura plusieurs mois. Un homme qu'il connaissait bien avait perdu un billet d'un dollar et soupçonnait sa fille du larcin malgré les dénégations de celle-ci. Il recourut donc à la divination. L'accusée fut conduite dans la maison de son père, et on la fit asseoir en face de lui. Le père sortit son crâne de renard et, après les rites d'usage, l'implora de lui révéler la vérité. La divination commença alors. Le père détacha la mandibule du crâne, qui fut mis respectueusement de côté. La mandibule, les dents dirigées vers le haut, fut placée sur la tête du père. Doucement celui-ci s'inclina vers l'avant, et doucement la mandibule glissa à terre. Elle tomba les dents contre le sol, et la fille fut reconnue coupable. Si elle était tombée les dents tournées vers le haut, la fille aurait été reconnue innocente.

> Les Nanaïs procédaient à une divination de même type avec une mâchoire de poisson avant d'aller à la pêche : ils prenaient la mâchoire inférieure d'un poisson de l'espèce qu'ils désiraient pêcher, la plaçaient sur leur tête et, d'un mouvement vif, la faisaient choir à terre ; si elle tombait les dents en bas, la pêche serait bonne (ZÉLÉNINE, 1952 : 164).

En fait elle était bel et bien innocente, et le dollar fut retrouvé peu après. Le père, furieux que sa divination ait été fausse, cacha à sa fille qu'il avait récupéré le billet (BATCHELOR, 1901 : 351-355). L'auteur ajoute que, si l'homme qui avait perdu le dollar n'avait soupçonné personne en particulier, il aurait attaché une

Source : MNHN, Paris

longue ficelle au crâne et l'aurait rassemblée en un écheveau dans sa main. Puis, il aurait demandé à chacun des suspects de saisir une boucle de l'écheveau et de tirer tous en même temps. Celui qui se serait retrouvé avec en main le morceau le plus proche du crâne aurait été déclaré coupable.

Si le tigre, l'ours et son doublet, le renard, sont quasi humains, les autres animaux, en revanche, paraissent plus étrangers. Des mythes évoquent certes leurs alliances avec des hommes, mais les rapportent à des temps fabuleux.

> Il était une fois un corbeau. Il prit pour femme une Évenke et vécut un an avec elle. L'an écoulé, le corbeau s'en alla à la chasse. Il blessa un cerf et s'en revint chez lui. Le corbeau possédait des rennes.
>
> De retour chez lui, il dit à la femme : « Les rennes ! Va les bâter ! » Elle resta sourde. *[Dans les mythes, être sourd signifie souvent ne pas comprendre le langage de l'autre parce que l'on n'appartient pas à la même ethnie. N.d.A.]* Une deuxième fois, il dit : « Va bâter les rennes ! » Elle resta sourde. Une troisième fois, il dit : « Va bâter les rennes ! » Elle demeura sourde. Il alla donc lui-même bâter les rennes.
>
> Puis il entra dans la cabane et dit à la femme : « Allume le feu ! » Elle resta sourde. Une deuxième fois, il répéta : « Allume le feu ! » La femme resta sourde. Une troisième fois, il redit : « Allume le feu ! » La femme demeura sourde. Il alluma donc le feu lui-même.
>
> Puis il prit sa couverture et l'étendit. Le corbeau passa la nuit à la maison. Le lendemain il se leva et s'envola. Volant haut dans le ciel, il cherchait la trace de l'animal blessé. Il la vit, fonça et finit par rattraper l'animal. La femme cria vers le ciel : « Rentre à la maison ! » « Je m'en vais cacher le soleil ! » répondit-il. La femme dit alors : « Ne le cache pas, et je te coudrai ce que tu voudras ! » Elle ajouta : « Je te coudrai des bottes ! » Le corbeau répondit : « Mes jambes sont comme des louches. » La femme dit alors : « Je te coudrai un chapeau ! Ne cache pas le soleil ! » Le corbeau répondit : « Ma tête est comme une hache. » La femme dit : « Je te coudrai un plastron ! » Le corbeau répondit : « Ma poitrine est pointue. » La femme dit : « Je te ramasserai des ordures ! » Le corbeau dit alors : « *Nianir-kik* ! Miam-miam, la bonne crotte ! », et il revint chez lui.
>
> Depuis ce temps le corbeau mange des ordures (Mythe des Évenks du bassin moyen de l'Olekma, cité par VASILEVIČ, 1936 : 229-230).

C'est une fois encore une histoire de couple mixte. Mais au lieu d'insister sur la collaboration entre les conjoints — comme dans les récits précédents où gibier et cadeaux, gages de l'alliance, s'échangeaient entre époux —, ce conte souligne au contraire toutes les différences qui les séparent. Corbeau et femme ne peuvent s'accorder. La femme reste sourde aux injonctions de son mari-oiseau, car elle ne comprend pas son langage. Lui, il refuse les habits que l'Évenke propose de lui coudre comme doit le faire toute bonne épouse ; et le conte d'insister sur l'impossibilité pour le corbeau de les endosser, car il est bâti sur un autre patron : tête pointue, bréchet, pattes. En revanche, il se précipite sur la nourriture immonde qu'elle finit par lui offrir. Fondant la caractéristique du corbeau — un charognard, qui guette les bêtes blessées pour se repaître de leurs entrailles —, le récit constate en même temps l'incompatibilité de son espèce avec l'espèce humaine.

En ce qui concerne ces animaux de seconde zone — oiseaux, poissons et petits carnassiers —, leur importance symbolique ne peut donc découler d'un mariage avec les hommes, qui serait contre nature, mais de leur aptitude au vol, à la nage ou au combat. Comme on l'a déjà vu, ces compétences sont essentielles pour l'action chamanique, ce qui fait de ces animaux les esprits auxiliaires préférés du chamane. C'est pourquoi leurs représentations sont de loin les plus nombreuses. En témoigne la foule d'ongones sculptés en forme de petits carnassiers, mais surtout de poissons et encore plus d'oiseaux aquatiques que l'on trouve dans les musées ethnographiques.

Source : MNHN, Paris

87 Crâne de canidé
Canidae Skull
M.H. 99.76.125.

ETHNIE. — Aïnou ou Nivkh.
Ainu or Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline. Vallée de la Poronaï.
Far eastern Siberia. Sakhalin Island. Poronai Valley.

DESCRIPTION. — Crâne de canidé (chien ?) avec mandibule maintenue par un lien en plantes des marais.
Longueur : 15,3 cm. Largeur : 8,2 cm. Hauteur : 7,5 cm.

FONCTION. — Les Ghiliaks [Nivkhs] pensaient que les crânes de chien protégeaient leur demeure des esprits néfastes (ORLOVA, 1964 : 236).

COLLECTEUR. — Paul LABBÉ, juin-septembre 1899 à Sakhaline.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don Paul LABBÉ en 1899.

BIBLIOGRAPHIE. — KREINER, J. & ÖLSCHLEGER, H.-D. (1987 : 115) ; ORLOVA, E.P. (1964 : 236, 238 fig. 13).

87

88 Crâne de renard
Fox Skull
M.H. D.34.15.100.

ETHNIE. — Aïnou.
Ainu.

RÉGION. — Japon. Hokkaïdo. Village de Piratori (rive du fleuve Saru).
Japan. Hokkaido. Piratori Village (Saru Riverbanks).

DESCRIPTION. — Crâne de renard *(Canis vulpes)* avec mandibule maintenue par des liens végétaux. Un flot de longs copeaux de fibres végétales tortillées emplit la cavité buccale, sort par les narines et est rabattue pour couvrir le front et le crâne. L'os est teinté en rouge brun (décoction d'écorce d'aulne ?).
Longueur du crâne : 15 cm. Largeur maximale : 6,3 cm.

FONCTION. — Apporte la chance à la chasse et sert d'instrument divinatoire pour retrouver ce qui a été perdu.

COLLECTEUR. — George MONTANDON, déc. 1919 à Hokkaïdo chez les Aïnous chasseurs de la montagne. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt de MONTANDON en 1934.

BIBLIOGRAPHIE. — KREINER, J. & ÖLSCHLEGER, H.-D. (1987 : 115) ; MONTANDON, G. (1937 : planche 30 hors texte).

89 Crâne de renard
Fox Skull
M.H. D.34.15.101.

ETHNIE. — Aïnou.
Ainu.

RÉGION. — Japon. Hokkaïdo. Village de Nieptani (rive du fleuve Saru).
Japan. Hokkaido. Nieptani Village (Saru Riverbanks).

DESCRIPTION. — Crâne de renard *(Canis vulpes)* avec mandibule maintenue par des liens végétaux qui assujettissent également un flot de longs copeaux de fibres végétales tortillées, rabattu pour couvrir le front et le crâne.
Longueur du crâne : 11,2 cm. Largeur maximale : 6 cm.

FONCTION. — Apporte la chance à la chasse et sert d'instrument divinatoire pour retrouver ce qui a été perdu.

COLLECTEUR. — George MONTANDON, déc. 1919 à Hokkaïdo chez les Aïnous chasseurs de la montagne. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt de MONTANDON en 1934.

BIBLIOGRAPHIE. — KREINER, J. & ÖLSCHLEGER, H.-D. (1987 : 115) ; MONTANDON, G. (1937 : planche 30 hors texte).

88

89

Source : MNHN, Paris

90 Tigre
Tiger
M.H. 66.46.54.

ETHNIE. — Nanaï [?]. Nivkh [?].
Nanai [?]. Nivkhi [?].

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin de l'Amour [?].
Far eastern Siberia. Amur Basin [?].

DESCRIPTION. — En bois, taillé dans un long cylindre (une branchette ?) se terminant à une extrémité par un groin épais (deux trous pour les narines, une fente pour la gueule) et à l'autre par une longue queue effilée. Deux couples de petites protubérances de part et d'autre d'un très long ventre figurent des pattes minuscules. Des bandes de peinture noire très effacée strient le dos et la queue. Deux taches noires pour les yeux et un trait noir le long du museau.
Longueur : 20,7 cm. Hauteur : 2 cm. Épaisseur maximum : 2 cm.

FONCTION. — Support de l'esprit tigre, fabriqué sur le conseil du chamane.
S'il s'agit d'un objet nivkh, l'esprit tigre qu'il abrite est censé avaler les maladies des enfants. On le garde dans la maison jusqu'à ce que l'enfant ait grandi, puis on le range dans le hangar. On ne doit jamais le jeter. Avec la panthère et l'ours, il fait partie du trio d'esprits dévoreurs de maladies enfantines : sa puissance est inférieure à celle de la panthère et supérieure à celle de l'ours.
Si l'objet est nanaï, il était fabriqué pour guérir les maux de ventre ou pour obtenir une bonne chasse.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — TAKSAMI, Č.M. (1968 : 412, 417) ; ŠIMKEVIČ, P.P. (1896 : 40) ; ŚRENK, L.I. (1903 : pl. LVIII fig. 4, 5, 6) ; DIÓSZEGI, V. (1968*b* : 387-407).

90

91 Ours
Bear
M.H. 62.11.9.

ETHNIE. — Nivkh.
Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin de l'Amour.
Far eastern Siberia. Amur Basin.

DESCRIPTION. — Ours sculpté dans un seul morceau de bois poli. Museau allongé triangulaire. Gueule ouverte : encoches dans la mâchoire inférieure (cinq à droite et six à gauche) figurant des dents.
Longueur : 29,5 cm. Hauteur : 10,5 cm. Épaisseur : 5,8 cm.

FONCTION. — Support de l'esprit ours destiné à avaler les maladies des petits enfants.

COLLECTEUR. — Louis MARIN dans la vallée de l'Amour en 1901. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Madame Louis MARIN en 1962.

BIBLIOGRAPHIE. — DUCROCQ, G. (1905 : 93) ; DELABY, L. (1993*a* : 48).

91

Source : MNHN, Paris

92 Ours
Bear
M.H. 66.46.56.

ETHNIE. — ?

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin de l'Amour.
Far eastern Siberia. Amur Basin.

DESCRIPTION. — En bois dégrossi. Museau en forme de groin. Sourcils indiqués. Pattes avant et pattes arrière soudées en bloc : restes d'écorce sous les pattes. Indication d'oreilles.
Longueur : 12,1 cm. Hauteur : 5,1 cm. Épaisseur : 3,2 cm.

FONCTION. — Support de l'esprit ours destiné à dévorer les maladies des enfants. Fait partie du célèbre trio d'esprits du bassin de l'Amour : panthère, tigre, ours, le moins puissant étant l'ours.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — DELABY, L.(1993*b* : 53-65) ; DIÓSZEGI, V. (1968*b* : 387-407).

92

93 Animal
Animal
M.H. 43.27.424.

ETHNIE. — ?

RÉGION. — Sibérie méridionale. Région de Minoussinsk.
Southern Siberia. Minusinsk Area.

DESCRIPTION. — Pierre grise évoquant vaguement un mammifère couché. Corps oblong sans queue ni patte tenant sur une base à peu près plane.
Longueur : 7,8 cm. Hauteur : 5,3 cm. Épaisseur : 2,5 cm.

FONCTION. — « Une des Idoles en pierre comme on en trouve beaucoup en un lieu de sacrifice » (légende de l'étiquette du baron DE BAYE collée sur la pierre).
Les pierres de forme étrange étaient considérées par les indigènes comme abritant un esprit. Ils pensaient se rendre favorable cet esprit en le « nourrissant » avec des offrandes. Certains disaient même être devenus chamanes après la découverte de telles pierres en forêt.

93

COLLECTEUR. — Baron DE BAYE. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

94 Plongeon
Diver
M.H. 87.42.14.

ETHNIE. — Iakoute.
Yakut.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï.
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains.

DESCRIPTION. — En bois de sapin. Tête grossièrement sculptée avec une entaille pour figurer le bec ouvert et deux incisions pour les orifices nasaux, yeux rendus par un disque en saillie entouré d'une ligne incisée. Corps massif et aplati. Courte queue relevée en éventail avec quatre entailles triangulaires. Ailes rapportées : planchette rectangulaire très étroite ajustée dans la mortaise creusée à cet effet sur le dos ; une extrémité est brisée, l'autre porte cinq stries gravées parallèlement pour indiquer les plumes. Perforation circulaire à la naissance de la queue.
Longueur : 34 cm. Hauteur : 11,5 cm. Largeur : 10,5 cm. Longueur de la planchette-aile (brisée) : 10,4 cm. Largeur de la planchette-aile : 1,5 cm.

FONCTION. — « Fétiche de chamane en bois, forme de canard » (légende de l'inventaire de MARTIN).
Figuration de plongeon, l'un des principaux oiseaux auxiliaires du chamane, car il met en rapport le monde aérien et le monde aquatique souterrain.
Lors des sacrifices, il est planté par la queue sur l'une des perches rangées en ordre croissant qui figurent le chemin

Source : MNHN, Paris

menant au ciel l'animal consacré. Dans le temps jadis, dirent les Iakoutes à SIEROSZEWSKI, les spectateurs pouvaient voir le chamane voler réellement derrière les oiseaux qui poussaient devant eux le bovin consacré, jusque auprès des esprits dont il allait grossir le troupeau (1993 : 622). D'autres oiseaux, toujours plantés en rang sur des perches, représentent les esprits qui gardent les « nuages-étapes », au nombre de neuf sur la route du monde céleste que doit parcourir le chamane lors de certains rituels (VASIL'EV, 1909 : 278).

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887. Ancien numéro 21746.

BIBLIOGRAPHIE. — SIEROSZEWSKI, W. (1896) ; DELABY, L. (1970) ; VASIL'EV, V.N. (1909).

94

95 Plongeon
Diver
M.H. 87.42.15.

ETHNIE. — Iakoute.
Yakut.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï.
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains.

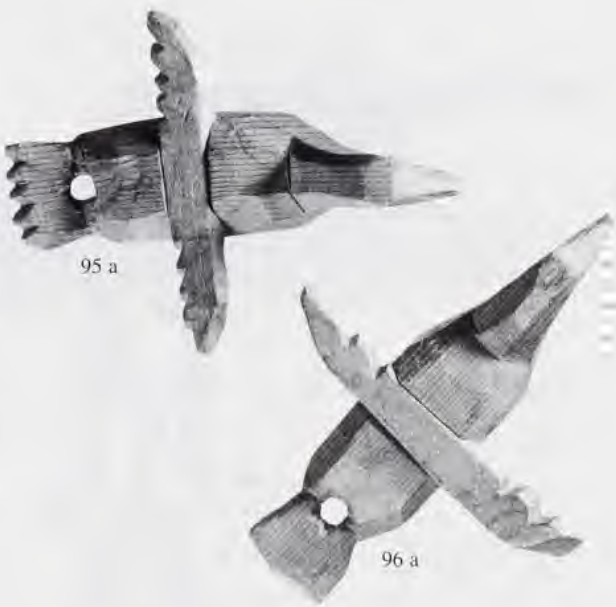
DESCRIPTION. — En bois de sapin. De même facture que le plongeon **94** (M.H. 87.42.14.), mais plus petit et taillé par plans. Bec ouvert. Quatre indentations figurant les plumes sur chaque aile et sur la queue. Perforation circulaire à la naissance de la queue, **Fig. 95a, b**.
Longueur : 7 cm. Hauteur : 3,5 cm. Largeur : 1,7 cm. Longueur de la planchette-aile : 4, 9 cm. Largeur de la planchette-aile : 0,8 cm.

FONCTION. — Ce plongeon en réduction, destiné à être planté sur une perche miniature, fait partie d'une série comprenant aussi les petits plongeons **96** (M.H. 87.42.16.) et **97** (M.H. 87.42.17.).

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — SIEROSZEWSKI, W. (1896) ; DELABY, L. (1970) ; VASIL'EV, V.N. (1909).



95 a

96 a

95 b

96 b

97

Source : MNHN, Paris

96 Plongeon
Diver
M.H. 87.42.16.

ETHNIE. — Iakoute.
Yakut.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï.
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains.

DESCRIPTION. — En bois de sapin. De même facture que le plongeon **94** (M.H. 87.42.14.), mais plus petit et taillé par plans. Bec ouvert. Deux indentations figurant les plumes sur chaque aile, mais aucune sur la queue. Perforation circulaire à la naissance de la queue, **Fig. 96a, b**.
Longueur : 7 cm. Hauteur : 3 cm. Largeur : 1,7 cm. Longueur de la planchette-aile : 5,2 cm. Largeur de la planchette-aile : 0,8 cm.

FONCTION. — Ce plongeon en réduction, destiné à être planté sur une perche miniature, fait partie d'une série comprenant aussi les petits plongeons **95** (M.H. 87.42.15.) et **97** (M.H. 87.42.17.).

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — SIEROSZEWSKI, W. (1896), DELABY, L. (1970), VASIL'EV, V.N. (1909).

97 Plongeon
Diver
M.H. 87.42.17.

ETHNIE. — Iakoute.
Yakut.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï.
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains.

DESCRIPTION. — En bois de sapin. De même facture que le plongeon **94** (M.H. 87.42.14.), mais plus petit et taillé par plans. Ouverture du bec marquée par une très légère entaille. La planchette figurant les ailes manque. Perforation à la naissance de la queue qui ne porte aucune indentation.
Longueur : 8 cm. Hauteur : 3,7 cm. Largeur : 1,7 cm.

FONCTION. — Ce plongeon en réduction, destiné à être planté sur une perche miniature, fait partie d'une série comprenant aussi les petits plongeons **95** (M.H. 87.42.15.) et **96** (M.H. 87.42.16.).

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — SIEROSZEWSKI, W. (1896) ; DELABY, L. (1970) ; VASIL'EV, V.N. (1909).

98

98 Coucou
Cuckoo
M.H. 43.27.429.

ETHNIE. — Katchine.
Kachin.

RÉGION. — Sibérie méridionale. Région de Minoussinsk.
Southern Siberia. Minusink Area.

DESCRIPTION. — Un seul bloc de bois peint en noir. Tête triangulaire, deux trous minuscules pour les yeux et une légère entaille pour figurer l'ouverture du bec. Ventre arrondi, muni à l'arrière de deux courtes protubérances à section rectangulaire figurant les pattes, et se terminant en triangle sous la queue. Dos plat se prolongeant par une queue plate. Sur le dos, un anneau de suspension en bois, où est enfilée une lanière en peau chamoisée blanche.
À un fil passé autour du cou sont accrochés sept rubans aux couleurs passées : noir, violet, bleu, orange, blanc, marron, jaune.
Longueur : 16,9 cm. Hauteur : 4 cm. Largeur maximum : 3,8 cm.

FONCTION. — « Idole koukouchka » (légende de l'étiquette du baron DE BAYE collée sur le dos de l'oiseau.).
Cette figuration de coucou entre dans la catégorie des *tös* des Khakasses. Par ce terme qui signifie « poitrine », ils désignent également les esprits terrestres, aériens et souterrains, ainsi que leurs représentations : statuettes d'animaux ou amulettes (plumes, baguettes ornées d'un ruban, morceaux de tissus, etc.) que l'on suspend dans les habitations et qui assurent santé et prospérité à la famille. On les fabriquait sur les conseils du chamane lorsqu'un membre de la famille était malade, et on en rencontrait dans presque toutes les yourtes.

COLLECTEUR. — Baron DE BAYE. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — ANUČIN, D.N. (1899 : 55-56, 142) ; ZELENIN, D.K. (1936 : 9) ; IVANOV, S.V. (1955 : 166).

Source : MNHN, Paris

99 Oiseau
Bird
M.H. 43.27.613.

ETHNIE. — Évenk [?].
Evenki [?].

RÉGION. — ?

DESCRIPTION. — En bois. Corps allongé reposant sur un ventre plat. Bec brisé. Cavité peu profonde creusée sous le milieu du ventre. Mauvais état de conservation : trous de vers, bois fendu. Longueur : 15 cm. Hauteur : 10,5 cm. Largeur maximum : 6 cm.

FONCTION. — La cavité creusée sous le ventre aurait-elle servi à maintenir l'oiseau planté au bout d'une perche, comme les oiseaux que l'on voit auprès de cercueils de chamanes évenks ? Cependant, l'absence d'aile est troublante.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

99

100 Poisson
Fish
M.H. 99.76.13.

ETHNIE. — Nivkh.
Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin de l'Amour.
Far eastern Siberia. Amur Basin.

DESCRIPTION. — Bois de mélèze. Salmonidé stylisé. En saillie, la première nageoire dorsale et les deux nageoires ventrales. Deux petites saillies avec encoches en arrière des ouïes sous la tête figurent les nageoires pectorales. Nageoire caudale abîmée. Deux petits trous sous le ventre (pour la présentation muséologique ?).
Longueur : 25,5 cm. Hauteur : 4,1 cm. Épaisseur : 2,3 cm.

FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — Donné par le Musée d'Aleksandrovsk (Sakhaline) à Paul LABBÉ (juin-septembre1899).

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don Paul LABBÉ en 1899. Ancien numéro : 21767.

BIBLIOGRAPHIE. — SRENK, L.I. (1903 : pl. LIX fig. 6).

100

101 Poisson
Fish
M.H. 87.42.18.

ETHNIE. — Évenk.
Evenki.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï.
Eastern Siberia. Stanovoi Mountains.

DESCRIPTION. — En bois. Esturgeon stylisé. Cinq lignes d'encoches représentant de façon réaliste les cinq rangées de plaques osseuses. Bouche aux lèvres renflées placée à la face inférieure de la tête, très aplatie, au museau allongé, rétréci et pointu. Nageoires en saillie (la caudale est abîmée). Deux petits trous sous le ventre (pour la présentation muséologique ?).
Longueur : 21,5 cm. Hauteur : 2,6 cm. Épaisseur : 2,1 cm.

FONCTION. — « Amulette en bois représentant un poisson » (légende de l'inventaire de MARTIN).

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887. Ancien numéro 21709.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1970 : 178-181).

101

Source : MNHN, Paris

ONGONES ANTHROPOMORPHES

C'est un petit peu un Dieu
et un petit peu un Diable
Un Nivkh à propos de sa poupée-ongone

Lorsque aux ressources de la chasse vinrent s'ajouter les produits de l'élevage, les représentations religieuses se modifièrent. Ce ne fut plus la chasse, dont le succès dépendait du pacte conclu entre les chasseurs et les esprits de la forêt, qui assura la survie du groupe. Ce fut la transmission des troupeaux par héritage de père en fils. Le culte des ancêtres devint donc le garant de la prospérité et on n'imagina plus les esprits comme des animaux, mais comme des humains. Ainsi, l'esprit de la variole, maladie venue avec la colonisation russe, fut imaginée sous les traits d'une vieille baba russe. Comme l'écrit R. HAMAYON (1990 : 406), « un fil évolutif conduit des *ongon* zoomorphes liés à la chasse et au traitement de la maladie, aux *ongon* anthropomorphes liés à l'élevage et au culte des morts ».

Quels sont ces esprits humains qui prirent la relève des esprits animaux ?

On trouve d'abord d'anciens esprits, zoomorphes à l'origine, qui ont évolué vers l'anthropomorphisme. Ainsi, l'esprit-maître de la forêt apparut d'abord aux Toungouses sous la forme d'un élan — femelle le plus souvent —, plus tard sous celle d'un vieil homme à barbe blanche emmitouflé dans de riches fourrures. Et l'esprit-maître du fleuve, qui charge de poissons les filets des pêcheurs de l'Ob, surgit de l'eau sous les traits d'un vieillard.

Puis vient la troupe des défunts : d'un côté les ancêtres, le plus souvent bienveillants, de l'autre les étrangers et les frustrés malveillants. Les ongones les plus courants étaient ceux figurant les ancêtres claniques (telle la statuette nivkhe **103**) et les aïeules en lignée féminine. Les femmes tchouktches et khantes, entre autres, possédaient des poupées en tissu et en perles, effigies de leurs aïeules : protectrices de la famille, elles apportaient la chance et soignaient leurs petits descendants malades (IVANOV, 1970 : 41).

Les ancêtres chamaniques, anciens chamanes eux-mêmes, étaient honorés par les chamanes en exercice qui avaient hérité de leur pouvoir (cf. l'ongone du tambour altaien **111** et le personnage iakoute **109**). De la terre des défunts où il résidait, l'ancêtre aidait son héritier dans sa lutte contre les esprits hostiles, lui accordait des esprits zoomorphes auxiliaires, le guidait dans sa quête de l'âme enfuie, etc. Mais il n'était pas forcément bien intentionné. Il lui arrivait de retourner sa puissance contre ses descendants. Zélénine mentionne un chamane iakoute qui, non content de tourmenter les siens de son vivant, revenait encore chez lui après sa mort pour les tarabuster (ZÉLÉNINE, 1952 : 187).

Ces esprits de chamanes morts sont en effet des plus nocifs. Sur la Kolyma s'est conservé le culte d'une chamanesse défunte, native du village de Jigansk sur la Léna. On lui attribuait entre autres maladies le haut mal et la danse de Saint-Guy. Elle serrait à la gorge dormeurs et éveillés, aussi s'évertuait-on à la propitier (ZÉLÉNINE, 1952 : 187). Car il n'y a pas que les ancêtres bénéfiques à jouir d'un culte, on en organise aussi pour les morts maléfiques avec force statuettes et sacrifices pour les adoucir.

Qui sont-ils, ces trépassés haineux ? Tous des frustrés. Les plus ordinaires sont des défunts errants en mal de sépulture.

Le *Sêkka* est une figurine en bois d'homme sans bras. Elle protège les bébés. On la fabrique dans les familles où les petits enfants meurent tous avant d'avoir atteint leurs cinq ans. Selon les Nanaïs, la mortalité infantile vient de ce que certains défunts, dont les âmes n'ont pas été conduites par le

Source : MNHN, Paris

chamane dans le village des morts au cours des sept ans suivant leur trépas, ont les ongles qui se mettent à pousser démesurément. Grâce à ces griffes, ils font une abondante récolte de petits enfants (SIMKEVIČ, 1896 : 58-59).

Les morts de male mort sont eux aussi en quête de vengeance. Chez les Bouriates, un ongone représente un couple sororal : les deux filles d'un chamane, qui leur brûla les yeux avec du plomb fondu ; quand elles succombèrent à leurs souffrances, les petits enfants du pays se mirent à tomber malades et à mourir ; par diverses ruses, un chamane parvint à découvrir la cause de l'épidémie mais, au moment où il allait se saisir des deux coupables, l'une se métamorphosa en putois, l'autre en hermine ; c'est pourquoi leur ongone est décoré de la fourrure de ces animaux (ZÉLÉNINE, 1952 : 187).

Parmi les insatisfaits, on compte aussi les célibataires, morts sans enfants, après avoir vécu une vie ressentie comme anormalement courte. Chez les Dolganes, jusqu'à ces derniers temps [1930], c'était un grand « péché », pour les femmes comme pour les hommes, de rester sans conjoint. Après la mort, les âmes des célibataires, retenues près de leur tombe sans pouvoir s'en détacher pour aller au village des défunts, devenaient « hérétiques » et terrorisaient les vivants. Les pucelles étaient les plus redoutables. Mais si la fille, quoique demeurée célibataire, avait mis des enfants au monde, son âme ne devenait pas « hérétique » (POPOV, 1946 : 64. Notons que le vocabulaire employé par les Dolganes à l'époque et relevé par Popov a des relents de christianisme orthodoxe).

Un enfant nerveux, pleurant sans arrêt et maigrissant à vue d'œil, était victime, dit-on, du puissant esprit « la fille *abasy* ». Si c'était un garçonnet, les Dolganes pensaient que « la fille *abasy* » venait de nuit l'agacer en tentant d'entrer en relations sexuelles avec lui. On demandait alors au chamane d'officier. Il sculptait dans du bois mort une statuette de femme et, après avoir avec ses lèvres extrait de l'enfant « la fille *abasy* », il la logeait dans la figurine. Puis, il faisait mine d'avoir avec elle des relations sexuelles et finalement l'expédiait dans le monde souterrain. La séance achevée, on enterrait la statuette (POPOV, 1946 : 56-58). *[C'est généralement en bois mort que sont taillées les figurations d'esprits néfastes. En revanche, jamais un esprit bienfaisant ne sera représenté en bois mort. N.d.A.]*

Autres frustrés redoutables, les parents décédés, jaloux de leur famille restée en vie. Ainsi, lors d'une séance observée par SUSLOV au début du siècle [1925] chez les Évenks du bassin du Iénisséï, le chamane du clan explique à l'assistance que c'est le grand-père défunt, envieux de ses fils et petits-fils, qui leur a dépêché des esprits tueurs pour les manger :

Le vieux avait été mangé par un esprit néfaste *iljady [terme probablement mal transcrit par l'auteur pour* ilêdy, *« âme de défunt », venant de* ilê, *« homme ». N.d.A.]* que lui avait envoyé un chamane d'un autre clan. Après sa mort, le vieux se retrouva sur la terre des défunts, mais il ne pouvait imaginer d'y vivre sans ses fils bien-aimés. Aussi demanda-t-il à un chamane d'envoyer des esprits néfastes *iljady* à ses fils, ce qui fut fait illico (SUSLOV, 1932 : 20).

Ces *iljady* néfastes, qui ont dévoré l'âme du vieux puis celles de ses enfants, sont des esprits anthropomorphes. Les esprits qui aident le chamane au cours de la même séance à comprendre ce qui s'est passé et à essayer d'y remédier sont eux aussi d'anciens humains : ce sont cette fois les ancêtres du chamane, eux-mêmes anciens chamanes. L'un d'entre eux commence par aller s'informer dans la terre des défunts de la cause des décès :

Le chamane se tourna vers l'allée de mélèzes morts — qui représente la terre des défunts — et, par un chant improvisé, y dépêcha en messager l'un de ses esprits ancestraux escorté de tout un bataillon d'esprits-animaux, éclaireurs et guerriers. L'esprit ancestral avait pour mission de s'entretenir avec Garpaul' [Garpaoul], le fils récemment décédé du grand-père Xongol'dič [Khongolditch] (SUSLOV, 1932 : 20).

Notons que l'esprit humain commande une bande d'esprits subalternes, de simples combattants, qui, eux, sont des animaux. L'esprit humain dirige les opérations : c'est lui qui demande qu'on fabrique la figurine d'un pivert dans laquelle le chamane enfermera l'esprit néfaste porteur de mort :

L'esprit ancestral en chef du chamane *[c'est-à-dire l'esprit d'un chamane défunt, ancêtre du chamane en exercice qu'il a élu parmi ses descendants : il commande tous les autres esprits ancestraux. N.d.A.]*

Source : MNHN, Paris

> demanda qu'on sculptât dans le bois d'un mélèze vert un pivert noir, à la gorge creusée d'une cavité fermée par un bouchon et à la queue percée de part en part (pour qu'on puisse l'enfiler au sommet d'un mélèze). Sur-le-champ, on sculpta l'oiseau. [...] Le chamane refit ensuite quelques manipulations avec le pivert en bois, puis le remit à quelqu'un de l'assistance avec ordre de l'installer au sommet d'un mélèze qui se trouvait près de la tente, ce qui fut fait aussitôt. [...] Les assistants devinèrent sans difficulté que l'esprit néfaste *iljady* avait été enfermé dans le pivert en bois (SUSLOV, 1932 : 21-22).

Le pivert n'est là que pour transporter l'esprit néfaste humain. Les animaux sont cantonnés dans des rôles secondaires, appropriés à leurs aptitudes physiques : émissaires, transporteurs, combattants, tandis que les humains — esprits des ancêtres chamanes ou esprits des chamanes en exercice — conduisent la manœuvre. Il est à noter que l'esprit cannibale *iljady* n'est plus imaginé à cette époque [1925] par les Évenks comme un animal mais comme un humain.

*

Avec les années et les changements économiques ou idéologiques, les esprits anthropomorphes s'avancent donc sur le devant de la scène tandis que les esprits zoomorphes s'effacent dans l'ombre des coulisses. Une autre séance chamanique évenke relevée par SUSLOV montre clairement que les animaux — lièvre, hermine, souris — servent uniquement de messagers entre le chamane et ses ancêtres, tandis que ce sont ces derniers qui mènent la danse. L'esprit de la maladie a perdu son aspect zoomorphe : il est conçu comme une épingle, alors que généralement cet esprit *humumuk* est vu comme un ver. Cette séance, relativement récente (début des années trente), laisse un goût de chamanisme dégénéré. Cette impression est sans doute due à la virulente lutte anti-religieuse qui régnait à l'époque où ce rituel fut décrit par l'auteur. Celui-ci, un propagandiste communiste, tout en relatant des faits plausibles et probablement exacts, leur donne un éclairage malveillant. Si le chamane dort à loisir, ce n'est pas pour avoir des rêves instructifs, mais pour paresser aux frais de son client. S'il ordonne un sacrifice de renne, ce n'est pas pour amadouer l'esprit Okšeri mais pour se goberger de viande, toujours aux dépens de son client. Quand enfin il s'en va, il laisse son client ruiné avec une femme aussi malade qu'à son arrivée.

> Que l'on se représente une famille toungouse misérable nomadisant à travers la forêt pour la chasse à l'écureuil d'automne. La femme du chef de famille tombe malade. Elle a de la fièvre, elle tousse, elle a mal à la poitrine. La chasse est interrompue, car le chef de famille ne peut, tout seul, attraper les rennes ni fixer sur leur dos la tente, les enfants et tout le fourbi familial. Le pauvre homme sait où se trouve en ce moment le chamane le plus proche qui dessert le groupe de familles auquel lui-même appartient. Il abandonne donc sa famille et se hâte d'aller chercher le chamane. Ce dernier déclare que lui aussi est en pleine saison de chasse à l'écureuil, mais qu'il acceptera tout de même de venir « soigner » la malade si on le dédommage pour le gibier perdu. Le pauvre homme ne veut pas perdre sa femme, l'unique travailleuse de la famille à part lui, pour laquelle il a payé autrefois une dot de trente rennes. Aussi accepte-t-il les conditions du chamane et le ramène-t-il chez lui sur ses propres rennes harassés.
>
> Évidemment, le chamane « se repose » quelque temps *[déformation anti-religieuse de l'époque soviétique : le chamane dort à son arrivée pour avoir des rêves et non par paresse. N.d.A.]*. Jour après jour, il explique qu'il dépêche en rêve l'une de ses âmes auprès des ancêtres pour apprendre d'eux quel est l'esprit néfaste qui s'est installé dans la malade, qui l'a envoyé et quel est le dessein de cet esprit. (D'ordinaire, personne ne met en doute ses explications.) Enfin, voilà que le chamane rapporte la volonté des ancêtres transmise en rêve : il est indispensable de sacrifier à l'esprit Okšeri [esprit-maître du monde supérieur] un jeune renne et de suspendre sa peau en offrande sur un jeune mélèze haut et mince, afin que Okšeri aide le chamane à guérir la malade.
>
> Cette exigence est exécutée à la lettre et le chamane peut ainsi se régaler de la savoureuse viande fraîche du renne sacrifié. Le renne une fois mangé, commence le rituel. Le chamane requiert l'aide de ses esprits auxiliaires *étan* et l'accord de ses ancêtres chamanes. *[Étan signifie « divers » en évenk. Troupe d'esprits auxiliaires attribués au chamane par son ancêtre chamanique, ce sont le plus souvent des quadrupèdes (loups, ours, porte-musc, gloutons, rennes sauvages), des oiseaux (plongeons, coucous, cygnes, mouettes, faucons, aigles, hérons), des poissons (saumons, brochets, lottes, etc.), des serpents et des lézards. N.d.A.]* [...] Il introduit dans la malade l'un de ses esprits, plus précisément l'esprit *xargi [qui est pour SUSLOV le chef des esprits ancestraux du chamane. N.d.A.]*, afin de savoir une fois pour toutes la cause de la maladie. (L'esprit pénètre dans la malade le plus souvent par la

Source : MNHN, Paris

bouche ou par l'anus.) À son retour, l'esprit *xargi* déclare au chamane que l'esprit néfaste *bumumuk [sur la racine* bu, *« mourir ». N.d.A.]*, envoyé par un chamane toungouse d'un autre clan, s'est faufilé nuitamment sous forme d'épingle dans la poitrine de la malade. Le chamane donne alors l'aspect d'un lièvre à l'un de ses esprits auxiliaires *étan* et l'expédie chez le chamane étranger, responsable de la maladie. Il négocie avec ce dernier, par l'intermédiaire de l'esprit lièvre, le retrait de l'esprit de la maladie *bumumuk*. Le chamane du clan étranger consent au retrait, mais à condition d'installer l'esprit de la maladie dans la fille ou la sœur de la malade, car un *bumumuk* ne peut subsister « sans vivre et sans couvert » (c'est-à-dire sans entrailles humaines). Or les entrailles des jeunes filles sont plus savoureuses que celles des vieilles femmes. Le chamane refuse la transaction. Là-dessus il arrête la séance. Il est sombre, mauvais, et ni la patiente ni son mari n'osent lui demander ce qu'il en est, car un chamane ne fournit d'explications que de son propre chef.

Au début de la nuit suivante, la négociation recommence : les deux chamanes se soumettent l'un à l'autre diverses propositions à travers différents truchements (lièvre, hermine, souris), mais le chamane étranger s'entête. Il maintient ses propres conditions. Sur l'ordre du chamane de la famille, on tue un second renne, dont la peau est elle aussi suspendue à un arbre en offrande à l'esprit Okšeri. Mais cela ne fléchit pas la volonté du chamane étranger. Le chamane communique alors au chef de famille les exigences du chamane étranger et lui offre d'acheter la santé de sa femme contre la maladie, et peut-être la mort, de sa fille ou de sa sœur.

Dans ce cas précis, le malheureux chef de famille refusa son accord, car il lui était plus profitable de sacrifier sa femme, une malade chronique qui ne travaillait guère : sa fille ou sa sœur dans deux ou trois ans la remplacerait avantageusement dans ses tâches ; en outre, il les vendrait ensuite contre une bonne dot et s'achèterait une femme plus jeune et plus vigoureuse.

Ainsi s'est conclue cette affaire chamanique. La malade n'est pas « guérie », bien que le chamane ait beaucoup « travaillé ». Deux rennes de monte ont été sacrifiés. Les écureuils tués par le pauvre homme ont dédommagé le chamane de « la perte de son gibier d'automne ». Ses rennes, déjà fourbus, ont été complètement éreintés par le transport aller et retour du chamane. En somme, le pauvre homme s'est retrouvé sans gibier d'automne, avec une femme malade et une famille condamnée à une vie de quasi-famine. Voilà l'œuvre du chamane.

Il en va autrement quand le chamane soigne un koulak. J'ai eu personnellement connaissance d'un cas semblable dans la famille d'un riche Toungouse. Ce koulak éleveur de rennes accepta sans la moindre hésitation la proposition du chamane de retirer l'esprit néfaste de sa jeune femme pour l'installer dans une fillette orpheline. (Celle-ci lui avait été confiée lors d'un conseil réunissant tout le clan « pour qu'il la nourrisse », ce qui revient à dire qu'elle était devenue son esclave.) L'accord fut donné publiquement, en présence de la pauvre fillette (Suslov, 1931 : 91-93).

102 Figuration d'esprit-maître
Guardian Figure
M.H. 11.20.48.

Ethnie. — Tchouktche.
Chukchi.

Région. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

Description. — En bois et peau de renne. Petite fourche coupée dans une branche et qui représente un personnage à une tête et deux jambes. Recouverte d'une gaine en peau de renne (dont les poils ont disparu) cousue avec un tendon de renne figurant le pantalon. Cette peau porte deux reprises : il s'agit d'une peau de récupération. Une mince lanière en peau chamoisée sert de suspension.
Longueur maximum : 10,8 cm. Largeur maximum : 6,5 cm.

Fonction. — « Idole de la divinité *Okkamake*, patron des fleuves, lacs et autres endroits qui procurent aux indigènes leurs moyens d'existence (pêche, chasse, industrie) » (légende de l'inventaire de Gondatti).
Cette figurine anthropomorphe est un support d'esprit utilisé pendant les fêtes saisonnières. Entre temps, elle est généralement suspendue au plafond de l'habitation.
Selon Bogoras, ce type de figurine habillée, qu'il nomme *enaxal*, est la figuration d'un ancêtre particulièrement respecté. C'est généralement un lambeau de fourrure ou de peau enroulé sur une petite fourche en bois *okkamak*. On fabrique cette figurine, qui représente le défunt, lors de ses funérailles, en coupant un bout de la fourrure sur laquelle gît ce dernier.

102

Source : MNHN, Paris

Selon ZÉLÉNINE, « les Tchouktches, semble-t-il, ne connaissent que des ongones-ancêtres masculins. Leur *énanial*, par exemple, est la personnification d'un défunt particulièrement révéré ; c'est un bâton fourchu, entouré d'un morceau de fourrure ou de peau. Nous savons que la fourche du bâton représente des cornes d'animal, plus rarement des ailes d'oiseau ou des jambes humaines. Dans le cas particulier, ce sont deux jambes. On habille cet ongone d'un morceau de la fourrure sur laquelle est étendu le défunt ; on coud à cette fourrure une bande étroite de peau de chien, qui doit figurer la bordure du manteau fourré. Après les funérailles du défunt, on enduisait l'ongone de graisse ou de sang ; puis on l'attachait au paquet des amulettes domestiques, préservatrices de malheurs ».

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 251 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 341-342) ; ZÉLÉNINE, D. (1952 : 177-178).

103

104

103 Statuette anthropomorphe
Anthropomorphic statuette
M.H. 62.11.8.

ETHNIE. — Nivkh.
Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin de l'Amour.
Far eastern Siberia. Amur Basin.

DESCRIPTION. — Personnage assis grossièrement sculpté dans un seul bloc de bois noirci.
Corps massif cylindrique : section de branche dont on a conservé deux rameaux pour former deux jambes raides tendues en avant. Deux petits bras ébauchés sur la poitrine.
Du sommet du crâne sort un petit personnage constitué d'un tronc cylindrique et d'une tête piriforme.
Hauteur : 25,9 cm.

FONCTION. — « Dieu ghiliak [nivkh], celui qui a donné naissance à l'humanité » (légende de la photographie de l'objet, reproduite dans l'ouvrage de Georges DUCROCQ, compagnon de voyage de Louis MARIN).
Support de l'esprit de l'ancêtre originel : le petit personnage sortant de la tête représente le clan issu de l'ancêtre.

COLLECTEUR. — Louis MARIN, septembre 1901. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Madame Louis MARIN en 1962.

BIBLIOGRAPHIE. — DUCROCQ, G. (1905 : 94).

104 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Figure
M.H. 99.76.40.

ETHNIE. — Nivkh.
Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline. Vallée de la Tym.
Far eastern Siberia. Sakhalin Island. Tym Valley.

Source : MNHN, Paris

DESCRIPTION. — Statuette en bois avec grosse tête à visage plat : deux trous pour les yeux, encoche pour la bouche. Pas de bras. Deux courtes jambes. Vêtue d'un écheveau de fil de coton anciennement teint en rouge, maintenu par des points grossiers et d'un tablier en cretonne russe à décor géométrique blanc, rouge et noir.
Front et extrémités inférieures vermoulues.
Hauteur totale : 22 cm. Largeur maximum : 7,3 cm. Épaisseur maximum : 5,6 cm.

FONCTION. — « Idole domestique » (légende de l'inventaire).

COLLECTEUR. — Donné par le Nivkh Nianguine « que l'on disait sorcier et qui me racontait des légendes » à Paul LABBÉ (juin-septembre 1899 à Sakhaline).

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don Paul LABBÉ en 1899.

BIBLIOGRAPHIE. — LABBÉ, P. (1905 :160).

105 Statuette masculine
Male Statuette
M.H. 66.46.60.

ETHNIE. — Nivkh.
Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline [?].
Far eastern Siberia. Sakhalin Island [?].

DESCRIPTION. — Cylindre en bois noirci figurant un personnage sans bras ni jambes. Tête pointue. Visage plat. Sourcils marqués. Une entaille pour la bouche. Deux perles pour les yeux. Vêtu d'une bande de toile blanche enroulée plusieurs fois autour du corps.
Hauteur : 9,4 cm. Diamètre maximum : 5,6 cm.

FONCTION. — Nommée *utku* « homme, époux », cette figurine est sculptée pour les petites filles qui pleurent trop souvent dans leur berceau.
En effet, l'enfant qui pleure trop est censée avoir perdu son âme qui risque d'être mangée par un esprit. La statuette est destinée à fixer l'âme de l'enfant et à la protéger.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — DELABY, L. (1993*a* : 37-51).

106 Statuette féminine
Female Statuette
M.H. 66.46.112.

ETHNIE. — Nivkh.
Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline [?].
Far eastern Siberia. Sakhalin Island [?].

DESCRIPTION. — Cylindre en bois figurant une femme sans bras ni jambes. La tête séparée du tronc par un cou porte un bonnet pointu cerclé (cercle endommagé) avec bouton au sommet. Face aplatie légèrement prognathe. Sur la nuque une étroite bande verticale gravée de huit traits horizontaux (représentant une natte ?). Une ceinture à entrelacs est sculptée en relief autour de la taille.
Longueur : 13,6 cm. Diamètre maximum : 6,2 cm.

FONCTION. — Nommée *umgu* « femme, épouse », cette figurine est sculptée pour les petits garçons qui pleurent trop souvent dans leur berceau.
En effet, l'enfant qui pleure trop est censé avoir perdu son âme qui risque d'être mangée par un esprit. La statuette est destinée à fixer l'âme de l'enfant et à la protéger. Elle est gardée à la maison jusqu'au mariage du garçon.

105

106

Source : MNHN, Paris

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — DELABY, L. (1993*a* : 37-51).

107 Personnage ailé
Winged Creature
M.H. 66.46.59.

ETHNIE. — Nanaï [?].
Nanai [?].

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin de l'Amour [?].
Far eastern Siberia. Amur Basin [?].

DESCRIPTION. — En bois. Statuette anthropomorphe dont les bras sont remplacés par des ailes. Face plate constituée par deux plans latéraux en faible déclivité où sont légèrement gravés deux traits pour les yeux et deux arcs pour les sourcils. Une entaille pour la bouche. Très longues jambes à peine fléchies aux genoux. Pieds obliques excluant toute possibilité de faire tenir le personnage debout.
Une aile manque.
Hauteur : 23,2 cm. Largeur du tronc : 2,6 cm. Épaisseur du tronc : 2,5 cm.

FONCTION. — Esprit d'origine humaine dont la capacité de voler est indiquée par les bras en forme d'aile. D'après TAKSAMI (communication personnelle 1970), « il s'envolerait avec la maladie ».

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

108 Petite figurine anthropomorphe
Small Anthropomorphic Figure
M.H. 87.42.19.

ETHNIE. — Samoyède.
Samoyed.

RÉGION. — Sibérie centrale. Fleuve Iénisséï.
Central Siberia. Yenisei River.

DESCRIPTION. — Statuette plate en bois de sapin. Tête plate, surmontée d'un bouton de suspension. Traits du visage incisés. Pas de bras. Deux jambes bien modelées : genoux, mollets, pieds.
Vêtue d'une bande en fourrure de renne, maintenue par une ficelle enroulée deux fois.
Longueur : 11,7 cm. Largeur maximum : 3,8 cm. Largeur de la bande de fourrure : 3,5 cm.

FONCTION. — « Idole de chamane en bois avec peau de renne » (légende de l'inventaire de MARTIN).

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887. Ancien numéro 21754.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

107

108

Source : MNHN, Paris

109

Source : MNHN, Paris

110

Source : MNHN, Paris

109 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Figure
M.H. 66.46.111.

ETHNIE. — Iakoute [?].
Yakut [?].

RÉGION. — Sibérie.
Siberia.

DESCRIPTION. — Statuette en bois plate. Tête aux traits très marqués. Orbites creuses (perles disparues ?). Bouton de suspension au sommet du crâne, avec vestige de brins. Pas de bras. Jambes avec modelé de bottes.
Vêtue d'un anorak en fourrure de renne. Ceinture en fourrure de renne. Collier en tendon de renne avec deux nœuds symétriques de chaque côté du menton.
Deux chevilles rajoutées ultérieurement (par l'antiquaire ?) fixées sous les pieds pour présenter la statuette debout dans une vitrine.
État de conservation : pied gauche mutilé.
Hauteur totale (chevilles de bois exclues) : 24 cm.

FONCTION. — Figurine chamanique ?

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — SIEROSZEWSKI, W. (1896 : 623 fig. 159).

110 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Figure
M.H. 87.42.13.

ETHNIE. — Évenk.
Evenki.

RÉGION. — Sibérie orientale. Monts Stanovoï.
Eastern Siberia. Stanovoi Moutains.

DESCRIPTION. — Planchette en bois. Dos et ventre plats. Tête piriforme avec deux perles jaunes pour les yeux. Pas de bras. Taille marquée. Cape en franges de peau chamoisée. Ne peut tenir debout.
Longueur totale : 28,8 cm. Hauteur de la tête : 9 cm. Largeur de la tête : 8,5 cm.

FONCTION. — « Idole de culte de chamane (priape) » (légende de l'inventaire de MARTIN).
Support d'esprit, probablement ancêtre de chamane ?
Ne tient pas debout, est donc tenu à la main ou conservé avec les objets sacrés.

COLLECTEUR. — Joseph MARTIN. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Joseph MARTIN en 1887.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

111 Figurine anthropomorphe dans un tambour
Drum-setted Anthropomorphic Figure
M.H. 66.46.129.

ETHNIE. — Altaïen. Altaï kiji [?].
Altaian. Altaï Kizhi [?].

RÉGION. — Sibérie méridionale. Altaï.
Southern Siberia. Altai.

DESCRIPTION. — Tambour petit et profond. Cadre : planchette recourbée, couture avec une lanière en peau. Membrane cousue sur le bord interne du cadre avec une cordelette en fils de tendons roulés.
Personnage debout à l'intérieur du tambour : moignons de bras, courtes jambes, deux clous de cuivre pour les yeux. Un battoir de tambour miniature est attaché à l'épaule droite du personnage par une lanière en peau.
Une baguette horizontale traverse le cadre portant cousus par deux points un ruban de toile grossière et, dessous, un autre ruban de même dimension mais de texture plus fine.
L'intérieur du cadre, le personnage, le battoir et la baguette ont été peints en rouge. Traces de peinture rouge sur la membrane.
Un trou est ménagé dans le cadre au-dessus de la tête du personnage, par où passait une lanière de suspension.
Hauteur du tambour : 24 cm. Largeur du tambour : 22 cm. Profondeur du tambour : 5,5 cm. Longueur du battoir : 7,8 cm.

FONCTION. — Il ne s'agit pas d'un véritable tambour, mais d'un ongone qui était suspendu au mur de la demeure.
La figurine représente un esprit, le plus souvent un esprit d'ancêtre. Les deux rubans sont des offrandes. La baguette transversale se nomme *kiriš*, terme qui désigne la corde de l'arc.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — POTANIN, G.N. (1883 : 96-98 et pl. XX fig. 87) ; DELABY, L. (1975).

111

Source : MNHN, Paris

Inao

Ainsi appelle-t-on les bâtons avec frisures de copeaux, que l'on trouve chez les Aïnous. Ils étaient certainement anthropomorphes à l'origine (Montandon, 1937 : 152), et figuraient des personnages aussi bien masculins que féminins (Leroi-Gourhan & Leroi-Gourhan, 1989 : 110).

> On a prétendu qu'ils étaient des *offrandes* aux divinités, ou bien qu'ils étaient des *êtres participant à la divinité*, ou bien encore qu'ils étaient des *intermédiaires* entre l'homme et les puissances supérieures ; en réalité, ils sont simultanément ces trois éléments, le principal étant toutefois d'être des « messagers », selon la signification même du mot « inao ». En tout temps, en tout lieu, l'Aïnou adresse une prière à une puissance supérieure en fichant ou en dressant un inao (près d'un malade, sur sa barque, etc.), inao dont les uns sont permanents, mais dont d'autres sont instantanément taillés en cas de danger (Montandon, 1937 : 152-153).

Šternberg, qui a vu des bâtons semblables chez les Nivkhs, est d'avis qu'ils les ont empruntés aux Aïnous. Pour lui, l'objet se caractérise non seulement par les entailles situées au haut ou au milieu de ces bâtons et qui représentent les traits d'un visage (yeux, nez, bouche), mais surtout par ses frisures de copeaux. La longueur de ces frisures et la façon dont elles sont disposées, flottantes ou nouées au corps du bâton, permettent de reconnaître les différents esprits qui les animent :

> C'est dans ces frisures que le Ghiliak [Nivkh] et l'Aïnou voient toute la force de cet accessoire rituel, ce que montre également l'étymologie du mot. *Inau*, *nau* vient soit du verbe *inu* « écouter » et de *au* « langue » ou bien de *ni* « arbre » et de *au* ; et par conséquent il signifie ou bien « la langue qui écoute » ou bien « la langue de l'arbre ». Et, en effet, dans chaque frisure l'Aïnou voit le symbole caché d'une langue. C'est pourquoi il considère l'*inau* comme l'envoyé qui écoute son message, puis le transmet avec ses centaines de langues (*au*) de la façon la plus éloquente possible à tel ou tel dieu auquel l'*inau* a été dépêché.
>
> Le culte des *inau* est passé des Aïnous à presque toutes les populations de la région de l'Amour. Les chamanes ghiliaks lors de leurs séances nouent à leur front et à leur taille les frisures sacrées (Šternberg, 1908 : 32-33 note 23).

Pilsudski donne une étymologie différente, qui nous paraît plus vraisemblable. Son interprétation de la valeur symbolique de l'objet semble également plus raisonnable :

> À mon avis, l'*inau* n'est d'ordinaire rien d'autre qu'une offrande ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'il est tenu pour un médiateur [...] Je suis persuadé que le terme vient de *nau*, le pieu sur lequel la chair de l'ours est mise à sécher (Pilsudski, 1912 : 42 note 369).

112 Inao
Inau
M.H. D.34.15.120.

Ethnie. — Aïnou.
Ainu.

Région. — Japon. Hokkaïdo. Village de Piratori (rive du fleuve Saru).
Japan. Hokkaido. Piratori Village (Saru Riverbanks).

Description. — Pieu en bois. La partie supérieure est à section circulaire, l'extrémité inférieure grossièrement taillée en pointe. Il a été raclé sur toute la longueur sauf l'extrémité supérieure, de bas en haut pour fabriquer de longs copeaux roulés en multiples cordes, dont certaines sont tombées.
Hauteur : 66,5 cm. Diamètre au sommet : 2,4 cm.

Fonction. — ?

Collecteur. — George Montandon, déc. 1919 à Hokkaïdo chez les Aïnous chasseurs de la montagne. Cf. Notice biographique.

Entrée dans les collections. — Dépôt de Montandon en 1934.

Bibliographie. — Kreiner, J. & Ölschleger, H.-D. (1987 : 108-114) ; Montandon, G. (1937 : planche 30 hors texte) ; Leroi-Gourhan, A. & Leroi-Gourhan, A. (1989 : 108-110).

113 Inao
Inau
M.H. D.34.15.121.

Ethnie. — Aïnou.
Ainu.

Région. — Japon. Hokkaïdo. Village de Nieptani (rive du fleuve Saru).
Japan. Hokkaido. Nieptani Village (Saru Riverbanks).

Description. — Pieu en bois. La partie supérieure est à section circulaire, l'extrémité inférieure grossièrement taillée en pointe. Il a été raclé sur toute la longueur sauf l'extrémité supérieure, de

Source : MNHN, Paris

112

113

114

bas en haut pour fabriquer de longues frisures de copeau. L'objet a été fortement noirci au feu. De nombreuses frisures se sont détachées.
Hauteur : 80 cm. Diamètre au sommet : 3,2 cm.

FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — George MONTANDON, déc. 1919 à Hokkaïdo chez les Aïnous chasseurs de la montagne. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt de MONTANDON en 1934.

BIBLIOGRAPHIE. — KREINER, J. & ÖLSCHLEGER, H.-D. (1987 : 108-114) ; MONTANDON, G. (1937 : planche 30 hors texte) ; LEROI-GOURHAN, A. & LEROI-GOURHAN, A. (1989 : 108-110).

114 Inao
Inau
M.H. D.34.15.122.

Ethnie. — Aïnou.
Ainu.

RÉGION. — Japon. Hokkaïdo. Village de Piratori (rive du fleuve Saru).
Japan. Hokkaido. Piratori Village (Saru Riverbanks).

DESCRIPTION. — Pieu en bois. La partie supérieure est à section circulaire, l'extrémité inférieure grossièrement taillée en pointe. Il a été raclé sur toute la longueur sauf l'extrémité supérieure, de bas en haut pour fabriquer de longs copeaux bouclés, dont la quasi-totalité est tombée. À la différence des deux *inao* précédents, il a été acquis par le collecteur à l'état « neuf ». Il est actuellement en très mauvais état.
Hauteur : 55,5 cm. Diamètre au sommet : 1,7 cm.

Fonction. — ?

COLLECTEUR. — George MONTANDON, déc. 1919 à Hokkaïdo chez les Aïnous chasseurs de la montagne. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt de MONTANDON en 1934.

BIBLIOGRAPHIE. — KREINER, J. & ÖLSCHLEGER, H.-D. (1987 : 108-114) ; MONTANDON, G. (1937 : planche 30 hors texte) ; LEROI-GOURHAN, A. & LEROI-GOURHAN, A. (1989 : 108-110).

115 Inao
Inau
M.H. 54.69.7.

ETHNIE. — Aïnou.
Ainu.

RÉGION. — Japon. Hokkaïdo.
Japan. Hokkaido.

DESCRIPTION. — Petit piquet en bois de section circulaire dont l'extrémité supérieure porte une touffe de minuscules copeaux. Peint en noir avec décor géométrique clair résultant des entailles faites en surface.

Source : MNHN, Paris

Hauteur (touffe de copeaux non comprise) : 13 cm. Diamètre maximum : 1,8 cm.

FONCTION. — Petit *inao* pour la fête de l'Ours.

COLLECTEUR. — Henri MASPÉRO.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don de Madame Henri MASPÉRO en 1954.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

116 Inao
Inau
M.H. 986.42.9.

ETHNIE. — Aïnou.
Ainu.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline [?] ou Japon. Hokkaido [?].
Far eastern Siberia. Sakhalin Island. [?] or Japan. Hokkaido [?].

DESCRIPTION. — Petit piquet tronconique en bois. Peint en noir avec décor géométrique clair résultant des entailles faites en surface. On peut distinguer sur une face un visage stylisé avec deux yeux, un nez et une bouche.
Hauteur : 16,4 cm. Diamètre maximum : 1,8 cm.

FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — Charles HAGUENAUER. En 1927 ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — En 1986. Legs de Madame Charles HAGUENAUER, transmis par Monsieur Bernard FRANCK, Professeur au Collège de France.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

115

116

Source : MNHN, Paris

ENSEMBLES D'ONGONES

Le malheur de l'homme
vient de ce qu'il se nourrit d'âmes.
Un chasseur esquimau

Les Sibériens se couvrent d'amulettes — griffes, perles, dents, animaux et personnages découpés dans du métal, sculptés dans l'ivoire, etc. Parfois, pour redoubler leur efficacité, ils les combinent entre elles.

> En revanche, BOGORAS soutient que ce n'est pas pour additionner leurs forces, mais plus simplement pour ne pas égarer ces menus objets, que les Tchouktches du renne attachent ensemble les bouts de bois et les pierres qui représentent leurs protecteurs familiaux : « Selon moi, les amulettes sont liées les unes aux autres tout bonnement pour éviter de les perdre durant les voyages incessants de la famille » (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 353).

Certaines populations accrochent par exemple des figurations d'ours à un collier formé de serpents, ajoutant ainsi la force de l'ours à celle du serpent (cf. les *mojgani*, colliers et pectoraux nanaïs contre les maux de gorge, les bronchites et la tuberculose).

Le besoin des chasseurs de s'entourer d'une foule de chasse-malheur et de porte-bonheur s'explique par les angoisses de toutes sortes qui les oppressent.

D'abord l'angoisse de ne pas trouver de gibier. Le gibier est accordé par les esprits selon leur bon vouloir, et on rivalise d'offrandes et de belles paroles pour se les concilier. L'idéal est de trouver un objet insolite, réceptacle d'un esprit que l'on nourrira tout à loisir et qui enverra du gibier en échange. Même un serpent rouge extrait des entrailles d'une zibeline fera office d'amulette de chasse pour un Nanaï :

> Il était une fois un homme. Il avait beau chasser, il ne tuait rien. C'est qu'il était paresseux.
>
> Comme il était à dormir en plein jour tandis que tous ses compagnons étaient partis chasser, il eut un rêve. *[Si l'on dort en plein jour, c'est parfois pour obtenir des visions. Le chamane toungouse s'endort dès qu'il arrive dans la famille du malade afin d'apprendre en rêve de ses esprits ce qui tourmente le malade. N.d.A.]* [Dans ce rêve, on l'interpellait :] « Que veux-tu donc ? Tu dors en plein jour ! » Dans son rêve, l'homme répondit : « C'est que je ne tue rien !... » « Va tout de suite dans la taïga. Marche et tu verras la trace d'une zibeline. Tue cette zibeline, et ce que tu trouveras dans son ventre, ne le jette pas ! »
>
> L'homme se réveilla. Il regarda : le soleil était à son zénith. « Eh bien, allons-y ! »
>
> Il s'en fut. Il n'eut pas loin à aller. Voilà qu'il aperçoit la trace d'une zibeline. Elle s'était faufilée sous les racines d'un arbre. Il posa un piège et la tua. Il semblait y avoir comme un petit dans son ventre. Il lui fendit le ventre et y trouva un serpent rouge. Il l'apporta dans sa cabane d'hiver, l'enveloppa dans une étoffe et le déposa dans son coffre.
>
> Il n'en dit rien à personne. Mais, après cela, dès qu'il installait un arc automatique, il tuait une zibeline. Désormais, chaque année, il tua beaucoup de zibelines. Du coup, les gens l'interrogèrent : « Avant, tu ne tuais pas de zibeline. Comment se fait-il que maintenant tu en tues autant chaque année ? » Et lui, qui avait bu de l'alcool, leur raconta tout *[imprudence d'ivrogne, car divulguer l'existence du talisman risque d'en détruire le pouvoir. N.d.A.]* (AVRORIN, 1986 : 243 récit 41).

La proie abattue, c'est maintenant l'angoisse que l'animal mort ne se venge :

> Toutes les créatures que nous devons tuer pour manger, toutes celles que nous devons abattre et détruire pour faire nos habits, toutes ont des âmes comme nous, des âmes qui ne périssent pas avec

Source : MNHN, Paris

> le corps et qui doivent être propitiées, de peur qu'elles ne se vengent qu'on les ait privées de leur corps. (RASMUSSEN, 1929 : 56).

Telles sont les paroles qu'adressa à RASMUSSEN en 1922 un Esquimau de Lyon Inlet (Canada), et le frère de ce chasseur de conclure : « Nous ne croyons pas, nous avons peur ». Ce sentiment d'être un assassin, cette crainte d'être puni à son tour, se manifeste dans les rites qui entourent les funérailles du gibier :

> De même qu'on fait sortir le cadavre par une ouverture spéciale, pour que l'âme du défunt ne retrouve plus le chemin de la maison, de même on introduit le gibier par une entrée particulière, afin de dérouter l'âme de l'animal, au cas où elle aurait suivi les chasseurs. Si l'âme se présente, elle ne saura découvrir l'entrée et elle devra renoncer à pénétrer [...] Les Kamtchadales, d'après KRACHENINNIKOV, jetaient leurs zibelines « du haut de leurs Iourtes en bas », c'est-à-dire sans doute par le trou à fumée. Certains Ghiliak en feraient autant. Les Yakoutes font entrer les renards et les lynx par la fenêtre (LOT-FALCK, 1953 : 176).

Pour esquiver la responsabilité du meurtre, on la fait endosser par un autre :

> Pendant le festin, qui suit la mise à mort, chaque Toungouse s'incline devant l'ours, avant de manger, et l'assure qu'il a été exécuté par un Russe. Les Ostiak de l'Irtych soutiennent l'accusation par des preuves matérielles ; ils ont des pièces à conviction : « C'est une flèche faite par les Russes qui t'a tué, c'est une hache faite par les Russes qui t'a exterminé. Ne t'irrite pas contre nous. » Non moins astucieux est le Yakoute : « Parmi nous, pauvres Yakoutes, l'art de fabriquer les fusils et les balles meurtrières n'est pas connu. C'est probablement quelque Russe... » [...] HALLOWELL relève cette coutume du rejet de la responsabilité chez les Koriak, les Kamtchadales, les Youkaghir, les Ghiliak, les Yakoutes, les Tougouses, les Ostiak et les Votiak, somme toute dans presque toute la Sibérie, ceci pour l'ours et pour d'autres animaux comme le loup chez les Tchouktchi (LOT-FALCK, 1953 : 172).

Remarquons que l'ours et le loup sont des animaux rivaux de l'homme. L'empreinte des pattes de l'ours dans la neige, sa manière de pêcher le saumon ou de cueillir les baies « à la main », l'aspect de son corps une fois dépouillé de la fourrure, tout en lui rappelle l'homme. Quant au loup qui se nourrit de rennes, c'est le concurrent redouté de l'éleveur tchouktche qui en vit lui aussi. Et plus l'animal semble proche de l'homme par ses mœurs, plus le tuer s'apparente à un crime et plus il faut se justifier et déjouer sa vengeance.

Non seulement le chasseur a conscience d'être un meurtrier, mais encore il a la certitude que tout l'univers est peuplé d'esprits sanguinaires et gloutons, qui lui donnent la chasse de la même manière que lui traque le gibier en forêt. En effet par toute la Sibérie, le parallèle entre les deux chasses — celle des hommes qui mangent les animaux et celle des esprits qui se nourrissent d'âmes humaines (plus précisément de leur force vitale) — est sous-jacent aux croyances et aux récits des indigènes. De nombreux contes tchouktches montrent des esprits néfastes balançant un crâne humain pour prévoir si leur chasse à l'homme sera fructueuse — image miroir de la divination des Tchouktches balançant des crânes animaux avant leur propre chasse (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 486). Et ces esprits cannibales sont sans pitié, un Aïnou de Sakhaline l'expliqua à Paul LABBÉ en 1899 : « Les esprits sont méchants, ils s'amusent à nous voir souffrir » (1905 : 196).

Même les esprits du chamane que l'on croirait domptés, ou tout au moins tenus par un lien d'alliance, s'attaquent parfois à leur chamane ou à sa famille. Comme le racontait à KSENOFONTOV en 1925 une chamanesse iakoute, dès qu'elle restait vingt jours sans chamaniser, son bétail commençait à mourir, dévoré par ses esprits mécontents.

> Ses esprits poussaient des cris de corbeau par le trou à fumée de la yourte. Les esprits de cette chamanesse étaient très avides de sang. Ils mangèrent les deux enfants de son jeune frère. Elle-même disait : « Dès qu'un chagrin m'arrive, mes diables maudits accourent, les ongles et la gueule déjà ensanglantés ! » Affligée par la mort de ses neveux, elle descendit au cours d'une séance chez l'esprit de la terre et, là, elle fit mettre des muselières à ses chiens. Depuis, la férocité de ses esprits a diminué (KSENOFONTOV, 1992 : 56-57).

Les chasseurs sibériens ne sont pas seuls à trembler, l'angoisse étreint aussi les éleveurs, qui craignent pour leurs troupeaux épizooties, attaques de loups et fuite des bêtes au loin dans la toundra. C'est qu'élever des rennes n'est pas de tout repos. Les maladies qui les touchent pullulent : gale, anthrax, pneumonie,... et ce mal qui frappa les rennes des Tougouses de Transbaïkalie à la fin du siècle dernier :

Source : MNHN, Paris

d'abord le ventre gonflait, puis l'animal vacillait sur ses pattes, quelques heures après il crevait. L'accident les guette. Le plus fréquent consiste en la perforation de l'abdomen par un bâton pointu : le renne en courant pose le pied sur l'extrémité d'un bout de bois dont l'autre extrémité se relève et lui perce le ventre. Cependant le plus grand danger vient des loups. Ils attaquent les rennes au coucher du soleil, leur mordant les lèvres et les pattes. Ce sont généralement les jeunes qui périssent, car les adultes ont plus de vigueur et d'expérience. Enfin, les rennes ont une fâcheuse tendance à s'égailler dans la nature. Dès l'arrivée au nouveau campement, ils filent pâturer, souvent à plusieurs kilomètres du camp. Ils restent au loin plusieurs jours avant de revenir. Parfois ils ne reviennent pas du tout (SHIROKOGOROFF, 1966 : 31-33).

Pour s'occuper des rennes, les Tchouktches ont des bergers, qui, selon un mythe, leur auraient été donnés par des planches à feu — instruments censés protéger leurs troupeaux et qu'ils tiennent en grande vénération.

> Deux hommes en bois sans pieds qui ressemblaient à des planches à feu s'en vinrent chez un éleveur aux rennes capricieux. Celui-ci leur offrit à manger de la graisse. Avant d'aller dormir, ils dirent à leur hôte : « Si, soudain, le troupeau s'effraie et essaie de s'enfuir, mieux vaudrait que tu nous réveilles aussitôt. » Le maître du troupeau leur demanda : « Comment vous réveillerai-je ? » « Prends l'arc, répondirent-ils, et tourne le foret dans l'un de nos yeux. Dès que le foret chantera, le troupeau s'arrêtera et retournera à la maison. » Les deux hommes-planches à feu créèrent plusieurs bergers et les envoyèrent garder le troupeau. Le lendemain les bergers avaient disparu et, à leur place, il y avait un chapelet d'amulettes. Le nombre des figurines en bois correspondait à celui des bergers (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 351-353).

Enfin, tous, qu'ils soient chasseurs ou éleveurs, craignent pour leur santé. Dans les conditions difficiles de la vie sibérienne, nombreuses sont les maladies : la fumée du foyer sous la tente et la réverbération du soleil sur la neige de printemps irritent et aveuglent les yeux ; le froid humide de la forêt et des marécages tord bras et jambes de douleurs rhumatismales, provoque bronchites et pneumonies ; tuberculose, syphilis et variole déciment les campements. Pour écarter ces maux, on recherche des amulettes, on multiplie les talismans. Si les esprits conjuguent leurs forces, tant mieux. Une association des plus singulières nous semble être l'histoire de ce couple de pierres :

> KRACHÉNINNIKOV raconte le cas curieux d'un Koriak qui, souffrant d'une maladie chronique, avait trouvé une pierre bizarre au bord de la rivière Adka, l'avait ramassée et avait senti qu'elle lui soufflait dessus « comme si elle avait été un humain » ; le Koriak prit peur et jeta la pierre à l'eau, mais sa maladie empira à tel point qu'il resta couché tout l'été et tout l'hiver ; l'année suivante, il s'en va chercher la pierre en question, il la trouve sur une roche plate à côté d'une autre pierre plus petite ; il les emporta toutes les deux chez lui, leur fit un vêtement et obtint ainsi la guérison de son mal ; depuis, il ne s'en sépara jamais ; il considérait la grande pierre comme sa femme, la petite comme son fils ; il couchait avec elles, les emmenait en voyage et à la chasse, leur procurait des amusements et estimait que sa santé dépendait d'elles (ZÉLÉNINE, 1952 : 108-109).

BOGORAS a eu vent d'histoires semblables chez les Tchouktches. Lui-même rencontra des gens qui avaient ramassé des amulettes-épouses ou époux. L'un d'eux trébucha sur une pierre et manqua se tordre la cheville. Il comprit alors que cette pierre voulait devenir son amulette. Un autre, endormi dans la toundra, découvrit l'amulette sous son oreiller, etc. (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 339). Chaque fois, c'est la pierre qui voulut que tel ou tel la ramassât, ce fut elle qui lui fit signe. Tout comme pour le chamane, c'est l'esprit tapi dans la pierre qui choisit l'homme ou la femme qui lui plaît.

117 Chapelet de figurations d'esprits protecteurs
Charm String
M.H. 11.20.143.(1. à 16.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — Chapelet de seize petits objets (une pierre, une lanière et quatorze objets en bois) attachés entre eux par de très fines lanières en peau chamoisée et en tendon de renne, **Fig. 117a**.

— M.H. 11.20.143.(1.)
Planchette (d'un appareil) à (faire le) feu découpée en forme humaine : une tête avec deux yeux et une bouche, et un tronc sans bras ni jambes dans lequel sont creusées deux cavités où faire tourner le foret à feu.
Longueur : 14,3 cm. Largeur maximum : 5,6 cm.
— M.H. 11.20.143.(2.)
Petite fourche en bois, figurant un homme sans bras ni tête. Deux courbures naturelles des branches de la fourche figurant les jambes donnent l'impression que l'homme est en train de marcher.

Source : MNHN, Paris

117 a

Longueur : 10,2 cm.
— M.H. 11.20.143.(3.)
Morceau de bois en forme de croissant. Sur chaque extrémité est gravée une face humaine (deux trous pour les yeux, deux trous pour les narines, une fente pour la bouche), l'une sérieuse et l'autre rieuse.
Longueur : 7,6 cm.
— M.H. 11.20.143.(4.)
Morceau de bois poli sculpté en tête de corbeau, deux trous pour les yeux et long bec.
Longueur : 10,3 cm.
— M.H. 11.20.143.(5.)
Petite fourche de bois représentant un homme sans bras ni tête, **Fig. 117b (gauche)**.
Longueur : 10,2 cm.
— M.H. 11.20.143.(6.)
Petite fourche en bois représentant un homme sans bras ni tête. Mauvaise conservation : fente due à la sécheresse de l'air.
Longueur : 14 cm.
— M.H. 11.20.143.(7.)
Idem.
Longueur : 14,3 cm.
— M.H. 11.20.143.(8.)
Morceau de bois sculpté en tête d'ours avec deux trous pour les yeux, deux trous pour les narines, une fente pour le sillon nasal et une fente pour la gueule.
Longueur : 9,8 cm.
— M.H. 11.20.143.(9.)
Pierre plate en forme de demi-lune : bord circulaire mince et bord diamétral épais permettant à la pierre de tenir debout sur la tranche. Il s'agirait d'une micro-monzonite à hypersthène (information aimablement communiquée par le Muséum national d'Histoire naturelle).
Longueur : 9 cm.
— M.H. 11.20.143.(10.)
Petite fourche en bois, homme sans bras ni tête.

117 b

Source : MNHN, Paris

Longueur : 9,6 cm.
— M.H. 11.20.143.(11.)
Idem, **Fig. 117b (centre)**.
Longueur : 8,6 cm.
— M.H. 11.20.143.(12.)
Idem, **Fig. 117b (droite)**.
Longueur : 8,2 cm.
— M.H. 11.20.143.(13.)
Étroite lanière de peau chamoisée enroulée en spirale et maintenue par un fil en tendon de renne.
Longueur du paquet : 4,3 cm.
— M.H. 11.20.143.(14.)
Silhouette humaine en bois, plate, avec une tête (gravée de trois traits pour les yeux et la bouche), deux bras et deux jambes.
Longueur : 6 cm.
— M.H. 11.20.143.(15.)
Petite fourche en bois figurant un homme sans bras ni tête. Un coude naturel sur l'une des deux branches est utilisé pour figurer un genou plié.
Longueur : 7 cm.
— M.H. 11.20.143.(16.)
Idem.
Longueur : 5,5 cm.

FONCTION. — « Groupe d'idoles connu sous le nom de Tainévoute ; se trouve infailliblement dans chaque yourte au milieu duquel il est suspendu les jours de fête (près du foyer) ; il consiste en plusieurs représentations (dont le nombre varie) de différents dieux, patrons du foyer, des rennes, de l'étang voisin, du fleuve où l'on pêche, etc. Les idoles contenues dans le groupe portent les noms suivants :
1) *Guirguiléoute* : planche à feu ; cf. M.H. 11.20.143.(1.),
2) *Oukoumléoute* : coude à deux faces humaines ; cf. M.H. 11.20.143.(3.),
3) *Vouéljgouléoute* : tête de corbeau ; cf. M.H. 11.20.143.(4.),
4) *Egléoute* : tête d'ours ; cf. M.H. 11.20.143.(8.),
5) *Ottaljaoule* : poupée de chamane ; cf. M.H. 11.20.143.(14.),
6) *Ennaalj* : courroie roulée ; cf. M.H. 11.20.143.(13.),
7) *Etkomkooukouljguine* : caillou ; cf. M.H. 11.20.143.(9.),
8) *Okkamak* : fourchette de bois qui sert de réceptacle à l'esprit des ancêtres » (légende de l'inventaire de GONDATTI).
BOGORAS appelle ce chapelet *tajnykut*, « les chasse-malheur ». Il tiendrait selon lui la seconde place, après la planche à feu, dans la vie rituelle des Tchouktches :
Ok-kamak « esprit en bois » est une petite fourche, coupée le plus souvent dans du saule, qui représente les esprits des champs et des bois. Ces esprits apparaîtraient à l'appel du chamane : une moitié de leur corps serait de bois, l'autre de chair et d'os.
Otta-laul « tête en bois » est une figurine représentant une silhouette humaine complète avec bras et jambes, cf. M.H. 11.20.143.(14.) ; elle fait partie de la catégorie précédente des « esprits en bois ».
Vêlvu-lêut « tête de corbeau », cf. M.H. 11.20.143.(4.), et *êjx-lêut* « bout du museau du loup », cf. M.H. 11.20.143.(8.), relèvent de la catégorie des « têtes de gibier » (BOGORAZ, 1901*a* : 50-51).
Ces chapelets d'amulettes se rencontrent surtout chez les éleveurs de rennes. La plupart des figurations humaines représentent les esprits gardiens du troupeau et de la maison. Les têtes d'animaux sont des charmes destinés à assurer le succès à la chasse. Les pierres servent le plus souvent à prédire l'avenir.
Chaque demeure possède son chapelet d'amulettes, qui figure à toutes les cérémonies et dans tous les sacrifices. En cas de séparation chaque membre de la famille en reçoit un fragment.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 20 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901*a* : 50-52).

118 Modèle de chapelet de figurations d'esprits protecteurs
Model Charm String
M.H. 11.20.189.(1. à 5.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — Chapelet-miniature de cinq objets en bois attachés entre eux par de très fines lanières en peau chamoisée et en tendon de renne.
— M.H. 11.20.189.(1.)
Planchette à feu : cf. **117** (M.H. 11.20.143.(1.)).
Longueur : 2,3 cm.
— M.H. 11.20.189.(2.)
Silhouette humaine : cf. **117** (M.H. 11.20.143.(14.)).
Longueur : 2,8 cm.
— M.H. 11.20.189.(3.)
Petite fourche : cf. **117** (M.H. 11.20.143.(5.)).
Longueur : 2,5 cm.
— M.H. 11.20.189.(4.)
Tête de corbeau : cf. **117** (M.H. 11.20.143.(4.)).
Longueur : 2 cm.
— M.H. 11.20.189.(5.)
Tête d'ours : cf. **117** (M.H. 11.20.143.(8.)).
Longueur : 2,8 cm.

118

FONCTION. — « Modèle d'un Tainévoute » (légende de l'inventaire de GONDATTI).
Ces cinq objets représentent les esprits principaux du chapelet : l'esprit domestique de la planche à feu, l'esprit anthropomorphe auxiliaire du chamane, l'esprit d'ancêtre (dont le réceptacle est une paire de jambes) et les deux esprits en rapport avec la chasse (corbeau et ours).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 220 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901*a*: 50-52).

Source : MNHN, Paris

119 Modèle de chapelet de figurations d'esprits protecteurs
Model Charm String
M.H. 995.27.1.(1. à 12.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches (district de Schmidt).
Far North-East. Chukchi Peninsula (Schmidt District).

DESCRIPTION. — Chapelet de douze objets (une patte d'ours, huit objets en bois, deux pierres, un objet en ivoire) attachés entre eux par de fines lanières en cuir.
— M.H. 995.27.1.(1.)
Patte d'ourson blanc dépiautée en forme de gant. Cinq griffes et cinq coussinets.
Longueur : 18 cm. Largeur maximum : 9,4 cm.
— M.H. 995.27.1.(2.)
Planchette en bois aggloméré (flotté ?) découpée en forme humaine : une tête avec deux yeux incisés, un cou et une amorce de tronc sans bras ni jambes.
Longueur : 12 cm. Largeur maximum : 7,7 cm. Épaisseur : 1,6 cm.
— M.H. 995.27.1.(3.)
Fourche en bois flotté, figurant un homme sans bras ni tête.
Longueur : 11,5 cm.
— M.H. 995.27.1.(4.)
Idem.
Longueur : 12,1 cm.
— M.H. 995.27.1.(5.)
Idem. Sur une jambe, emplacement en creux d'un nœud du bois (ôté).
Longueur : 12,1 cm.
— M.H. 995.27.1.(6.)
Idem. Plus mince. Sur une jambe, départ d'un rameau émondé.
Longueur : 12 cm.
— M.H. 995.27.1.(7.)
Idem.
Longueur : 8 cm.
— M.H. 995.27.1.(8.)
Idem. Plus mince.
Longueur : 8 cm.
— M.H. 995.27.1.(9.)
Idem. Très mince.
Longueur : 9,8 cm.
— M.H. 995.27.1.(10.)
Petite pierre arrondie en forme de perle percée d'un trou.
Diamètre : 1,7 cm. Hauteur : 1 cm.
— M.H. 995.27.1.(11.)
Petite pierre plate rectangulaire, percée d'un trou.
Longueur : 3,3 cm. Largeur : 2 cm. Épaisseur moyenne : 0,2 cm.
— M.H. 995.27.1.(12.)
Pièce en ivoire biface : une face d'homme aplatie, sculptée de façon réaliste et une tête d'ours allongée avec gueule enserrant la lanière d'attache.
Longueur : 2,4 cm. Hauteur de la face humaine : 1,6 cm. Largeur de la face humaine : 1 cm.

FONCTION. — Objet confectionné (en novembre 1994) à la demande de Charles WEINSTEIN pour le Musée de l'Homme par un Tchouktche du renne, graveur sur ivoire de morse. Selon l'artiste, ce chapelet est une copie de son propre chapelet :
« Le chapelet représente la lignée, chaque personnage-fourche étant un membre de cette lignée. À la naissance d'un enfant, on sculpte un personnage-fourche, sorte d'amulette que l'on accroche au cou de l'enfant, qui le portera jusqu'à l'âge de cinq ans. Le personnage sera alors suspendu au chapelet. Lorsque l'enfant devenu chasseur tuera un animal, une partie de l'animal (patte, plume, os) sera attachée au personnage.
L'objet biface symbolise l'origine de la lignée, issue de l'union d'un ours et d'un homme. La patte d'ourson représenterait l'animal-totem [bien que l'artiste fasse partie du clan de la Perdrix].
La planchette à feu représente l'ancêtre le plus important du clan. On nourrit le chapelet en enduisant de gras cette plan-

119

Source : MNHN, Paris

chette, lorsque la famille reçoit de la nourriture ou du gibier, et lors des fêtes, en particulier celle du Jeune Renne en août.
En temps ordinaire, le chapelet est accroché à un montant extérieur de la tente. Il est brûlé à la mort du dernier membre du clan, car il ne doit pas devenir la propriété d'une autre famille. »

COLLECTEUR. — Charles WEINSTEIN en juin 1995.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat en juin 1995.

BIBLIOGRAPHIE. — ZÉLÉNINE, D. (1952 : 177-178).

120 Collier d'esprits protecteurs
Charm Necklace
M.H. 66.46.64 (1. à 3.)

ETHNIE. — Nivkh [?]. Nanaï [?].
Nivkhi [?]. Nanai [?].

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin de l'Amour [?].
Far eastern Siberia. Amur Basin [?].

DESCRIPTION. — Courroie de peau chamoisée portant suspendues trois petites figurations en bois : deux ours et un personnage.
— M.H. 66.46.64 (1.)
Personnage taillé dans un bois clair. Tête ronde avec deux yeux et une bouche sommairement gravés. Tronc cylindrique le long duquel sont sculptés en relief deux bras légèrement pliés. Deux jambes aux genoux indiqués, aux pieds en oblique rendant impossible toute station debout.
Hauteur : 5,9 cm. Épaisseur maximum : 1,6 cm.
— M.H. 66.46.64 (2.)
Ours sculpté dans un bois plus foncé. Corps allongé et courtes pattes. La tête massive a la gueule ouverte, les oreilles indiquées, deux légers trous pour les yeux. Un rond gratté sous la queue indiquerait-il l'anus ?
Longueur : 8,6 cm. Hauteur : 2,4 cm. Épaisseur maximum : 1,7 cm. Longueur de la queue : 1,6 cm.
— M.H. 66.46.64 (3.)
Ours en même matière, de facture quasi identique (avec simplement queue plus courte).
Longueur : 7,9 cm. Hauteur : 2,3 cm. Épaisseur maximum : 1,9 cm. Longueur de la queue : 1 cm.

FONCTION. — Amulette se portant autour du cou pour se protéger des maladies. « Si un Ghiliak [Nivkh] tombe gravement malade, le chamane sculpte dans un morceau de bois une petite figurine semblable [au petit personnage représenté sur la planche LIII du tome 3] ou bien montre comment il faut la faire. Il recommande de la porter sur la poitrine pour être de nouveau en bonne santé » (ŠRENK, 1903 : 110).

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — ŠRENK, L.I. (1903 : 110 et pl. LIII fig. 5).

120

121 Idole Tchalbak
Chalbak Idol
M.H. 43.27.428.

ETHNIE. — Katchine.
Kachin.

RÉGION. — Sibérie méridionale. Région de Minoussinsk.
Southern Siberia. Minusinsk Area.

DESCRIPTION. — En tissu, cuir et crin. Rectangle de toile grossière de couleur brunâtre (claire à l'origine) portant des traces de salissures. Trois débris de cuir rectangulaires cousus symétriquement à peu près en son centre ; un autre cousu dans le coin supérieur droit. Deux lanières de suspension en peau chamoisée cousues dans les coins supérieurs. Une touffe de crins encore imprégnés de sang séché est enfilée dans la lanière de gauche.
Longueur : 33 cm. Largeur : 25,5 cm. Longueur maximum de la touffe de crins : 29 cm.

FONCTION. — L'étiquette, au nom du Musée de Minoussinsk et collée sur le tissu en bas à gauche, porte écrit à la main « *Tchalbak-tös'* », idole tchalbak ». Cet objet aurait-il fait partie des collections du Musée de Minoussinsk ?
Le *tchalbak-tös* représente l'esprit du feu, protecteur de la famille et du bétail. Les trois boutons symbolisent trois personnages, un homme, une femme et un enfant, ou bien une femme — l'esprit du feu — et ses deux sœurs.
Le *tchalbak-tös* était très répandu parmi les Katchines. Chaque mois, on le nourrissait du lait d'une vache blanche, on l'aspergeait d'arak et on le fumigeait avec de l'*irbek*. Tout cela accompagné de prosternations. Il était accroché aux chevrons de la demeure à l'endroit le plus honorifique, dans la moitié masculine, à côté des icônes.
Le chamane le confectionnait pour les malades souffrant de la poitrine, de courbatures, ou de rage de dents. Il protégeait également le bétail. IVANOV cite un rituel katchine de fabrication d'un *tchalbak-tös* : « On le faisait avec de la toile blanche.

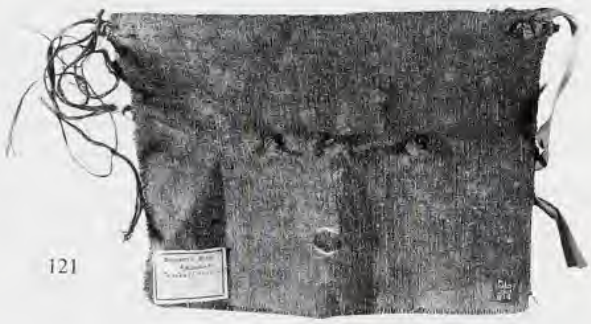
Source : MNHN, Paris

On dessinait dessus trois silhouettes anthropomorphes. En haut on cousait trois petits morceaux de fourrure de zibeline. On consacrait une jument rousse au *tös*, qui représentait l'esprit du feu. Le chamane l'aspergeait de lait, puis on le sortait de la demeure et on le plaçait sur le dos de la jument, pour signifier qu'à l'avenir l'esprit du feu chevaucherait cette jument. Enfin, lâchant la jument en liberté, on rapportait le *tös* dans la demeure à sa place. Ce rite s'accompagnait d'une séance chamanique » (IVANOV, 1955 : 170).

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt du Musée Guimet en 1943.

BIBLIOGRAPHIE. — IVANOV, S.V. (1955 : 166-172).



121

Source : MNHN, Paris

JOUETS OU ONGONES ?

L'enfant se prépare à revenir.
Sinon, il n'aurait pas joué avec son petit arc.
Une mère nivkhe voyant que l'arc et les flèches miniatures
déposés près de la tombe de son enfant
ont été déplacés durant la nuit

Comment distinguer un jouet d'un ongone ?

Le muséologue, confronté à des statuettes d'animaux ou de personnages sur lesquelles il ne possède aucun renseignement, est bien embarrassé. En effet, ni les sujets ni les matériaux ne peuvent lui fournir d'indices, seule la facture, parfois, lui permet de trancher : si l'objet est façonné avec soin et réalisme, il s'agit vraisemblablement d'un jouet ; s'il est taillé grossièrement, c'est sans doute le réceptacle d'un esprit.

Mais même ce critère n'est pas décisif... car un ongone peut servir de jouet. Les fillettes tchouktches jouent avec des poupées, aux habits soigneusement cousus, qui représentent le plus souvent un bébé. Transmises de mère à fille et méticuleusement rapiécées pour durer indéfiniment, elles garantissent la fécondité à venir. Plus tard, la jeune épousée apportera sa poupée dans sa nouvelle demeure et l'y gardera dans son sac à objets précieux. Quand le temps sera venu, elle la donnera comme jouet à sa fille aînée qui en sera la nouvelle gardienne. Si d'autres filles lui naissent encore, un peu du rembourrage sera extrait de la poupée héréditaire et mêlé au rembourrage d'une poupée neuve, qui, du coup, possèdera toutes les vertus de la première. Chaque fois que la poupée change de mains, on récite des incantations sur elle, de sorte que sa puissance croît régulièrement. Les femmes tchouktches sont très attachées à leur poupée :

> Dans la région de la Kolyma, je m'arrêtai une nuit dans une tente tchouktche où j'achetai la poupée héréditaire de la maîtresse de maison. Le lendemain, alors que j'étais déjà fort loin, la femme changea soudain d'avis et se lança à notre poursuite pour rendre le paiement et récupérer son héritage. Elle nous rattrapa dans un campement à cinquante miles de sa demeure, et nous ne pûmes la convaincre de ne pas annuler le marché conclu (Bogoras, 1975 [1904-1909] : 367).
>
> Il n'est cependant pas possible de tirer une règle générale de la situation tchouktche. Ainsi, chez les Khantes, il est hors de question de s'amuser avec la poupée, transmise de mère en fille, qui représente l'aïeule protectrice : on dépose dans le berceau des enfants malades cette poupée-aïeule censée les guérir, mais ils n'ont pas le droit de jouer avec elle (Ivanov, 1970 : 41).

Pour des populations chamanistes, jouer avec des objets contenant des esprits n'a rien de choquant. Tout dépend de la nature de l'esprit. Ainsi, les ours en bois du bassin de l'Amour, esprits bienfaisants qui mangent les maladies des petits enfants, leur servent à l'occasion de jouets. Lors de la visite d'un village nivkh en Sibérie extrême-orientale, Louis Marin et Georges Ducrocq aperçurent une femme qui allaitait un gros nourrisson : « Emboîté dans une gaine, étroitement ligoté, le petit malheureux suit d'un œil inquiet le chien qui lui lèche la figure et sa mère qui l'amuse d'un jouet en bois blanc, un ours drôlement sculpté » (Ducrocq, 1905 : 93). Cet ours, un ongone zoomorphe, fut acheté par Louis Marin qui en fit don au Musée de l'Homme (cf. l'ours **91**, ongone protecteur des petits enfants). Il n'était pas exceptionnel dans cette région que les enfants s'amusent avec leur nounours protecteur : dans le village de Kouïk, autour des années 1880, l'ethnographe Šrenk vit « un petit garçon qui

Source : MNHN, Paris

sortait de chez lui en jouant avec un ours en bois, ce qui prouvait que cet objet ne lui était pas interdit » (1903 : 110).

Par ailleurs, il est des populations qui confectionnent exprès des objets sacrés miniaturisés — accessoires chamaniques et statuettes d'esprits — pour que les enfants jouent « au chamane ». Chez les Évenks, dans les campements où officiait un chamane, les enfants pour l'imiter jouaient à *šamaldirên*, « on chamanise ». Un adulte leur fabriquait un petit tambour et un battoir et donnait au petit « chamane » un mouchoir pour couvrir sa tête et son visage. Les enfants s'asseyaient en rond et celui qui avait le rôle de « l'aide » faisait semblant de chauffer le tambour. Il le passait ensuite au « chamane », qui chantait tandis que le reste de la bande reprenait en chœur. Parfois, on fabriquait des joujoux qui représentaient des esprits auxiliaires et des esprits ancestraux et on les disposait en cercle avant le début du jeu (Vasilevič, 1969 : 175).

Notons qu'il s'agit là de statuettes d'esprits protecteurs, non de statuettes où l'on emprisonne l'esprit de la maladie une fois qu'on l'a capturé. Ces dernières, qui contiennent les esprits funestes extraits des malades ou bien les esprits redoutables, non seulement ne servent jamais de jouets, mais encore sont quasi intouchables. Le peintre nanaï André Bel'dy, né en 1929 à Dondon dans la région de l'Amour, se rappelle s'être amusé, enfant, avec les ongones du grand chamane de son village. Sa mère épouvantée appela le chamane qui exécuta une séance avec sacrifice de porcelet pour apaiser les esprits, ce qui n'empêcha pas les vieilles de prédire la mort de l'enfant irrespectueux (Delaby, 1976 : 153). La puissance de certaines statuettes est telle que même les adultes répugnent à les toucher. Dans la région de l'Oussouri, à la fin du siècle dernier, Šrenck découvrit un jour, sous un tas de rondins au pied d'un chêne, une panthère en bois : « Je voulus dessiner cette idole, mais il y avait tant de moustiques qui ne me laissaient pas en repos que je demandai que l'on transportât l'idole dans la maison. Les Goldes [Nanaïs] s'y refusèrent, tout comme ils refusèrent de me la vendre. L'un d'eux proposa de me sculpter une autre panthère à la place et de me la peindre à l'identique » (1903 : 116-117).

*

Le collecteur d'objets peut donc supposer la présence d'un esprit dans une statuette à la réticence plus ou moins marquée que l'on montrera à la lui vendre. Ainsi Paul Labbé, de séjour à Sakhaline chez les Ghiliaks [Nivkhs] en 1899, note :

> Je remarquais souvent, dans le campement, des tas d'herbes sèches que les indigènes mettent en guise de chaussettes dans leurs bottes, et qu'ils ne changent pas très souvent. Des enfants jouant avec les chiens s'y roulaient ; d'autres, plus tranquilles, *s'amusaient avec des morceaux de bois grossièrement travaillés et qui représentaient les différents mammifères et poissons connus par les Guiliaks, et surtout des ours, des chiens et des phoques. [C'est nous qui soulignons. N.d.A.]*
>
> C'était une occasion pour moi de compléter la collection d'objets que j'avais commencée ; ils vendaient d'ailleurs volontiers les objets qu'ils pouvaient remplacer ou qu'ils avaient en double. Ils me les offraient contre du thé, du pain ou du tabac. Ils n'avaient, il est vrai, aucune idée du prix à demander ; *ils exigeaient pour un objet de fer, un morceau d'étoffe qui était un talisman, le double ou le triple du prix, et ne voulaient pas en démordre [idem. N.d.A.]* ; pour les autres objets, ils disaient au hasard un chiffre et tendaient l'objet dès qu'ils voyaient sortir de ma poche la moindre pièce de monnaie (Labbé, 1905 : 160).

Mais, la difficulté à discerner entre ongone et jouet n'est pas résolue pour autant : il arrive en effet que certains ongones deviennent des jouets, pour peu que s'efface le souvenir de l'esprit qui les animait. Ainsi Kandal'džuk [Kandaldjouk], vieillard mythique qui sillonne les fleuves pour voler les poissons dans les filets des Selkoupes, est représenté par une statuette articulée qui manie une rame. Jadis les Selkoupes de Baïkha, à l'occasion de certains rituels, la posaient sur le sol et chantaient tout en actionnant la baguette qui fait ramer le personnage. Ce n'est plus désormais qu'un pantin mécanique pour amuser les petits enfants (Delaby, 1993*a* : 49 fig. 4 ; Ivanov, 1970 : 115).

Source : MNHN, Paris

122 Poupée
Doll
M.H. 11.20.118.(1.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En peau de renne cousue avec un fil en tendon de renne. Tête très rudimentaire, en peau, sortant d'un long manteau en peau de renne ayant perdu ses poils. À l'intérieur du manteau, est cousu un pantalon en peau de renne.
Ornements de perles de verre enfilées et cousues :
— collier (perles noires et blanches),
— tour du visage figurant la fourrure d'un capuchon (perles noires et blanches),
— ceinture (perles noires et blanches),
— bande dorsale (deux rangs de perles bleu ciel),
— bas du manteau (quatre rangs de perles : un rang rouge et blanc ; deux rangs bleu foncé ; un rang noir et blanc).
Hauteur : 8,2 cm.

FONCTION. — « Les *aločelhyt* ne sont pas seulement des jouets, mais aussi des protectrices de la fécondité féminine.
Quand elle se marie, la femme emporte avec elle ses poupées et les cache dans un sac sous son chevet pour avoir plus vite, grâce à elles, des enfants.
Il est interdit de donner ses *aločelhyt*, car ce serait donner en même temps le gage de la fécondité de la famille. En revanche, quand une mère met au monde des filles, elle leur donne ses poupées pour jouer avec, en s'efforçant de les partager entre toutes ses filles. Si elle ne possède qu'une seule *aločelhyt*, elle la donne à son aînée et en fabrique de nouvelles pour ses autres filles. Ainsi des *aločelhyt* passent de mère en fille au cours de plusieurs générations, chaque fois réparées et rajeunies » (BOGORAZ, 1901*a* : 49).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901*a* : 49).

122

123 Poupée
Doll
M.H. 11.20.118.(2.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En peau de renne cousue avec un fil en tendon de renne. Tête très rudimentaire en peau repliée et cousue sur la face, **Fig. 123a**.
Ornements en perles de verre enfilées et cousues :
— tour de tête figurant la fourrure du capuchon (perles bleu ciel),
— deux rangs de perles à hauteur des hanches (un bleu et un noir et blanc) se prolongeant dans le dos, **Fig. 123b**, par une queue de trois rangs de perles (un bleu encadré par deux noir et blanc).
Hauteur : 6,9 cm.

FONCTION. — *Aločelhyt*, poupée servant de jouet tout en étant protectrice de la fécondité féminine. Cf. **122** (M.H. 11.20.118.(1.)).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V. G. (1901*a* : 49).

123 a

Source : MNHN, Paris

123 b

124 Poupée
Doll
M.H. 11.20.209.(1.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En peau de renne cousue avec un fil en tendon de renne. Tête à face de cuir. Vestige de pantalon. Très mauvais état de conservation.
Ornements en perles de verre enfilées et cousues :
— collier et tour de tête figurant la fourrure du capuchon (perles noires et blanches),
— deux rangs de perles dans le dos (un bleu et un noir et blanc),
— bas du manteau (deux rangs : un bleu et un noir et blanc).
Hauteur : 5.3 cm.

FONCTION. — *Aločelhyt*, poupée servant de jouet tout en étant protectrice de la fécondité féminine. Cf. **122** (M.H. 11.20.118.(1.)).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901*a* : 49).

125 Poupée
Doll
M.H. 11.20.209.(2.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En peau de renne cousue avec un fil en tendon de renne. Tête à face de cuir. Il ne reste qu'une jambe de pantalon. Très mauvais état de conservation.
Ornements en perles de verre enfilées de couleur jaune : il ne subsiste plus qu'une ceinture et une longue queue flottante de deux rangs de perles.
Hauteur : 7,7 cm.

FONCTION. — *Aločelhyt*, poupée servant de jouet tout en étant protectrice de la fécondité féminine. Cf. **122** (M.H. 11.20.118.(1.)).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901*a* : 49).

124

125

Source : MNHN, Paris

126

127

126 Ours [?]
Bear [?]
M.H. 66.46.52.

ETHNIE. — Nivkh [?].
Nivkhi [?].

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin de l'Amour [?].
Far eastern Siberia. Amur Basin [?].

DESCRIPTION. — Sculpté dans une branche de mélèze ayant conservé en partie son écorce. Corps cylindrique avec quatre entailles sur la poitrine et la trace d'un nœud du bois dans le dos. Tête schématique allongée en museau, à la bouche marquée par une entaille, et surmontée d'un cylindre à la façon d'une toque. Hauteur : 10 cm. Diamètre maximum du corps : 2,8 cm. Largeur de la tête (profil) : 3,4 cm.

FONCTION. — Jouet ou support d'esprit.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

127 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Statuette
M.H. 66.46.53.

ETHNIE. — Nivkh [?].
Nivkhi [?].

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Bassin de l'Amour [?].
Far eastern Siberia. Amur Basin [?].

DESCRIPTION. — Sculptée dans une branche de mélèze ayant conservé en partie son écorce. Tête exécutée de façon réaliste : oreilles, nez, bouche sculptés, cheveux figurés à l'arrière du crâne par l'écorce. Corps sans bras ni jambes mais avec les épaules indiquées, le dos est creusé à cause d'un nœud du bois qui a été enlevé.
L'objet repose sur un socle qui a conservé son écorce et qui fait pendant à la toque sur la tête du personnage. Il semble former couple avec l'ours **126** (M.H. 66.46.52).
Hauteur : 10,8 cm.
Diamètre maximum du socle : 3,2 cm. Largeur de la tête (profil) : 3,5 cm.

FONCTION. — Jouet ou support d'esprit.

COLLECTEUR. — ?

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Achat à l'antiquaire berlinois KLINKMÜLLER en 1966.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

128 Jeu divinatoire [?]
Divination Game [?]
M.H. 99.76.132 (1.)
M.H. 99.76.132 (2.)

ETHNIE. — Aïnou ou Nivkh.
Ainu or Nivkhi.

RÉGION. — Sibérie extrême-orientale. Île de Sakhaline.
Far eastern Siberia. Sakhalin Island.

DESCRIPTION. — En bois. Morceau de bois (saule ?) courbe figurant une tête d'ours (deux trous pour les yeux, deux très légères entailles de chaque côté du museau pour indiquer la gueule). L'extrémité opposée est taillée en bouchon. Le cou de l'ours est percé transversalement d'un trou où est enfilée une baguette (baguette à manger le riz ?).
Hauteur du morceau de bois : 9,8 cm. Longueur de la tête : 4,5 cm. Épaisseur de la tête : 1,8 cm. Longueur de la baguette : 25,7 cm. Diamètre de la baguette : 0,7 cm.

FONCTION. — Donné pour « jeu » dans l'inventaire de Paul LABBÉ. La facture de la tête d'ours, taillée grossièrement, donne à penser qu'il s'agit d'une représentation symbolique et non d'un jouet, les jouets étant généralement sculptés avec soin et réalisme. S'agirait-il d'un jeu divinatoire ?

COLLECTEUR. — Paul LABBÉ, durant sa mission à Sakhaline en juin-septembre 1899.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don Paul LABBÉ en 1899.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

128

Source : MNHN, Paris

Pions de jeux ou amulettes des Tchouktches

En Tchoukotka, des statuettes miniatures en ivoire représentant des oiseaux ont été découvertes sur des sites archéologiques remontant approximativement au premier millénaire de notre ère et attribués aux Esquimaux anciens. Les archéologues Arutjunov et Sergeev pensent que ce sont des amulettes et que le trou foré à leur queue permettait de les suspendre ou de les coudre aux vêtements (Arutjunov & Sergeev, 1969 : 178, 176 fig. 96 ; Arutjunov & Sergeev, 1975 : 154 pl. 77).

> Lors de son voyage de circumnavigation (1878-1879), Nordenskiöld de passage en Tchoukotka a collecté tout un ensemble de figurines semblables, en os pour la plupart, qui représentent non seulement des oiseaux, mais également des mammifères marins, des poissons, des mollusques, des larves, etc. : « Beaucoup de ces os sculptés sont vieux, à en juger d'après leur surface usée ; les indigènes devaient les posséder depuis longtemps et s'en servaient probablement comme amulettes. Un certain nombre de figurines, représentant des animaux, figurent des êtres imaginaires » (1885 : 133).

Mais ce n'est pas si sûr. Il pourrait s'agir des pièces d'un jeu. En effet, ce n'est pas seulement en Tchoukotka que l'on retrouve ces figurines. Therkel Mathiassen a exhumé des oiseaux du même type au Canada, sur le site archéologique esquimau de Naujan (côte septentrionale de Repulse Bay). Ils appartiendraient à la culture de Thulé. Ces oiseaux ne sont pas tous percés d'un trou de suspension, et certains d'entre eux portent des cupules incisées sur le dos. D'autres, au lieu d'avoir une tête d'oiseau, se terminent par une sorte de croix représentant schématiquement le haut d'un corps humain aux bras étendus. Or, Mathiassen ne voit pas en eux des amulettes, mais des jouets ou les pions d'un jeu. Il rappelle que, chez les Esquimaux Sadlermiut de l'île de Southampton, aujourd'hui disparus, les enfants jouaient avec des oiseaux en os à base plate dits *tingmiujat* — terme à rapprocher de *tingmiaq*, « mouette » en inuit (Mathiassen, 1927 : 74, 241, 281, pl. 32 et pl. 69).

D'autres auteurs se sont penchés sur ces objets archéologiques rencontrés tant en Tchoukotka qu'au nord du Canada et ils conviennent eux aussi que ce sont les pièces d'un jeu.

> Cependant, pour Boas et Rudenko, seules celles qui représentent des oiseaux seraient des pions : les autres miniatures d'animaux en ivoire seraient des amulettes de chasse (Boas, 1901 : 54, 56 fig. 81 ; Rudenko, 1961 : 87, pl. 29 fig. 6 et 7, pl. 38 fig.15 et 17).

Ainsi Murdoch refuse l'argument de Sergeev et d'Arutjunov : si certains de ces oiseaux sont percés d'un trou, ce n'est pas pour les coudre comme amulettes au vêtement, mais pour transporter tout le jeu commodément enfilé sur un lacet.

> [...] vingt-cinq petites figurines d'ivoire enfilées sur un lacet en peau de phoque. L'une d'entre elles est un renard soigneusement sculpté de 2,7 pouces de long, les autres sont des canards et des oies à ventre plat [...] Elles ont été achetées à Plover Bay, Sibérie orientale, durant notre brève visite en août 1881, et elles étaient supposées être uniquement des objets d'art. Néanmoins, lors de mon retour à Washington, je fus très intéressé de voir que le Dr Franz Boas avait rapporté du golfe de Cumberland des figurines semblables utilisées pour un jeu qui ressemble aux osselets. Le joueur secoue une poignée de ces figurines, puis dénombre celles qui sont restées debout (Murdoch, 1892 : 364-365).

Ce jeu, qui rappelle le lancer d'astragales, n'aurait-il pas été à l'origine un jeu divinatoire ?

Source : MNHN, Paris

129 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Statuette
M.H. 11.20.120.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire de morse. Représentation de femme assise, sans bras, épaules et seins indiqués. Yeux et bouche gravés et peints en noir.
Hauteur : 4,1 cm.

FONCTION. — Support d'esprit ou jouet ? L'inventaire du Musée de l'Homme note : « usage probablement magique ».

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

129

130 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Statuette
M.H. 11.20.119 (1.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Personnage plat, au corps allongé muni d'une ébauche d'épaules et d'une ébauche de pieds (ou de socle ?). Deux longues tresses revenant sur la poitrine encadrent un long visage sans aucune indication de traits. Faisant contraste avec cette absence de détail, la raie sur le milieu du crâne est soigneusement indiquée. Une ligne verticale est gravée sur la poitrine entre les deux tresses. Le pied (ou le socle ?) semble brisé. Le personnage tient néanmoins debout.
Hauteur : 2,1 cm. Épaisseur : 0,4 cm.

FONCTION. — Support d'esprit, pièce d'échec ou, comme le propose BOGORAS, représentation miniature de planchette à feu ?

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

130

131

131 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Statuette
M.H. 11.20.119 (2.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Personnage au tronc plat et triangulaire, sans aucune indication de membre, et se terminant au niveau de la taille par un socle arrondi. Seuls détails : deux longues tresses revenant sur la poitrine et une raie figurée par un trait incisé sur le milieu du crâne.
Hauteur : 1,8 cm. Épaisseur du tronc : 0,3 cm. Diamètre maximum du socle : 0,7 cm.

FONCTION. — Support d'esprit ou pièce d'échec ?
Notons que BOGORAZ publie une photographie d'un objet tout à fait semblable, collecté par GONDATTI pour le Musée ethnographique de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, et lui donne pour légende « planche à feu miniaturisée ». Néanmoins, l'importance donnée à la coiffure, qui indique peut-être le sexe du pion déterminant dans le jeu tchouktche où des pions masculins s'opposent à des pions féminins, pourrait faire penser à un pion de jeu d'échec.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAZ, V.G. (1901 : 58, 64, et pl. XXI fig. 18) ; VDOVIN, I.S. (1962 : 160).

132 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Statuette
M.H. 11.20.275.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Statuette miniature représentant une femme tronc sur un socle, avec le haut chignon des femmes esquimaudes. Sein gauche indiqué et ventre proéminent. Percée d'un trou de suspension à l'emplacement du sein droit.
Hauteur : 2,5 cm.

FONCTION. — Support d'esprit ou pion ?

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

Source : MNHN, Paris

132 133

133 Figurine anthropomorphe
Anthropomorphic Statuette
M.H. 11.20.276.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Statuette miniature représentant une homme tronc sur un socle.
Hauteur : 2,3 cm.

FONCTION. — Support d'esprit ou pion ?

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

134 Phoque
Seal
M.H. 11.20.108.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Phoque femelle ? Tête sculptée de façon réaliste. Corps strié de cannelures transversales parallèles. Incrustations de plomb ou d'étain pour les yeux (l'incrustation figurant l'œil gauche manque). Deux autres incrustations semblables sous le ventre, indiquant les mamelles ? Petite cavité sous la queue. Corps percé transversalement par un trou de large diamètre. L'objet n'a pas de base plane et roule sur lui-même.
Longueur : 3 cm.

134

FONCTION. — Figuration de phoque d'usage magique. Les cannelures transversales rappellent celles des figurines représentant les larves d'œstre, publiées par NORDENSKIÖLD (1885 : 149) : « Les indigènes enlèvent le *gorm* (la grosse et grasse larve, complètement formée, de l'œstre du renne) de la peau des rennes pour le manger. » Il pourrait s'agir d'une représentation hybride de phoque et de larve d'œstre.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 147, 149) ; MITLJANSKAJA, T.B. (1976 : 25 fig. 9).

135 Phoque
Seal
M.H. 11.20.114.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Tête réaliste avec incrustations figurant les yeux. Pelage figuré par des petits tirets longitudinaux gravés. Indication de nageoires. Queue sculptée de façon réaliste. Percé transversalement au niveau du cou d'un trou de suspension. Base aplatie.
Longueur : 3,5 cm.

FONCTION. — Figuration de phoque vraisemblablement d'usage magique.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 147).

135

136 Morse
Walrus
M.H. 11.20.115.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Tête avec deux trous pour les yeux, deux petites incisions pour les narines et deux petites défenses. Queue fendue. Corps transpercé transversalement de deux trous l'un au-dessus de l'autre. Base aplatie.
Longueur : 4,1 cm.

FONCTION. — Figuration de morse vraisemblablement d'usage magique.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 147).

Source : MNHN, Paris

136

137 Morse
Walrus
M.H. 11.20.266.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Tête avec incrustations en étain ou en plomb pour les yeux et les narines (l'incrustation figurant l'œil gauche manque), et deux petites défenses. Queue fendue. Corps percé d'un trou transversal. Base aplatie.
Longueur : 2,7 cm.

FONCTION. — Figuration de morse vraisemblablement d'usage magique.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 147).

138 Phoque
Seal
M.H. 11.20.239.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Tête avec deux points noirs pour les yeux et moustache sculptée en relief. Trois paires de stries noires incisées transversalement, l'une entourant le cou, les deux autres seulement sur le dos. Queue percée d'un trou de suspension. Base aplatie.
Longueur : 3,3 cm.

FONCTION. — Pion ou amulette.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 147).

139

139 Phoque
Seal
M.H. 11.20.72.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Tête tournée vers la droite. Yeux et oreilles indiqués par des points. Deux paires de minuscules incisions pour les narines. Bouche incisée. Moustache sculptée. Queue percée d'un trou. Sur socle.
Longueur : 1,3 cm. Hauteur : 1,2 cm.

FONCTION. — Probablement pion ou jouet.

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 147).

140 Tête de morse
Walrus Head
M.H. 11.20.117.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Indication des yeux, de la bouche et des narines. Museau parsemé de petits trous indiquant le départ des poils de moustache. Défenses brisées. Exécution soignée. Trou de suspension en haut du cou.
Longueur : 2 cm. Hauteur : 2,3 cm.

FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 113-114, 147-149).

140

141 Museau de morse
Walrus Face
M.H. 11.20.116.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Défense gauche brisée. Percé transversalement par un trou de suspension.
Longueur : 1,2 cm. Largeur : 1,2 cm. Hauteur : 4,3 cm.

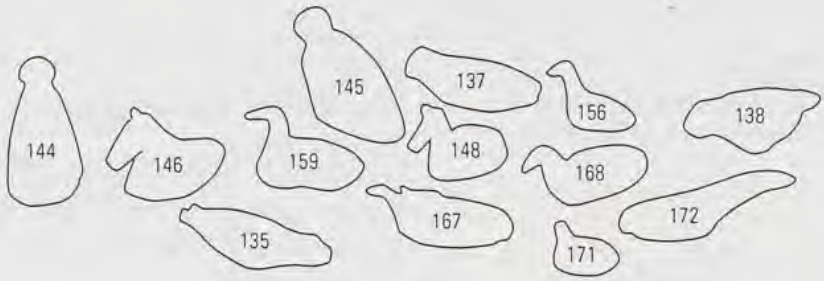
FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 113-114, 147-149).

Source : MNHN, Paris



142 Museau de morse
Walrus Face
M.H. 11.20.273.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Longues défenses. Percé transversalement par un trou de suspension.
Longueur : 2,1 cm. Largeur : 1,4 cm. Hauteur : 5 cm.

FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 113-114, 147-149).

142

143 Museau de morse
Walrus Face
M.H. 11.20.274.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Longues défenses. Percé transversalement par un trou de suspension.
Longueur : 1,3 cm. Largeur : 1 cm. Hauteur : 3,4 cm.

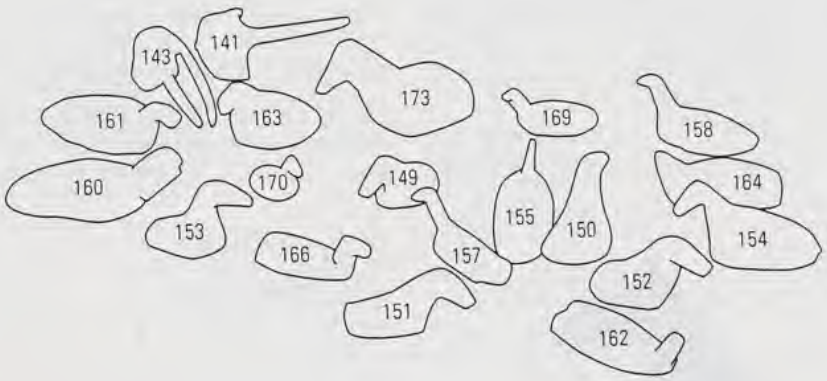
FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 113-114, 147-149).

Source : MNHN, Paris



144 Hibou [?]
Owl [?]
M.H. 11.20.76.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire de morse patiné. Tête avec incrustations en étain ou en plomb pour les yeux et deux petits trous sur le bec. Lignes de petits trous avec incrustations noires sur un côté du corps (figurant les plumes ?). Base plane ovoïde percée d'un trou.
Grand diamètre : 2 cm. Petit diamètre : 1,5 cm. Hauteur : 2,4 cm.

FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 127).

145 Hibou [?]
Owl [?]
M.H. 11.20.77.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire de morse blanc. Tête avec incrustations en étain ou en plomb pour les yeux. Corps et crâne criblés de petits trous avec incrustations noires (figurant les plumes ?). Base plane ovoïde percée d'un trou.
Grand diamètre : 2,1 cm. Petit diamètre : 1,5 cm. Hauteur : 2,5 cm.

FONCTION. — ?

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 127).

Source : MNHN, Paris

146 Renne
Reindeer
M.H. 11.20.75.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Tête à museau allongé et deux petites oreilles dressées. Base plane.
Longueur totale : 3,1 cm. Hauteur : 2 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

147 Renne
Reindeer
M.H. 11.20.269.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne poreux par endroits. Tête à museau allongé et deux petites oreilles dressées. Base plane ovoïde.
Longueur totale : 5 cm. Hauteur : 3 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

147

148 Renne
Reindeer
M.H. 11.20.272.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. : En ivoire. Tête à museau fin et allongé et aux deux oreilles dressées. Base plane.
Longueur totale : 2,5 cm. Hauteur : 1,5 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

149 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.74.(1.)

ETHNIE.— Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Sculpture très schématique : tête et cou seuls indiqués. Base plane.
Longueur totale : 3,2 cm. Hauteur : 1,8 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

150 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.74.(2.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Sculpture très schématique : tête et cou seuls indiqués. Base plane.
Longueur totale : 3,2 cm. Hauteur : 1,6 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

151 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.74.(3.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne poreux. Sculpture très schématique : tête et cou seuls indiqués. Base plane.
Longueur totale : 3,1 cm. Hauteur : 1,8 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

152 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.270.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne poreux. Sculpture très schématique : tête et cou seuls indiqués. Base plane.
Longueur totale : 3 cm. Hauteur : 1,6 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

Source : MNHN, Paris

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

153 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.271.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En bois de renne. Sculpture très schématique : tête et cou seuls indiqués. Base plane.
Longueur totale : 2,7 cm. Hauteur : 2 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

154 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.57.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Sculpture schématique. Base plane percée d'un trou. Trace d'un percement antérieur avorté.
Longueur totale : 3,7 cm. Hauteur : 2,3 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

155 Oiseau
Bird
M.H. 11.20.58.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Petite tête et grand corps aplati. Base plane percée d'un trou. Deux percements, pour figurer la queue (?).
Longueur totale : 4 cm. Hauteur : 1,1 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

156 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.59.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Petite tête et gros corps arrondi. Base plane percée d'un trou.
Longueur totale : 2,4 cm. Hauteur : 1,5 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

157 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.66.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Petite tête tournée vers la gauche et corps allongé et aplati. Base plane percée d'un trou.
Longueur totale : 3,1 cm. Hauteur : 1,1 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

158 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.232.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire (dent de morse ou de phoque ?). Petite tête et gros corps arrondi. Base plane percée d'un trou.
Longueur totale : 3,4 cm. Hauteur : 1,6 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

159 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.233.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Petite tête et corps allongé. Base plane percée d'un trou.
Longueur totale : 3,1 cm. Hauteur : 1,3 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

Source : MNHN, Paris

160 Oiseau ou monstre
Bird or Monster
M.H. 11.20.67.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Corps d'oiseau aquatique et grosse tête monstrueuse avec trous pour bouche et yeux (homme ?). Très fines lignes de stries incisées transversalement sur le dos. Base plane percée d'un trou.
Longueur totale : 4,8 cm. Hauteur : 1,8 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 127, 151).

161 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.60.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Petite tête en crochet grossièrement sculptée, non centrée, et corps massif. Base plane.
Longueur totale : 4,2 cm. Hauteur : 1,6 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

162 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.61.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Cou dépourvu de tête et corps allongé taillé en trois facettes. Base plane.
Longueur totale : 3,6 cm. Hauteur : 1 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

163 Oiseau [?]
Bird [?]
M.H. 11.20.62.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Tête à museau court (phoque ?) et corps court et massif (oiseau ?). Quelques stries transversales sur le corps. Base plane.
Longueur totale : 3 cm. Hauteur : 2 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

164 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.63.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Cou dépourvu de tête, corps allongé et bombé. Sur le dos, petits trous avec incrustations noires (figurant les plumes ?). Base plane ovoïde.
Longueur totale : 3,3 cm. Hauteur : 1,4 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

165 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.64.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Petite tête et corps extra-plat avec, sur le dos, trois trous incrustés formant triangle. Base plane.
Longueur totale : 3,4 cm. Hauteur : 0,9 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

165

166 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.65.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

Source : MNHN, Paris

DESCRIPTION. — En ivoire patiné (dent de morse ou de phoque ?). Tête amincie et corps taillé en trois facettes. Arrière du corps tronqué. Base plane.
Longueur totale : 3 cm. Hauteur : 1 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

167 Oiseau aquatique portant son caneton
Waterbird carrying Duckling on its back
M.H. 11.20.110.

ETHNIE. — Tchouktche
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire de dent de phoque patiné. Tête minuscule. Corps en un seul bloc, taillé en trois facettes, avec caneton sur le dos. Base plane.
Longueur totale : 3 cm. Hauteur : 0,9 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

168 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.234.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Petite figurine grossièrement sculptée. Base plane.
Longueur totale : 2,2 cm. Hauteur : 1,2 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

169 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.235.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Petite figurine grossièrement sculptée. Base plane.
Longueur totale : 2,4 cm. Hauteur : 0,9 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

170 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11 20.236.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Petite figurine grossièrement sculptée. Base plane.
Longueur totale : 1,9 cm. Hauteur : 1,3 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

171 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11.20.237.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Petite figurine grossièrement sculptée. Tête manquante (cou cassé). Base plane.
Longueur totale : 1,1 cm. Hauteur : 0,8 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

172 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11 20.111.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — En ivoire. Facture soignée. Tête serpentine dans le prolongement du corps, avec deux trous pour les yeux. Corps taillé en huit facettes portant chacune une ligne de petits trous symbolisant les plumes (deux lignes pour les facettes figurant les ailes). Base plane.
Longueur totale : 3,6 cm. Hauteur : 1,4 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

173 Oiseau aquatique
Waterbird
M.H. 11 20.206.

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

Source : MNHN, Paris

DESCRIPTION. — En bois flotté poli. Tête à bout pointu, grand cou et corps ramassé. Base plane.
Longueur totale : 5,1 cm. Hauteur : 3 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898.

BIBLIOGRAPHIE. — ?

174 Ensemble de pièces de jeu
Set of Gamepieces
M.H. 40.23.79.(1. à 10.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — Ensemble de dix pièces d'un même jeu représentant des oiseaux aquatiques et des rennes, à base plane et percée, en ivoire de morse.
— M.H. 40.23.79.(2.)
Renne (?). Petite tête de renne avec une oreille cassée. Corps d'oiseau ovoïde, lisse et bombé. Base creusée d'une cavité à l'opposé de la perforation.
Longueur totale : 2,6 cm. Hauteur : 1,1 cm.
— M.H. 40.23.79.(3.)
Renne. Tête de renne à très long museau en pointe avec deux yeux incisés et deux oreilles dressées. Corps allongé.
Longueur totale : 3,8 cm. Hauteur : 1,6 cm.
— M.H. 40.23.79.(5.)
Renne. Tête de renne à très long museau en pointe avec deux yeux incisés et deux oreilles dressées. Corps allongé.
Longueur totale : 3,7 cm. Hauteur : 1,4 cm.
— M.H. 40.23.79.(9.)
Renne. Tête de renne avec deux petites oreilles. Corps avec traces de taille en facettes.
Longueur totale : 3,4 cm. Hauteur : 1,2 cm.
— M.H. 40.23.79.(10.)
Renne. Tête de renne à très long museau en pointe avec deux oreilles. Corps allongé et bombé.
Longueur totale : 4 cm. Hauteur : 1,2 cm.
— M.H. 40.23.79.(1.)
Oiseau aquatique. Tête à long bec. Corps arrondi.
Longueur totale : 1,8 cm. Hauteur : 0,8 cm.
— M.H. 40.23.79.(4.)
Oiseau aquatique. Tête à très long bec.
Longueur totale : 2,7 cm. Hauteur : 1 cm.
— M.H. 40.23.79.(6.)
Oiseau aquatique. Cou surmonté d'une tête planté en retrait de la poitrine. Corps ramassé.
Longueur totale : 2 cm. Hauteur : 1,2 cm.
— M.H. 40.23.79.(7.)
Oiseau aquatique. Tête à long bec. Corps ovoïde.
Longueur totale : 2,6 cm. Hauteur : 1 cm.
— M.H. 40.23.79.(8.)
Oiseau aquatique. Tête à long bec et cou planté un peu en retrait de la poitrine.
Longueur totale : 2,7 cm. Hauteur : 1,3 cm.

FONCTION. — Pièce de jeu (*timgiah gah* ?).

COLLECTEUR. — ?

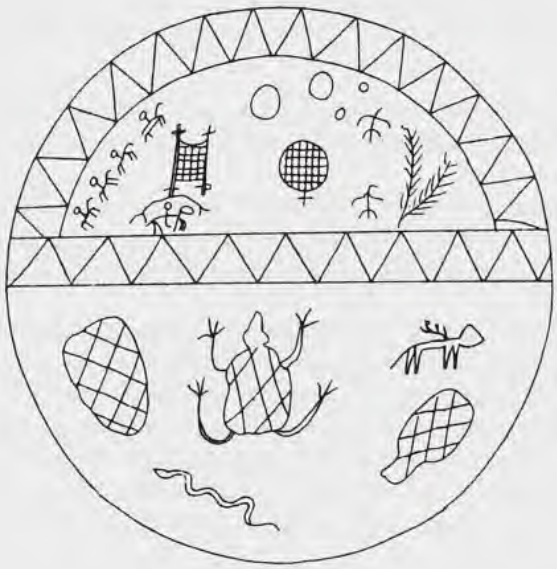
ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Dépôt de la Société d'anthropologie de Paris 1940.

BIBLIOGRAPHIE. — NORDENSKIÖLD, A.E. (1885 : 151).

174

Source : MNHN, Paris

OBJETS DIVINATOIRES



Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

Venez voir le vieux chamane.
Il va vous dire la bonne aventure !
Gamins nivkhs houspillant un chamane

À la date du 12 août 1889, trois mois après son arrivée à Sakhaline où il a été déporté pour dix ans, ŠTERNBERG note dans son journal :

> J'aperçus dans la rue un vieux chamane ghiliak [nivkh] en haillons, les cheveux gris épars, un sourire un peu bêta et naïvement finaud sur le visage. Des gamins l'entouraient en criant : « Venez voir le vieux chamane ! Il va vous dire la bonne aventure ! » Je m'approchai. Le vieillard aux vénérables cheveux gris, au front élevé et puissant et à la physionomie bienveillante, se tenait impuissant au milieu d'eux et me regardait. Je m'éloignai navré à ce spectacle (ŠTERNBERG, 1933, préface de Ja. P. AL'KOR : XII).

Dans le chamane avili, ridiculisé, on ne voit plus que le diseur de bonne aventure. Quand le chamanisme s'affaiblit, seule demeure la divination. C'est qu'elle est essentielle à une vie de risques et de périls.

Dans une société de chasse, la survie est hasardeuse, et tout le monde s'adonne frénétiquement à la divination. Tel espère une chasse fructueuse ou un temps favorable, tel autre désire un chemin aisé. Tel s'inquiète de qui mourra dans l'année, tel autre souhaite apprendre quel ancêtre a envoyé la maladie, quel esprit à mangé l'âme, etc.

En principe, la divination inspirée par les esprits est réservée au chamane, même si parfois des esprits viennent faire des révélations aux profanes durant leurs rêves. Mais la divination aléatoire, par pile ou face, avec une omoplate, avec une pierre ou un crâne, est pratiquée par tous.

Le lancer à pile ou face se fait avec tout objet qui présente deux côtés dissymétriques. On le jette en l'air pour observer sur quelle face il retombera. Il est le plus souvent creux, et possède donc un côté convexe et un côté concave. Si le chamane lance le battoir de son tambour, la maîtresse de maison sa louche ou son bol, la sorcière, elle, utilise les mandibules de ceux qu'elle a dévorés :

> La sœur tient dans ses mains une mâchoire humaine et la lance en l'air : elle fait de la divination pour savoir si son frère retournera bientôt à la hutte natale. Le frère comprit alors que la mâchoire était celle de son père, puis il vit que, autour du feu de la hutte, il y avait en tas les os de sa mère et le restant des os de son père. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, un frisson lui parcourut le dos et son cœur se mit à frémir comme un poissson. Le gars avait deviné que sa sœur avait mangé leurs parents et qu'à présent elle l'attendait pour le manger lui aussi.
>
> Soudain, la mâchoire retomba, dents en l'air. La sœur éclata de rire et s'écria gaiement :
> — Youpi ! C'est signe que mon frère arrive (SUSLOV, 1993*a* : 111).

Les battoirs ont été étudiés dans la première partie de ce travail, nous ne parlerons donc ici que des autres objets divinatoires conservés au Musée de l'Homme. Ils relèvent de deux types de divination aléatoire.

*

Dans le premier, on interprète les craquelures d'une omoplate que l'on a brûlée. La méthode de chauffage est la même par toute la Sibérie, que l'on utilise une omoplate de renne (chez les peuples de la taïga et de la toundra) ou de phoque (chez les peuples maritimes). Seule diffère l'interprétation

Source : MNHN, Paris

des craquelures. BOGORAS, qui a décrit ce type de divination chez les Tchouktches, précise que ceux du renne emploient exclusivement l'omoplate d'un renne domestique, qui appartient à celui pour qui la divination est pratiquée. (Tous les détails sur ces divinations aléatoires sont repris de BOGORAZ, 1901 et de BOGORAS, 1975 [1904-1909].) Généralement, les Tchouktches abattent l'animal dans ce but précis, mais il leur arrive aussi de récupérer l'omoplate d'un renne mis à mort pour être offert en sacrifice ou consommé. L'os est immédiatement extrait de l'animal et débarrassé méticuleusement de toute chair. Un petit morceau de charbon incandescent est ensuite approché du centre de l'omoplate. On le ventile en soufflant dessus ou en l'agitant légèrement jusqu'à ce que l'os noircisse et se craquelle. On fait la divination. Puis l'endroit carbonisé est réduit en poudre, et l'omoplate trouée ira grossir le stock des ustensiles de cuisine.

Comment se fait cette divination ? La méthode varie avec la saison. En automne, on utilise une omoplate gauche pour prévoir son propre avenir ou celui de sa famille et une omoplate droite — dite « autrui » — pour connaître le sort des autres ; recours est fait à la divination lors du changement de campement qui suit la première chute de neige et, deux mois plus tard, au moment du départ pour le lieu d'hivernage. En hiver, la divination se fait rare, mais elle reprend au printemps quand on quitte l'hivernage pour le campement d'été. En revanche, à la belle saison, elle est fréquente : elle est d'usage avant chacun des nombreux déplacements à la recherche de pâturages frais. Mais cette fois, c'est l'omoplate droite qui sert aux affaires familiales, tandis que la gauche devient celle d'« autrui ». Toutefois, pour les trajets sans troupeaux, par exemple les tournées de négoce ou les expéditions de chasse, il faut toujours une omoplate gauche, et cela quelle que soit la saison.

Pour lire les présages, l'omoplate est tenue à la verticale, comme un triangle renversé, pointe en bas et base en haut. L'épine médiane de l'omoplate, nommée « la montagne », représente les hauteurs et l'intérieur des terres en général. La partie de l'omoplate située plus bas que l'endroit calciné — et dite « le pied de la montagne » — symbolise les terres souterraines. (Le texte anglais donne *bottom of the bone*, « bas de l'os » pour le terme tchouktche traduit en russe par *podošva* « pied de la montagne » par BOGORAZ, 1901 : 53.) Quant au contour de l'omoplate, les Tchouktches l'appellent « la mer », car il représente pour eux le rivage maritime (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 487-488).

Lorsque l'on brûle l'omoplate, il apparaît généralement une longue fissure verticale, d'où partent en tous sens de plus petites craquelures. Une craquelure qui va vers le haut en partant de l'épine « montagne » est un bon présage : lors de la nomadisation, du gibier descendra de la montagne. Une craquelure qui se sépare de la fissure principale dans la région du pied de la montagne est, elle, un mauvais signe : pendant le voyage, un loup fondra sur le troupeau, ou encore l'esprit néfaste *Kêle* qui symbolise maladie, mort et malheur s'attaquera aux gens. En revanche, une craquelure qui file vers « la mer » — même si elle se trouve plus bas que l'endroit calciné — est faste, promesse de gibier marin. Car, disent les Tchouktches, « rien de mauvais ne peut venir de la mer ». Deux craquelures qui partent en fourche du sommet de la fissure principale annoncent une forte tempête, et une craquelure en demi-cercle au même endroit signifie la mort. Une fissure verticale qui se prolonge jusqu'au bord supérieur de l'omoplate, c'est-à-dire jusqu'à la base du triangle renversé, est aussi signe de mort (BOGORAZ, 1901 : 52-53).

Avant de se déplacer, il importe de choisir la bonne direction. C'est l'omoplate qui décidera. On nomme une direction et on interroge l'omoplate. Si les craquelures se révèlent défavorables, on renonce à nomadiser dans cette direction. L'omoplate est alors plongée dans le contenu de la panse du renne, ce qui est censé la purifier de toute influence néfaste. En l'y plongeant, on dit : « Ce n'est pas mon omoplate, c'est l'omoplate d'autrui », et on l'y laisse. Le lendemain, on tue un autre renne et la divination recommence pour une autre direction. Les Tchouktches accomplissent tout cela scrupuleusement, de crainte que le véritable sens du présage ne leur échappe.

Quand la prédiction est défavorable, il arrive qu'on tente de l'infirmer par une divination avec le tendon d'une patte de renne. On enroule bien serré un bout de tendon autour d'un éclat de bois. Si ensuite le tendon se déroule aisément, c'est bon signe et la prédiction néfaste de l'omoplate est annulée. Si au contraire il s'emmêle, elle est renforcée : des malheurs surviendront. Dans ce cas, on se procure une nouvelle omoplate et on refait une divination pour une autre direction.

BOGORAS ajoute que les Tchouktches maritimes, qui utilisent des omoplates de phoque, sont moins friands de divination (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 488-489). Vivant essentiellement de chasse aux

Source : MNHN, Paris

mammifères marins, ils ne sont pas obligés de se déplacer sans cesse à la recherche de pâturages nouveaux comme le font les Tchouktches du renne.

Les chasseurs toungouses connaissent eux aussi la scapulomancie, qu'ils pratiquent avec l'omoplate de renne. Ils ne voient sur l'os ni montagne ni rivage marin, ils se contentent d'en interpréter les craquelures suivant leurs orientations. Ils y lisent une chasse fructueuse, un animal tué, une mésaventure, un désagrément matinal, une bonne route et une rencontre, un jour heureux, etc. Il s'agit là d'un acte rituel qu'ils accomplissent avec lenteur et solennité. Ainsi, ils n'ont pas le droit de regarder les craquelures immédiatement après avoir chauffé l'omoplate, et il leur est interdit de laisser apercevoir l'omoplate aux enfants (VASILEVIČ, 1969 : 243).

*

Dans le second type de divination aléatoire illustré par les collections du Musée de l'Homme, on soupèse un objet suspendu ou on le balance à la manière d'un pendule. La pratique est courante chez les Tchouktches et les autres peuples du nord-est de la Sibérie. N'importe quel caillou accroché à une ficelle peut faire l'affaire, mais l'on préfère cependant les pierres aux formes étranges. Peuvent aussi être utilisés des crânes d'animaux, des ongones anthropomorphes en bois, la chaussure ou le chapeau de la personne intéressée ou même sa jambe ou sa tête.

Dans la divination au pendule, l'objet suspendu est tenu par sa cordelette ou mieux par un bâton auquel est attachée la cordelette — bâton de marche ou manche de râcloir. Celui qui fait la divination pose la question à haute voix ou dans sa tête et lève l'objet. Si la réponse est favorable, l'objet oscille. Sinon, il reste immobile et, même si on lui donne une impulsion, il revient obstinément à sa position d'équilibre.

Dans la divination par soupesage, l'objet suspendu peut être la jambe ou la tête d'un humain. La pratique est fort ancienne. Au XVIII[e] siècle, STELLER vit une divination à la jambe chez les Kamtchadales. Il remarqua une chamanesse qui avait coutume de s'asseoir dans un coin et, après avoir enroulé un cordon rouge autour de l'une de ses jambes, s'efforçait de la soulever. Si sa jambe lui semblait lourde, la réponse à sa question était négative. Si elle lui semblait légère, la réponse était affirmative (STELLER cité par BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 486). Chez les Tchouktches, c'est autour du front de celui qui veut connaître l'avenir que l'on noue une lanière, l'autre bout étant attaché à un bâton. À chaque question posée, on soulève le bâton. Si la réponse est favorable, la tête devient légère au point de se lever d'elle-même. Sinon, on ne peut la décoller du sol. Une méthode du même ordre est employée avec les cadavres : elle permet d'interroger les défunts sur les détails du rituel à suivre pour leurs funérailles et sur le sort de leurs parents restés en vie.

Ces divinations, les Tchouktches les accomplissent dans presque toutes les ciconstances de leur vie quotidienne.

> Une fois, dans un campement près du fleuve Wolverene à la veille d'une grande course, j'étais en train de peser un remède à l'aide d'une petite balance en cuivre. Un individu assis près de moi voulut jeter un coup d'œil sur la balance et, quand il me la prit des mains, elle se mit bien sûr à osciller. Le Tchouktche y vit un signe que la balance désirait servir à la divination. Il en profita pour l'interroger sur la course du lendemain.
>
> [...] L'homme posa plusieurs [...] questions qui, toutes, reçurent des réponses favorables, car l'objet instable oscillait au moindre mouvement de sa main. Soudain, à une question sur la course à pied, la balance resta immobile. Un des fils qui soutenaient les plateaux s'était accroché au bout du fléau et la balance était bloquée. « Arrête-toi, arrête-toi ! » crièrent les autres terrorisés ; mais c'était trop tard. La balance avait donné une réponse défavorable, et désormais il fallait absolument l'amadouer pour qu'elle en changeât et qu'elle donnât une réponse plus acceptable [...] Les tentatives durèrent plus d'une demi-heure et, malgré tout, la balance ne voulut pas répondre favorablement (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 486).

Cette anecdote traduit bien ce que représente pour les peuples sibériens la divination. Il ne s'agit point tant de connaître la réponse de l'objet manipulé que de l'obliger à rendre une réponse favorable. La divination sera recommencée autant de fois qu'il le faudra jusqu'à ce que la réponse souhaitée soit obtenue. On cherche donc moins à savoir l'avenir qu'à forcer le destin.

Source : MNHN, Paris

175 Os divinatoire
Divination Bone
M.H. 11.20.55.(1.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — Omoplate droite de renne *(Rangifer tarandus)* décharnée et grattée. Centre légèrement brûlé.
Longueur maximum : 22 cm.

FONCTION. — « Omoplate de renne au moyen de laquelle on présage les chances du métier, tout ce qui concerne les rennes, etc. On dépose un morceau brûlant de charbon de bois sur l'omoplate et suivant les fissures qui résultent, les personnes expérimentées prédisent le futur » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 57 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 487) ; BOGORAZ, V.G. (1901 : 52 fig. 10, pl. XVIII).

176 Os divinatoire
Divination Bone
M.H. 11.20.55.(2.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — Omoplate droite de renne *(Rangifer tarandus)* décharnée et grattée. Le centre complètement calciné présente un trou.
Longueur maximum : 20, 5 cm.

FONCTION. — « Omoplate de renne au moyen de laquelle on présage les chances du métier, tout ce qui concerne les rennes, etc. On dépose un morceau brûlant de charbon de bois sur l'omoplate et suivant les fissures qui résultent, les personnes expérimentées prédisent le futur » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 58 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 487) ; BOGORAZ, V.G. (1901 : 52 fig. 10, pl. XVIII).

177 Os divinatoire
Divination Bone
M.H. 11.20.55.(3.)

ETHNIE. — Tchouktche.
Chukchi.

RÉGION. — Extrême nord-est. Presqu'île des Tchouktches.
Far North-East. Chukchi Peninsula.

DESCRIPTION. — Omoplate gauche de renne *(Rangifer tarandus)* décharnée et grattée. Grand trou au centre correspondant à la partie calcinée. Mauvais état de conservation : brisures.
Longueur maximum : 23 cm.

FONCTION. — « Omoplate de renne au moyen de laquelle on présage les chances du métier, tout ce qui concerne les rennes, etc. On dépose un morceau brûlant de charbon de bois sur l'omoplate et suivant les fissures qui résultent, les personnes expérimentées prédisent le futur » (légende de l'inventaire de GONDATTI).

COLLECTEUR. — Nicolas GONDATTI. Cf. Notice biographique.

ENTRÉE DANS LES COLLECTIONS. — Don GONDATTI 1898. Portant le n° 62 dans l'inventaire de GONDATTI.

BIBLIOGRAPHIE. — BOGORAS, W. (1975 [1904-1909] : 487) ; BOGORAZ, V.G. (1901 : 52 fig. 10, pl. XVIII).

177 176 175

Source : MNHN, Paris

Les cinq objets qui suivent ont déjà été étudiés car leur fonction n'est pas uniquement divinatoire ou qu'ils font partie d'ensembles plus complexes.

88 Crâne de renard)
Fox Skull
M.H. D.34.15.100.
Cf. Ongones zoomorphes.

89 Crâne de renard
Fox Skull
M.H. D.34.15.101.
Cf. Ongones zoomorphes.

117 Pierre divinatoire
Divination Stone
M.H. 11.20.143.(9.)
Cf. Ensembles d'ongones.

119 Pierres divinatoires
Divination Stones
M.H. 995.27.1.(10.)
M.H. 995.27.1.(11.)
Cf. Ensembles d'ongones.

128 Jeu divinatoire [?]
Divination Game [?]
M.H. 99.76.132.(1.)
M.H. 99.76.132.(2.)
Cf. Jouets ou ongones ?

Source : MNHN, Paris

Source : MNHN, Paris

DONNÉES ETHNOGRAPHIQUES

Liste des ethnies

Quand les Russes traversèrent l'Oural à la fin du XVI[e] siècle pour pénétrer en Sibérie, ils se heurtèrent à une multitude de petites ethnies qui n'étaient pas d'origine slave. Ces ethnies relevant de plusieurs familles linguistiques (ouralienne, altaïque, paléo-asiatique) avaient migré à travers la Sibérie, souvent du sud vers le nord en suivant le cours des fleuves.

Dans les toundras septentrionales, ces petits groupes subsistaient grâce à la chasse aux rennes sauvages, dont les grandes hardes descendaient plus au sud l'hiver, vers la lisière des forêts, et remontaient l'été vers les pâturages de lichen au nord. D'autres groupes de la toundra, cependant, préféraient à la chasse l'élevage du renne domestique.

Dans les forêts, l'économie restait basée sur la chasse et la pêche, le renne demeurant le gibier fondamental qui fournissait, outre la nourriture, la couverture des tentes et l'habillement, tandis que quelques rennes domestiqués tiraient le traineau ou servaient de monture.

FIG. 178. — Peuples autochtones de Sibérie d'après *Études mongoles et sibériennes* (n° 22-23, page 131).

Source : MNHN, Paris

À ce propos, on distingue cinq stades dans l'histoire de l'utilisation du renne par l'homme et de sa domestication progressive : 1) la chasse au renne sauvage [avec ultérieurement l'emploi d'un renne semi-domestiqué comme leurre] ; 2) l'abattage saisonnier du renne semi-domestiqué pour sa viande ; 3) l'emploi du renne domestiqué (attelé à un traîneau ou bâté) pour le transport jusqu'aux terrains de chasse ou aux pâturages ; 4) la traite du renne domestique ; 5) la monte du renne par un cavalier.

Les Samoyèdes du Nord (Nénètses, Énètses et Nganassanes) pratiquent 3), mais ni 4) ni 5). Les Touvines pratiquent 3), 4) et 5) mais pas 2) (D'après S. VAINSHTEIN, 1980).

En Sibérie extrême-orientale, dans le bassin de l'Amour, la pêche aux salmonidés en été et en automne permettait de stocker des réserves de poissons assurant la subsistance jusqu'au printemps. La chasse, surtout hivernale, fournissait un appoint de vivres.

Sur les rivages du Pacifique, du détroit de Behring jusqu'à l'île de Sakhaline, prédominaient la chasse aux mammifères marins et, plus à l'intérieur des terres, l'élevage des rennes. Chasseurs et éleveurs se déplaçaient en traîneaux à chiens, dont les peaux étaient utilisées pour certaines pièces du costume et dont la viande, surtout chez les Nivkhs de Sakhaline, était consommée lors de festins rituels.

Il va de soi que cette très brève esquisse concerne le mode de vie que menaient ces divers petits peuples à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ siècle, époque à laquelle furent recueillis la plupart des objets décrits dans cet ouvrage.

Ne figurent dans la liste qui suit que les peuples mentionnés dans ce travail. La plupart des informations utilisées proviennent des encyclopédies *Narody Sibiri* (LEVIN & POTAPOV, 1956), *Narody Rossii* (TIŠKOV, 1994), ainsi que KIBRIK (1991) et plusieurs cahiers de la revue *Études mongoles et sibériennes*, en particulier les numéros 1 (1970), 14 (1983), 17 (1985), 22-23 (1991-1992) et 24 (1993).

AÏNOU

Les Aïnous sont supposés avoir été les premiers habitants du nord du Japon ; leur territoire englobait également l'île de Sakhaline, les Kouriles et le sud du Kamtchatka.

Il semble qu'au XVIII^e^ siècle il n'y avait plus à proprement parler de Aïnous au Kamtchatka ni dans les Kouriles les plus septentrionales, car ils y avaient été assimilés par les Kamtchadales.

Actuellement, on recense des Aïnous seulement dans l'île de Hokkaïdo au Japon (et quelques-uns dans le sud de Sakhaline). En 1965, on en comptait une quinzaine de mille. Selon le catalogue de l'exposition *Crossroads of Continents. Cultures of Siberia and Alaska* (FITZHUGH & CROWELL, 1988 : 144), il n'y aurait plus parmi eux que dix individus à parler l'aïnou.

L'origine des Aïnous reste une énigme. Leur langue ne se rattache à aucune famille connue et tant leurs caractères physiques — peau blanche, système pileux extrêmement développé, traits du visage non mongoloïdes — que leurs coutumes les différencient des peuples environnants. Cependant, comme leurs voisins nivkhs, ils nourrissaient au sein les oursons qui seraient sacrifiés pour la fête de l'Ours.

ALTAÏEN

Sous le nom moderne d'Altaïens, on regroupe une mosaïque de tribus montagnardes d'origines diverses, établies dans l'Altaï russe et parlant actuellement des langues turques (famille altaïque).

Les Altaïens, au nombre de 71 300 (1989), se répartissent en deux groupes qui diffèrent beaucoup par l'origine, la langue et le type physique :

— Le groupe méridional comprend les Altaï-kiji — c'est-à-dire les Altaïens proprement dits —, les Téléoutes (y compris les Maïmines) et les Télenghites (y compris les Télesses). Il s'est constitué sur une base turque ancienne, avec des apports d'éléments turcs et mongols venus dans l'Altaï aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles.

— Le groupe septentrional est formé de trois ethnies : les Touba(lar)s, les Tchelkanes (ou Lébédines) et les Koumandines. Ce sont d'anciennes tribus ougriennes, samoyèdes et kètes qui ont été turcisées.

Ces peuples ont été connus sous différents noms, certains dus à des erreurs des fonctionnaires des tsars. Parmi les appellations des ethnies du Sud, relevons : Kalmouks des frontières, Kalmouks blancs, Kalmouks de l'Altaï, Kalmouks de la Biya, Kalmouks des montagnes, Kalmouks Ouriankhaïs. Ceux du Nord étaient rassemblés sous le nom de Tatars *černevye* (c'est-à-dire « qui vivent dans la sombre taïga »).

Source : MNHN, Paris

De 1922 à 1948, les Altaïens se sont officiellement nommés Oïrotes en souvenir des glorieux ancêtres mongols qu'ils revendiquent, les Oïrates.

Ce sont des éleveurs nomades et semi-nomades de chevaux et de bovidés, dont le mode de vie est très proche de celui des Mongols, surtout pour le groupe méridional.

Altaï kiji, voir **Altaïen**

Birar/Birartchène, voir **Évenk**

Ces Évenks sont très proches des Manègres. Comme eux, ce sont essentiellement des chasseurs qui, pour se déplacer durant la chasse, utilisent des chevaux ou des canoës. Ils vivent de part et d'autre de l'Amour, les uns en Sibérie orientale (sur le cours moyen de la Zéïa), les autres en Mandchourie (entre la Nonni et le Soungari). Ils ont subi l'influence des Mandchous, des Mongols, des Dagours et des Chinois.

Bouriate

Ce peuple appartenant à la branche mongole de la famille altaïque vit essentiellement en Sibérie méridionale dans la région autour du lac Baïkal. Actuellement, les Bouriates de Sibérie sont au nombre de 422 000 (1989), la majorité en république de Bouriatie (Transbaïkalie) et dans les deux arrondissements nationaux bouriates d'Oust-Orda (Cisbaïkalie) et d'Aga (Transbaïkalie). Il y en a également une trentaine de mille en république de Mongolie et dans le nord-est de la région autonome de Mongolie-Intérieure chinoise.

On distinguait généralement entre Bouriates de Cisbaïkalie et de Transbaïkalie. Les Cisbaïkaliens étaient des chasseurs chamanistes de la taïga, soumis à l'influence de la colonisation russe et du christianisme orthodoxe, vivant dans des isbas de forme hexagonale. Quant aux Transbaïkaliens, c'étaient des pasteurs lamaïsés de la steppe, habitant la yourte de feutre traditionnelle des Mongols.

Chor

Les Chors (16 600 en 1989), de langue turque (famille altaïque), sont établis sur les contreforts septentrionaux de l'Altaï russe (dans l'Alataou du Kouznets, le long de la Tom et de ses affluents la Kondoma et le Mras, à la frontière des républiques autonomes des Khakasses et de l'Altaï).

C'est seulement depuis la soviétisation que le nom de Chor est utilisé pour désigner toute l'ethnie, auparavant connue sous des noms variés, génériques comme Tatars noirs, claniques comme Abas (ou Abintsiens) ou même Chors, géographiques comme Tatars de Mras, Tatars de Kondoma, Tatars de Kouznets, Tatars tomsko-kouznets.

Ce seraient les descendants de tribus ougriennes et samoyèdes et d'autochtones kètes vivant sur les pentes boisées septentrionales du Saïan-Altaï, qui auraient été turcisés entre le VI^e^ et le IX^e^ siècle.

Au XVII^e^ siècle, si les Chors méridionaux des sources de la Tom, du Mras et de la Kondoma vivaient de la chasse aux cervidés dans la forêt, l'activité principale des Chors demeurant le long de la Tom, du cours inférieur du Mras et de la Kondoma, était la forge. Les Russes les nommaient d'ailleurs les « Tatars forgerons ». Non seulement les Chors forgeaient le fer, mais ils savaient l'extraire. Ils échangeaient les armes qu'ils fabriquaient — cuirasses, casques, lances — contre du bétail et du feutre fournis par les pasteurs nomades. Les Russes ayant pris en main la fabrication et le commerce des armes, les Chors s'en tinrent à la chasse et à la pêche.

Dagour/Daour

Les Dagours parlent une langue mongole (famille altaïque) ayant conservé des éléments archaïques et emprunté aux langues toungouses. Au nombre de 94 000 (1982), ils vivent éparpillés en petites communautés dans diverses bannières du nord de la Mongolie-Intérieure et, dans le nord de la Mandchourie, le long de la Nonni et de ses affluents. (On trouve également quelques milliers de Dagours dans le Turkestan chinois, descendants d'émigrés venus à la fin du XVII^e^ siècle garder les frontières pour le compte de la dynastie mandchoue de Chine.)

Éleveurs en Mongolie-Intérieure et agriculteurs en Mandchourie (principalement maraîchers), ils ont été largement soumis à l'influence culturelle des Mandchous.

Source : MNHN, Paris

Darkhate

Cette ethnie du nord de la Mongolie, vivant à l'ouest du lac Khövsögöl, s'est formée sur une base turco-mongole hétérogène, comportant aussi des éléments samoyèdes, et a été soumise aux influences mongole occidentale et bouriate. Linguistiquement, les Darkhates ont été complètement mongolisés.

Les Darkhates étaient sujets du chef de l'Église lamaïque mongole et, par ailleurs, résidaient au delà des postes-frontières. Cet isolement géographique et administratif explique qu'ils aient conservé des traditions archaïques. En dépit des particularismes locaux, ils offrent l'illustration la plus complète des croyances chamaniques de Mongolie.

Au nombre de 10 700 en 1979, ces éleveurs nomades de chevaux et de bovins étaient également chasseurs d'écureuils, d'élans et d'ours. L'habitat le plus usuel des Darkhates était la yourte de feutre mongole.

Dolgane

Au nombre de 6 945 (1989), les Dolganes vivent au nord du cercle polaire dans la péninsule de Taïmyr (près de Doudinka et le long de la Khatanga) et dans le nord-ouest de la Iakoutie.

L'ethnie est de formation récente, apparaissant en tant que telle seulement dans les années vingt. Le fond de l'ethnie est constitué de quatre clans évenks (dont l'un se nomme Dolgane), auxquels se sont mêlés au cours du XIX^e^ siècle des familles isolées d'origines diverses : éleveurs iakoutes, descendants de paysans russes installés depuis le XVIII^e^ siècle, ainsi que quelques Samoyèdes (Énètses et Nénètses). La langue parlée par les Dolganes de nos jours est considérée comme un dialecte du iakoute, ayant subi des influences évenkes et russes.

Ils vivent essentiellement de l'élevage des rennes, de la chasse aux rennes sauvages, aux bêtes à fourrure (renard, isatis et hermine) et aux oiseaux aquatiques, ainsi que de la pêche.

Énètse/Entse

Au nombre de 209 (1989), anciennement appelés Samoyèdes du Iénisséï, ces éleveurs de rennes vivent sur la péninsule de Taïmyr et sur le cours inférieur du Iénisséï en amont de Doudinka. Ils font partie du groupe des Samoyèdes du Nord (famille ouralienne) et sont très proches des Nénètses tant par leur langue que par leur mode de vie. Leur groupe ethnique est au bord de l'extinction.

Esquimau d'Asie

Au nombre de 1 500 environ, ces chasseurs de mammifères marins sont des Esquimaux Yupik (l'une de leurs auto-appellations est d'ailleurs *jupigyt*). Leur culture est très proche de celle des Inuit du Canada et du Groenland et surtout de celle des Yupik d'Alaska. Ils vivent dans le sud-est et le nord-est de la Tchoukotka. On distingue les Tchaplinos et les Naoukanes. Il existe aussi des Esquimaux parlant le tchaplino dans l'île Saint-Laurent aux États-Unis et les contacts ont repris entre les deux groupes. (Les langues esquimaudes forment avec l'aléoute l'une des deux branches de la pseudo-famille paléo-asiatique.)

On trouve parfois ces Esquimaux d'Asie désignés dans la littérature sous le terme de Iuit (ou Yuit). En fait cette appellation leur avait été imposée en 1931 (période stalinienne) pour les différencier artificiellement des Yupik d'Amérique, mais a été abandonnée dès 1938.

Évène

Autrefois appelés Lamoutes, ces éleveurs de rennes parlant une langue toungouse (famille altaïque) sont répandus sur un très vaste territoire dans la Sibérie du nord-est. Au nombre de 17 000 en 1989, la majorité (9 200) est en république de Iakoutie, 4 000 sont dans la région de Magadan et le reste au Kamtchatka. On en rencontre de tout petits groupes dans les régions tchouktches et koriakes. Seulement 44 % ont l'évène pour langue maternelle.

Aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, la migration des Iakoutes le long de la Léna a déplacé les tribus toungouses, et les Évènes en particulier se sont dirigés, certains vers le nord où ils ont assimilé des Ioukaghirs, et d'autres vers l'est où ils ont assimilé des Koriaks. L'expansion russe du XVII^e^ les a encore déplacés. La migration des Évènes nomades éleveurs de rennes s'est ralentie au XIX^e^ siècle mais la majorité ne s'est sédentarisée qu'après la révolution d'Octobre.

Source : MNHN, Paris

Évenk

Au nombre de 30 000 en 1989 (38 000 en 1926), les Évenks de Sibérie sont les plus nombreux des peuples parlant des langues toungouses (famille altaïque). Ils étaient auparavant connus dans la littérature sous l'appellation de Toungouses (ou encore de Toungouses proprement dits) et comprennent en particulier les groupes qu'on connaissait autrefois sous le nom de Orotchones, Birars, Manègres. (On trouve également des Évenks en Mongolie et en Chine.)

Ils sont dispersés dans toute la Sibérie orientale sur une immense étendue, depuis le bassin du Iénisséï jusqu'à la mer d'Okhotsk. Les Évenks sont considérés comme les meilleurs chasseurs de Sibérie, observateurs hors pair de la nature, capables du voyage perpétuel, sans attaches ni retour, en quête de gibier.

Chasseurs avant tout, ils pratiquent l'élevage du renne d'une manière plus ou moins intensive suivant les régions. Certains groupes du bassin du Iénisséï se contentent de cinq ou sept rennes semi-domestiqués pour le transport des charges et la chasse en forêt. D'autres groupes en Sibérie orientale élèvent de grands troupeaux de rennes domestiques et axent leur vie économique sur l'élevage (traite et monte) plutôt que sur la chasse.

FIG. 179. — Iakoute chevauchant un renne. Cliché Toumanoff 1901.

Source : MNHN, Paris

Ghiliak, voir **Nivkh**

Golde, voir **Nanaï**

Iakoute

Les Iakoutes — d'après le nom *jeko* que leur donnent leurs voisins tougouses — s'auto-appellent Sakha. Ils sont au nombre de 382 000 (1989), presque tous dans la république de Iakoutie. Ce sont les Turcs les plus septentrionaux. Ils parlent une langue turque (famille altaïque) qui a conservé des caractères archaïques et subi l'influence du mongol et de l'évenk. Les emprunts lexicaux au russe des vieux-croyants y sont nombreux.

Originaires de Cisbaïkalie, ils se sont ébranlés vers le nord-est sous la poussée des Bouriates au XIII^e siècle. Ils ont remonté le cours de la Léna et se sont installés dans la région la plus froide du monde. Ils s'y sont mélangés aux populations tougouses locales. Leur expansion s'est poursuivie jusqu'à la Iana et à l'Indighirka où ils ont assimilé une partie des Ioukaghirs. Ces éleveurs semi-sédentaires ont réussi à adapter leurs chevaux et leurs bovins au climat rigoureux de la Sibérie septentrionale, mais la chasse et la pêche leur fournissent un appoint non négligeable.

Ioukaghir

Les Ioukaghirs, dont l'une des auto-appellations est Odoules, sont au nombre de 1 142 (recensement de 1989) pour l'essentiel dans la république de Iakoutie.

Au XVII^e siècle encore, ils occupaient un vaste territoire au bord de l'océan Arctique de la Léna jusqu'au Pacifique. Puis, leur territoire s'est considérablement rétréci par suite des conflits guerriers avec les populations voisines et les Russes. Leur nombre a fortement diminué en raison de la fusion des clans et de l'assimilation avec les Évènes, les Iakoutes et les Russes. Leur situation s'est encore aggravée sous le régime soviétique à cause de la collectivisation et du regroupement en villages multinationaux. La population n'est plus qu'un dixième de ce qu'elle était autrefois et le processus se poursuit.

De nos jours, les Ioukaghirs se partagent en deux groupes isolés l'un de l'autre : l'un dans la région supérieure de la Kolyma, parlant le dialecte méridional (dit de la Kolyma), l'autre au bord de l'océan Arctique entre l'Alazéïa et la Kolyma, parlant le dialecte de la toundra. Leur langue n'est généralement rattachée à aucune famille linguistique, bien que certains auteurs en fassent l'unique représentant d'une troisième (et hypothétique) branche de la famille ouralienne. Très peu la connaissent encore (50 chez ceux de la Kolyma supérieure et 150 chez ceux de la toundra). Les mariages interethniques avec Évènes, Iakoutes, Russes et Tchouktches ayant été et restant extrêmement fréquents, la population est très mélangée et le risque de disparition de l'ethnie ioukaghire est donc important.

Leur mode de vie était celui de chasseurs-pêcheurs. Le procédé de chasse le plus courant consistait à tuer les rennes sauvages lors de leurs traversées saisonnières des rivières. La pêche était également une activité importante, mais dans une moindre mesure chez les Ioukaghirs de la toundra. Ces derniers pratiquaient l'élevage du renne destiné pour l'essentiel à fournir des moyens de transport. L'animal domestique par excellence restait le chien qui servait à la chasse et qu'on attelait au traîneau.

Itelmène

Les Itelmènes (nommés Kamtchadales avant la soviétisation) sont au nombre de 2 400 (1989), dont seulement 100 parlent encore leur langue. Cette langue itelmène représente un des deux groupes de la branche tchoukotko-kamtchadale de la pseudo-famille paléo-asiatique. Les Itelmènes sont regroupés dans l'arrondissement national koriak (sur la côte ouest du Kamtchatka) dont ils ne forment que 1 % de la population. Ils vivent de la pêche aux mammifères marins et de la chasse aux animaux à fourrure.

Fin XVII^e-début XVIII^e siècle, les Kamtchadales, au nombre de 10 000 à 20 000, occupaient la plus grande partie de la péninsule du Kamtchatka. Dès les années 1730, ils étaient moins de 8 000. Un siècle plus tard, les épidémies apportées par la colonisation russe, la répression par les cosaques des très nombreux soulèvements indigènes et les suicides en chaîne avaient réduit leur nombre à moins de 2 000.

Actuellement, un grand nombre d'habitants du Kamtchatka se revendiquent comme une nationalité à part, la nationalité kamtchadale, constituée des descendants des unions entre anciens Kamtchadales et Russes. Quant aux Itelmènes, ce seraient des Kamtchadales « purs » (ou moins mélangés de sang russe) et ayant conservé leur culture indigène.

Source : MNHN, Paris

KAMTCHADALE, voir **ITELMÈNE**

KATCHINE, voir **KHAKASSE**

Les Katchines sont l'un des cinq groupes qui constituent la nationalité khakasse. Leur origine est mélangée : leur base, formée des descendants des Kirghizes du Iénisséï auxquels se sont mêlés des Tatars de Sibérie, a englobé des éléments kètes et samoyèdes.

Ce sont des éleveurs de bovidés et de moutons, semi-nomades depuis le XIX^e^ siècle, restés chamanistes malgré leur christianisation par les Russes au XVIII^e^ siècle.

KÉREK, voir **KORIAK**

Les Kéreks sont considérés comme un groupe koriak. Établis sur la côte de la mer de Behring, ils y vivent de pêche et de chasse aux mammifères marins.

En voie d'extinction, ils n'étaient pas plus de 400 au début du XX^e^ siècle. Autrefois regardé par certains comme un dialecte tchouktche, par d'autres comme un dialecte koriak, le kérek est aujourd'hui classé comme une langue à part, plus proche du tchouktche que du koriak, mais il ne resterait plus que trois locuteurs, les autres ayant été assimilés par les Tchouktches.

KÈTE

Les Kètes (au nombre de 1 100 en 1989) étaient anciennement nommés Ostiaks du Iénisséï. Leur langue n'est rattachée à aucun autre groupe linguistique. Ils sont encore 80 à 85 % à la connaître, mais ils préfèrent souvent utiliser une autre langue, en particulier le russe.

On ne rencontre plus ces chasseurs-pêcheurs qu'en petits groupes isolés le long du Iénisséï (au confluent avec la rivière Koureïka, à Touroukhansk, au confluent avec l'Élogouï, sur la Toungouska Pierreuse et à Iartsevo). Leur habitat était auparavant beaucoup plus étendu et situé plus au sud, et ils étaient cinq fois plus nombreux au XVII^e^ siècle, mais les épidémies apportées par la colonisation, en particulier la variole, leur ont été fatales.

KHAKASSE

Les Khakasses, au nombre de 81 500 (1989), parlent une langue turque, proche des langues du Saïan-Altaï (famille altaïque).

Ils étaient anciennement désignés sous des noms divers : Tatars de Minoussinsk, Turcs ou Kirghizes du Iénisséï, Turcs ou Tatars d'Abakan. Leur territoire, la Khakassie, est située en Sibérie méridionale, au nord-ouest de Touva.

La nationalité khakasse a été créée par le régime soviétique ; elle est issue de la réunion de cinq groupes plus ou moins turcisés, assez différents les uns des autres tant par leur origine ethnique que par leur mode de vie : les Katchines, les Sagaïs, les Beltirs, les Kizils et les Koïbals. Les deux premiers groupes sont ceux qui ont conservé le mieux leurs croyances chamaniques.

KHANTE

Les Khantes, nommés jadis Ostiaks (et plus anciennement encore Iougres), forment avec leurs voisins du sud, les Manses, le groupe ougrien de l'Ob (apparenté linguistiquement au hongrois) de la branche finno-ougrienne de la famille ouralienne.

Au nombre de 22 300 en 1989, on les trouve en Sibérie du nord-ouest (sur le cours moyen et inférieur de l'Ob, dans les arrondissements nationaux des Khantes-Manses et des Nénètses du Iamal, et également dans la région de Tomsk près d'Aleksandrov et de Kargassok).

Dans la taïga, ils sont chasseurs-pêcheurs ; dans la toundra, ils ont un mode de vie d'éleveurs de rennes semblable à celui des Nénètses.

KILÈNE, voir **ÉVENK** et **NANAÏ**

C'est par ce terme (ou ses variantes *kilin*, *kili*, *kile*, *kileng*) que les Chinois et les populations du bassin de l'Amour désignaient les Évenks. C'était d'ailleurs le nom d'un clan évenk des bords de la mer d'Okhotsk, relevé au XVII^e^ siècle.

Source : MNHN, Paris

De nos jours, ce terme est l'auto-appellation d'un groupe d'Évenks complètement assimilé aux Nanaïs, vivant en Sibérie extrême-orientale le long des rivières Kour et Gorine et sur la rive droite du fleuve Amour depuis le lac Gassiane jusqu'à la rivière Khoungari. Ces chasseurs-pêcheurs utilisent des rennes domestiques à la façon des Évenks tandis que les Nanaïs se servent de traîneaux à chiens.

Koriak

Au nombre de 8 900 en 1989, les Koriaks, éleveurs de rennes et chasseurs de mammifères marins, sont regroupés dans l'arrondissement national koriak du Kamtchatka où ils constituent 19 % de la population. Quelques-uns vivent dans le district voisin de Sobolev, et d'autres dans le district des Évènes septentrionaux (région de Magadan). Ils parlent une langue du même groupe que le tchouktche, appartenant à la branche tchoukotko-kamtchadale de la pseudo-famille paléo-asiatique.

L'appellation de *korjak* leur a été donnée par les Russes dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle ; elle est forgée sur la racine indigène *kor* « renne », bien que tous ne soient pas éleveurs de rennes. En fait, cette ethnie n'avait pas de nom générique : les nomades renniculteurs se nommaient *čavčyvav*, les sédentaires chasseurs de mammifères marins *nymyl''u* « habitants des villages ».

Lamoute, voir Évène

Manègre, voir Évenk

Les Manègres sont un groupe d'Évenks chasseurs vivant, d'une part, en Sibérie orientale (le long de la Koumara, un affluent de l'Amour — d'où leur autre nom de Koumartchènes) et, d'autre part, en Mandchourie (le long de la Gan, un affluent de la haute Nonni).

Tout comme les Birartchènes, ils élèvent quelques chevaux pour se déplacer à la chasse et ont été profondément influencés par les Manchous, les Mongols, les Dagours et les Chinois.

Fig. 180. — Manègres devant leurs tentes. Cliché Toumanoff 1882.

Source : MNHN, Paris

Manse

Les Manses, anciennement Vogoules, sont au nombre de 8 474 (1989). Ils parlent une langue ougrienne de l'Ob (famille ouralienne), comme leurs proches voisins les Khantes. Résidant entre les monts Oural et l'Ob, ils vivent dans la taïga de la chasse et de la pêche et ont quelques rennes de traîneau.

Nanaï

Appelés Goldes (terme signifiant en nanaï « ceux de l'amont du fleuve ») avant la révolution d'Octobre, les Nanaïs, au nombre de 12 000 en 1989, parlent une langue du groupe toungouse méridional (famille altaïque). Chasseurs mais surtout pêcheurs de salmonidés le long du cours inférieur du fleuve Amour et de ses affluents en Sibérie extrême-orientale, ils sont connus pour leurs habits d'été en peau de poisson somptueusement brodés.

Un petit groupe de Nanaïs vit en Mandchourie, où il constitue une des nationalités de Chine les plus faibles numériquement : les Hezhe (d'après le terme signifiant en nanaï « ceux de l'aval du fleuve »).

Nénètse/Nentse

Ce sont les plus nombreux des Samoyèdes du Nord (famille ouralienne), autrefois appelés Iouraks (Samoyèdes). Ils ont été aussi connus comme les Nènes dans la littérature occidentale.

Au nombre de 34 665 (en 1989), ils vivent sur un immense territoire de toundra, depuis le Iénisséï jusqu'à la mer Blanche. Un petit groupe dit « des forêts » vit plus au sud et parle un dialecte un peu à part.

Les Nénètses sont des éleveurs de rennes, qui s'occupent des troupeaux toute l'année à l'aide de chiens de berger. Le renne, qui n'est pas trait, est utilisé pour sa peau, sa viande, son sang (qui est bu encore tiède) et pour le transport, attelé à un traîneau.

Nganassane

Ces Samoyèdes du Nord (famille ouralienne), anciennement appelés Tavghis, étaient 1 278 en 1989. En fait, ils n'ont jamais été très nombreux. C'est le peuple le plus septentrional de Sibérie. Établis dans la presqu'île de Taïmyr en Sibérie occidentale, ils vivaient dispersés sur une immense région de toundra où ils nomadisaient à la poursuite des rennes sauvages.

Nivkh

Depuis le milieu du XX[e] siècle, les Nivkhs, autrefois appelés Ghiliaks, vivent sur le cours inférieur de l'Amour, le long des côtes du détroit de Tartarie et sur les côtes nord-ouest et est de l'île de Sakhaline.

Dans les années soixante et soixante-dix leur lieu de peuplement a changé par suite d'une transplantation forcée. De nombreux campements du cours inférieur de l'Amour et à Sakhaline ont été liquidés. Sur les 4 673 individus recensés en 1989, seuls 400 à Sakhaline parlent le nivkh et beaucoup moins encore sur l'Amour. Cette langue n'est rattachée à aucune famille linguistique.

Ils sont essentiellement chasseurs de mammifères marins, pêcheurs de saumons et chasseurs forestiers. Pour la fête de l'Ours, les femmes élevaient des oursons qui étaient nourris au sein.

Oro(n)tchone, voir Évenk

Ce terme signifie dans les langues toungouses « ceux qui ont des rennes (domestiques) ». C'est l'auto-appellation des Évenks éleveurs de rennes résidant dans le sud de la Sibérie depuis la Transbaïkalie jusqu'à la Zéïa (affluent de l'Amour).

C'est aussi sous ce nom (en chinois *Elunchun*) que sont répertoriés les Évenks chasseurs et éleveurs de rennes du nord-est de la Mongolie-Intérieure, où ils constituent une petite nationalité de la république populaire de Chine. (Les Évenks éleveurs de gros bétail ou agriculteurs de la même région sont eux appelés *Ewenke* et constituent une autre nationalité de la république populaire de Chine.)

Orotche

Au nombre de 915, les Orotches, qui s'auto-appellent *nani*, vivent en Sibérie extrême-orientale dans le territoire de Khabarovsk (le long des fleuves se jetant dans le détroit de Tartarie, et également près

Source : MNHN, Paris

de la ville de Komsomolsk), dans des villages multi-ethniques où ils cohabitent avec des Russes, des Ukrainiens, des Évenks et des Nanaïs. Ils sont en voie d'extinction.

Ils parlent une langue toungouse méridionale (famille altaïque) très proche de l'oudéghé. Ils ont d'ailleurs un mode de vie semblable à celui des Oudéghés, vivant essentiellement de pêche aux salmonidés, mais aussi de chasse, et se déplaçant l'hiver sur des traîneaux attelés à des chiens.

Ostiak, voir **Khante**

Oudéghé

Ils sont 2 011 individus (1989), et une centaine d'entre eux seulement parle encore leur langue, une langue toungouse méridionale (famille altaïque). Ils vivaient autrefois dans les bassins des affluents de l'Amour en amont de Khabarovsk (Sibérie extrême-orientale), mais ont été transplantés dans des villages multi-ethniques dans un environnement linguistique russe.

Pêcheurs de saumons, lors des grandes remontées de ces poissons, en été et en automne, et chasseurs l'hiver, les Oudéghés ont des chiens pour la chasse et le transport à traîneau.

Sagaï, voir **Khakasse**

Les Sagaïs sont l'un des cinq groupes qui constituent la nationalité khakasse. Les Sagaïs sont proches des Chors (dont ils partagent plusieurs noms de clans), ils comprennent également des descendants des Kirghizes du Iénisséï et même des Samoyèdes du Sud (proches des ancêtres des Tofalars).

Dès le début du XX^{e} siècle les Sagaïs étaient en majorité passés de la chasse et de la pêche à l'agriculture sous l'influence des Russes. Leur chamanisme est resté vivace malgré leur christianisation par les Russes au XVIII^{e} siècle.

Sakha, voir **Iakoute**

Samoyède

Les Samoyèdes du Nord comprennent les Nénètses, les Énètses et les Nganassanes, ceux du Sud les Selkoupes et les petites ethnies du Saïan-Altaï qui ont été assimilées par les populations turcophones voisines.

Selkoupe

Chasseurs et pêcheurs de la forêt, les Selkoupes, anciennement dits Ostiaks-Samoyèdes, parlent une langue samoyède du Sud (famille ouralienne). Au nombre de 3 600 (1989), ils vivent en Sibérie occidentale, dans le district autonome des Nénètses du Iamal (territoire de Krasnoïarsk) et, plus au sud, dans la région de Tomsk. Ceux du sud, très dispersés, vivent tous dans un environnement russe et seulement 30 % d'entre eux ont conservé leur langue, tandis que ceux qui se trouvent dans le district des Nénètses du Iamal la parlent encore à 90 %.

Soïote, voir **Touvine**

C'est le nom sous lequel étaient connus les Touvines jusqu'à l'annexion de Touva par l'Union soviétique, à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

En fait, il s'agit seulement d'un nom de clan des Touvines qui a été abusivement étendu à toute la population de Touva par leurs voisins, les Tatars de Minoussinsk, et repris par les voyageurs russes.

Le terme Soïote est le pluriel (mongol) de Soïon, variante de Saïan, le nom de la chaîne de montagne qui marque la frontière septentrionale de Touva.

Tatar de Minoussinsk, voir **Khakasse**

Tchouktche

Au nombre de 15 184 en 1989, les Tchouktches, qui s'auto-appellent *lyg''oravêtl'at*, vivent à l'extrême nord-est de la Sibérie, sur la presqu'île de la Tchoukotka. Ils parlent une langue du même groupe que le koriak, appartenant à la branche tchoukotko-kamtchadale de la pseudo-famille paléo-asiatique.

On distingue deux groupes qui diffèrent par leur mode de vie : les uns sont des chasseurs de mammifères marins sédentaires du bord de mer, les autres nomadisent avec leurs grands troupeaux de

Source : MNHN, Paris

rennes à l'intérieur des terres. La culture des « Tchouktches maritimes » offre de grandes ressemblances avec celle des Esquimaux : comme eux ils utilisent des traîneaux tirés par des chiens, tandis que les « Tchouktches du renne » les font tirer par des rennes. L'habitation des deux groupes est la grande tente à armature en bois flotté (autrefois en os de baleine) couverte de peaux, avec un compartiment intérieur comme une sorte de boîte entièrement faite en fourrures où la famille dort.

Les Tchouktches étaient très belliqueux. Ils endossaient des armures faites de plaques d'os. Leurs armes étaient l'arc et la lance. Ils se battaient avec leurs voisins koriaks et esquimaux et ont longtemps résisté à la pénétration russe. Ils n'ont jamais payé le tribut au tsar.

Tchouvane, voir **Ioukaghir**

Ce nom qui apparaît dans les sources russes vers la moitié du XVII^e^ siècle désigne un clan de Ioukaghirs.

On distingue entre Tchouvanes nomades et sédentaires. Au nombre de 1 384, ils vivent pour la plupart dans la région de Magadan. Ils ont perdu leur langue ioukaghire. Les sédentaires se sont assimilés aux Russes. Les nomades, qui vivent en Tchoukotka de l'élevage du renne, sont restés chamanistes et ont subi l'influence linguistique et culturelle des Tchouktches et des Koriaks.

Téléoute, voir **Altaïen**

Depuis l'éclatement de l'URSS, les Téléoutes ne veulent plus être englobés dans les Altaïens, mais revendiquent d'être considérés comme une nationalité à part.

Tofalar

Anciennement appelés Karagasses, ce sont des Samoyèdes du Sud qui ont été complètement turcisés. Ils sont proches des Touvines orientaux par la langue et la culture, mais, habitant le versant nord des monts Saïan orientaux, ils ont été depuis le XVII^e^ siècle soumis à l'influence russe.

Au nombre de 731 en 1989, ils pratiquent la chasse (gros cervidés, ours et animaux à fourrure) et élèvent le renne (monté).

Touba, voir **Altaïen**

Toungouse, voir **Évenk**

Sous le terme de toungouses sont regroupées les langues qui avec le mandchou constituent une des trois branches de la famille altaïque (les deux autres branches étant les branches turque et mongole).

Ayant 1931, le terme de Toungouses, quand on l'utilisait pour désigner une population, dénommait les Évenks.

Par ailleurs, jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, les Néghidales ont été connus sous le nom de Toungouses de l'Amgoun. Ce groupe vit dans le bassin de l'Amgoun : il s'agit d'Évenks qui, en particulier dans le cours inférieur de cette rivière, se sont mélangés à des Nivkhs, des Nanaïs et des Oultches. Leur langue appartient au groupe des langues toungouses septentrionales et leur culture est restée de type évenk, malgré des emprunts aux peuples du bas Amour et, dans les terres basses, aux Mandchous et aux Chinois.

Touvine

Les Touvines ou Touvas (206 630 en 1989) sont les habitants de la république de Touva, en Sibérie méridionale, au nord-ouest de la Mongolie. Ils ont été connus sous le nom de Soïotes, nom utilisé par les Russes à partir du XVII^e^ siècle, et également sous le nom mongol d'Ouriankhaïs (Ouriankhaï étant d'ailleurs le nom que portait Touva pendant la période où le pays fut soumis à l'influence mongole). On trouve également des Touvas dans l'Altaï chinois (au nord du Xinjiang) et dans le nord-ouest de la Mongolie. (Notons qu'actuellement, parmi les Touvas de Mongolie, ceux qui ont conservé leur langue — turque — ont gardé leur nom de Touvas, tandis que ceux qui ont été mongolisés sont appelés Ouriankhaïs.)

Les Touvines parlent une langue turque, proche des langues turques de l'Altaï (famille altaïque). Le fond de la population est turc, avec des éléments samoyèdes du Sud (et même des éléments kètes) et des apports mongols. La région a été fortement mongolisée et lamaïsée. L'influence russe a commencé à se faire sentir seulement à la fin du XIX^e^ siècle et Touva n'a été englobé dans l'Union soviétique qu'après la Seconde Guerre mondiale.

Source : MNHN, Paris

On distingue entre Touvines orientaux (dits aussi Todjes ou Todjines) et Touvines occidentaux. Les premiers vivent dans les forêts montagneuses du nord-est de la chasse et de l'élevage du renne qu'ils trayent et qu'ils montent. Les seconds sont des pasteurs de steppe élevant les cinq espèces de l'élevage mongol traditionnel : chevaux, bovins, moutons, chèvres et chameaux.

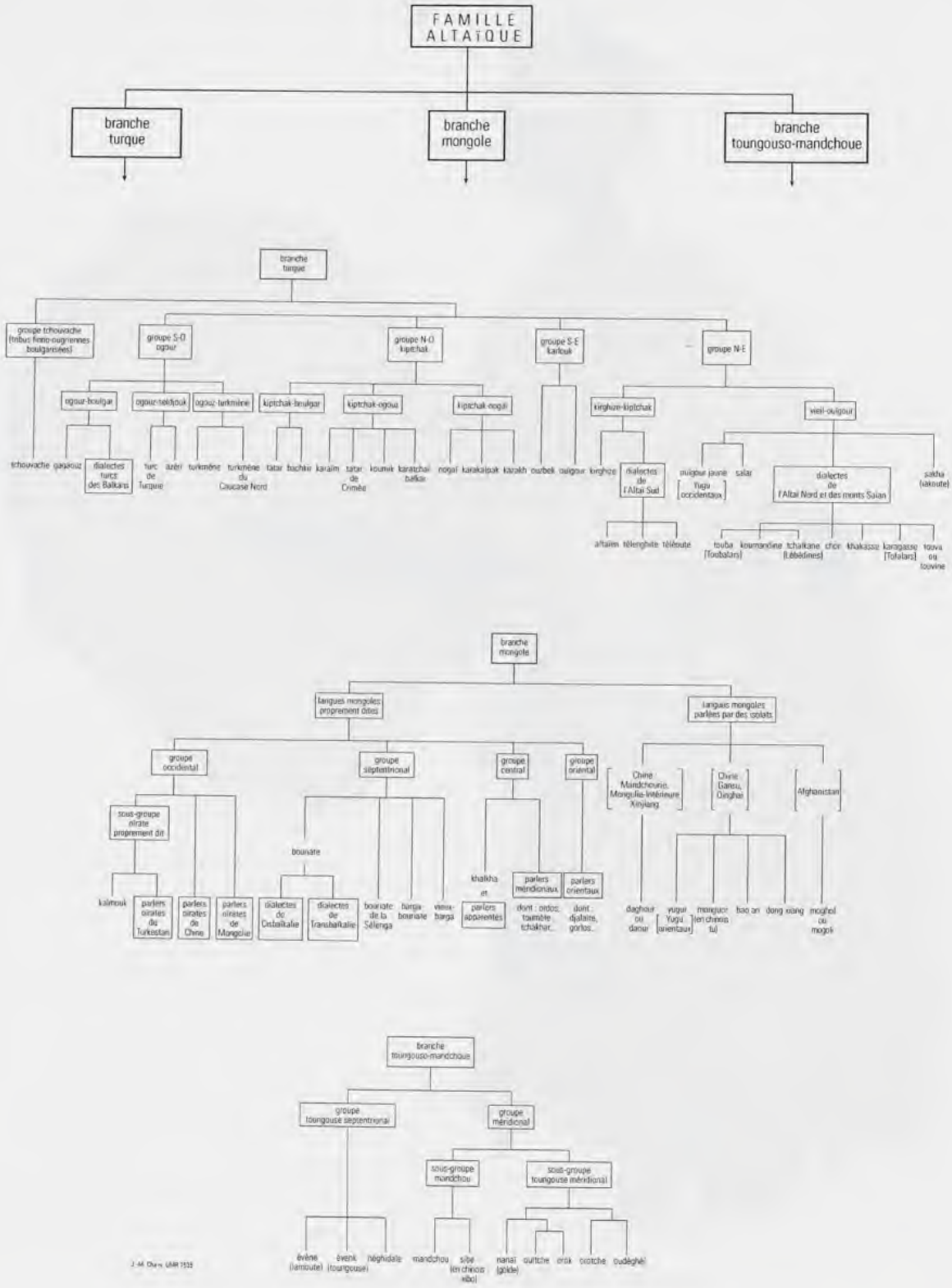
Vogoule, voir **manse**

Source : MNHN, Paris

FIG. 181. — Panoplie de chamane évenk (cf. fiches muséographiques 1, 12, 16, 17, 38, 42).

Source : MNHN, Paris

TABLEAU 2. — Famille altaïque.



Source : MNHN, Paris

TABLEAU 3. — Famille ouralienne.

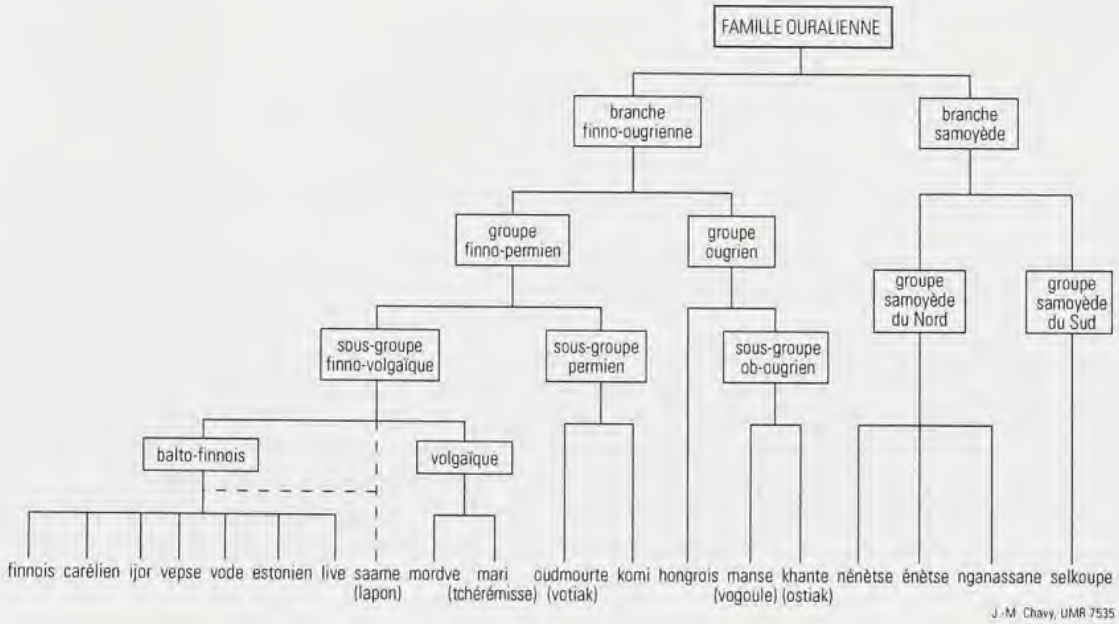
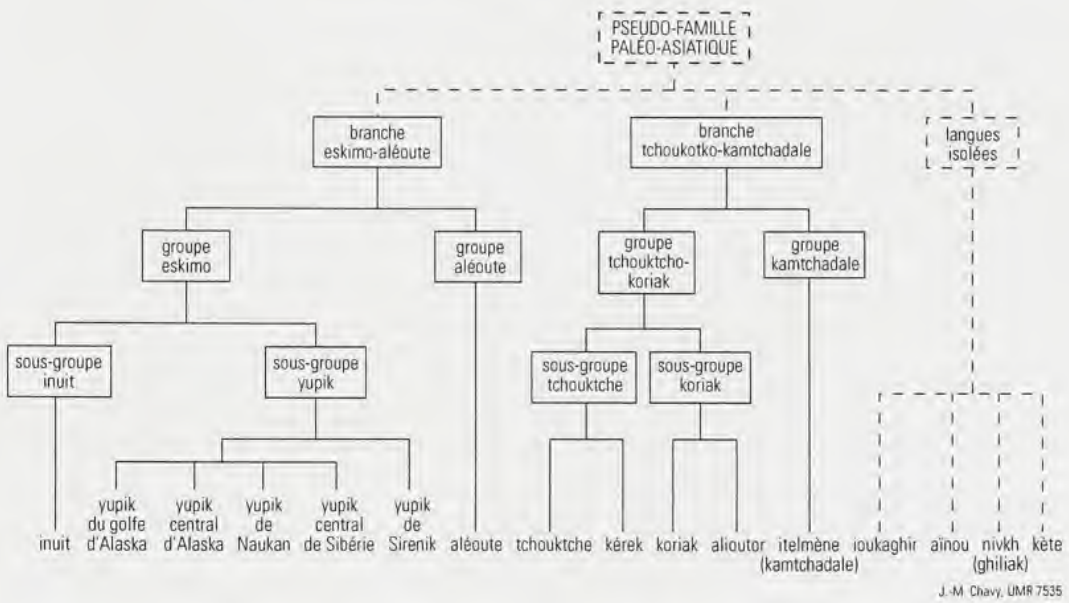
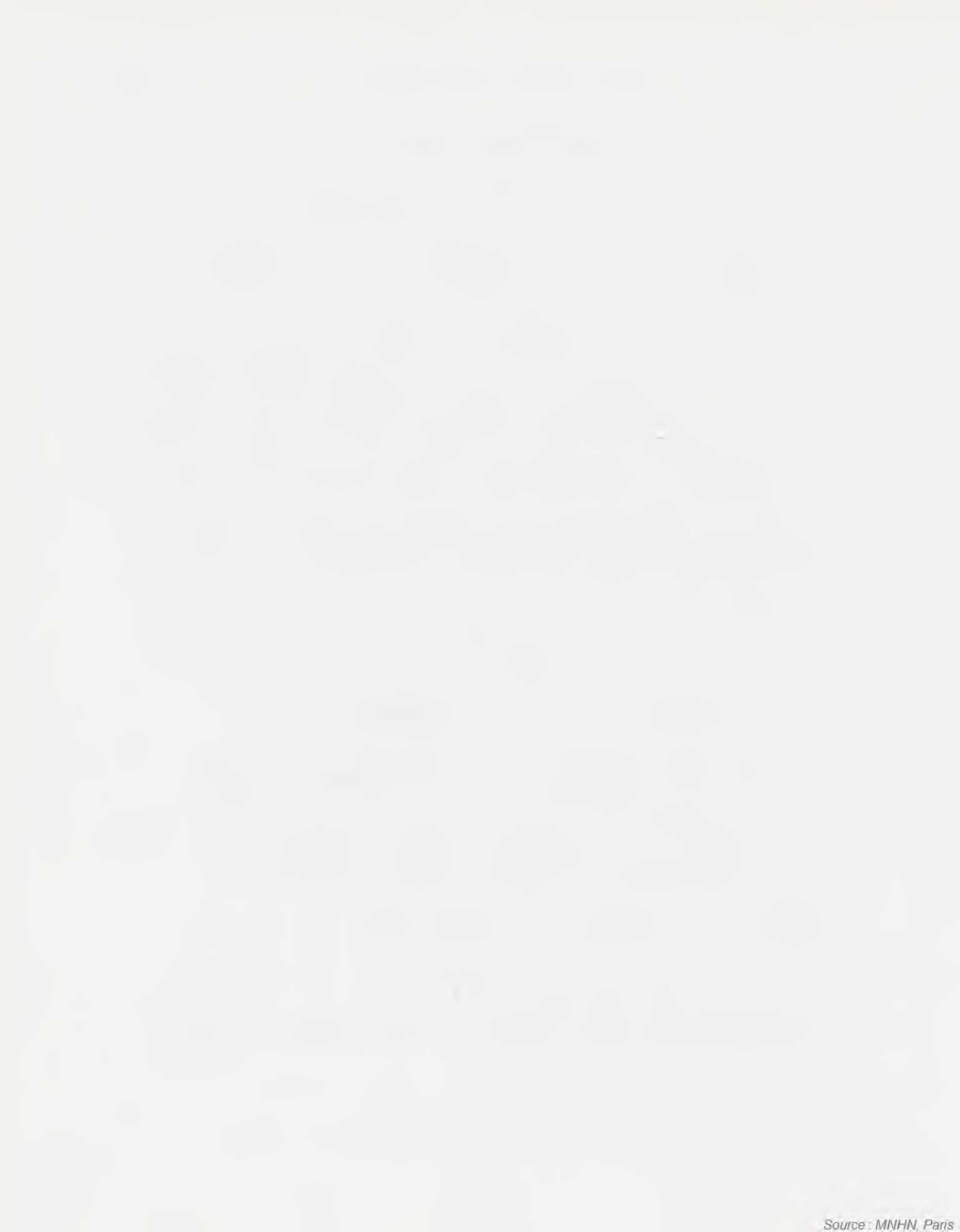


TABLEAU 4. — Pseudo-famille paléo-asiatique.



Source : MNHN, Paris



Source : MNHN, Paris

NOTICES BIOGRAPHIQUES

La plus ancienne collection d'objets chamaniques de Sibérie conservée au Musée de l'Homme a été enregistrée en 1884.

Qui, à la fin du siècle dernier, pouvait avoir l'idée saugrenue d'aller endurer les tribulations d'un voyage en traîneau, à dos de renne ou de cheval, à travers congères et torrents, pour exposer à la curiosité des Parisiens tout le bataclan d'un sorcier sibérien ?

Un explorateur morose et méthodique dressant, pour le compte du tsar, le relevé des confins montagneux de la Sibérie et de la Mandchourie ; un aristocrate champenois que sa passion archéologique amena à trimbaler sur les grands-routes de Russie la statue de pierre colossale figurant un personnage debout qui veille à présent sur les salles du Musée ; un fonctionnaire russe, admirateur du bel et doux pays de France, qui réunit et expédia à ses frais jusqu'à Paris quatre caisses d'objets venus de la lointaine Tchoukotka glacée ; un politicien français des milieux bien pensants de la droite conservatrice, bourreau de travail, qui voyageait à la recherche de sujets pour ses conférences ethnographiques et de données pour ses rapports économiques ; enfin, un savant dévoyé à la solde des nazis.

Source : MNHN, Paris

Baron de Baye
Archéologue et historien de l'art barbare
1853-1931

Les renseignements figurant dans cette notice sont extraits du tome V du Dictionnaire de biographie française, *publié en 1951 sous la direction de* Prévost *et* Roman d'Amat.

Amour-Auguste-Louis-Joseph Berthelot, baron, puis marquis de Baye, est né à Paris le 31 janvier 1853.

Archéologue, il explora d'abord la région des marais de Saint-Gond et fit connaître à l'Académie des sciences (1872) les grottes néolithiques de Coizard et de Courjeonnet (Marne) et leur riche mobilier funéraire. Ce fut le début d'une longue série de fouilles dont il résuma les résultats dans *L'Archéologie préhistorique* (1880). Il consacra toute sa vie à l'étude des bijoux qualifiés de mérovingiens, qu'il rechercha non seulement en France mais en Italie du Nord, en Grande-Bretagne, en Suède et dans la Russie du Sud. Il put, par comparaison, démontrer leur commune origine et fut ainsi le premier historien de l'art barbare.

Ses séjours prolongés en Russie, où le titre de correspondant pour la France du Comité du musée du centenaire de 1812 à Moscou l'accréditait officiellement, et sa participation aux travaux des principales sociétés savantes de ce pays l'incitèrent à faire mieux connaître en France les richesses naturelles ou archéologiques de la Russie. Il donna à ce sujet une série fort intéressante de publications : *Du Volga à l'Irtisch* (1896) à la suite de sa mission en 1895 qui lui permit de rapporter des vêtements et des bijoux de Kazan, Boukhara, Samarcande et Kachgar ; *De Moscou à Krasnoïarsk* (1897) ; *En Géorgie* (1898) ; *Au nord de la chaîne du Caucase, souvenirs d'une mission* (1899) ; *Chez les Tartares. De Derbent à Elisabetpol* (1901) ; *En Abkhasie* (1904) ; *Les Bronzes émaillés de Mostchina, gouvernement de Kalouga, Russie* (1890) ; *Études sur l'archéologie de l'Ukraine antérieure à notre ère* (1895) ; *Smolensk, son histoire* (1912) ; *L'Œuvre de Victor Wasnetzoff devant l'école moderne de peinture en Russie* (1896) ; *Un peintre russe du XVIII^e^ s. : Chibanoff* (1922).

Lors de la Première Guerre mondiale, se trouvant en Russie, il défendit la cause de l'Entente dans *Les Archives russes* et, après avoir assisté à la révolution de 1917 et avoir été incarcéré quelque temps, il rentra en France où il eut la douleur de retrouver pillées les riches collections qu'il avait réunies dans son château de Baye. Fort heureusement il avait enrichi de ses dons le Muséum d'Histoire naturelle, le Musée d'ethnographie du Trocadéro, le Louvre et surtout le Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, où une salle porte son nom. Il reprit alors, entre autres travaux, l'étude des carreaux vernissés.

Il mourut à Paris le 3 juin 1931 et fut enterré sur la colline Saint-Roch, non loin du château de Baye (Marne).

Source : MNHN, Paris

Nicolas Gondatti

Un fonctionnaire éclairé du temps des tsars
fin XIX^e^-début XX^e^ siècle

Nous ne savons ni quand Gondatti naquit ni quand il mourut. Aurait-il disparu en Sibérie dans la tourmente de la guerre civile ? Nous ne le connaissons qu'à travers deux articles qu'il a publiés à une dizaine d'années d'intervalle.

Le premier, paru en 1888 dans le tome VIII de *Trudy êtnografičeskago otdela obščestva ljubitelej estestvoznanija, antropologii i êtnografii pri Moskovskom universitete*, traite des croyances des indigènes de la Sibérie du Nord-Ouest [Sledy jazyčestva inorodcev Severo-Zapadnoj Sibiri, pp. 3-91] : la première partie est consacrée aux « vestiges de paganisme chez les Manses » [Sledy jazyčeskix verovanij u man'zov], tandis que la seconde s'intéresse plus particulièrement au culte de l'ours [Kul't medvedja u inorodcev Severo-Zapadnoj Sibiri].

La bibliothèque du Musée de l'Homme possède un exemplaire de cet article, dédicacé de la main de Gondatti et qui donne quelques précisions sur les régions visitées par l'auteur :

> *À la Société d'Anthropologie de Paris*
> *hommage de l'auteur*
> *N. Gondatti*
> *25 oct. 88*
> En 1885, il advint que je séjournai en Sibérie du Nord-Ouest, où je fus envoyé en mission pour connaître le type anthropologique de la population et pour réunir des collections. Mon chemin me conduisit par Nijni, Kazan, Perm, Tioumen, jusqu'à Tobolsk, Bérézov et Obdorsk ; après je visitai les affluents de la rive gauche de l'Ob — la Sosva septentrionale avec la Sygva — et de la rive droite — la Kazym. J'ai observé l'Oural plus au nord que les sources de la Pétchora, et aussi la toundra dans différents lieux.

L'autre article date de l'époque où Gondatti se trouvait dans la péninsule des Tchouktches et raconte un des voyages qu'il y fit, depuis le village de Markovo sur l'Anadyr jusqu'à la baie de Providence [Poezdka iz sela Markova na r. Anadyre v buxtu Providenija (Beringov proliv), *Zap. Priamursk. otd. Russk. Geogr. obšč.*, tome IV, fasc. 1, Khabarovsk 1898].

À ces documents de la main de Gondatti, l'on peut ajouter quelques remarques glanées chez Bogoras qui travailla sur les collections données par Gondatti au Musée d'ethnographie de Saint-Pétersbourg, ainsi qu'une mention rencontrée dans l'ouvrage de Kolarz consacré au colonialisme russe.

Ces maigres données nous montrent en Gondatti un fonctionnaire zélé et éclairé du tsar Nicolas, doublé d'un ethnographe. Car, même si Bogoras a critiqué les affirmations de Gondatti sur les chamanes travestis des Tchouktches, l'article qu'il a laissé sur le culte de l'ours chez les Manses reste encore très apprécié.

Nicolas Gondatti offrit en 1898 aux musées de Paris quatre caisses d'objets qu'il avait collectés lui-même en Tchoukotka. La lettre qu'il écrivit à ce sujet au ministre de l'Instruction publique de l'époque est conservée dans les archives du département d'Asie du Musée de l'Homme. Nous la donnons telle quelle, avec ses fautes d'orthographe et ses tournures désuètes.

Source : MNHN, Paris

6 Juin 1898.
St. Pétersb.

Monsieur le Ministre !

Après avoir passé plus de trois ans comme gouverneur du pays de Tschouktschi, qui se trouve dans la partie la plus éloignée du Nord-Est de l'Asie, j'ai eu la possibilité de collectionner une série d'objets, qui caractérisent la population locale ; celle-ci n'était pas encore étudiée jusqu'à présent et presque inconnue, et n'est représentée dans aucune des collections ethnographiques et anthropologiques, surtout ce qui concerne les crânes.

Connaissant d'après mes propres observations que les Musées de Paris, quoique si complets par leurs collections et si riches, n'ont rien du pays de Tschouktschi, je me permets de Vous adresser, Monsieur le Ministre, quelques objets dans quatre caisses en signe de ma plus vive sympathie pour Votre beau pays et votre nation si douce et hospitalière.

Je mets ces collections à la disposition de Votre Excellence et je Vous prie de bien vouloir les distribuer à volonté aux musées respectifs.

Parmis ces collections il-y-a quelques objets identiques, qui peuvent être échangés avec les autres musées.

Je joins à cette lettre la quittance n° 443267 du 19 Janvier a.c., qui m'a été remise par le Comptoir des Transports à Vladivostok, pour que Vous puissiez recevoir les caisses, ainsi que la liste des objets envoyés ; ceux-ci sont emballés dans les caisses non pas dans l'ordre systematique, mais uniquement en vertu de raisons pratiques.

Dans le cas, si quelqu'un désire avoir quelque explication, je suis toujours à sa disposition. Je désire vivement, que les objets envoyés donnent quelque possibilité à étudier la partie la plus éloignée des possessions russes, et je Vous prie, Monsieur le Ministre, de bien vouloir agréer l'assurance de mon profond respect.

Je suis, Monsieur, Votre dévoué et toujours à Votre services

NICOLAS GONDATTI

Fonctionnaire chargé de missions spéciales en chef auprès du Gouverneur-général des provinces de l'Amour. Vice-Président de la Section géographique de la Société Impériale des Amis des Sciences Naturelles, d'Anthropologie et d'Ethnographie.

Mon adresse jusqu'au premier septembre :
Moscou. Musée Polytechnique. Nicolas Gondatti.

Nous reproduisons également, telle quelle, l'introduction en tête de l'inventaire des objets offerts à la France, écrite de sa main :

Les objets contenus dans la collection que je vous envoie, ont été collectionné *[sic]* par moi-même dans le Nord-Est de l'Asie, notamment sur la péninsule des Tschouktschi, aussi bien sur le littoral de la Mer Arctique que sur celui de l'Océan Pacifique. La majorité de la population de ces contrées se compose de Tschouktschi, ensuite il y a des Lamouty, les Korjakes, les Tschouvantzy, enfin ce sont des Esquimaux peu nombreux, domiciliés qui habitent quelques petits villages de la côte pacifique et qui représentent des anciens transmigrateurs, venus de la côte américaine opposée et de l'île de st. Lavrence. Ces Esquimaux sont généralement connus dans les ouvrages scientifiques sous le nom de « Tschouktschi domiciliés », un nom qui n'est pas exact, puisqu'il y a outres les Esquimaux aussi de vrais Tschouktschi domiciliés.

Le long du fleuve Anadyr, qui se jette dans la Mer Arctique [*barré et remplacé par*] l'Océan Oriental on trouve quelques établissements, ou habitent des Russes et d'autres tribus, devenus tout-à-fait Russes, et ayant même oubliés leur langage naturel.

GONDATTI avait envoyé la même année une collection complète d'objets tchouktches au musée de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, et le directeur du musée demanda à BOGORAS, de passage dans la capitale, une description de la culture tchouktche sur la base des objets ethnographiques recueillis par GONDATTI. BOGORAS écrivit donc une brève esquisse en russe pour accompagner les photographies de ces objets. Elle portait le titre français suivant : *Aperçu sur l'ethnographie des Tchouktches d'après les collections de N.L. Gondatti.* Cependant le titre russe de l'ouvrage, figurant sur les pages intérieures, était un peu différent et beaucoup plus fidèle au texte : *Očerk material'nago byta olennyx čukčej* [Aperçu sur la vie matérielle des Tchouktches du renne]. Car, ainsi que le relève MOGILJANSKIJ dans sa préface à l'ouvrage, BOGORAS, pris par les préparatifs d'une nouvelle expédition dans les régions polaires de Sibérie orientale, ne consacra guère de temps à la description demandée et se contenta de

Source : MNHN, Paris

parler des Tchouktches du renne dont il était plus familier, alors que la plupart des objets provenaient des Tchouktches maritimes.

Voici ce qu'écrit N. MOGILJANSKIJ de la collection GONDATTI dans son introduction à l'ouvrage (BOGORAZ, 1901 : 1) :

> En mai 1898 le musée ethnographique de l'Académie impériale des Sciences s'est enrichi d'une grande collection d'objets ethnographiques recueillis par N.L. GONDATTI, lors de son séjour de trois années dans l'arrondissement de l'Anadyr, auprès des Tchouktches et des autres indigènes de la région. L'intérêt de premier plan présenté par cette collection du fait de son étendue et son importance scientifique ont *[sic]* été appréciés à leur juste valeur par l'Académie des Sciences qui, rendant hommage à l'énergie de N.L. GONDATTI et à son dévouement aux intérêts de la science, lui a accordé une haute récompense scientifique en lui décernant, sur proposition du directeur du Musée d'anthropologie et d'ethnographie et sur celle du directeur du Musée zoologique, la médaille d'or du souvenir de Behr.

L'énergie et le dévouement que déployaient GONDATTI ne se limitaient pas à la collecte d'objets ethnographiques mais étaient avant tout mis au service du tsar, dont il fut un fonctionnaire exemplaire. Plusieurs contemporains en ont témoigné :

> Les fonctionnaires locaux de tout rang s'efforçaient par tous les moyens de persuader les Tchouktches qu'ils n'étaient pas seulement des administrateurs mais surtout des serviteurs du tsar, « le maître-soleil », envoyés par lui pour « protéger les Tchouktches des forces néfastes ». Et, dans les années quatre-vingt-dix, l'un de ces « protecteurs » fut N.L. GONDATTI (chef du district de l'Anadyr), dont on écrivait qu'il « enracine chez les Tchouktches l'idée d'un tsar, source de tout bien » (VDOVIN, 1979 : 89, citant SIL'NICKIJ A.P., Poezdka v Kamčatky i na r. Anadyr', *Zap. Priamursk. otd. RGO,* Khabarovsk 1897, t. II, fasc. 3, p. 54).

Ces « forces néfastes » dont parle SIL'NICKIJ auraient-elles été les Américains, dont l'influence était forte en Tchoukotka à l'époque ? On sait que, pour la combattre, GONDATTI imagina divers moyens.

> Un voyageur russe instruit qui passa à Tchoukotka en 1888 a dit que presque tous les Tchouktchi de la péninsule Tchoukote, femmes et enfants compris, comprenaient un peu l'anglais et que beaucoup de Tchouktchi le parlaient aussi bien que « les vrais Américains ». Peu à peu les Américains devinrent si familiers aux Tchouktchi qu'ils avaient accoutumé d'appeler « Américains » tous les étrangers qui débarquaient sur leurs rivages.
>
> Ce ne fut qu'en 1889 que le gouvernement russe transforma le pays des Tchouktchi en unité administrative séparée — le district d'Anadyr — et ce ne fut pas avant les années quatre-vingt-dix, quand le district fut commandé par un jeune commissaire de district aux vues larges, N.L. GONDATTI, que la domination russe sur les Tchouktchi devint plus effective et qu'on tenta de combattre la concurrence commerciale américaine. GONDATTI ordonna d'organiser des foires régulières à l'usage des Tchouktchi, et tout indigène se présentant à son quartier général se voyait offrir un repas et un petit présent (KOLARZ, 1953 : 119-120).

Les méthodes administratives de GONDATTI ont été, en revanche, vivement décriées par BOGORAS, qui se gaussait de certaines de ses initiatives :

> Puis, en 1894, N. GONDATTI — à présent gouverneur de la province de Tobolsk — fut nommé fonctionnaire en chef de l'Anadyr. Il y resta trois ans. M. GONDATTI, qui, comme MAYDELL, était poussé en partie par des intérêts scientifiques, essaya de l'imiter aussi dans son activité administrative. Il envoya ainsi son assistant, ANKUDINOV, chez les Ke'rek *[sic]* pour les inciter à payer le tribut. Les Ke'rek sont la plus misérable tribu de toute la Sibérie du nord-ouest, peut-être encore plus misérables que les Ioukaghirs ; et ils sont en train de disparaître rapidement, en partie à cause des famines. Il est juste cependant de dire qu'aucun moyen violent ne fut employé, et que les timides Ke'rek furent plutôt amadoués pour payer quelques peaux de renard au Trésor russe. Dans un rapport de M. GONDATTI l'extorsion de ce tribut est glorifiée en tant que « soumission d'une tribu jusqu'alors totalement indépendante ». Il faut ajouter que les Ke'rek payèrent ce tribut une ou deux fois. Puis ils cessèrent à la fois de venir sur l'Anadyr et de payer le tribut. Lors d'une visite à Indian Point, M. GONDATTI déploya également un grand zèle administratif, comme il le décrivit lui-même en partie dans ses écrits, en partie dans ses conversations. Ainsi, il scella avec le sceau de la Couronne russe l'un des entrepôts indigènes rempli d'alcool, dans le village de Uni'sak ; et les sceaux ne furent pas brisés jusqu'à son départ, qui, toutefois, eut lieu presque aussitôt. Il essaya aussi de contrer l'influence supposée des « chamanes travestis », allant jusqu'à employer des châtiments personnellement infligés *ad hominem.* Il sélectionna aussi trois hommes de confiance, et il les nomma tous les

Source : MNHN, Paris

> trois anciens ou chefs du village d'Uni'sak. À chacun de ces chefs il laissa un papier dûment écrit et un drapeau russe avec pour instructions de hisser le drapeau dès qu'un bateau russe entrerait dans le port. Cela arriva si rarement que toute la cérémonie tomba très vite en désuétude. Dans le même esprit M. GONDATTI, durant les trois années de son séjour à Anadyr, tint un compte détaillé de toutes les ventes et achats, débits et crédits, des indigènes russifiés (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 710-711).

Visiblement, BOGORAS n'appréciait guère GONDATTI. Il lui reprochait son zèle intempestif, jugé néfaste pour les autochtones. Il faut dire que les divergences politiques des deux hommes ne pouvaient que rendre leurs relations difficiles. BOGORAS était un révolutionnaire populiste qui fut exilé en Sibérie, et ses sentiments à l'égard du tsariste convaincu qu'était GONDATTI le portaient à la critique. En outre, il se peut que son jugement ait été biaisé par une certaine jalousie d'ordre scientifique. C'est ce que semblent indiquer les remarques suivantes où les activités de chercheur de GONDATTI sont mal interprétées et ses informations scientifiques dépréciées (cf. la dispute sur les chamanes travestis) :

> Après l'activité débordante de M. GONDATTI vint une période de calme pour l'Anadyr. Ainsi le Gouverneur en poste à Vladivostok déclara au successeur de M. GONDATTI : « Vous devez vous souvenir que nous avons donné à GRINEVITZKY deux mille roubles pour l'étude de la région, et à GONDATTI quinze cents roubles. Maintenant nous considérons que la région a été entièrement étudiée. Et vous devez être, non un chercheur, mais un simple chef de district. » J'approuve l'idée exprimée par ces mots, car moins le représentant de l'autorité russe est actif, mieux cela vaut pour les habitants de la région (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 711 note 1).
>
> M. GONDATTI affirme dans son article sur la population du district de l'Anadyr (et dans une communication verbale) que les chamanes travestis ont une influence funeste et importante, qu'il essaya de contrer dès son arrivée et qu'il réussit en partie à détruire. M. GONDATTI était le fonctionnaire en chef de la région de l'Anadyr, et la réduction de l'influence malsaine des chamanes faisait partie du domaine de ses devoirs (du point de vue des officiels russes naturellement) (BOGORAS, 1975 [1904-1909] : 457).
>
> Selon M. GONDATTI [...], chez les Tchouktches du Pacifique, quand certains chamanes sont supposés faire trop de mal, ils sont tués par leurs voisins, et des méthodes de mise à mort spéciales sont alors utilisées. Je ne peux dire, cependant, ce qu'il veut nous faire comprendre par ces méthodes spéciales (Bogoras 1975 [1904-1909] : 483 note 3).

Cependant, contrairement aux sous-entendus de BOGORAS, les collections rassemblées par GONDATTI à l'intention des musées de Saint-Pétersbourg et de Paris montrent chez celui-ci un véritable esprit scientifique. GONDATTI a, en effet, essayé de couvrir tous les aspects de chaque objet, ne se contentant pas d'en acquérir un seul exemplaire, mais s'efforçant d'en réunir une série la plus complète.

Source : MNHN, Paris

Louis Marin
Homme politique et enseignant
1871-1960

Les renseignements figurant dans cette notice sont repris de A. François-Poncet, Notice sur la vie et les travaux de Louis Marin (1871-1960) *(Paris, Firmin-Didot et Cie), 1964, 42 pp. et de M^me^ L. Marin,* Louis Marin 1871-1960, homme d'État, philosophe et savant, Par lui-même et par ses contemporains *(Paris, Imprimerie Jouve), 1973, 247 pp.*

Louis Marin est né à Faulx, en Lorraine, le 7 février 1871, en pleine guerre contre l'Allemagne.

> Il avait, du Lorrain, le sérieux profond, le goût du travail, le caractère entier, parfois raboteux et difficile, la ténacité, le courage, la probité, le sens du devoir, la fidélité aux amis, un attachement fervent au terroir, à la province d'origine, couronné par un patriotisme national brûlant et toujours en éveil [...]
>
> Il a grandi sous le climat pesant créé par la défaite de 70, avec le désir ardent de réparer l'humiliation subie, de restaurer le droit et la justice violés [...] Dès son jeune âge, et jusque dans sa vieillesse, elle [c'est-à-dire l'Allemagne] inspirera une méfiance indélébile à son nationalisme toujours en alerte (François-Poncet, 1964 : 4).

Sa mère mourut quinze jours après sa naissance et son père, dont il restera très proche toute sa vie, se remaria six ans après. Quand celui-ci mourut à son tour, le 25 janvier 1911, « ce fut la plus grande épreuve de sa vie » (M^me^ Marin, 1973 : 127).

Après son certificat d'études en 1880, Louis Marin est pensionnaire au collège catholique de Malgrange près de Nancy où il fait de brillantes études.

Il commence ses études universitaires à Nancy, puis s'installe à Paris, au Quartier Latin. Licencié en droit, en philosophie, il fréquente l'École des Sciences politiques. Il suit tous les cours possibles, à l'École pratique des Hautes Études de la Sorbonne, à l'École du Louvre, au Muséum, etc. Selon un contemporain, « il voulait tout étudier [...] Je me demande s'il est un homme qui, entre vingt et trente ans, ait plus lu que Marin. Cela tenait du prodige ». Cette boulimie de lectures durera toute sa vie.

Cependant, il n'a rien du rat de bibliothèque : c'est un homme actif et ancré dans la société de son temps. Il va, accompagné le plus souvent par son ami intime G. Ducrocq, multiplier les voyages, des voyages de travail qui sont consacrés à l'étude systématique des peuples et de leur culture : « explorations ethniques sur le vif », d'après les termes mêmes de Louis Marin.

Il parcourt l'Europe, se rendant sept fois en Allemagne (entre 1891 et 1904), visitant Belgique, Hollande et Luxembourg (1894, 1895), Autriche-Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Croatie, Turquie et Grèce à plusieurs reprises, sans oublier l'Angleterre et l'Irlande (1891, 1892 et 1898), ni les pays scandinaves et la Pologne (1896). Il est envoyé en mission quatre fois en Italie et quatre fois en Espagne.

En Afrique, il ira en Algérie, en Tunisie, au Sahara (1893) et au Maroc (1895).

Enfin, il effectuera plusieurs voyages en Russie, dont l'un (en 1899) le mènera au Caucase et en Asie centrale (Turkestans russe et chinois et Chine occidentale). Quant à celui de 1901-1902, il le conduira de Moscou en Mandchourie, par le Transsibérien dont la construction avait débuté en 1891 : il traverse alors le sud de la Sibérie, la Mongolie et l'Extrême-Orient russe, poursuivant son expédition jusqu'en Corée et en Chine du Nord. Cest durant cette mission relatée par G. Ducrocq dans *Du Kremlin au Pacifique* (1905) que furent collectés les objets donnés au Musée de l'Homme.

Au retour, Louis Marin, par des conférences et des publications, communiquait les résultats de ses voyages aux sociétés savantes intéressées. Car :

Source : MNHN, Paris

> Dans le vaste éventail d'études et de recherches que la Science sociale ouvrait à sa boulimie, Louis MARIN porta son choix sur un domaine encore peu fréquenté, peu exploité, ignoré de la science officielle [...] : l'anthropologie et l'ethnographie (FRANÇOIS-PONCET, 1964 : 8-9).

Il fut d'ailleurs l'auteur d'un *Questionnaire d'ethnographie* qui se ressent de l'influence d'Auguste COMTE et qui resta pendant de nombreuses années le vade-mecum du parfait petit ethnographe.

En novembre 1895, Louis MARIN fit au Collège des Sciences sociales et à l'École des Sciences politiques son premier cours d'ethnographie. Il devait le poursuivre sans interruption jusqu'en 1935. Les sujets étaient des plus variés, allant de « la crise de la civilisation occidentale » (1929) à « la crise actuelle des traditions » (1950), en passant par l'étude de la philosophie en Occident et au Japon et par celle des régimes totalitaires. Il enseignera aussi à l'École d'anthropologie qu'il dirigera à partir de 1923, et également à la Société d'ethnographie où il adhère en 1893 et dont il sera président en 1920.

Il adorait enseigner :

> Je n'ai jamais abandonné l'enseignement, ni les études scientifiques [...] L'enseignement est une des plus belles missions et qui donne le plus de joies. Le travail scientifique porte en lui-même sa récompense continue (M^me^ MARIN, 1973 : 210).

Mais, s'il considéra toujours l'enseignement comme une mission, une autre passion était entrée dans sa vie : la politique.

> La vision des dangers que courait la France, depuis 1870, m'a conduit à la politique, comme à une obligation (M^me^ MARIN, 1973 : 121).

Élu député sous l'étiquette indépendant en 1905, il représenta la Lorraine au Parlement pendant onze législatures. (Quand, aux élections de 1951 — il avait alors quatre-vingts ans —, il ne fut pas réélu, sa peine fut grande.) Sa carrière politique fut non seulement longue, mais bien remplie. Plusieurs fois ministre, c'était

> [...] un député actif, assidu, laborieux [...], écouté avec sympathie et déférence, même quand il n'est ni approuvé, ni suivi (FRANÇOIS-PONCET, 1964 : 33).
>
> Son activité parlementaire est prodigieuse. On a calculé qu'il avait, par l'ensemble de ses discours, rapports, avis, propositions et interventions diverses, battu de loin tous les records existants depuis [...] 1789 (*ibid.* : 29).

Louis MARIN mourut le 23 mai 1960.

Cependant, les critiques n'ont pas manqué tant sur son action politique que sur les positions qu'il défendait en ethnologie.

Conservateur et dirigeant d'un grand parti de droite, il fut, avant guerre, un adversaire résolu de Blum et du Front populaire. Quant à son attitude pendant la Seconde Guerre mondiale, elle a été jugée diversement. Son ascendance lorraine et l'atmosphère patriotique dans laquelle il avait été élevé firent qu'il fut un farouche opposant à l'Allemagne. Il aurait reproché sa faiblesse au régime pétainiste : « Pétain a tout cédé, il cèdera tout » (M^me^ MARIN, 1973 : 191). Mais il ne quitta pas Vichy, où il aurait gardé une certaine influence dans les milieux du pouvoir. Capitaine des F.F.I. (1940-1945) malgré son grand âge, il fut membre de plusieurs réseaux de renseignements et s'envola pour Londres en 1944. Il sera entre autres décoré de la Légion d'Honneur à titre militaire. Néanmoins, les idées qu'il avait toujours soutenues, comme le retour des paysans à la terre loin des fabriques où se développait le radicalisme ouvrier, ont pu être rapprochées de l'idéologie vichyssoise. Et le fait qu'il n'ait pas, durant la guerre, démissionné de la direction de l'École d'anthropologie, livrée alors à toutes les dérives racistes et où professait le tristement célèbre MONTANDON (cf. *infra*), pourrait jeter une ombre sur son passé de résistant.

Source : MNHN, Paris

Joseph Martin
Aventurier et explorateur
1848-1892

Les renseignements figurant dans cette notice ont été repris, sauf mention contraire, de l'article très complet de J.-D. & R. Berger, « Le dernier voyage de Joseph Martin explorateur viennois », publié dans le Bulletin de la Société des Amis de Vienne, *n° 67, (Lyon, 1972), 1971, pp. 57-96.*

Né le 15 août 1848 à Vienne (France), Joseph Martin meurt le 23 mai 1892 à Novo-Marghelan (actuellement Ferghana, au Turkestan russe).

> Il fut baptisé le 18 août en l'église de Saint-Martin. Il portait, en fait, deux prénoms : Joseph et Napoléon. Son père, Henri Martin, âgé de trente-huit ans, était un petit artisan, serrurier et ferronnier, qui habitait place du Bacon, un immeuble dont il était propriétaire et où se trouvait son atelier. Sa mère, Marguerite-Eugénie, née Genevet, avait vingt ans.

Que le père ait prénommé son fils Napoléon en pleine révolution de 48 donne à penser qu'il était bonapartiste. On ne connaît presque rien de l'enfance de l'explorateur :

> Vienne est une ville de passage, depuis l'époque gallo-romaine ; tout y incite au départ : l'axe rhodanien, les routes qui s'y croisent, la dynamique du grand fleuve. Joseph-Napoléon devait se sentir à l'étroit, comme emprisonné entre ces façades grises, souvent laides, qui barraient son horizon, le privaient d'air et de soleil, et ne lui laissaient apercevoir qu'un rectangle de ciel bleu, invitant à l'évasion.
>
> À la mort de son père, en 1862, l'enfant a quatorze ans. La mère, qui n'a recueilli qu'un modeste héritage, le met en pension, de même que sa sœur Anne-Léonie, de trois ans son aînée. L'internat ne lui sied guère, car il a goûté au charme d'une enfance libre et turbulente. Le docteur Charles Martin, un parent, médecin à l'hôpital Lariboisière, le reçoit à Paris.

Son appétit de connaissances est étonnant :

> Arrivant dans la capitale à l'âge de seize ans, accueilli dans un milieu cultivé, il va, tout en gagnant sa vie, compléter son éducation : il aime le dessin, la géographie, les sciences naturelles, et, plus particulièrement la géologie. Il suit les cours du soir. Bientôt admis dans les services de l'ingénieur Alphand, un Grenoblois, chargé par le préfet Haussmann des « embellissements » de la capitale, il s'initie à l'agriculture, au jardinage et à la botanique [...] Ses chefs et ses maîtres le remarquent. Il est autorisé à suivre les cours de certaines grandes écoles comme auditeur libre et fréquente notamment l'École des Mines.

Après avoir dû interrompre ses études à cause de la guerre de 1870, où il sera blessé, il décide de se spécialiser en géologie et part pour la Russie.

> [Il] sollicite et obtient de M. Daubrée, directeur de l'École des Mines, des recommandations pour l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, et auprès de l'administration de grandes compagnies minières.
>
> Il gagne la Russie, où il séjournera presque sans interruption jusqu'à sa mort. Installé à Saint-Petersbourg, il y complète ses études de géologie et y noue d'utiles relations.

Au cours de la guerre russo-turque (1876-1877), il rencontre un attaché militaire français qui le signale au ministère de la guerre. Il est présenté au Tsar Alexandre II et au grand-duc Nicolas, qui le charge d'effectuer des travaux publics et est si satisfait de lui qu'il le recommande au général Hall, riche propriétaire de mines d'or en Sibérie

Source : MNHN, Paris

C'est ce dernier qui envoie le Viennois dans la région de la Léna, comme prospecteur de gisements aurifères. Nous sommes en 1879 : Joseph MARTIN a trente et un ans [...]

Pour l'essentiel, MARTIN explore le bassin de la Léna, à la recherche de nouveaux terrains aurifères. [...] il partira vers les bouches de la Léna, dans l'extrême-Nord, pour retrouver les naufragés de « la Janette ». Parcourant la toundra glacée, il n'y voit que des tombes ; du moins rapporte-t-il de cette pénible expédition une riche moisson de renseignements géographiques et géologiques.

En 1880-1881, il fait une première exploration dans le bassin de l'Oussouri, parcourt les côtes de la mer de Chine et la Corée, et revient passer en France une partie de l'année 1882 :

Il expose des documents photographiques, d'une qualité remarquable pour l'époque, dans une salle de l'hôtel de la Société de Géographie de Paris. Il a réuni de précieuses collections, qu'il expose au Trocadéro : costumes samoyèdes et sibériens, armes et outils, échantillons de la faune et de la flore, échantillons géologiques, restes d'un mammouth fort bien conservé dans les glaces, etc. Plusieurs journaux publient alors le récit de son périple.

Puis il repart pour la Russie entreprendre de nouvelles explorations :

De retour en Russie, l'explorateur, ignoré du gouvernement français, se voit décerner les premiers grades de l'ordre de Sainte-Anne. Il fait une conférence à la Société de Géographie de Saint-Petersbourg, et obtient de nouvelles missions. BAZILIEVSKI le charge de visiter les mines qu'il possède sur la Léna. Il devra parcourir la contrée, relever des itinéraires et rapporter des documents nouveaux [...]

Joseph MARTIN se trouve à Irkoutsk. C'est dans cette ville qu'il prépare l'expédition Léna-Amour [...] Raid difficile et périlleux dans un pays encore inexploré et peu hospitalier, celui de la « taïga » mystérieuse. Surmontant tous les obstacles, il parvient à Albazine, sur le fleuve Amour, en novembre 1883, neuf mois après avoir quitté les rives de la Léna. [...] Il rapporte un relevé à la boussole de son itinéraire à travers les Monts Stanovoï, pour le compte de l'État-Major russe [...]

Dans les mois qui suivent, il effectue encore de nombreux voyages en Transbaïkalie et en Extrême-Orient, séjourne au Japon, où il prononce une conférence, et revient, par Port-Saïd et Odessa, à Saint-Petersbourg, qu'il a quitté quatre ans plus tôt.

Il a donc visité les frontières de la Mongolie, les mines d'or de la région de l'Onon, les bassins de l'Argoun et de la Chilka, puis, beaucoup plus à l'est, les mines Sabachnikov sur la Zéïa, la ville de Blagovetchensk, à la frontière mandchoue, les villes de Nikolaïevsk et de Vladivostok. Début 1886, l'explorateur a trente-sept ans :

Il évalue à 35.000 le nombre de kilomètres parcourus de la Baltique au Japon, et à 3.000, le nombre de kilomètres parcourus à pied ! « J'ai fait, déclarera-t-il un peu plus tard, tout ce qui dépendait de moi pour rendre service à la science. » Et il ajoute : « Je n'avais point oublié ma nationalité française et j'éprouve une certaine fierté à penser que le nom d'un Français prendra place à côté de celui des Russes qui ont si vaillamment travaillé à nous faire connaître la plus vaste province du plus vaste empire du monde. »

Le voyageur prononce plusieurs conférences en Russie où il reçoit les plus hautes distinctions, puis il gagne Paris et Lyon.

À Paris, il est accueilli par la Société de Géographie, qui lui décerne une médaille d'or. À Lyon, où il fait un compte-rendu détaillé de son expédition dans les Monts Stanovoï, le 25 octobre 1887, la Société de Géographie lui remet le diplôme de membre titulaire à vie, titre décerné pour la première fois. La presse et les revues lui consacrent de nombreux articles très élogieux. Malheureusement, comme l'écrira son neveu ALLEMAND-MARTIN, « moins heureux que nombre de ses compatriotes explorateurs, il n'obtient du gouvernement français même pas le remboursement des frais de transport, si onéreux, des nombreuses collections qu'il a généreusement données au Musée du Trocadéro, au Muséum et au Musée de Lyon ».

Dans la conférence que Joseph MARTIN fit à la Société de géographie de Lyon le 25 octobre 1887, il livra quelques détails sur les conditions de son expédition dans les Monts Stanovoï.

Comme moyen de transport, on ne pouvait songer au chariot dans une contrée où n'existe aucun chemin. J'eus la bonne fortune de trouver un Toungouze qui connaissait le terrain jusqu'à 200 verstes au delà des mines, dans la direction où je voulais m'engager. Il se chargea de me fournir une partie de l'escorte indigène avec quatre-vingts rennes. L'escorte indigène se composait de quelques Yakoutes et Toungouzes nomades avec femmes et enfants, indispensables pour la conduite et la

Source : MNHN, Paris

surveillance des rennes ; ceux-ci, pendant les haltes, s'en allant souvent fort loin chercher leur nourriture, ce n'est pas sans peine qu'on parvient à les réunir pour se remettre en route.

Pour ma part, j'emmenai quelques Russes, qui m'abandonnèrent peu après le départ, et quelques Toungouzes avec des chevaux et des rennes. En résumé, la caravane se composait de 120 rennes, de 18 chevaux, d'une vingtaine de chiens et de 20 personnes.

Tandis que les adultes marchaient à pied, les enfants étaient attachés sur les rennes, en contrepoids à des sacs de farine et d'autres provisions. La colonne occupait à peu près un kilomètre de longueur (MARTIN, 1888 : 30).

Ce serait d'ailleurs de cette expédition que Joseph MARTIN aurait rapporté de la région de la haute Zéïa le costume de chamane toungouse conservé au Musée de l'Homme. Au cours de la traversée des Stanovoï, il assista à plusieurs cérémonies chamaniques exécutées à l'occasion de morts tragiques :

L'un de mes compagnons toungouzes, étant tombé dans une crevasse de glace, ne survécut pas à cette chûte. Il fut enterré dans un trou de rocher, sous des pierres et des branchages. Cet enterrement donna lieu à une cérémonie funèbre selon le rite chamanique. Un Toungouze qui officia, revêtu des insignes des chamans, se livra à toutes les invocations d'usage. Ce ne fut malheureusement pas la dernière cérémonie de ce genre à laquelle donna lieu mon exploration (J. MARTIN, 1888 : 34 et planche p. 33).

Pendant l'année 1887, Joseph MARTIN séjourne six mois en France. Il se rend à Vienne, sa ville natale, à laquelle il compte faire don des collections qu'il rapportera de ses nouvelles expéditions. Car Joseph MARTIN a décidé de repartir. Son ambition ultime est de parvenir à Lhassa, la cité interdite du Tibet qui est, à l'époque, le rêve de tout explorateur : non seulement PRZEWALSKI, que Joseph MARTIN a rencontré à Moscou sans doute en 1886 deux ans avant la mort de celui-ci, mais aussi BONVALOT, les frères GRUM-GRŽIMAJLO et l'infortuné DUTREUIL DE RHINS dont il croisera la route.

Bien qu'éprouvé déjà par les fatigues et les fièvres, il dresse les plans d'un voyage au Thibet [...] Il apprend le chinois et les idiomes thibétains, il lit les récits des voyageurs, scrute les cartes disponibles [...]

Son désir est de se rendre de Pékin à Lhassa, en traversant la grande boucle du Fleuve Jaune et en suivant l'itinéraire de Marco Polo. Il avait l'intention de remonter le Fleuve Jaune jusqu'à sa source, et d'explorer le Kou-kou-nor. Il comptait regagner l'Europe par le Turkestan russe, comme le fera un peu plus tard le Suédois Sven HEDIN.

Son projet de voyage à travers la Chine reçoit le soutien de la Société de géographie de Russie, et aussi celui de la Société de géographie de Lyon qui lui confie « une mission commerciale pour recueillir des renseignements dans les contrées peu connues qu'il va parcourir », en particulier, tout ce qui a trait à l'élevage du ver à soie. En septembre 1889, il est à Pékin. Sa caravane est constituée par un cosaque, un lama, un maître muletier et quelques hommes. Lui-même va à cheval.

Arrivé au Gansu, il explore les Nan Shan à la recherche de terrains aurifères et, le 28 avril 1890, à Ganzhou (actuellement Changye), à la résidence catholique belge, il reçoit des nouvelles de la mission des frères GRUM-GRŽIMAJLO et de celle du prince D'ORLÉANS et de BONVALOT.

Il tente à plusieurs reprises de passer au Tibet, mais la route de Lhassa lui est interdite par les autorités chinoises. Il doit se contenter de parcourir la chaîne des Nan Shan, recueillant des échantillons géologiques et prenant des croquis. Épuisé, malade, il est contraint d'abandonner et se dirige alors vers le Turkestan chinois :

Le 7 juillet [1891] à Khotan, a lieu l'entrevue entre Joseph MARTIN et deux compatriotes : DUTREUIL DE RHINS et GRENARD : « la conversation roula sur la Société de Géographie et les affaires de France. »

DUTREUIL DE RHINS venait du Ferghana et allait en Chine et il avait été entendu qu'il rencontrerait MARTIN sur le chemin du retour. Il devait périr en mission trois ans plus tard.

Le 7 août 1891, Joseph MARTIN arrive à Kachgar.

Il écrit à la Société de Géographie de Paris : « Monsieur le Secrétaire général, je vous prie de vouloir bien remercier la Société de Géographie pour la somme de 1.500 francs qu'elle a bien voulu m'adresser. M. le Consul général de Russie à Kachgar m'offre gracieusement l'hospitalité au Consulat où j'ai reçu l'accueil le plus sympathique. Je me remettrai en route aussitôt que je serai rétabli de mes fatigues et aurai réparé ma santé. »

Source : MNHN, Paris

Enfin, début octobre 1891, il parvient à Novo-Marghelan, ville bâtie quinze ans plus tôt par les Russes, tout de suite après qu'ils eurent conquis le Ferghana. Il y mourra le 22 mai 1892 après une longue maladie. Un officiel russe prononça un discours sur sa tombe : « Nous enterrons un des plus glorieux fils de la France, fils que la Russie a compté longtemps pour le sien. »

Bien qu'il n'ait pu explorer le Tibet, Joseph MARTIN avait cependant, en vingt-cinq mois, parcouru une grande partie du continent asiatique, reliant Pékin au Turkestan russe.

> Ce parcours, accompli soit à pied, soit dans des conditions difficiles et fatigantes, représente, jusqu'à Khotan seulement, trois cent vingt étapes, dans des régions mal connues ou inexplorées, au relief accidenté et au climat rude. Ces étapes, de douze à seize heures, atteignaient parfois une cinquantaine de kilomètres.

L'expédition ne revenait pas bredouille puisque, du Ferghana, Joseph Martin enverra à la Société de géographie de Saint-Pétersbourg huit caisses contenant des collections réunies en cours de route.

*

Il est à noter que, bien que Français, Joseph MARTIN a accompli ses expéditions pour le compte de l'empire russe. En effet, malgré ses offres de service, il n'a pas rencontré dans son propre pays une aide et un soutien comparables à ceux qui lui furent généreusement alloués en Russie.

« Très peu diplomate, d'un caractère un peu vif, d'une franchise entière, il n'a pas su faire antichambre dans les ministères. » Ainsi le décrit le Dr. HAMY, membre de l'Institut et fondateur du Musée de l'Homme, dans un discours qu'il prononça en 1894 après la mort de l'explorateur. Et il poursuit : « C'était une nature un peu fruste. Sept longues années de vie au contact des Iakoutes et des Toungouses, dans un climat inhospitalier, avaient altéré sa santé et aigri quelque peu son caractère. » Il est vrai que les conditions dans lesquelles Joseph MARTIN effectuait ses explorations étaient très différentes de celles des voyages de Louis MARIN qui, avec l'agréable compagnie d'un ami intime, parcourait des chemins connus et civilisés, de réceptions en réceptions quasi officielles.

Cependant, Joseph MARTIN n'avait pas complètement rompu avec la France. Une partie des objets qu'il avait collectés n'a pas été expédiée à Saint-Pétersbourg et se retrouve à Paris et à Lyon. Et le même Dr. HAMY convient que, lorsque l'explorateur commentait ses découvertes, au milieu de son exposition du Trocadéro, « il devenait alors éloquent à sa manière, original et pittoresque, et l'on emportait de l'entrevue des souvenirs plutôt sympathiques ».

Source : MNHN, Paris

George Montandon
Un ethnologue à la dérive, « expert en raciologie »
1879-1944 (ou 1961 ?)

Nous tenons à remercier le Centre de documentation juive contemporaine pour l'abondante documentation qu'il a aimablement mise à notre disposition. Les renseignements figurant dans cette notice sont repris des nombreux travaux de Marc Knobel, en particulier de « L'ethnologie à la dérive » parue dans Le Monde juif, *n° 132, pp. 179-192. Nous avons aussi utilisé* « La France aux Français ». Histoire des haines nationalistes, *Paris, Le Seuil, 1993, 400 pp. de Pierre Birnbaum. Monsieur Zinger nous a également fourni des informations très précieuses sur la mort mystérieuse de Montandon.*

George Montandon est né le 19 avril 1879 à Cortaillod, canton de Neufchâtel, dans une famille d'origine française qui avait émigré en Suisse.

Il obtient son diplôme de médecin de l'État en 1906. Mais, après avoir suivi à Hambourg des cours de médecine tropicale, il se prend d'intérêt pour l'ethnologie. Il part donc dans le Sud-Ouest éthiopien où il reste plus de deux ans à parcourir et à étudier la région. Ce voyage donnera lieu à plusieurs publications, dont *Au pays Ghimirra. Récit de mon voyage à travers le Massif éthiopien (1909-1911)* qui paraît en 1913. À son retour, il reprend ses activités de médecin tout en poursuivant des recherches ethnologiques.

> Lorsque la guerre éclate, Montandon quitte la Suisse et s'engage comme médecin volontaire à l'Hôtel-Dieu de Bourg-en-Bresse. En 1916, très las, il retourne à Lausanne et rouvre son cabinet. Peu après la guerre (1919-1921), il est envoyé par le Comité International de la Croix Rouge de Genève, en mission en Sibérie orientale, où il a charge de diriger par mer, maintenant que la paix est faite, les prisonniers de la Sibérie orientale vers l'Europe. Pendant quelques années (1921-1925), Montandon témoignera, à la suite de ce voyage, d'une réelle sympathie pour le régime bolchevique (Knobel, 1988 : 181).
>
> Cet ancien sympathisant de la cause bolchevique a publié, en 1924, plusieurs articles dans *Clarté* avant de faire paraître dans *L'Humanité*, en 1926, un article sur les types juifs [...] plus nazi que les nazis (Birnbaum, 1993 : 193).

C'est durant ce voyage à travers la Sibérie extrême-orientale que Montandon rapportera les objets qui figurent dans les collections du Musée de l'Homme. (Il en ramènera également une épouse russe, née à Perm en 1897.) Il en profite, en particulier, pour réunir en 1919 une belle collection d'objets aïnous (relève-moustache, crânes de renard et kimonos en étoffe d'orme), à propos de laquelle il écrit dans son livre *La Civilisation aïnou et les cultures arctiques* (1937) : « À notre départ de Hokkaido, le Rév. Batchelor déclara que notre collection était une des plus importantes qu'il eût vu quitter l'île. »

En 1925, Montandon abandonne Lausanne et sa profession de médecin pour s'installer définitivement à Paris où il travaillera jusqu'en 1927 au Laboratoire d'anthropologie du Muséum national d'Histoire naturelle dont le directeur de l'époque était le professeur Verneau. L'assistant de Verneau était Paul Rivet. Montandon, jaloux de ce dernier et sentant que sa carrière risque d'être bloquée, quitte le Muséum, toujours en quête d'une reconnaissance universitaire qui lui échappe. Il publie en 1928 *L'Ologenèse humaine*, où il soutient que l'origine de la vie et l'origine de l'homme ne sont ni monogéniques, ni polygéniques, mais « ologéniques ».

> L'ologenèse humaine — et quelques travaux annexes — lui fournit l'occasion d'être admis, en 1931, à l'École d'Anthropologie, comme remplaçant de Louis Marin. En 1932-1933, il y professe l'ethnologie, comme suppléant du Professeur Georges Hervé, décédé en octobre 1932. Enfin, en juin 1933, il est nommé Professeur à la Chaire d'Ethnologie par Louis Marin qui sanctionne ainsi le choix qu'avait suggéré Georges Hervé quant à la personne de son successeur (Knobel, 1988 : 182).

Source : MNHN, Paris

Son cours à l'École d'anthropologie porte sur les cycles culturels et il publie successivement *La Race, les races, mise au point d'ethnologie somatique* (1933), *L'Ologenèse culturelle. Traité d'ethnologie culturelle* (1934) et *L'Ethnie française* (1935).

C'est durant ces années que MONTANDON se transforme en un militant antisémite notoire dont la haine ira jusqu'au délire.

> Au mois de septembre 1938, pour le numéro 1 des *Cahiers du Centre d'examen des tendances nouvelles*, MONTANDON fait paraître : « Le problème des races. l'ethnie juive devant la science » [...] Là encore, MONTANDON soutient qu'il n'y a pas de race juive, qu'il existe avant tout une ethnie juive [...] l'auteur considère que les Juifs ont « soigneusement entretenu l'ethnisme juif », et conclut que l'existence de ces particularités « juives » doit justifier la mise à l'index du Juif.
>
> MONTANDON préconise alors, la création « d'un État israélite » et pour les Juifs qui enfreindraient la politique de « préservation », il propose la mise à mort et pour les femmes : « les défigurer en leur coupant l'extrémité nasale » (KNOBEL, 1988 : 183).

Cet article lui vaudra les compliments, entre autres, de Louis-Ferdinand CÉLINE, son grand ami, qui popularisera la doctrine raciale de MONTANDON dans *L'École des cadavres*. Cette obsession mutilatrice sera reprise dans l'article « Faut-il fusiller ou couper le nez ? » publié dans *Le Cri du peuple* du 13 août 1940 : « Personnellement je trouve appropriée la mesure consistant à couper, dans certains cas, le bout du nez aux femelles juives car celles-ci ne sont pas moins dangereuses que les hommes. »

Notons que MONTANDON est toujours professeur titulaire de la Chaire d'ethnologie de l'École d'anthropologie. Non seulement l'École ne désavoue pas son professeur, mais

> [...] C'est toute l'École d'anthropologie, Louis MARIN en tête, son directeur, personnage également fort important dans le personnel politique conservateur de l'époque, qui épouse les thèses ethniques du régime de Vichy, lui apportant ainsi une légitimité universitaire (BIRNBAUM, 1993 : 197).

L'École d'anthropologie continue d'ailleurs d'exister pendant la guerre et sous l'occupation, avec les mêmes professeurs.

Avec l'occupation, l'importance de MONTANDON croît. En juillet 1940, il prend la direction d'une revue à prétentions scientifiques, *L'Ethnie française*, qui très vite en vient à ne s'occuper que des questions juives. En février 1942, c'est lui qui, en sa qualité d'« expert en raciologie » reconnu par les autorités allemandes, est chargé par Xavier VALLAT, commissaire général aux Questions Juives, de délivrer les « certificats d'appartenance ou de non-appartenance à la race juive », à la suite d'humiliants examens médicaux. Sa voracité financière est célèbre : il exige le paiement de sommes considérables pour ses examens (BIRNBAUM, *op. cit.*).

En janvier 1943 est créé l'Institut d'Études des Questions Juives et ethno-raciales dont la direction technique est assurée par le Professeur MONTANDON qui a autorité sur le personnel enseignant.

> L'Institut donne un enseignement supérieur d'ethno-raciologie (MONTANDON), d'eugénisme et de démographie (MAUGER), de philosophie ethno-raciale (VILLEMAIN) (KNOBEL, 1988 : 191).

En toutes circonstances, il fait preuve d'un antisémitisme encore plus virulent que celui des nazis eux-mêmes : « Prétendre que j'obéis à des suggestions hitlériennes est un non-sens. C'est plutôt Hitler qui s'est saisi des miennes — les réalisant en pleine guerre et sans accord réciproque. » Et aussi : « La question juive serait réglée si l'on autorisait légalement tout Français chrétien à tuer deux Juifs » (MONTANDON, cité par BIRNBAUM, 1993 : 190).

L'Institut fermera ses portes l'été 1943, faute de public.

> En février 1944, MONTANDON — qui ne fait plus l'unanimité depuis que son Institut a disparu — tente de reprendre pied dans la propagande raciste... en vain !
>
> Le règne de MONTANDON s'achève. Le 3 août 1944, à 8 heures du matin, il est victime d'un attentat à son domicile. Sa femme, étant intervenue, est tuée sur le coup. MONTANDON est blessé grièvement et serait mort quelques heures plus tard... (KNOBEL, 1988 : 191).

En fait, il semble que MONTANDON n'est pas mort le 30 août 1944 à l'hôpital Karl-Weinrich de Fulda (dans la Hesse), comme voudrait le faire croire un acte de décès de l'Allemagne nazie en date du 2 septembre 1944. MONTANDON, malade, était alité, et c'est sa femme, Maria KONSTANTINOVNA, qui ouvrit

Source : MNHN, Paris

la porte à un commando de justiciers ce matin de 1944. Elle fut tuée à sa place. Quant à MONTANDON, grièvement blessé, il fut hospitalisé à Tenon avant d'être évacué en août vers l'Allemagne. Il y aurait été guéri de ses blessures, et l'acte de décès obtenu auprès des autorités nazies lui permettait d'échapper à d'éventuelles poursuites judiciaires. Considéré comme mort en 1944 sur le plan juridique, il serait en réalité mort en Suisse en 1961. (Ces précisions sont dues à Monsieur ZINGER, que nous remercions ici.)

Source : MNHN, Paris

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier M^mes^ Dorine DESTABLE et Maryse DELAPLANCHE, photographes du Musée de l'Homme, pour leur patience et le talent mis à restituer la beauté et l'âme des objets chamaniques ici présentés ; M. Jean LAURENT (†), dessinateur au Musée de l'Homme, pour ses dessins qui joignent à la précision documentaire une profonde sensibilité artistique ; M^me^ Françoise COUSIN, responsable du Département de technologie comparée du Musée de l'Homme, qui par amitié n'a pas hésité à prendre sur son temps pour établir les patrons des costumes chamaniques, mis ensuite au net par M. François DURIF ; M. Jean-Marc CHAVY du Service des publications du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (UMR 7535 du CNRS), qui a eu la gentillesse de réaliser les cartes et les schémas reproduits dans cet ouvrage ; M. Elhanan MOTZKIN, qui a bien voulu mettre au point les traductions en anglais des résumés ; le Centre de documentation juive contemporaine, grâce auquel nous avons pu avoir accès au fonds documentaire sur Montandon. Enfin, nous exprimons notre gratitude à M^me^ Christine HEMMET et tout spécialement à M^me^ Bernadette ROBBE, nos collègues au Département d'Asie du Musée de l'Homme, pour le soutien amical qu'elles ont constamment apporté à notre projet.

Source : MNHN, Paris

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALEKSEENKO, E.A., 1967. — *Kety. Istoriko-ètnografičeskie očerki.* Nauka, Leningrad, 262 pp.

ALEKSEEV, N.A., 1975. — *Tradicionnye religioznye verovanija jakutov v XIX-načale XX v.* Nauka, Novosibirsk, 198 pp.

ALEKSEEV, N.A., 1984. — *Šamanizm tjurkojazyčnyx narodov Sibiri.* Nauka, Novosibirsk, 144 pp.

ANOXIN, V.A., 1924. — *Materialy po šamanstvu u altajcev, sobrannye vo vremja putešestvij po Altaju v 1910-1912 gg. po poručeniju russkogo komiteta dlja izučenija Srednej i Vostočnoj Azii. In : SMAE*, **4** (2), 250 pp.

ANUČIN, D.N., 1899. — K istorii iskusstva i verovanij u priural'skoj čudi. *In : Materialy po arxeologii vostočnyx gubernij*, **34**. Izd. Moskovskogo arxeologičeskogo obščestva, Moscou : 87-160.

ANUČIN, V. I., 1914. — Očerk šamanstva u enisejskix ostjakov. *In : Sbornik Muzeja Antropologii i Ètnografii pri Imperatorskoj Akademii Nauk*, **2** (2). Saint-Pétersbourg : 1-89.

ARSEN'EV, V.K., 1926. — *Lesnye ljudy udexejcy (tazy).* Tom 5. Knižnoe Delo, Vladivostok, 50 pp.

ARSEN'EV, V.K., 1986. — *Izbrannye proizvedenija.* Tom. 2 : *V gorax Sixotê-Alinja. Skvoz' tajgu.* Sovetskaja Rossija, Moscou, 415 pp.

ARUTJUNOV, S.A. & SERGEEV, D.A., 1969. — *Drevnie kul'tury aziatskix èskimosov (uêlenskij mogil'nik).* Nauka, Moscou, 201 pp.

ARUTJUNOV, S.A. & SERGEEV, D.A., 1975. — *Problemy êtničeskoj istorii Beringomor'ja (êvenskij mogil'nik).* Nauka, Moscou, 240 pp.

AVRORIN, V.A., 1986. — *Materialy po nanajskomu jazyku i fol'kloru.* Nauka, Leningrad, 256 pp.

AVRORIN, V.A. & KOZ'MINSKIJ, I.I., 1949. — Predstavlenija oročej o vselennoj, o pereselenii duš i putešestvijax šamanov, izobražennye na « karte ». *In : SMAE*, **11** : 324-334.

BADAMXATAN, S., 1986. — *Les Chamanistes du Bouddha vivant. Études mongoles et sibériennes*, **17**, 207 pp.

BADAMXATAN, S., 1987. — Le mode de vie des Caatan, éleveurs de rennes du Xövsgöl. *Études mongoles et sibériennes*, **18** : 99-127.

BASAEVA, K.D., 1993. — Rites et coutumes concernant les enfants chez les Bouriates de Cisbaïkalie. *Études mongoles et sibériennes*, **24** : 67-91.

BATCHELOR, J. (rev.), 1901. — *The Ainu and their folk-lore.* The Religious Tract Society, London, 604 pp.

BEFFA, M.-L., 1982. — Un conte nivx. *Études mongoles et sibériennes*, **13** : 9-38.

BEFFA, M.-L. & DELABY, L., (eds), 1991-1992. — *Voyage en Sibérie au dix-huitième siècle. Études mongoles et sibériennes*, **22-23**, 359 pp.

BEFFA, M.-L. & DELABY, L., 1993. — Quand Suslov étudiait les Évenks dans les années trente. *Études mongoles et sibériennes*, **24** : 95-100.

BERGER, J.-D. & BERGER, R., 1971. — Le dernier voyage de Joseph Martin explorateur viennois. *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, **67**. Imprimerie Bosc Frères, Lyon (paru en 1972) : 57-96.

BIRNBAUM, P., 1993. — *« La France aux Français ». Histoire des haines nationalistes.* Le Seuil, Paris, 400 pp.

BOAS, F., 1901. — *The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay*. Part I. *Bulletin of the American Museum of Natural History*, **15**, 570 pp.

BOAS, F., 1975 (1901). — *The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay*. Part I. AMS Press, New-York, 570 pp.

BOGORAS, W., voir aussi BOGORAZ (-TAN), V.G.

BOGORAS, W., 1901. — The Chukchi of Northeastern Asia. *American Anthropologist*, n. s., **3** (1) : 80-108.

BOGORAS, W., 1904-1909. — *The Chukchee*. The Jesup North-Pacific Expedition 7. E.J. Brill/G.E. Stechert & Co, Leiden/New-York, 733 pp. [Memoirs of the American Museum of Natural History, 11].

BOGORAS, W., 1910-1913. — *Chukchee Mythology*. The Jesup North-Pacific Expedition 8 (1). E.J. Brill/G.E. Stechert & Co, Leiden/New York, 197 pp. [Memoirs of the American Museum of Natural History, 12].

BOGORAS, W., 1975 (1904-1909). — *The Chukchee*. The Jesup North-Pacific Expedition 7. AMS Press, New-York, 733 pp.

BOGORAS, W., 1975 (1910-1913). — *Chukchee Mythology*. The Jesup North-Pacific Expedition 8 (1). AMS Press, New-York, 197 pp.

BOGORAZ (-TAN), V.G., voir aussi BOGORAS, W.

BOGORAZ-TAN, V.G., 1900. — Materialy po izučeniju čukotskago jazyka i fol'klora. *In : Trudy jakutskoj êkspedicii, snarjažennoj na sredstva I.M. Sibirjakova*, otd. III, tom 11, čast 3. Izd. Imperatorskoj Akadamii Nauk, Saint-Pétersbourg, 417 pp.

BOGORAZ, V.G., 1901. — Očerk material'nago byta olennykh čukčej, sostavlennyj na osnovanii kolleckcij N. L. Gondatti. Aperçu sur l'ethnographie des Tchouktches d'après les collections de N. L. Gondatti du Musée éthnographique *[sic]* de l'Académie

Source : MNHN, Paris

impériale des sciences de S. Pétersbourg. *In* : *SMAE*, **1** (2). Commissionnaires de l'Académie impériale des Sciences, Saint-Pétersbourg : 1-65, 25 pl..

CHAUSSONNET, V., 1988. — Needles and Animals : Women's Magic. *In* : W.W. FITZHUGH & A. CROWELL, *Crossroads of Continents. Cultures of Siberia and Alaska.* Smithsonian Institution Press, Washington : 209-226.

CINCIUS, V.I., 1971. — Vozzrenija negidal'cev, svjazannye s oxotnič'im promyslom. *In* : *Religioznye predstavlenija i obrjady narodov Sibiri v XIX-načale XX v. SMAE*, **27**. Nauka, Leningrad : 170-200.

CZAPLICKA, M.-A., 1914. — *Aboriginal Siberia. A Study in Social Anthropology.* Clarendon Press, Oxford, 374 pp.

DELABY, L., 1969. — À propos des cannes chevalines du Musée de l'Homme. *Objets et Mondes*, **9** (3) : 279-296.

DELABY, L., 1970. — Figurations sibériennes d'oiseaux à usage religieux. *Objets et Mondes*, **10** (3) : 195-224.

DELABY, L., 1975. — Tambours silencieux en Sibérie méridionale. *Objets et Mondes*, **15** (1) : 69-76.

DELABY, L., 1976.— *Chamanes toungouses. Études mongoles et sibériennes*, 7, 245 pp.

DELABY, L., 1980. — Mourir pour vivre avec les ours. *Études mongoles et sibériennes*, **11** : 17-46.

DELABY, L., 1982. — Pas de chapeau à queues pour la chamanesse. *Voyages chamaniques 2. L'Ethnographie*, **LXXVIII**, 87-88 (2-3) : 149-159.

DELABY, L., 1986. — Quatre yeux pour pleurer. *L'Ethnographie*, **LXXXII**, 98-99 (1-2) : 267-276.

DELABY, L., 1987. — Piquets d'attache pour chevaux célestes. *Études mongoles et sibériennes*, **18** : 48-74.

DELABY, L., 1993*a*. — Esprits époux d'enfants. *Études mongoles et sibériennes*, **24** : 37-51.

DELABY, L., 1993*b*. — Le chien du maître de la montagne. *Études mongoles et sibériennes*, **24** : 53-65.

DELABY, L., 1997. — *Bataclan chamanique raisonné 1. Études mongoles et sibériennes*, **28**, 206 pp.

DELABY, L., 1998. — *Bataclan chamanique raisonné 2. Études mongoles et sibériennes*, **29**, 248 pp.

DIÓSZEGI, V., 1967. — The Origins of the Evenki « Shaman-mask » of Transbaikalia. *Acta Ethnographica Academiae Scientarum Hungaricae*, **20** (2) : 171-201.

DIÓSZEGI, V., 1968*a*. — The Origin of the Evenki Shamanic Instruments (Stick, Knout) of Transbaikalia. *Acta Ethnographica Academiae Scientarum Hungaricae*, **17** (3-4) : 265-311.

DIÓSZEGI, V., 1968*b*. — The Three-Grade Amulets among the Nanai (Golds). *In* : *Popular Beliefs and Folklore Tradition in Siberia.* Indiana University/Mouton, Bloomington/The Hague : 387-406.

DUCROCQ, G., 1905. — *Du Kremlin au Pacifique.* Honoré Champion, Paris, 147 pp.

EVEN, M.-D., 1988-1989. — *Chants de chamanes mongols. Études mongoles et sibériennes*, **19-20**, 442 pp.

FITZHUGH, W.W. & CROWELL, A., (eds), 1988. — *Crossroads of Continents. Cultures of Siberia and Alaska.* Smithsonian Institution Press, Washington, 360 pp.

FRANÇOIS-PONCET, A., 1964. — *Notice sur la vie et les travaux de Louis Marin (1871-1960).* Firmin-Didot & Cie, Paris, 42 pp.

HAMAYON, R., 1990. — *La Chasse à l'âme. Esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien.* Société d'ethnologie, Nanterre, 880 pp. [Mémoires de la Société, 1].

HELIMSKI, E.A. & KOSTERKINA, N.T., 1992. — Petites séances d'un grand chamane nganasan. *Chamanes et chamanisme au seuil du nouveau millénaire. Diogène*, **158** : 37-51.

HENTZE, C., 1936. — *Objets rituels, croyances et dieux de la Chine antique et de l'Amérique.* Éditions de Sikkel, Anvers, 120 pp.

HENTZE, C., 1938. — Le culte de l'ours ou du tigre et le T'ao-t'ié. *Zalmoxis. Revue des études religieuses*, **1**. Paul Geuthner, Paris : 50-68, 8 pl.

ISBRANT (IZBRANT) IDES, [E.] & BRAND, A., 1967. — *Zapiski o russkom posol'stve v Kitaj (1692-1695).* Glavnaja RedakcijaVostočnoj Literatury, Moscou, 404 pp.

IVANOV, S.V., 1949. — Mamont v iskusstve narodov sibiri. *In* : *SMAE*, **11** : 133-161.

IVANOV, S.V., 1954. — *Materialy po izobrazitel'nomu iskusstvu narodov Sibiri XIX-načala XX v.* Izd. Akademii Nauk SSSR, Moscou/Leningrad, 838 pp. [Trudy Instituta êtnografii im. N.N. Mikluxo-Maklaja, 22].

IVANOV, S.V., 1955. — K voprosu o značenii izobraženij na starinnyx predmetax kul'ta u narodov Sajano-Altajskogo nagor'ja. *In* : *SMAE*, **16** : 163-264.

IVANOV, S.V., 1963. — *Ornament narodov Sibiri kak istoričeskij istočnik (po materialam XIX-načala XX v.). Narody severa i dal'nego vostoka.* Izd. Akademii Nauk SSSR, Moscou/Leningrad, 500 pp. [Trudy Instituta êtnografii im. N.N. Mikluxo-Maklaja, 81].

IVANOV, S.V., 1970. — *Skul'ptura narodov severa Sibiri XIX-pervoj poloviny XX v.* Nauka, Leningrad, 295 pp.

JOCHELSON, W., 1905-1908. — *The Koryak.* Part I. The Jesup North Pacific Expedition 6. E.J. Brill/G.E. Stechert & Co, Leiden/New-York, 381 pp. [Memoirs of the American Museum of Natural History, 10].

JOCHELSON, W, 1933. — *The Yakut.* American Museum of Natural History, New-York, 225 pp. [Anthropological Papers of the American Museum of Natural History, 33 (2)].

JOCHELSON, W., 1975 (1905-1908). — *The Koryak.* Part I. The Jesup North Pacific Expedition 6. AMS Press, New-York, 381 pp.

KIBRIK, A.E., 1991. — Les langues en voie de disparition en U.R.S.S. *Diogène*, **153** : 72-91.

KNOBEL, M., 1988. — L'ethnologie à la dérive. *Le Monde juif*, **132** : 179-192.

KOLARZ, W., 1953. — *Les Colonies russes d'Extrême-Orient.* Fasquelle, Paris, 238 pp.

Source : MNHN, Paris

KREINER, J. & ÖLSCHLEGER, H.-D., 1987. — *Ainu. Jäger, Fischer und Sammler in Japans Norden. Ein Bestanskatalog der Sammlung des Rautenstrauch-Joest-Museums*. Cologne, 130 pp. [Ethnologica, neue Folge, 12].

KREJNOVIČ, E.A., 1973. — *Nivxgu. Zagadočnye obitateli Saxalina i Amura*. Nauka, Moscou, 495 pp.

KSENOFONTOV, G.V., 1992 (1928-1929). — *Šamanizm. Izbrannye trudy*. Tvorčesko-proizvodstvennaja Firma « Sever-Jug », Iakoutsk, 318 pp.

KSENOFONTOV, G.V., 1961. — Prazdničnyj algys na ysyaxe. *In* : *Sbornik statej i materialov po êtnografii narodov Jakutii*, **2**. Iakoutsk : 77-82.

LABBÉ, P., 1905. — *Un bagne russe, l'île de Sakhaline*. Hachette, Paris, 276 pp.

LANDRIN, F., 1887. — Exposition de Joseph Martin au Musée du Trocadéro. *Revue d'Ethnographie*, **6** : 503-506.

LEROI-GOURHAN, A. & LEROI-GOURHAN, A., 1989. — *Un voyage chez les Aïnous. Hokkaïdo-1938*. Albin Michel, Paris, 156 pp.

LEVIN, M.G. & POTAPOV, L.P., (eds), 1956. — *Narody Sibiri*. Izd. Akademii Nauk, Moscou/Leningrad, 1083 pp.

LEVIN, M.G. & POTAPOV, L.P., (eds), 1961. — *Istoriko-êtnografičeskij atlas Sibiri*. Izd. Akademii Nauk, Moscou/Leningrad, 498 pp.

LINDGREN, E. J., 1935. — The Shaman Dress of the Dagurs, Solons and Numinchens in N.-W. Manchuria. *In* : *Hyllningsskrift Tillägnad Sven Hedin. Geografiska Annaler*. Stockholm : 365-378.

LOPATIN, I.A., 1922. — *Gol'dy. Amurskie, Ussurijskie i Sungarijskie*. Vladivostok, 370 pp. [Zapiski obščestva izučenija Amurskago kraja, 17].

LOT-FALCK, E., 1953. — *Les Rites de chasse chez les peuples sibériens*. NRF, Paris, 235 pp. [L'espèce humaine].

LOT-FALCK, E., 1959. — Les masques eskimo. Les masques d'Angmassalik. Les masques sibériens. Les masques de chamanes sibériens. Les masques funéraires du Tachtyk (Kyrgyz du Iénisséi). Les masques funéraires aléoutes et eskimo. *In* : *Le Masque* [Catalogue du] Musée Guimet, décembre 1959-mai 1960. Édition des Musées Nationaux, Paris : 9-20.

LOT-FALCK, E., 1961. — À propos d'un tambour de chamane toungouse. *L'Homme*, **1** (2) : 25-30.

LOT-FALCK, E., 1962. — La lune, chez les peuples sibériens et eskimo. *In* : *La Lune. Mythes et rites*. Le Seuil, Paris : 340-366 [Sources orientales, VI].

LOT-FALCK, E., 1963. — Le mammouth auxiliaire chamanique (à propos d'un accessoire toungouse du Musée de l'Homme). *L'Homme*, **3** (2) : 113-122.

LOT-FALCK, E., 1974. — Textes eurasiens. *In* : R. BOYER & E. LOT-FALCK, *Les Religions de l'Europe du Nord*. Fayard/Denoël, Paris : 611-753.

LOT-FALCK, E., 1977. — Le costume de chamane toungouse du Musée de l'Homme. *Études mongoles et sibériennes*, **8** : 19-71.

MARIN, Louis (Mme), 1973. — *Louis Marin 1871-1960, homme d'État, philosophe et savant, Par lui-même et par ses contemporains*. Édité à compte d'auteur Imprimerie Jouve, Paris, 247 pp.

MARIN, Louis (Mme), 1975. — *Louis Marin. Voyage de 1901 en Russie-Sibérie-Mongolie-Mandchourie-Chine-Corée*. Édité à compte d'auteur Imprimerie Jouve, Paris, 194 pp.

MARTIN, J., 1888. — *La Sibérie orientale et les monts Stanovoï*, extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*. Imprimerie générale Vitte et Perrussel, Lyon, 47 pp.

MATHIASSEN, T., 1927. — *Archaelogy of the Central Eskimos*. Part I. Descriptive Part. Report of the Fifth Thule Expedition 1921-1924, 4. Gyldendalske Boghandel, Copenhague, 331 pp. [Nordisk Forlag].

MAZIN, I.A., 1984. — *Tradicionnye verovanija i obrjady êvenkov-oročonov*. Nauka, Novosibirsk, 200 pp.

MITLJANSKAJA, T.B., 1976. — *Xudožniki Čukotki*. Izd. Izobrazitel'noe Iskusstvo, Moscou, 208 pp.

MONTANDON, G., 1937. — *La Civilisation aïnou et les cultures arctiques*. Payot, Paris, 272 pp.

MURDOCH, J., 1892. — Ethnological Results of the Point Barrow Expedition, by John Murdoch. Naturalist and Observer, International Polar Expedition to Point Barrow, Alaska, 1881-1883. *In* : J.W. POWEL, *Ninth Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1887-1888*. Government Printing Office, Washington : 3-441.

NORDENSKIÖLD, A.E., 1883. — *Voyage de la* Vega *autour de l'Asie et de l'Europe*. Tome 1, traduit du suédois par Charles Rabot et Charles Lallemand. Hachette, Paris, 481 pp.

NORDENSKIÖLD, A.E., 1885. — *Voyage de la* Vega *autour de l'Asie et de l'Europe*. Tome 2, traduit du suédois par Charles Rabot et Charles Lallemand. Hachette, Paris, 478 pp.

OKLADNIKOV, A.P., 1966. — *Petroglify Angary*. Nauka, Moscou/Leningrad, 322 pp.

ORLOVA, E.P., 1964. — Amulety giljakov. *In* : *Arxeologija i êtnografija dal'nego vostoka*. Redakcionno-izdatel'skij otdel Sibirskogo otdelenija AN SSSR, Novosibirsk : 223-240.

PEKARSKIJ, Ê. K., 1907. — *Slovar' jakutskago jazyka*. Tipografija Imperatorskoj Akademii Nauk, Saint-Pétersbourg, 3858 pp.

PILSUDSKIJ, B., 1905. — Otčet po komandirovke k ajnam i orokam Saxalina. *In* : *Izvestija russkago komiteta po izučeniju Srednej i Vostočnoj Azii*.

PILSUDSKI, B., 1912. — *Materials for the study of the Ainu language and folklore*. Imperial Academy of Sciences, Cracovie, 242 pp.

PILSUDSKIJ, B., 1914. — Na med'vež'em prazdnike ajnov o. Saxalina. *Živaja Starina*, **23** (1-2) : 67-162.

POPOV, A.A., 1946. — Semejnaja žizn' u dolgan. *Sovetskaja Étnografija*, **4** : 50-74.

POPOV, A.A., 1949. — Materialy po religii jakutov b. Viljujskogo okruga. *In* : *SMAE*, **11** : 255-323.

POPOV, A.A., 1984. — *Nganasany. Social'noe ustrojstvo i verovanija*. Nauka, Leningrad, 150 pp.

Source : MNHN, Paris

POTANIN, G.N., 1883. — *Očerki severo-zapadnoj Mongolii*. Tom 4. Imperatorskoe russkoe geografičeskoe obščestvo, Saint-Pétersbourg, 1025 pp.

PRÉVOST, & ROMAN D'AMAT, (eds), 1951. — *Dictionnaire de biographie française*. Tome 5. Librairie Letouzey et Ané, Paris, 1527 pp.

PROKOF'EVA, E.D., 1951. — Êneckij šamanskij kostjum. *In* : *SMAE*, **13** : 125-153.

PROKOF'EVA, E.D., 1952. — K voprosu o social'noj organizacii sel'kupov (rod i fratrija). *In* : *Sibirskij êtnografičeskij sbornik*, **1**. Izd. Akademii Nauk SSSR, Moscou/Leningrad : 88-107 [Trudy Instituta êtnografii im. N. N. Mikluxo-Maklaja, n. s., 18].

PROKOF'EVA, E.D., 1971. — Šamanskie kostjumy narodov Sibiri. *In* : *Religioznye predstavlenija i obrjady narodov Sibiri v XIX-načale XX v. SMAE*, **27** : 5-100.

PROKOF'EVA, E.D., 1981. — Materialy po šamanstvu sel'kupov. *In* : *Problemy istorii obščestvennogo soznanija aborigenov Sibiri*. Nauka, Leningrad : 42-68.

RASMUSSEN, K., 1929. — *Intellectual Culture of the Iglulik Eskimos*. Report of the Fifth Thule Expedition 1921-1924, 7 (1). Gyldendalske Boghandel, Copenhague, 307 pp. [Nordisk Forlag].

RINTCHEN, Y., 1961. — *Les Matériaux pour l'étude du chamanisme mongol*. Tome 2 : *Textes chamaniques bouriates*. Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 156 pp. [Asiatische Forschungen, 8].

RUDENKO, S.I., 1961. — *The Ancient Culture of the Bering Sea and the Eskimo Problem*. University of Toronto Press, Toronto, 186 pp. [Arctic Institute of North America. Anthropology of the North : Translations from Russian sources, 1].

SCHURTZ, H., 1896. — Zur Ornamentik der Aino. *Internationales Archiv für Ethnographie*, **9** : 233-251.

SEM, Ju. A., 1979. — Xristianizacija nanajcev, eë metody i rezul'taty. *In* : *Xristianstvo i lamaizm u korennogo naselenija Sibiri*. Nauka, Leningrad : 197-226.

SERGEEVA, K.S. & RUBCOVA, E.S., 1988. — *Esquimaux d'Asie : contes et récits*. Éditions du CNRS, Paris, 270 pp.

SEROŠEVSKIJ, V.L., 1896. — *Jakuty. Opyt êtnografičeskago izsledovanija V. L. Seroševskago*. Tom 1. Izdanie Imp. Russkago Geografičeskago obščestva, Saint-Pétersbourg, 716 pp.

SEROŠEVSKIJ, V.L., 1993 (1896). — *Jakuty. Opyt êtnografičeskago izsledovanija*. ROSSPÊN, Moscou, 736 pp.

SEROV, S.Ia., 1988. — Guardians and Spirit-Masters of Siberia. *In* : W.W. FITZHUGH & A. CROWELL, *Crossroads of Continents. Cultures of Siberia and Alaska*. Smithsonian Institution Press, Washington : 241-255.

SHIROKOGOROFF, S.M., 1966 (1929). — *Social Organization of the Northern Tungus, with introductory chapters concerning geographical distribution and history of these groups*. Anthropological Publications, Oosterhout, 427 pp.

SHIROKOGOROFF, S.M., 1935. — *Psychomental Complex of the Tungus*. Paul Kegan, London, 469 pp.

SHIROKOGOROV, S.M., voir aussi SHIROKOGOROFF, S.M.

SIEROSZEWSKI, W., voir aussi SEROŠEVSKIJ, V.L.

SUSLOV, I.M., 1931. — Po tuzemnomu severu. Šamanstvo i bor'ba s nim. *Sovetskij Sever*, **3-4** : 89-152.

SUSLOV, I.M., 1932. — Šamanizm kak tormoz socialističeskogo stroitel'stva. *Antireligioznik*, **9-10** : 15-22.

SUSLOV, I.M., 1993*a*. — Contes chamaniques. Extraits de l'annexe du manuscrit de Suslov : matériaux pour l'étude des représentations animistes et de la magie chamanique. *Études mongoles et sibériennes*, **24** : 101-121.

SUSLOV, I.M., 1993*b*. — Le chamanisme : un frein à la construction du socialisme. *Études mongoles et sibériennes*, **24** : 123-137.

ŠIMKIEVIČ, P.P., 1896. — *Materialy dlja izučenija šamanstva u gol'dov*. Tipografija kanceljarii Priamurskago general-gubernatora, Khabarovsk, 133 pp. [Zapiski Priamurskago otdelenija Russkago Geografičeskago obščestva, II, 1].

ŠRENK, L.I., 1899. — *Ob inorodcax Amurskago kraja*. Tom 2. Izd. Akademii Nauk, Saint-Pétersbourg, 314 pp.

ŠRENK, L.I., 1903. — *Ob inorodcax Amurskago kraja*. Tom 3. Izd. Akademii Nauk, Saint-Pétersbourg, 145 pp.

ŠTERNBERG, L.Ja., 1936 (1893). — *Pervobytnaja religija v svete êtnografii*. Izd. Instituta narodov severa CIK SSSR im. P. G. Smidoviča, Leningrad, 572 pp.

ŠTERNBERG, L.Ja., 1908. — *Materialy po izučeniju giljackogo jazyka i fol'klora, sobrannye i obrabotannye*. Tom 1. Tipografija Imperatorskoj Akademii Nauk, Saint-Pétersbourg, 235 pp.

ŠTERNBERG, L.Ja., 1933. — *Giljaki, oroči, goldy, negidal'cy, ajny*. Dal'giz, Khabarovsk, 740 pp.

TAKSAMI, Č.M., 1968. — Features of the Ancient Religious Rites and Taboos of the Nivkhi (Gilyaks). *In* : *Popular Beliefs and Folklore Tradition in Siberia*. Indiana University/Mouton, Bloomington/The Hague : 407-421.

TAKSAMI, Č.M., 1975. — *Osnovnye problemy êtnografii i istorii nivxov*. Nauka, Leningrad, 238 pp.

TIŠKOV, V.A., (ed.), 1994. — *Narody Rossii*. Bol'šaja Rossijskaja Ênciklopedija, Moscou, 479 pp.

VAINSHTEIN, S., 1980. — *Nomads of South Siberia*. Cambridge University Press, Cambridge, 290 pp.

VASIL'EV, V.N., 1909. — Izobraženija dolgano-jakutskix duxov kak atributy šamanstva. *Živaja Starina*, **18** (2-3) : 269-288.

VASIL'EV, V.N., 1910. — Šamanskij kostjum i buben u jakutov. *In* : *Sbornik Muzeja po Antropologii i Êtnografii pri Imperatorskoj Akademii Nauk*, **8**. Saint-Pétersbourg : 1-50.

VASILEVIČ, G.M., 1930. — Nekotorye dannye po oxotnič'im obrjadam i predstavlenijam u tungusov. *Êtnografija*, **3** : 56-57.

VASILEVIČ, G.M., 1936. — *Materialy po êvenkijskomu (tungusskomu) fol'kloru*. Izd. Instituta narodov severa CIK SSSR im. P. G. Smidoviča, Leningrad, 292 pp.

VASILEVIČ, G.M., 1957. — Drevnie oxotnič'i i olenevodčeskie obrjady êvenkov. *In* : *SMAE*, **17** : 151-185.

Source : MNHN, Paris

VASILEVIČ, G.M., 1959. — Rannie predstavlenija o mire u êvenkov (materialy). *In* : *Issledovanija i materialy po voprosam pervobytnyx religioznyx verovanij* : 157-192 [Trudy Instituta êtnografii, 51].

VASILEVIČ, G.M., 1969. — *Êvenki, istoriko-êtnografičeskie očerki XVIII-načalo XX v.* Nauka, Leningrad, 304 pp.

VDOVIN, I.S., 1962. — Vaegskie čukči. *In* : *Sibirskij êtnografičeskij sbornik*, **4**. Izd. Akademii Nauk SSSR, Moscou : 153-164 [Trudy Instituta êtnografii im. N.N. Mikluxo-Maklaja, n.s., 78].

VDOVIN, I.S., 1979. — Vlijanie xristianstva na religioznye verovanija čukčej i korjakov. *Xristianstvo i lamaizm u korennogo naselenija Sibiri*. Nauka, Leningrad : 86-115.

ZELENIN, D.K., 1936. — *Kul't ongonov v Sibiri*. Izd. Akademii Nauk SSSR, Moscou/Leningrad, 436 pp. [Trudy Instituta antropologii, arxeologii i êtnografii, 14].

ZÉLÉNINE, D., 1952. — *Le Culte des idoles en Sibérie*. Payot, Paris, 269 pp. [Traduction de ZELENIN, 1936].

Source : MNHN, Paris

RÉFÉRENCES DES EXERGUES

ACCESSOIRES DU CHAMANE
BADAMXATAN, 1986 : 169.

Bâtons à sonnailles, battoirs, cannes
LOT-FALCK, 1974 : 683.

Tambours
BOGORAS, 1975 (1904-1909) : 464.

Costumes chamaniques
BEFFA, 1982 : 30.

Coiffes : calottes et couronnes
KSENOFONTOV, 1992 (1928-1929) : 75-76.

Masque
EVEN, 1988-1989 : 71.

ACCESSOIRES DES PROFANES
RASMUSSEN, 1929 : 56.

Vêtements chasse-malheur
SHIROKOGOROFF, 1966 (1929) : 285.

Vaisselle d'offrandes
VEK'ET, à paraître dans *Études mongoles et sibériennes*
[traduction WEINSTEIN & TYN'ATVAAL].

Accessoires de fêtes
LOPATIN, 1922 : 205.

ONGONES
LABBÉ, 1905 : 196.

Ongones zoomorphes
JOCHELSON, cité par LOT-FALCK, 1974 : 743.

Ongones anthropomorphes
LABBÉ, 1905 : 177.

Ensembles d'ongones
RASMUSSEN, 1929 : 56.

Jouets ou ongones ?
KREJNOVIČ, 1973 : 363.

OBJETS DIVINATOIRES
ŠTERNBERG, 1933 : XII.

Source : MNHN, Paris

INDEX DES OBJETS PAR ETHNIE

Aïnou

— Baguettes d'aspersion : n° **65** (M.H. D.34.15.1.) ; n° **66** (M.H. 986.42.7.) ; n° **67** (M.H. 986.42.8.)
— Couronne cérémonielle masculine : n° **71** (M.H. 68.95.2.)
— Crânes de renard : n° **88** (M.H. D.34.15.100.) ; n° **89** (M.H. D.34.15.101.)
— *Inao* : n° **112** (M.H. D.34.15.120.) ; n° **113** (M.H. D.34.15.121.) ; n° **114** (M.H. D.34.15.122.) ; n° **115** (M.H. 54.69.7.) ; n° **116** (M.H. 986.42.9.)

Aïnou ?

— Crâne de canidé : n° **87** (M.H. 99.76.125.)
— Jeu divinatoire ? : n° **128** (M.H.99.76.132.(1. et 2.)

Altaïen

— Figurine anthropomorphe dans un tambour : n° **111** (M.H. 66.46.129.)

Altaïen ?

— Battoir-hochet : n° **4** (M.H. 43.27.432.)

Bouriate ?

— Bâton à sonnailles : n° **8** (M.H. 43.27.431.)
— Couronne de chamane : n° **41** (M.H. 43.27.607.)
— Paire de cannes chevalines : n° **6** (M.H. 43.27.598. et 599.)

Évenk

— *Arkalan* : n° **23** (M.H. 87.42.9.) ; n° **24** (M.H. 43.27.437.)
— Battoirs de chamane : n° **1** (M.H. 87.42.4.) ; n° **2** (M.H. 87.42.5.)
— Coiffe de chamane (calotte et couronne) : n° **38** (M.H. 87.42.2.(1. et 2.)
— Costume de chamane et son plastron : n° **16** (M.H. 87.42.1.) ; n° **17** (M.H. 87.42.6.)
— Couronne de chamane : n° **39** (M.H. 87.42.11.)
— Figurines anthropomorphes : n° **36** (M.H. 43.27.433.) ; n° **110** (M.H. 87.42.13.)
— Mammouths : n° **21** (M.H. 43.27.603.) ; n° **22** (M.H. 87.42.10.)
— Masque : n° **42** (M.H. 87.42.7.)
— Miroir : n° **19** (M.H. 87.42.8.)
— Poisson : n° **101** (M.H. 87.42.18.)
— Tambour : n° **12** (M.H. 87.42.3.)

Évenk ?

— *Arkalan* : n° **25** (M.H. X.AS.94.1.) ; n° **26** (M.H. X.AS.94.2.) ; n° **27** (M.H. 43.27.440.)
— Bâton à sonnailles : n° **7** (M.H. 87.42.12.)
— Battoir-hochet : n° **4** (M.H. 43.27.432.)
— Chaîne de tiges métalliques : n° **28** (M.H. 43.27.435.)
— Couronne de chamane : n° **40** (M.H.43.27.608.)
— Élan ? : n° **34** (M.H.43.27.602.)
— Figurine anthropomorphe : n° **37** (M.H. 43.27.601.)
— Oiseau : n° **99** (M.H. 43.27.613.)
— Paire de cannes chevalines : n° **6** (M.H. 43.27.598. et 599.)
— Pendeloque : n° **32** (M.H. 43.27.609.(5.)
— Poisson et loup (ou renard ?) : n° **33** (M.H. X.AS.94.3.)
— Renne ? : n° **35** (M.H. 43.27.610.)

Iakoute

— Fouet de chamane : n° **11** (M.H. 992.37.1.)
— Plongeons : n° **94** (M.H. 87.42.14.) ; n° **95** (M.H. 87.42.15.) ; n° **96** (M.H. 87.42.16.) ; n° **97** (M.H. 87.42.17.)
— Seau cérémoniel à koumys : n° **82** (M.H. 66.46.110.)
— Vases à boire cérémoniels : n° **83** (M.H. 66.46.106.) ; n° **84** (M.H. 66.46.107.) ; n° **85** (M.H. 66.46.108.) ; n° **86** (M.H. 66.46.109.)

Source : MNHN, Paris

Iakoute ?

— Bâton de chamane : n° **10** (M.H. 977.119.4.)
— Figurine anthropomorphe : n° **109** (M.H. 66.46.111.)

Katchine

— Coucou : n° **98** (M.H. 43.27.429.)
— Idole Tchalbak : n° **121** (M.H. 43.27.428.)

Khakasse

— Battoir de chamane : n° **3** (M.H. 43.27.411.)

Nanaï ?

— Collier d'esprits protecteurs : n° **120** (M.H. 66.46.64.(1. à 3.)
— Personnage ailé : n° **107** (M.H. 66.46.59.)
— Tigre : n° **90** (M.H. 66.46.54.)

Nivkh

— Amulette : n° **48** (M.H. 99.76.11.)
— Cuillère : n° **70** (M.H. 99.76.59.)
— Figurine anthropomorphe : n° **104** (M.H. 99.76.40.)
— Figurine féminine : n° **106** (M.H. 66.46.112.)
— Figurine masculine : n° **105** (M.H. 66.46.60.)
— Ours : n° **91** (M.H. 62.11.9.)
— Poisson : n° **100** (M.H. 99.76.13.)
— Robe de femme : n° **50** (M.H. D.34.15.105.)
— Statuette anthropomorphe : n° **103** (M.H. 62.11.8.)
— Tablier de femme : n° **49** (M.H. 62.11.4.)

Nivkh ?

— Collier d'esprits protecteurs : n° **120** (M.H. 66.46.64.(1. à 3.)
— Crâne de canidé : n° **87** (M.H. 99.76.125.)
— Épieu pour la chasse à l'ours : n° **68** (M.H. 66.46.65.)
— Figurine anthropomorphe : n° **127** (M.H. 66.46.53.)
— Jeu divinatoire ? : n° **128** (M.H.99.76.132.(1. et 2.)
— Ours ? : n° **126** (M.H. 66.46.52.)
— Plat creux : n° **69** (M.H. 66.46.61.)
— Tigre : n° **90** (M.H. 66.46.54.)

Orotche ?

— Bâton de divination ? : n° **5** (M.H. 40.23.43.)

Samoyède

— Petite figurine anthropomorphe : n° **108** (M.H. 87.42.19.)

Tchouktche

— Baguette de tambour : n° **15** (M.H. 11.20.286.)
— Bandeau de front : n° **72** (M.H. 11.20.195.)
— Battes à neige : n° **51** (M.H. 11.20.5.) ; n° **52** (M.H. 11.20.94.) ; n° **53** (M.H. 11.20.167.)
— Chapelet de figurations d'esprits protecteurs : n° **117** (M.H. 11.20.143.(1. à 16.)
— Chapelets de figurations d'esprits protecteurs (modèles de) : n° **118** (M.H. 11.20.189.(1. à 5.) ; n° **119** (M.H. 995.27.1.(1. à 12.)
— Cuillères sacrificielles : n° **57** (M.H. 11.20.24.) ; n° **58** (M.H. 11.20.25.) ; n° **59** (M.H. 11.20.26.) ; n° **60** (M.H. 11.20.28.) ; n° **61** (M.H. 11.20.23.) ; n° **62** (M.H. 11.20.27.) ; n° **63** (M.H. 11.20.86.) ; n° **64** (M.H. 11.20.93.)
— Ensemble de pièces de jeu : n° **174** (M.H. 40.23.79.(1. à 10.)
— Figuration d'esprit-maître : n° **102** (M.H. 11.20.48.)
— Figurines anthropomorphes : n° **129** (M.H. 11.20.120.) ; n° **130** (M.H. 11.20.119.(1.) ; n° **131** (M.H. 11.20.119.(2.) ; n° **132** (M.H. 11.20.275.) ; n° **133** (M.H. 11.20.276.)
— Figurines d'oiseaux. Mouettes ? : n° **78** à n° **81** (M.H. 11.20.45.(1. à 4.)
— Hiboux ? : n° **144** (M.H. 11.20.76.) ; n° **145** (M.H. 11.20.77.)
— Louches sacrificielles : n° **54** (M.H. 11.20.174.) ; n° **55** (M.H. 11.20.175.) ; n° **56** (M.H. 11.20.214.)
— Morses : n° **136** (M.H. 11.20.115.) ; n° **137** (M.H. 11.20.266.)
— Morse (museaux de) : n° **141** (M.H. 11.20.116.) ; n° **142** (M.H. 11.20.273.) ; n° **143** (M.H. 11.20.274.)
— Morse (tête de) : n° **140** (M.H. 11.20.117.)
— Oiseaux aquatiques : n° **149** (M.H. 11.20.74.(1.) ; n° **150** (M.H. 11.20.74.(2.) ; n° **151** (M.H. 11.20.74.(3.) ; n° **152** (M.H. 11.20.270.) ; n° **153** (M.H. 11.20.271.) ; n° **154** (M.H. 11.20.57.) ; n° **155** (M.H. 11.20.58.) ; n° **156** (M.H. 11.20.59.) ; n° **157** (M.H. 11.20.66.) ; n° **158** (M.H. 11.20.232.) ; n° **159** (M.H. 11.233.) ; n° **161** (M.H. 11.20.60.) ; n° **162** (M.H. 11.20.61.) ; n° **164** (M.H. 11.20.63.) ; n° **165** (M.H. 11.20.64.) ; n° **166** (M.H. 11.20.65.) ; n° **168** (M.H. 11.20.234.) ; n° **169** (M.H. 11.20.235.) ; n° **170** (M.H. 11.20.236.) ; n° **171** (M.H. 11.20.237.) ; n° **172** (M.H. 11.20.111.) ; n° **173** (M.H. 11.20.206.)

Source : MNHN, Paris

— Oiseau aquatique portant son caneton : n° **167** (M.H. 11.20.110.)
— Oiseau ? : n° **163** (M.H. 11.20.62.)
— Oiseau ou monstre : n° **160** (M.H. 11.20.67.)
— Os divinatoires : n° **175** (M.H. 11.20.55.(1.) ; n° **176** (M.H. 11.20.55.(2.) ; n° **177** (M.H. 11.20.55.(3.)
— Pagaies (modèles de) : n° **73** à n° **77** (M.H. 11.20.44.(1. à 5.)
— Paire de gants d'été : n° **44** (M.H. 11.20.176.(1.et 2.)
— Paire de gants d'hiver : n° **43** (M.H. 11.20.181.(1.et 2.)
— Paire de moufles : n° **45** (M.H. 11.20.144.(1.et 2.)
— Phoques : n° **134** (M.H. 11.20.108.) ; n° **135** (M.H. 11.20.114.) ; n° **138** (M.H. 11.20.239.) ; n° **139** (M.H. 11.20.72.)
— Porte-amulette à bretelles : n° **47** (M.H. 11.20.134.)
— Poupées : n° **122** (M.H. 11.20.118.(1.) ; n° **123** (M.H. 11.20.118.(2.) ; n° **124** (M.H. 11.20.209.(1.) ; n° **125** (M.H. 11.20.209.(2.)
— Rennes : n° **146** (M.H. 11.20.75.) ; n° **147** (M.H. 11.20.269.) ; n° **148** (M.H. 11.20.272.)
— Serre-tête : n° **46** (M.H. 11.20.40.)
— Tambour : n° **14** (M.H. 11.20.128.(1.)
— Tambour (avec baguette) : n° **13** (M.H. 84.12.11.)

Tofalar ?

— Manteau de chamane : n° **18** (M.H. 66.46.128.)

Touvine de l'Est ?

— Manteau de chamane : n° **18** (M.H. 66.46.128.)

Ethnie non identifiée

— Animal : n° **93** (M.H. 43.27.424.)
— Miroir : n° **20** (M.H. 43.27.618.)
— Ours : n° **92** (M.H. 66.46.56.)
— Paire de pendeloques : n° **31** (M.H. 43.24.604.)
— Paire de pendeloques-cornets : n° **30** (M.H. 43.24.606.)
— Pendant de costume chamanique : n° **29** (M.H. X.AS.94.4.)
— Pendeloque métallique : n° **9** (M.H. 43.27.605.)

BIBL. DU MUSÉUM PARIS

Source : MNHN, Paris

REMERCIEMENTS AUX RAPPORTEURS / *ACKNOWLEDGEMENTS TO REFEREES*

La Rédaction tient à remercier les experts extérieurs au Muséum national d'Histoire naturelle dont les noms suivent, d'avoir bien voulu contribuer, avec les rapporteurs de l'Établissement, à l'évaluation des manuscrits (1996/1999) :
The Editorial Board acknowledges with thanks the following referees who, with Muséum referees, have reviewed papers submitted to the Mémoires du Muséum (1996/1999):

ADKISON D. L.	Macon	USA
AKAM M.	Cambridge	Grande-Bretagne
ANDERSEN N.	Copenhague	Danemark
AUGELLI I.	Milan	Italie
BABA K.	Kumamoto	Japon
BACHMANN G. H.	Halle-Wittenberg	Allemagne
BALLY A. W.	Houston	USA
BANKS T.	Egham	Grande-Bretagne
BARRIER E.	Paris	France
BAUD A.	Lausanne	France
BELLIDO A.	Paimpont	France
BERGGREN M.	Fiskebackskil	Suède
BERNET-ROLLANDE M.C.	Paris	France
BERNOULLI D.	Zürich	Suisse
BERTOTTI G.	Amsterdam	Pays-Bas
BESSE J.	Paris	France
BESSEREAU G.	Rueil-Malmaison	France
BEST M.	Leiden	Pays-Bas
BIJU-DUVAL B.	Rueil-Malmaison	France
BONAVIA F.	Paris	France
BOURDON R.	Roscoff	France
BOURSEAU J.P.	Villeurbanne	France
BRUCE J.	Helensvale	Australie
BRUCE N.	Copenhague	Danemark
BRUNTON H.	Londres	Grande-Bretagne
CARPENTER J.	New York	USA
CASSAGNEAU P.	Toulouse	France
CASTLE P.H.J.	Wellington	Nouvelle-Zélande
CHACE F. A.	Washington	USA
CHILD C. A.	Washington	USA
CHERIX D.	Lausanne	Suisse
CLOBERT J.	Paris	France
CLOETINGH S.	Amsterdam	Pays-Bas
COHEN D.	Los Angeles	USA
COOK P. L.	Victoria	Australie
CORDEY F.	Lyon	France
CUZIN-ROUDY J.	Villefranche / Mer	France
DARLU P.	Paris	France
DANCHIN E.	Paris	France
DAVIE P.	Brisbane	Australie
DEJEAN A.	Villetaneuse	France
DELEPORTE P.	Paimpont	France
DIETRICH C.	Champaign	USA
DUFFELS J. P.	Amsterdam	Pays-Bas
ELDREDGE L. L.	Hawaii	USA
ELLOUZ N.	Rueil-Malmaison	France
FAHAY M.	Highlands	USA
FELDER D.L.	Los Angeles	USA
FLOQUET M.	Marseille	France
FODOR L.	Budapest	Hongrie
FRANSEN C.	Leiden	Pays-Bas
GAGNÉ R.	Washington	USA
GALTIER J.	Montpellier	France
GORIN G.	Genève	Suisse
GRANATH J.	Houston	USA
GUGLIELMO L.	Messina	Italie
GULLAN P.	Canberra	Australie
GUNZENHAUSER B.	Zürich	Suisse
HANCOCK P.	Bristol	Grande-Bretagne
HARVEY A.W.	New York	USA
HARMELIN J.G.	Marseille	France
HAYWARD P.J.	Swansea	Grande-Bretagne
HEEMSTRA P.	Grahamstown	Afrique du Sud
HODGSON C.	Ashford	Grande-Bretagne
HOLTHUIS L. B.	Leiden	Pays-Bas
HORVÀTH F.	Budapest	Hongrie
HUC A.Y.	Rueil-Malmaison	France
INGRISCH S.	Frankfurt	Allemagne
JORDAN P.	Solothurn	Suisse
KABAT A.	Washington	USA
KENSLEY B.	Washington	USA
KERP H.	Munster	Allemagne
KOMAI T.	Chiba	Japon
KRAPP F.	Bonn	Allemagne
KRISTENSEN N.	Copenhague	Danemark
LAGARDÈRE J.P.	La Rochelle	France
LAUBSCHER H.P.	Bâle	Suisse
LEDOUARAN S.	Paris	France
LEMAITRE R.	Washington	USA
LOVELOCK P. E. R.	La Haye	Pays-Bas
LOWRIE J.	Zürich	Suisse
MACHIDA Y.	Kochi	Japon
MACKINNON D.	Christchurch	Nouvelle-Zélande
MACPHERSON E.	Barcelona	Espagne
MADDISON D.	Tucson	USA
MANNING R.	Washington	USA
MARKLE D.	Oregon	USA
MARSHALL B.	Wellington	Nouvelle-Zélande
MASAKI S.	Hirosaki	Japon
MASCLE A.	Rueil-Malmaison	France
MASSE P.	Paris	France
MAUCHLINE J.	Oban	Grande-Bretagne
MCLAUGHLIN P.	Washington	USA
MCLENNAN D.	Toronto	Canada
MESSING C.	Dania	USA
MEULENKAMP J.	Utrecht	Pays-Bas
MORAND S.	Perpignan	France
MORETTI I.	Rueil-Malmaison	France
MOUTY M.	Damas	Syrie
MUGNIER J.L.	Grenoble	France
NAKAMURA I.	Kyoto	Japon
NAUMANN C.	Bonn	Allemagne
NEWMAN W. A.	San Diego	USA
NG P.	Singapore	Singapour
OROUSSET J.	Paris	France
PACKER L.	York	Canada
PLATEAUX C.	Nancy	France
POORE G.	Victoria	Australie
PROUST J. N.	Lille	France
RAVENNE C.	Rueil-Malmaison	France
RENTZ D. C. R.	Canberra	Australie
REYMANE J.	Neuchâtel	Suisse
RICHARDS W.	Miami	USA
RICHTER S.	Berlin	Allemagne
ROBERTS C.	Wellington	Nouvelle-Zélande
ROURE F.	Rueil-Malmaison	France
SALDANHA L.	Cascais	Portugal
SALOMON M.	Marseille	France
SAZONOV Y.	Moscou	Russie
SCHAER J.P.	Neuchâtel	Suisse
SCHOLTZ C.	Pretoria	Afrique du Sud
SCHMID S. M.	Bâle	Suisse
SCHWANDER M.	La Haye	Pays-Bas
SPIRIDONOV V.	Moscou	Russie
STAMPFLI G.	Lausanne	Suisse
STEFANESCU M. O.	Bucarest	Roumanie
STEPHENSON R.A.	Amsterdam	Pays-Bas
STEWART A.	Wellington	Nouvelle-Zélande
TAKEDA M.	Tokyo	Japon
TAN C. G. S.	Singapore	Singapour
THIERRY J.	Dijon	France
THORNE B.	Maryland	USA
TRIBOVILLARD N.	Paris	France
VAN BAAREN J.	Rennes	France
VERNON P.	Paimpont	France
VIALLY R.	Rueil-Malmaison	France
VICKERY VERNON R.	Ste-Anne / Bellevue	Canada
VUL M. A.	Lvov	Ukraine
WÄGELE J. W.	Bielefeld	Allemagne
WARÉN A.	Stockholm	Suède
WENZEL J.	Colombus	USA
WICKSTEN M.K.	College Station	USA
WIEGMANN B.	Maryland	USA
WILSON M.	Cardiff	Grande-Bretagne
WILSON S.	Warrensburg	USA
YEATES D.	Brisbane	Australie
YOUNG P.S.	Rio de Janeiro	Brésil
ZAPPATERA E.	Londres	Grande-Bretagne
ZEZINA O.	Moscou	Russie
ZIBROWIUS H.	Marseille	France
ZIEGLER P. A.	Binningen	Suisse

Source : MNHN, Paris

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JUILLET 1999
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE

Date de distribution : 23 juillet 1999.
Dépôt légal : Juillet 1999
N° d'impression : 10562

Source : MNHN, Paris

22 JUIL. 1999

Source : MNHN, Paris

DERNIERS TITRES PARUS

RECENTLY PUBLISHED MEMOIRS

À partir de 1993 (Tome 155), les *Mémoires du Muséum* sont publiés sans indication de série.
From 1993 (Volume 155), the Mémoires du Muséum *are published without series titles.*

Tome 180 : Alain CROSNIER (ed.), 1999.— Résultats des Campagnes MUSORSTOM. Volume 20. 588 pp. (ISBN : 2-85653-520-8) 600 FF.

Tome 179 : Sylvie CRASQUIN-SOLEAU & Éric BARRIER (eds), 1998.— Peri-Tethys Memoir 4: Epicratonic Basins of Peri-Tethyan Platforms. 294 pp (ISBN : 2-85653-518-4) 300 FF.

Tome 178 : Alan G. BEU, 1998.— Indo-West Pacific Ranellidae, Bursidae and Personidae (Mollusca: Gastropoda). A monograph of the New Caledonian fauna and revisions of related taxa. Résultats des Campagnes MUSORSTOM. Volume 19. 256 pp. (ISBN : 2-85653-517-8) 350 FF.

Tome 177 : Sylvie CRASQUIN-SOLEAU & Éric BARRIER (eds), 1998.— Peri-Tethys Memoir 3: Stratigraphy and Evolution of Peri-Tethyan Platforms. 262 pp. (ISBN : 2-85653-512-7) 260 FF.

Tome 176 : Alain CROSNIER (ed.), 1997.— Résultats des Campagnes MUSORSTOM. Volume 18. 570 pp. (ISBN : 2-85653-511-9) 600 FF.

Tome 175 : Isabel PÉREZ FARFANTE & Brian KENSLEY, 1997.— Penaeoid and Sergestoid Shrimps and Prawns of the World: Keys and Diagnoses for the Families and Genera. 233 pp. (ISBN : 2-85653-510-0) 350 FF.

Tome 174 : Bernard SÉRET (ed.), 1997.— Résultats des Campagnes MUSORSTOM. Volume 17. 213 pp. (ISBN : 2-85653-500-3) 245,04 FF.

Tome 173 : Philippe GRANDCOLAS (ed.), 1997.— The Origin of Biodiversity in Insects: Phylogenetic Tests of Evolutionary Scenarios. 356 pp. (ISBN: 2-85653-508-9) 490 FF.

Tome 172 : Alain CROSNIER & Philippe BOUCHET (eds), 1997.— Résultats des Campagnes MUSORSTOM. Volume 16. 667 pp. (ISBN : 2-85653-506-2) 612,60 FF.

Tome 171 : Judith NAJT & Loïc MATILE (eds), 1997. — Zoologia Neocaledonica, Volume 4. 400 pp. (ISBN : 2-85653-505-04) 450 FF.

Informations sur les Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle :
Informations about the Scientific Publications of the Muséum national d'Histoire naturelle:
Internet http://www.mnhn.fr/

Prix TTC, frais de port en sus.
Prices in French Francs, postage not included.

Source : MNHN, Paris

Souvent, un pauvre petit rat sort de son trou près du campement,
Nos chiens courent à lui aussitôt.
Ils le saisissent, jouent avec lui, et le font souffrir bien longtemps.
Vois-tu, les dieux et les esprits sont pareils à des chiens,
Et le pauvre petit rat, c'est le malheureux Aïno qu'ils torturent à leur fantaisie.
Plainte d'un Aïnou de Sakhaline

Pour les peuples de Sibérie, les esprits sont des nuisances familières. Leur approche n'est pas réservée au seul chamane. Tout un chacun peut les apercevoir en forêt, à l'ombre d'un arbre, dans un reflet de la rivière, ou bien tapis dans un recoin de la hutte, ou encore troublant ses rêves. Et ces esprits, que le chasseur imagine autant affamés que lui, sont eux aussi en chasse, mais d'âmes humaines à dévorer. Tambours, battoirs, sonnailles, amulettes, tous les objets décrits dans cet ouvrage sont un moyen pour l'homme de se protéger de cette inquiétante myriade d'esprits qui rôdent et tourbillonnent autour de lui, le menaçant de maladies et de mort.
Pour restituer la magie de ces collections, les auteurs ont choisi de privilégier la parole indigène : chants, poèmes, mythes, récits. Ces objets chamaniques se chargent ainsi d'une force et d'une poésie qui, loin de trahir leur signification, aident à la mettre en lumière à nos yeux d'Occidentaux. Quoi de plus évocateur et de plus explicite en effet que ce chant d'un chamane tchouktche soignant son malade au son du tambour :

Entends-tu ce bourdonnement ? C'est ton âme qui passe. Entends-tu ce battement ?
C'est ton âme qui court sur le tambour avec ses petits pieds.

Les collections chamaniques sibériennes du Musée de l'Homme sont représentées ici pour la première fois dans leur intégralité. À chacun des cent soixante-dix-sept objets qu'elles comprennent sont associées une fiche muséographique très détaillée et une photographie. Une carte ethnographique, des tableaux linguistiques, des notices sur chaque ethnie sibérienne mentionnée ainsi que sur les principaux collecteurs accompagnent cet ouvrage d'un intérêt scientifique majeur.

MARIE-LISE BEFFA est maître de conférences en linguistique et rédacteur en chef de la revue *Études mongoles et sibériennes* (CNRS et Université Paris X). Elle a effectué de nombreuses missions en Sibérie méridionale, en Chine du Nord et en Mongolie.
LAURENCE DELABY, ingénieur de recherches au CNRS, a été conservateur des collections sibériennes du Musée de l'Homme pendant trente ans. Elle a écrit de nombreux ouvrages sur le chamanisme sibérien, dont les plus connus sont *Chamanes toungouses* et *Bataclan chamanique raisonné*.

Mémoires du Muséum national d'Histoire naturelle, tome 181

ISBN 2-85653-513-5 ISSN 1243-4442 350 FF TTC 53,36 € TTC

Source : MNHN, Paris